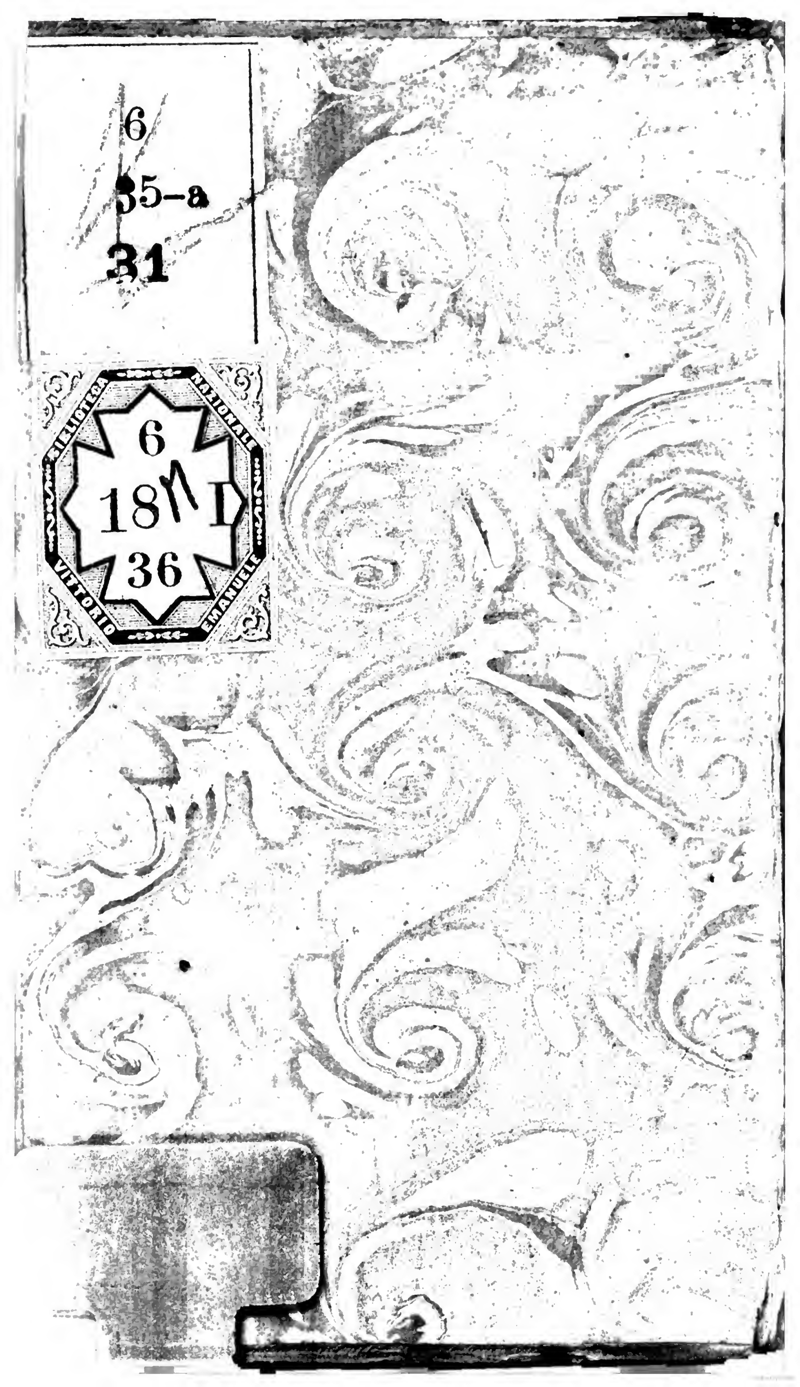
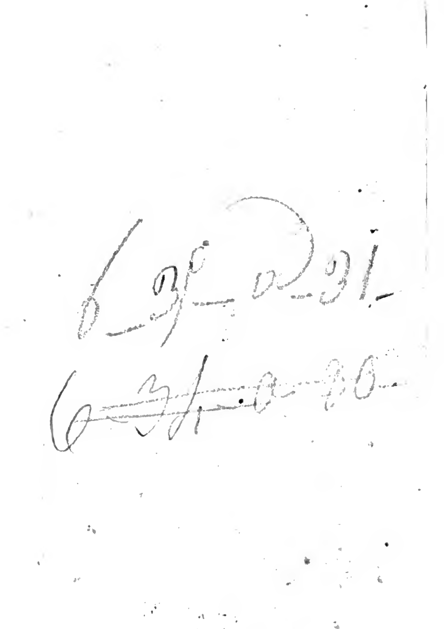
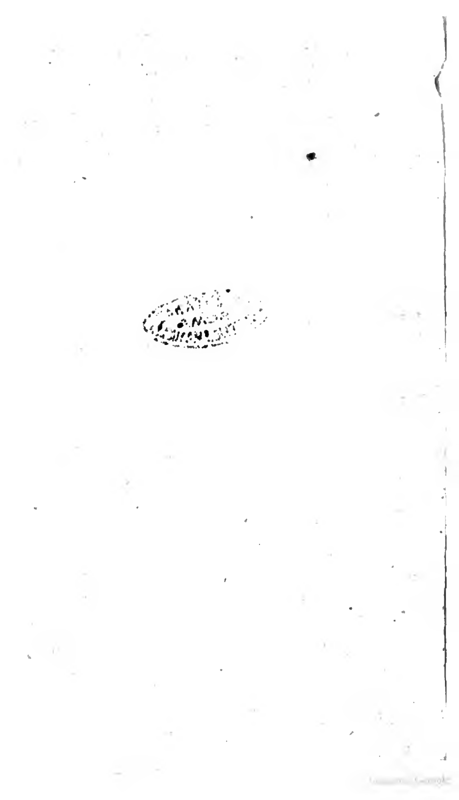
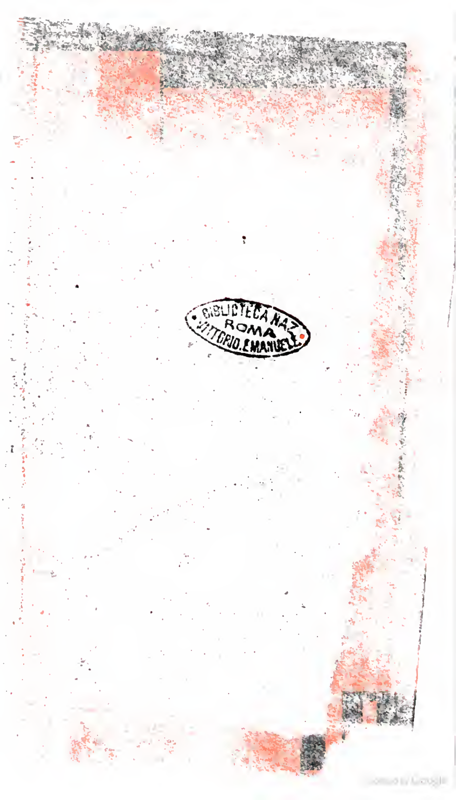


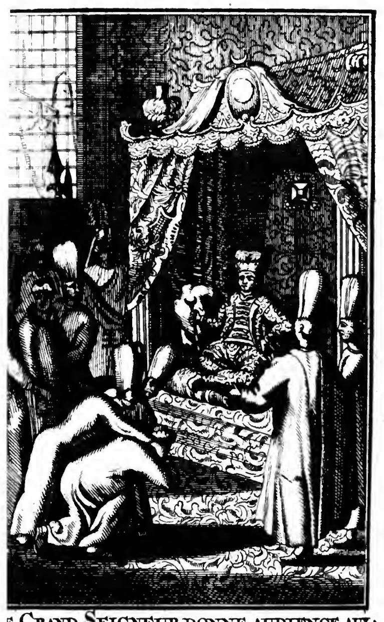












E GRAND SEIGNEUR DONNE AUDIENCE AUX
MBASSADEURS IN TRODUITS DANS LE DIVAN
Tome Troisiéme.

L'ESPION TURC

DANS

LES COURS

DES PRINCES CHRÉTIENS ;

OU

LETTRES ET MEMOIRES

D'un Envoyé ſecret de la Porte dans les Cours de l'Europe ;

OU L'ON VOIT

Les Découvertes qu'il a faites dans toutes les Cours où il s'eſt trouvé, avec des Diſſertations curieuſes ſur leurs Forces, leur Politique & leur Religion :

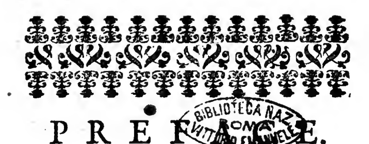
TOME TROISIEME.

Quinzième Edition, augmentée d'un Volume, & enrichie de Figures en taille douce.



A LONDRES,

Aux Dépens de la Compagnie. 1742.



PREFACE.

QUoique le plus grand nombre des Lecteurs ne s'arrête pas aux Préfaces, il y en a cependant toûjours quelques-uns qui ne sont pas fachez de voir à la tête d'un Livre, un petit mot qui les avertiſſe de ce qu'ils doivent trouver dans le Livre même. C'eſt à ces *quelques-uns* que cette Préface eſt addreſſée, ſauf aux autres de la ſauter, s'ils ne jugent pas à propos de la parcourir.

Par les deux Volumes de Lettres de notre ESPION qui précedent celui-ci, on a déja pû connoître ſon ſtile & ſa manière de penſer. On ne diſconvient pas que l'un & l'autre ne ſoit quelquefois un peu *Turc*: je veux dire qu'il penſe & qu'il s'exprime un peu différemment des notions que nous avons aujourd'hui, ſur-tout en matière de Philoſophie. Mais c'eſt un defaut qu'on doit pardonner à ſa naiſſance & au ſiécle dans lequel il a écrit; puiſque d'ailleurs le tour ſingulier qu'il y donne, a toûjours je ne ſçais quoi qui plaît, & qui ſouvent frappe. Son

art à manier toute forte de fujets paroît dans les Hiftoires, foit anciennes ou modernes, qu'il fçait appliquer avec une jufteffe admirable aux chofes dont il parle. Mais la Politique eft fon fort, & tout *Turc* qu'il eft, il pourroit facilement être le Précepteur de beaucoup de gens qui fe piquent de connoître à fond tous les myftères & les détours de cette Science.

On retrouvera dans ce Troifième Volume la même varieté qui régne dans les deux premiers. C'eft un fel dont il affaifonne habilement fa Correfpondance ; & l'on eft bien-aife, après un raifonnement philofophique ou métaphyfique, de fe dérider le front par la lecture agréable d'une Avanture galante ou de quelqu'autre Hiftoriette. Quant aux évenemens Hiftoriques qui y font traitez, le détail en pourroit être ennuyeux, outre qu'il eft plutôt du reffort d'une Table que d'une Préface d'en faire l'énumeration. Nous nous contenterons de dire en gros, que la Revolution arrivée à la *Chine* en 1640. paroîtra peut-être affez peu intéreffante, tant à caufe de l'éloignement de ce Païs de notre Climat, que parce que nous en avons des Relations plus détaillées, & à dire vrai, plus fures à tous égards.

Il n'en eft pas de même de ce que notre

ESPION dit des affaires de l'*Europe*. Il a écrit ur de meilleurs Mémoires ce qu'on trouve de la fameuſe Revolution que *Maſaniello* cauſa dans la Ville & le Royaume de *Naples*; & de celle qui coûta la Couronne & la vie à *Charles I.* Roi d'*Angleterre*. La conduite de l'Uſurpateur *Cromwel* pour affermir ſa tyrannie, & la guerre ſanglante qu'il fit aux *Hollandois*, ne méritent pas moins l'attention du Lecteur. Voilà les Faits principaux arrivez hors du lieu de la réſidence ordinaire de notre ESPION, ſur leſquels il ne laiſſe pas cependant d'entrer dans un aſſez grand détail.

Mais c'eſt ſur-tout quand il parle de ce qui s'eſt paſſé à la Cour de *France*, que ſon exactitude paroît par quantité de particularitez & d'Anecdotes auſſi curieuſes que ſures. Il fait, par exemple, la deſcription des Troubles arrivez à *Paris* pendant la minorité du Roi, & de la Paix qui s'enſuivit entre la Cour & le Parlement. La démarche également hardie & éclatante du Cardinal Miniſtre, en faiſant arrêter les trois premiers Princes du ſang, fournit de la matière à plus d'une Lettre, ainſi que leur élargiſſement. La retraite volontaire du Cardinal *Mazarin* & ſa proſcription, eſt un autre ſujet qui ne peut qu'intéreſſer, vû ſur-tout les refléxions que l'ESPION y ajou-

 te,

te, & ce qu'il dit ſur ſon retour à la Cour. Il parle en homme bien inſtruit de la méſintelligence qui ſurvint entre la Reine-mere & le Prince de *Condé*, & qui, joint aux mauvais traitemens qu'il avoit déja eſſuyez, lui inſpira le deſſein qu'il exécuta quelque tems après, ſçavoir de ſe retirer à Bourdeaux, & de faire ſentir à la Cour de *France*, combien vivememt il ſe ſentoit bleſſé des procedez qu'on avoit tenus à ſon égard. Enfin le retour du Roi à *Paris*, & celui du Cardinal *Mazarin* après ſon ſecond exil, avec tout ce qui arriva à cette occaſion, & le Couronnement du Roi, terminent ce Volume, qui, en un mot, renferme tout ce qu'il y a eu de plus remarquable dans l'*Europe* & dans les endroits les plus reculez du monde depuis une partie de 1646. juſques à environ la moitié de 1654.



L'ESPION TURC DANS LES COURS DES PRINCES CHRÉTIENS:

OU

MEMOIRES POUR servir à l'Histoire de ce Siécle depuis 1646. jusqu'à 1682.

LETTRE I.

A *Mustapha*, Bacha de *Silistrie*.

*Il impute la perte d'*Asac *à la valeur des* Moscovites. *Caractère de cette Nation; & de l'Ordre qui s'observoit autrefois pour la Succession des* Czars.

LE hazard de la guerre a enlevé *Asac* au Grand-Seigneur, mais il ne t'a pas fait perdre la gloire que tu t'ès acquise depuis trois ans par la conquête de cette Place; & tes armes, que tu as employé depuis peu avec tant de vigueur pour le secours de cette 1646.

1646. Place, n'ont rien perdu de leur réputation. Si les *Moſcovites* avoient fait, lorſqu'avec les forces *Ottomanes* tu inveſtis ce nid de Pirates, ce qu'ils ont fait aujourd'hui, les *Coſaques* n'euſſent pas alors abandonné ſi doucement leur païs natal, & n'auroient pas laiſſé des marques de leur déſeſpoir par les ruines de leurs habitations. La protection de cette puiſſante Couronne leur a donné nouvelle vigueur; & c'eſt à la valeur de ces Barbares *Septentrionnaux*, qu'ils ſont redevables de la liberté qu'ils ont d'être à préſent auprès de leur feu.

Les *Moſcovites* ſont fiers, belliqueux, & faits à la fatigue dès leur naiſſance. Leurs enfans ne ſont pas plutôt nez, que les ſages-femmes les plongent dans l'eau froide; & ſi l'enfant ne peut pas reſiſter à cette épreuve, la mere croit qu'il ne mérite pas qu'elle le pleure. Les femmes n'ont point une tendreſſe intéreſſée pour leurs enfans, mais elles les chériſſent tous pour le ſervice de la patrie. Elles leur apprennent durant la jeuneſſe à ſe rouler dans la neige, & à ſe baigner dans de l'eau de glace fonduë. Elles les accoûtument aux extrêmitez du chaud & du froid, de la faim, de la ſoif & du travail, afin qu'étant en âge de porter les armes, ils aillent hardiment à la guerre, & expoſent courageuſement leur vie pour le ſervice du public. Il ſemble qu'ils imitent en cela la ſageſſe des anciens *Lacedemoniens*, qui ne ſe vantoient de rien tant, que d'élever leurs enfans à la fatigue, & hors de la moleſſe efféminée des autres Nations. Ils regardoient l'enfance & la jeuneſſe comme le printems des bonnes mœurs, c'eſt-à dire, comme la ſaiſon où la vertu eſt en ſa fleur. Si l'on gâte la fleur, ou qu'elle ſe gâte d'elle-même, il faut de néceſſité que le fruit réüſſiſſe mal & devienne inutile. De-là vient qu'ils prenoient ſoin de cultiver la jeuneſſe de leurs enfans, & de

l'aſſai-

l'assaisonner par de bonnes instructions, & par des exercices mâles. 1646.

Qui des belliqueux *Osmans* ne se moque point de l'indigne éducation des *Sophis* de *Perse*, qui n'ayant eu durant tant d'années que des femmes pour compagnie & pour précepteurs, sont, ce semble, plus propres à gouverner un Seminaire de femmes, qu'à monter sur le Trône?

Mais tu diras que je fais de grands sauts de passer ainsi tout à coup du*Septentrion* de l'*Europe*, à un des païs de l'*Asie* le plus méridional. J'avois commencé à parler des *Moscovites*, & du secours qu'ils ont donné aux *Cosaques* pour reprendre *Asac*. J'ai passé de-là à l'éducation des enfans *Moscovites*: permets-moi maintenant, pour te divertir, de te faire le portrait des femmes *Russiennes*, & de te dire sur ce sujet quelque chose de particulier & d'extraordinaire. Je connois un Gentilhomme de cette Ville, qui a voyagé dans tous les païs de l'*Europe*, & qui a demeuré quelques années à *Moscou*. Il dit, que les femmes *Russiennes* ne se croyent pas aimées de leurs maris, à moins qu'ils ne les battent tous les jours. Elles regardent cette correction comme une marque de l'estime & de l'affection que leurs époux ont pour elles. Si ces femmes simples sont fâchées ou chagrines, il n'y a point d'autre moyen de les mettre de bonne humeur, que de les bâtonner. C'est-là la seule preuve convaincante de l'empire des Maris sur les femmes, une démonstration de leur virilité, & le véritable moyen d'affermir les femmes dans l'amour & dans l'obéïssance qu'elles doivent à leurs Maris.

Il loue beaucoup l'absolue resignation où sont les *Moscovites* à l'égard de leur Grand-Duc; en ce qu'ils ne prétendent posseder leurs biens & leurs vies que par sa faveur, & autant qu'il le trouve bon. Il dit que la succession des *Czars*, ou Grands-Ducs de *Russie*, étoit autrefois réglée de la maniè-

1646. re ſuivante. On mettoit une groſſe pierre dans un champ de grande étenduë, ſitué près de *Moſcou*. Après la mort du *Czar*, ſes fils, ou ſes proches parens, étoient menez dans ce champ, & placez à égale diſtance de la pierre. Enſuite, à un certain ſignal qui ſe donnoit, ils couroient tous à la pierre ; & celui qui y étoit le premier, & qui pouvoit s'y tenir debout deſſus, étoit mis ſur le Trône.

On peut dire que le reſpect que les *Moſcovites* ont pour leur Prince, vient en partie de ce qu'ils le voyent rarement; & quand ils le voyent, c'eſt au travers de ſes Boïares ou Nobles, & dans l'équipage le plus magnifique & le plus propre à ſon avis d'inſpirer à ſes ſujets de la crainte & du reſpect, & de les obliger à lui rendre des honneurs qui ne ſont gueres inférieurs à ceux qu'ils rendent à Dieu. L'éclat de tant d'or, d'argent & de bijoux ébloüit les yeux du Vulgaire; & quand le Duc fait ſa cavalcade, ou ſe produit au public en cérémonie, peu s'en faut que la populace ne croye que Dieu eſt deſcendu ſur la terre pour lui faire l'honneur de la viſiter. Voilà quelle eſt la politique des *Ruſſiens*, & voilà comment une infinité de gens obéïſſent ſi volontiers à leur Souverain. Il eſt certain que les ornemens extérieurs ne donnent pas peu de luſtre à la Majeſté Royale; tant il eſt vrai que la plupart des gens ſe laiſſent prendre aiſément à tout ce qui a du brillant & de l'éclat. Cependant nos glorieux *Sultans* croyent qu'il ſeroit au deſſous d'eux de tirer avantage de la parure, ou d'être redevables de leur grandeur à autre choſe qu'à leur ſang illuſtre, & à leurs vertus ſublimes & naturelles.

Mais chaque Nation a ſes coûtumes particulieres, & ſa politique diſtincte. Tous les Etats ne ſe gouvernent pas de la même manière. La politique de *Lacedemone* ne quadreroit pas avec cel-





LOUIS DE BOURBON
II. du nom PRINCE de CONDÉ.

celle d'*Athènes*; & l'une feroit un méchant modèle pour l'autre. 1646.

Toi, qui as été élevé dans le Sérail des Empereurs *Osmans*; qui as appris à faire comme l'abeille, qui tire le miel de toutes les fleurs indifféremment; toi, qui fçais choifir les bons exemples, & laiffer les mauvais, prens la valeur d'une Nation, la prudence d'une autre, la frugalité d'une troifième; tu acquerras par ce moyen une vertu confommée, & t'acquitteras des devoirs de bon Général.

LETTRE II.

A *Soliman Kislar* Aga, Chef des Eunuques Noirs.

Il lui mande la mort du Prince de Condé. *Portrait de ce Prince; & Abregé de fa Vie.*

J'Arrive tout préfentement de la Cour; & en paffant dans les ruës j'ai vû fur tous les vifages des marques d'une profonde trifteffe. Il femble que cette trifteffe foit générale; elle l'eft en effet, puifque la Cour & la Ville font en deuil de la mort de *Henri de Bourbon*, dernier Prince de *Condé*.

Il n'avoit pas encore foixante ans accomplis, quand il a quitté ce monde vifible pour aller dans un autre entierement inconnu aux mortels. Les *François* pleurent avec raifon la perte d'un homme, qui, pour en parler modeftement, foutenoit le dedans de ce Royaume, qui, fans lui, auroit paru chancellant. C'étoit la balance qui péfoit les différentes paffions de la Cour & de la Ville, & qui calmoit

1646. l'une & l'autre par sa prudence & par son équité.

Il nâquit quelques mois avant la mort de son pere, qui mourut d'une mort anticipée. Car il fut empoisonné.

Tant que *Henri IV.* fut sans héritiers, il eut les yeux sur ce jeune Prince posthume, & le fit élever comme devoit l'être celui qu'il avoit envie de faire son héritier à la Couronne. Cependant, après que ce Prince se fut marié à *Charlotte*, fille du Duc de *Montmorency*, que *Henri IV.* aimoit passionnément, la jalousie refroidit l'affection du Roi.

Il est dangereux d'avoir un Prince Souverain pour Rival. Ce mariage ayant presque ruiné le Prince de *Condé*, il fut forcé de s'enfuir dans les *Païs-Bas* avec son Epouse, & de faire de cette Province l'azile de l'honneur de sa femme. De-là il voyagea en *Allemagne*, & ne revint en *France* qu'après la mort de *Henri IV.*

Durant la minorité de *Louis XIII.* il se mit à la tête des factions, affectant d'être populaire. S'il n'avoit pas eu d'ambition, sa vie auroit été sans reproche, & il auroit été l'homme que *Diogene* cherchoit en plein midi avec un flambeau. Mais chacun a son défaut. Toute la différence qu'il y a entre les vertueux & les vicieux, consiste en ceci, que l'un commet moins de crimes que l'autre, & qu'il ne les commet ni par intention, ni par habitude, mais par le penchant insurmontable de la nature. Chacun a ses vices de genie, ses erreurs de tempérament ; & quoiqu'il paroisse un saint dans toutes les autres choses, il péche néanmoins encore par rapport à celles-ci.

Il fut cinq ans prisonnier à la *Bastille*, qui est un lieu destiné au même usage que le Château des *Sept-Tours* à *Constantinople*. La Princesse, son épouse, lui a toûjours tenu compagnie,

&

& a partagé avec lui la bonne & la mauvaise fortune. 1646.

Durant cette ennuyeuse prison, il devint pere d'une fille, qui s'est depuis mariée au Duc de *Longueville*: & après qu'il eût été mis en liberté, nâquirent le Duc d'*Anguien*, à présent Prince de *Condé*, & le Prince de *Conti*, ses fils.

Les *François* parlent avantageusement du Prince défunt. Il étoit d'un esprit vif, d'une conversation gaye & commode; mêlant toûjours les récréations aux choses serieuses, & observant un ordre exact dans toutes ses affaires. On dit pourtant qu'il étoit avare, & qu'il avoit amassé de grandes richesses par une épargne dont personne de son sang ne s'étoit encore avisé.

En mourant il recommanda deux choses au Duc d'*Anguien*, son fils; la première, de ne jamais se venger d'une injure particuliere; & la seconde, de hazarder volontiers sa vie pour le bien public.

Il n'est pas besoin, en te faisant sçavoir la nouvelle de la mort de ce Prince, d'y ajouter un long détail de sa Vie, & un portrait circonstancié des qualitez de son esprit, puisque tu le connois déja pour l'avoir vû en *Allemagne*; & je me souviens que je t'en ai entendu parler avec éloge.

Aime-moi toûjours, & sois persuadé que je n'oublie jamais de faire plaisir à mes amis quand je le puis.

1646.

LETTRE III.

Au Kaimakam.

*Du Contre-tems arrivé au Comte d'*Harcourt, *contraint de décamper de devant* Lerida. *Des Progrès des* François *en* Italie. *D'une Fontaine extraordinaire qui est dans l'Isle d'*Elbe *.

LA poste, arrivée de *Catalogne* la nuit passée, a apporté de mauvaises nouvelles de l'Armée. Elle a été contrainte de décamper de devant *Lerida*, & d'abandonner aux *Espagnols* la plus grande partie de son Artillerie. Cette Place a toûjours été fatale aux *François*. Cependant la Cour décharge sa colere sur le Comte d'*Harcourt*, & lui fait un crime de n'avoir pû renverser les décrets de la destinée. Cette disgrace, toute inévitable qu'elle étoit, a, ce semble, effacé tout ce qu'il a fait autrefois de grand : tant les Princes sont de mauvaise humeur lorsque leurs espérances sont traversées ! Les uns le soupçonnent d'intelligence secrete avec les *Espagnols* ; les autres l'accusent de poltronnerie ; & tout cela se dit dans le fort de la passion & du ressentiment. Ceux même qui parlent de cette manière changeront peut-être de langage, lorsqu'ils auront consideré, que le Comte a demeuré sept mois devant cette Place ; & qu'il n'en a décampé qu'après que ses lignes ont été remplies de neige, & lorsque ses troupes commençoient à mourir de faim ou de froid : car les rigueurs de l'hyver étoient déja insupportables, & le païs étoit dépouillé de toutes les choses

* *C'est une Isle en Italie sur les côtes de la Toscane vis à-vis de Piombino.*

choſes néceſſaires à la ſubſiſtance d'une Armée. Je 1646.
ne vois pas que ce Général mérite d'être blâmé, à moins que ce ne ſoit un crime d'être homme, & d'avoir à commander à des gens qui ſont faits de chair & de ſang auſſi-bien que lui.

Les *François* ont pris en *Italie Piombino* & *Porto-Longone.* Cette derniere Place eſt la plus importante de l'Iſle d'*Elbe*: cependant elle ne pouvoit pas ſoutenir plus de dix-neuf jours de ſiége.

On dit qu'il y a dans cette Iſle une Fontaine, qui a de l'eau lorſque le Soleil ſe leve, mais qui demeure à ſec à meſure que la nuit vient. Les ſuperſtitieux, renouvellant les anciennes viſions des *Payens*, ont de cette Fontaine des idées ridicules; mais les Sçavans ſoutiennent, qu'elle n'a rien dont les cauſes ne ſoient naturelles. Les *Juifs* parlent auſſi d'une Riviere d'*Orient* qui demeure immobile le ſeptième jour de la ſemaine: ce qu'ils regardent comme une confirmation de leur Loi, qui leur ordonne de ſe repoſer le ſeptième jour, parce que jour-là Dieu ſe repoſa, & ceſſa de travailler à la création du monde. Ils diſent auſſi, que les Satyres, & autres monſtres du Déſert, évitent ce jour-là la lumiere du Soleil, & ſe cachent dans les cavernes de la terre, où ils maudiſſent le Sabath, parce qu'il ſurprit Dieu avant qu'il eût achevé de donner la derniere main à leur forme; & que c'eſt pour cela qu'elle eſt demeurée imparfaite & monſtrueuſe juſques à ce jour.

Veuille la divine Unité, qui eſt la racine de tout nombre, & qui a conſacré le nombre de ſept à pluſieurs miſtères, que ni toi ni moi n'oublions point de répondre ce que nous devons aux ſept Queſtions du Portier du Paradis!

1647.

LETTRE IV.

A *Bajazet*, Bacha de *Grece.*

Il lui mande qu'il soupçonne que la Cour de France *a un grand dessein. D'un Homme qui avoit excité une sédition à* Paris.

Il me paroît par des marques évidentes, que la Cour de *France* a quelque grand dessein. Les Grands s'assemblent souvent, & font de longues séances. On dépêche des couriers extraordinaires, & il en arrive ici toutes les nuits. On fait répandre adroitement dans la Ville des bruits étranges. Le commerce est suspendu, les Banquiers sont dans la reserve, & ceux qui ont de l'argent le gardent chez eux ; ce qui fait murmurer le peuple. On se plaint du tems, comme on fait d'ordinaire quand tout le monde est mécontent. Les vieux découragent & irritent les jeunes en comparant ce siéle & ce régne, avec les heureux jours de *Henri le Grand.* Ils leur parlent magnifiquement des tems précedens, & leur faisant aimer le Gouvernement passé, ils leur inspirent de l'aversion pour le présent. Ce sont-là des artifices ordinaires à la faction. Et quoique personne ne paroisse, il est néanmoins aisé d'augurer de ces préludes, qu'on levera bientôt le masque, & que la sédition se produira dans peu tout à découvert.

L'autre jour il courut un homme dans les ruës, criant : *Dieu sauve le Roi, mais le Diable emporte l'Italien.* Il fut suivi de peu de monde, & ceux qui le suivirent étoient de la lie du peuple. Cependant

pendant ni Officier, ni Magiſtrat ne ſe mit en de- 1647.
voir de le faire arrêter, ou d'étouffer la ſédition. Les Bourgeois ſoûrioient de cette hardieſſe, & on lui envoya de l'argent par des perſonnes inconnues. Les femmes le béniſſoient comme un Prophete, & les filles ſe mettoient à genoux devant les autels pour l'amour de lui: Les Egliſes étoient remplies de devots, ou, pour mieux dire, de fauteurs de cette nouvelle ſédition. Comme s'ils euſſent voulu mettre leurs Dieux dans leur cabale, & obliger le Ciel à ſe declarer en leur faveur. Sa ſuite augmentoit à meſure qu'il couroit les ruës; tant qu'enfin l'homme fut arrêté par les Gardes du Roi, la canaille diſperſée, & tout remis dans la première tranquillité. On doubla les gardes par toute la Ville cette nuit-là; le Drole fut examiné avec ſoin, & applique à la queſtion; cependant on ne put lui faire avouer autre choſe, ſinon que le bien public l'avoit obligé à faire ce qu'il avoit fait, que la tyrannie & l'oppreſſion du Cardinal *Mazarin* étoient inſupportablés; & qu'il étoit prêt de *ſacrifier ſa vie pour l'intérêt de ſa patrie.* Il a été condamné aux Galeres pour toute ſa vie, & l'on fait tout ce qu'on peut pour découvrir les auteurs de cette nouveauté. Car pour le criminel, on ne le regarde que comme un inſtrument dont des Mécontens d'un rang plus rélevé ont jugé à propos de ſe ſervir, & comme l'avant-coureur d'un ſoulevement plus redoutable.

On a fait défenſe à tout le monde de parler d'affaires d'Etat; mais le peuple ne laiſſe pas de dire tout bas ce qu'il penſe.

Le jeune Roi eſt tombé malade, & ſa maladie ne diminue pas les ſoupçons publics. Ceux qu'on voit dans les ruës branlent la tête, & paroiſſent conſternez. Les uns avec un ſourcil furibond menacent de ſe venger; les autres diſent ouvertement,

1647. tement, *qu'on a vendu le Royaume à un Etranger.* On voit par-tout une consternation & un désordre général, & la peur qu'on a, fait espérer tous les jours que les choses changeront. Pour prévenir les malheurs dont ces émotions populaires menacent, on tire des troupes de divers endroits par les ordres du Cardinal *Mazarin*, & on les loge à petit bruit à *Paris* par-ci par-là. Il ne se passe gueres de jour que les Bourgeois & les Soldats ne se querellent, & souvent ils se tuent. La nuit qui couvre tout de ses ténèbres, sert de voile à leurs outrages mutuels, & à leurs vengeances particulieres. C'est ainsi qu'on fomente les calamitez publiques. Le tems nous apprendra quel en sera le dénouement.

Cependant les affaires d'*Allemagne* & de *Suede* paroissent en bon train d'accommodement. Divers expédiens ont été proposez pour conclure une paix générale dans la Chrétienté. Les Ambassadeurs & Députez de diverses Couronnes intéressées ont de fréquentes conférences. Mais chacune insiste avec tant de chaleur sur les circonstances, qu'il ne s'est encore rien conclu dans ces assemblées. La *France* a beaucoup de part à toutes ces affaires: & il est passé en proverbe, que *le Cardinal* Mazarin *a dans son sein toutes les Cours de l'*Europe.

Les *Suedois* traitent comme vainqueurs; & les *Allemans*, quoique fort affoiblis, ne peuvent néanmoins oublier la Majesté du sceptre *Impérial.* L'intérêt des *Danois* est de poursuivre; & les *Polonois* ne sont pas sans prétentions. L'orgueil de la Nation & l'honneur ont beaucoup de pouvoir sur ces Puissances; mais les *Hollandois*, comme marchands, n'agissent que suivant les régles de l'intérêt. Ils ne s'arrêtent point à des vetilles; mais ils s'attachent à tout ce qui peut être avantageux à leur commerce, sçachant bien que l'argent est le nerf de la guerre. On doit les regarder en cela comme des gens sages. Leur République est encore dans sa minorité;

norité; ses forces sont encore mal affermies, & elle n'est pas en état de prêter le collet à ses puissans Voisins. 1647.

L'*Angleterre* trouve assez d'occupation chez elle, où elle a tant de moyens d'employer son argent, son esprit & ses armes, qu'elle n'a pas le loisir de songer à ce qui se passe chez ses Voisins.

L'*Espagne* suit toûjours le parti de la Cour *Impériale*, parce que le grand intérêt de la maison d'*Autriche* est de demeurer unie, comme étant le moyen de s'agrandir.

L'*Italie* a divers intérêts; & *Venise* en particulier est étroitement unie avec cette Cour.

Le *Portugal* est toûjours sur ses gardes contre les remuans *Espagnols*; & *Dom Jean* de *Bragance* fait des alliances avec les Etrangers.

Veuille le Souverain Monarque du monde visible & invisible, qui est assis sur un Trône de diamans, sous le couvert de l'arbre éternel, que les Divisions des Princes & Etats infidèles continuent jusques au tems ordonné par la destinée, où les fidèles *Osmans* posséderont la pomme rouge.

LET-

1647.

LETTRE V.

A son Frere.

Il le remercie du Journal de ses Voyages; le félicite de s'être sauvé des Voleurs & des Voleuses; lui raconte une Avanture du Pere du Mogol, *& une autre de la Veuve d'un Marchand* Indien; *& autres Histoires de même nature.*

JE croyois que le fils de ma mere m'avoit oublié, puisqu'il avoit été durant tant de mois dans un si cruel silence. Il y a aujourd'hui trois ans que je n'avois pas entendu parler de toi: Mais je n'ai pas sujet de me plaindre d'une faute si ingenieusement reparée, quoiqu'un peu tard. Tu m'as fait une ample satisfaction en m'envoyant une relation si courte & si travaillée de tes Voyages. Je ne sçais si j'ai fait cette lecture avec plus de plaisir que d'utilité. Tu as si agréablement entremêlé tes avantures & celles d'autrui, & as fait sur les unes & sur les autres des remarques si curieuses & si solides, qu'on se rend sçavant insensiblement. Tes recueils sont si judicieux, & écrits d'un stile si pur & si charmant, que c'est un aiguillon, pour ainsi dire, qui réveille & attache tout ensemble l'attention sur les choses les plus importantes à sçavoir.

Les Chrétiens ont du penchant à mépriser les vrais Croyans, & à les regarder comme une société d'ignorans, mal informez des affaires du monde; grossiers, soit pour l'esprit, soit pour les mœurs; peu versez dans les Arts libéraux, & ne s'appli-

s'appliquant à rien qu'à acquérir des richesses & des 1647.
dignitez, & à trouver les moyens d'agrandir leur Empire. Ils ne considerent pas, en parlant ainsi, que Dieu, en nous donnant la raison, aussi-bien qu'à eux, nous a revêtus des mêmes facultez naturelles; qu'il a inspiré à toutes les Nations le désir de devenir sçavans, & leur a donné les facultez & les moyens d'y réussir. Ils ne considerent pas que, si l'Imprimerie est défenduë parmi nous, c'est pour supprimer une infinité de Livres inutiles, dont l'*Europe* n'est que trop abondante; & qu'au lieu d'Imprimerie, nous avons mille habiles Ecrivains qui s'occupent à traduire tout ce que les Anciens ont fait de plus docte & de plus excellent; & par consequent qu'un *Mahométan* qui aime l'étude ne peut manquer des Livres qui lui sont nécessaires pour apprendre la véritable Philosophie, la bonne Morale, & l'Histoire de tout ce qui est arrivé dans le monde de plus mémorable. Notre *Arabie* peut se vanter d'un *Avicene*, d'un *Mesué*, d'un *Averroës*, d'un *Haïi*, & d'un *Albumazar*, & d'avoir mis au monde plusieurs autres personnages qui n'étoient inférieurs en rien pour toutes les sciences humaines & divines, aux plus célèbres Docteurs, Philosophes, Orateurs & Poëtes Chrétiens. Joins à cela les progrès non moins considerables que les gens de Religion font en voyageant dans les païs étrangers; progrès qui couronnent toutes leurs études d'une sagesse acquise par l'expérience, & qui les rendent aussi sçavans dans la connoissance des divers naturels des Nations, & des différentes formes de leurs Gouvernemens, qu'ils l'étoient déja dans la Littérature.

Cela se prouve évidemment par ta lettre, remplie de tant de Remarques solides & de sages Commentaires sur les Loix & sur les Coûtumes des païs où tu as passé; sur leurs Religions, sur leurs for-

ces,

1647. ces, ſur les richeſſes, & généralement ſur tout ce qui eſt digne d'être remarqué, que ſi ta relation que tu en fais paroiſſoit chez les Chrétiens, ils ne parleroient plus des vrais Croyans avec tant de mépris.

Mais ils ſe flatent, & s'imaginent fauſſement, que les *Ottomans* ne ſortent jamais des limites de leur Empire, & que perſonne ne voyage, à la reſerve des *Coiaoux* que le *Grand-Seigneur* envoye dans les païs étrangers. Ils ne ſçavent pas que l'auguſte *Porte* entretient ſecretement des Agens chez toutes les Nations; & qu'à peine y a-t'il de Cour Chrétienne où il n'y ait de tems en tems quelque *Muſulman*. Il eſt vrai que nous n'y paroiſſons pas dans l'équipage des *Orientaux*, parce que notre emploi nous oblige à nous accommoder aux modes de ceux parmi leſquels nous réſidons. Mais nous retenons toûjours dans le cœur la pureté *Mahométane*; & nous ſommes, pour ainſi dire doublement circoncis. Ainſi, tandis que les Chrétiens nous regardent comme des ſtupides, des ignorans, & des gens dépourvûs du ſens commun, nous penétrons leurs ſecrets, & nous nous en rendons les maîtres.

De plus, quand nous ſerions deſtituez de ces avantages dans les païs *Occidentaux*, le privilege univerſel de voyager & d'entretenir un libre commerce par tout l'*Orient*, contribueroit beaucoup à nous mettre en état de nous perfectionner à la faveur des Caravanes de tant de Chrétiens, qui vont voir la *Perſe*, l'*Inde*, la *Chine*, la *Tartarie*, & autres lieux où l'on fait profeſſion de la foi de l'Envoyé de Dieu.

J'ai une extrême joye de ce que tu as été aſſez heureux pour te garantir des voleurs de grand chemin, qui dépouillent preſque toûjours les paſſans de tout ce qu'ils ont; de ſorte que ceux qui ſont ſages ne comptent jamais fortement ſur leurs

biens

biens préſens. J'ai beaucoup plus de joye encore que tu te ſois mis à couvert des inſultes des Voleuſes, qui enlevent en même tems & le cœur & la raiſon; je dis la raiſon, quoique ce ſoit le plus excellent de nos biens, & le ſeul proprement que nous poſſedions. On ne voit que des Courtiſanes en *Perſe* & dans les *Indes*, & pour reſiſter à tant & à de ſi fortes tentations, il faut avoir la chaſteté des *Oſmans*. 1647.

Tu ne dois pas être ſurpris de la moleſſe du *Mogol* régnant, qui ſe laiſſe mener & gouverner ſes Etats aux femmes. Ce ſexe adroit & ambitieux a de tout tems cherché les moyens de ſe ſecouer de l'empire que nous avons ſur lui. Les femmes ſe tiennent derriere le rideau, & cependant elles jouent leur perſonnage dans toutes les Tragédies & revolutions du monde. Le Roi, qui régne aujourd'hui ſur l'*Inde*, ſe dépouilla pour vingt-quatre heures de toute ſon autorité en faveur de la Reine. Ce Prince, par une ridicule affectation, s'appelloit Roi du monde. Sa femme étoit fille d'un Capitaine *Arabe* qui l'avoit ſervi durant ſes guerres; & qui ayant mérité de perdre la tête par une trahiſon inſigne & notoire, ſa fille vint ſe jetter aux pieds du *Mogol*, demandant la vie de ſon pere. Comme il n'y avoit rien de ſi beau dans tout l'*Orient*, & que le *Mogol* en étoit paſſionnément amoureux, il lui accorda ce qu'elle lui demanda, & ſe maria avec elle. Elle acquit depuis un ſi grand empire ſur lui, qu'il ne faiſoit rien ſans ſon Conſeil ſans ſon approbation. Il faiſoit la guerre ou la paix à la ſollicitation de ſa femme; & pour plaire à ſon humeur cruelle, il fit arracher les yeux à ſon fils aîné. Non contente de ces marques de l'amour de ſon époux, & voulant s'immortaliſer par quelque action extraordinaire, elle ne ceſſa de ſolliciter le Roi avec tous les artifices que la politique d'une femme eſt

Ca-



1647. capable de mettre en œuvre, jusques à ce qu'elle l'eût fait consentir, à lui resigner son autorité pour un jour seulement. Elle profita si bien de ce peu de tems, qu'ayant préparé à l'avance tout ce qui lui étoit nécessaire, elle fit fabriquer en or & en argent deux millions de Roupies, sur lesquelles elle fit graver les douze Signes du *Zodiaque*; ce qui étoit contraire aux Loix fondamentales de l'Empire, à la défense expresse de notre saint Prophete, & à la pratique universelle des *Musulmans*, qui n'approuvent pas qu'on fasse aucune représentation des créatures vivantes. C'est un fait que je tiens de mon Oncle *Useph*, qui a residé onze ans à la Cour *Indienne*. Il ajoutoit à cela, que durant le peu de tems que cette femme régna, elle fit décoller sept des plus grands Seigneurs, & de tous les *Indiens* les plus zèlez pour la foi des *Musulmans*; & mit autant d'Idolâtres en leurs places. Et afin que si ses ordres étoient entierement exécutez, la forme du Gouvernement se trouvât toute changée, elle consacra les plus belles Mosquées au service des Idoles, & rétablit les anciennes abominations des Infidèles. Tu ne regarderas pas cela comme une chose impraticable, si tu consideres que le nombre des Incirconcis est beaucoup plus grand dans les *Indes*, que celui des *Musulmans*; car de cent qui font profession de croire l'Unité de la Nature divine, il y en a dix-mille qui ne la croyent pas. On trouva cependant de la fidélité chez ces *Payens*, & il y en eut qui ne voulurent pas souffrir qu'on se dispensât de l'obéïssance qui étoit dûë à leur Roi, sous ombre du zèle aveugle qu'ils avoient pour le service de leurs Dieux.

La description de *Candahar* *, & le projet que tu as fait pour prendre cette Place imprenable, fait

* *Ville du Grand-Mogol, & autrefois des Rois de Perse. Elle est capitale, & donne le nom à la Province.*

fait voir tout à la fois ta prudence & ta diligence, 1647.
d'avoir sçû te procurer ainsi la liberté d'examiner avec tant d'exactitude la plus importante forteresse de l'*Inde* : cela fait voir aussi ton habileté dans les Fortifications, & la promptitude avec laquelle tu inventes des choses auxquelles tous les Ingénieurs de l'*Asie* n'ont seulement jamais songé. C'est-là le véritable usage qu'on doit faire des voyages : Un homme ne doit jamais revenir des Païs étrangers, que la tête pleine d'une science fondée sur l'expérience, & pourvû des connoissances qui peuvent le rendre utile à sa Patrie.

Tu condamnes l'injustice & l'avarice des *Indiens* du Mogol, qui, aussi-tôt que leurs *Omrahs*, ou grands hommes sont morts, font incontinent saisir à leur profit tous leurs biens & effets. De-là vient que la Veuve & les enfans du mort sont reduits à la derniere pauvreté, & contraints souvent à mendier leur pain. C'est à la vérité une oppression qu'on ne peut justifier, & principalement en ceux qui font profession de croire un Dieu Créateur de toutes choses, & Juge incorruptible de l'Univers. Mais que penses-tu sur ce pied-là de nos *Sultans*, qui n'ayant pas la patience d'attendre que la mort naturelle d'un Bacha les rende héritiers de ses richesses, se mettent presque toûjours en devoir d'assurer leurs prétentions, & ont recours au Cordon pour les en mettre en possession avant le tems? Ce sont des violences de Souverains, quoique les sujets qui doivent payer d'obéïssance ne soient pas en droit de leur en faire un crime, parce que les Rois ne sont obligez de rendre compte de leurs actions qu'à Dieu.

La Veuve d'un riche Marchand se donna néanmoins la liberté de dauber par une plaisante raillerie cette injuste coûtume du *Mogol*. Le Mari de cette femme étoit Idolâtre, & avoit amassé, par le moyen du commerce & des voyes usuraires, des richesses

1647. richeſſes immenſes; de ſorte qu'il laiſſa en mourant deux-cens mille Roupies de bien. Quelques années après, ſon fils étant en âge, demanda à ſa mere un certain fonds pour commencer quelque négoce. Soit par avarice, ou par quelqu'autre raiſon, elle n'en voulut rien faire, & ne lui donna qu'une ſomme très-médiocre, qui ne ſervit qu'à fomenter ſon mécontentement, & à le jetter dans la débauche & dans la fainéantiſe. Ne pouvant enfin réſoudre ſa mere à lui donner ce qu'il ſouhaitoit, il s'en plaignit au *Mogol*, & lui dit en même tems, combien ſon pere avoit laiſſé de bien. Sur cet avis le *Mogol* envoya querir la mere du Jeune-homme, lui commanda de lui envoyer la moitié de ſon argent, & de partager le reſte avec ſon fils. La Veuve n'étant du tout point ſurpriſe ni déconcertée d'une propoſition ſi injuſte, fit au *Mogol* cette courte réponſe: *Que les Dieux te rendent heureux, ô Roi. Mon fils a quelque raiſon de demander ſa part du bien de ſon pere, puiſqu'il eſt de ſon ſang. Mais je te prie de me dire, ô Roi, quelle parenté il y a entre toi & mon mari ou moi, qui te mette en droit de prétendre à la ſucceſſion de ſes biens?* Le Prince, confus d'une replique ſi vive & ſi hardie, lui ordonna d'en donner la moitié à ſon fils, & enſuite il la renvoya.

J'ai entendu de nos *Chiaoux* faiſant l'éloge de la Cour du *Mogol*, & louant la nombreuſe ſuite du Prince. Ils élevent ſur-tout la grandeur inimitable de ſon Trône, enrichi de tant de Topaſes, de Rubis, d'Emeraudes, de Perles & de Diamans, que tous ces bijoux enſemble valent plus de trente millions de Roupies. Mais ne vaudroit-il pas beaucoup mieux, qu'au lieu de toute cette gloire inutile, le *Mogol* pût ſe vanter, que ſon Empire eſt fondé ſur le cœur de ſes ſujets? Il ne conſidere pas qu'un ſi prodigieux amas de richeſſes enviées, ne ſont qu'autant de piéges éclatans, qu'autant

tant de chaînes dorées, qui ne servent qu'à le dé- 1647.
pouiller de la liberté, & des plus innocens plaisirs dont jouïssent les moindres de ses sujets.

Je m'apperçois que tu t'es entretenu avec les *Bramins* * des *Indes.* Ne remarques-tu pas que ces Idolâtres mêmes ont du mépris pour les richesses? Quelles petites idées n'ont-ils point de l'éclat & des magnificences de la Cour? Combien peu de cas font-ils de cette longue & orgueilleuse suite de qualitez, à la faveur desquelles les *Mogols* tâchent de se rendre recommandables? Ils se font appeller les Flambeaux du monde, & les Compagnons du soleil; & ces pauvres Philosophes ne sçavent pas, qu'en peu de tems ils seront couchez dans les ténèbres, & n'auront pour toute compagnie que des vers. Que signifie leur généalogie, ou que veut dire ce qu'on avance du *Mogol* régnant, qu'il n'est que le dixième descendant du puissant *Tamerlan* qui fit trembler toute l'*Asie*; que veut dire, dis-je, une race si illustre, si le *Mogol* a perdu les glorieuses vertus de son Ancêtre? C'est la vertu seule qui ennoblit véritablement.

Tu me dis, que le *Mogol* a plus de revenu que les deux plus puissans Monarques du monde. J'ai déja entendu dire la même chose à d'autres; ce qui fait que je demeure convaincu que tu ès bien informé de l'état présent des *Indes.* Mais crois-tu que ce Monarque en soit plus riche pour cela? Considère la vaste étenduë de ses Etats, qui ont, à ce qu'on dit, plus de six-cens mille lieuës de long, & tu trouveras, que pour défendre un si vaste païs & les mettre à couvert des ennemis étrangers & domestiques, il est obligé d'avoir continuellemeut à sa solde des millions composez de ses sujets ou des étrangers: car il est environné d'ennemis parmi ses propres sujets mêmes. Il y a dans son Empire plus de cent

* *Bramins. Payens des Indes, ainsi nommez parce qu'ils se disent descendus du Dieu Bramma.*

1647. cent Souverains, qui le harassent continuellement tour à tour, qui refusent de lui payer tribut, & qui levent des Armées contre lui : ce qui fait qu'il est obligé de faire des dépenses infinies pour se défendre, & pousser des guerres qui ne finissent jamais. Tu as remarqué toi-même, qu'il est indispensablement obligé de payer ces prodigieuses Armées de deux en deux mois; parce qu'il n'y a point de soldat dans toute l'étenduë de son Empire qui ait de quoi vivre, sinon de la solde qu'il reçoit du Roi.

Considere de plus, que ce Monarque entretient continuellement pour sa garde un très-grand nombre des plus beaux chevaux du monde, qui lui coûtent mille Roupies la piéce. Il entretient aussi quantité d'Eléphans, avec un nombre incroyable de Mulets, de Chameaux, & autres bêtes de charge, dont il se sert à transporter ses femmes, ses effets, & ses provisions lorsqu'il va en campagne. Représente-toi, que toutes les Villes, même celles qui sont aussi grandes que *Constantinople*, sont obligées de suivre le Camp pour subsister, parce qu'elles n'ont absolument pour vivre que ce qu'elles tirent de l'Armée. Ajoute à cela les sommes immenses que lui coûtent son Sérail, ses Châteaux & ses ports de mer, sans compter toutes les autres dépenses qu'il est nécessairement obligé de faire pour l'Etat; & puis tu concluras de-là, que quand ce Potentat fait ses comptes, il se trouve un fort pauvre Prince.

Mais pour finir, je m'en vais te parler de choses que tu ne peux pas ignorer.

Di moi seulement s'il y a un des *Rajas*, ou Princes sujets du *Mogol*, qui soit effectivement descendu de *Paris*, ancien Roi d'*Italie* qui régnoit du tems d'*Alexandre le Grand*? Plusieurs Voyageurs m'ont dit, qu'il y en a un qui s'appelle *Rana*, & qu'une centaine de ces Princes Idolâtres lui rendent hommage, comme à leur Souverain naturel.

Tu confirmes ce qui a été dit si souvent en ce Païs-

Païs-ci, que le Prince de *Java* a six doigts à chaque main, & autant à chaque pied. 1647.

Mais je trouve fort étrange ce que tu rapportes d'un certain langage *Indien*, qui n'est pas le langage vulgaire; cependant tous les Livres de Théologie, les Pandectes des Loix, les Archives de la Nation, & tous les Traitez des Arts & Sciences humaines, sont écrits en cette langue; & que cette langue s'enseigne dans les Ecoles, Colleges & Académies, comme le *Latin* chez les Chrétiens. Je ne puis assez admirer cela; car où & quand a-t-on parlé cette langue? Par quel moyen s'est-elle répanduë ? Il semble qu'il y ait en cela du mistère. Tout ce que les *Brachmanes* en disent est, que c'est la langue en laquelle Dieu donna au premier homme, les quatre Livres de la Loi, il y a, selon leur calcul, plus de trente millions d'années. Je t'avoue, mon cher Frere, que cela m'a fait naître d'étranges idées; car enfin, quand je considere que la langue dont tu parles n'a rien de commun avec l'*Indien* qui se parle aujourd'hui, ni avec aucune autre langue de l'*Asie*, ou du monde; & que cependant elle est abondante & réguliere, qu'elle s'apprend par la Grammaire comme les autres langues meres, & que c'est en cette langue inusitée que sont composez les Livres où il est dit, que le monde existe depuis tant de millions d'années; peu s'en faut que je ne devienne *Pythagoricien*, que je ne croye que le monde est éternel. Et où en seroit l'absurdité ? Dieu a la même puissance infinie de toute éternité, la même sagesse & la même bonté, qu'il a eue depuis cinq ou six mille ans. Qui a dû donc l'empêcher d'exercer plutôt ses divins attributs ? Quelle raison a-t-il pû avoir pour tirer si tard cette glorieuse fabrique du sein du néant ? Promene ton imagination au travers même de plusieurs millions de Siécles, & après tout, il ne te sera pas possible de concevoir un tems, où ce beau & vaste espace n'ait pas été étendu. Quelque fortes & quelque rapides que

1647. soient nos idées, elles sont beaucoup trop foibles & trop lentes pour remonter vers le tems, & le suivre jusqu'à son éternelle origine; comme si la nature avoit gravé sur nos esprits une preuve de l'impenétrable Antiquité du monde.

La révolution de la *Chine* surpasse les changemens qui arrivent d'ordinaire dans les Royaumes & Empires. Il y a quelque chose de fort tragique dans la catastrophe de la Maison Royale.

En voyant cela, cher Frere, tu as vû la nature hors du sens, & tu y ès toi-même, si après cela tu peux avoir de l'attachement pour quoi que ce soit au monde. Adieu, Voyageur.

LETTRE VI.

A *Asis*, Bacha.

De la Querelle survenuë entre Monsieur Chanut, *Ambassadeur de* France *à* Stokholm, *& le Secretaire d'Etat de* Suede. *Replique d'un Ambassadeur de* France *au Roi d'*Espagne.

Les dépêches venuës depuis à cette Cour, & de cette Cour à celle de *Suede*, contiennent plutôt des matières à complimens, que des affaires importantes. La Reine *Christine* a été fort mal, ce qui a donné lieu à la Reine Régente de *France* d'écrire des lettres de condoléance.

Celles qui viennent de *Suede* disent, que le Général *Torstenson* a été fait Comte, & qu'en recompense des grands services qu'il a rendus à la Couronne, cette dignité passera jusqu'à ses descendans.

Ces mêmes lettres ajoutent, qu'il y a eu de grosses paroles entre Monsieur *Chanut*, & le Secretaire d'Etat

d'Etat de *Suede;* & que le dernier, en sortant de la chambre où ils se disputoient, mit la main sur son épée, & dit ces mots à Monsieur *Chanut: Si le droit des gens ne mettoit pas votre personne à couvert, je vous répondrois en une autre langue.* Monsieur *Chanut* répondit à cela, *qu'il portoit une épée pour s'en défendre, & pour défendre son honneur, aussi-bien qu'aucun* Suedois. 1647.

Le sujet du démêlé étoit, que trop d'Etrangers Catholiques *Romains* alloient à la Chapelle de Monsieur *Chanut;* que cela déplaisoit aux *Suedois*, qui ne permettoient pas dans le Royaume l'exercice de la Religion *Romaine.* On coupe les genitoires à tous les Prêtres qu'on peut attraper, & l'on inflige de rigoureuses peines aux particuliers. Monsieur *Chanut* soutint le droit des gens; & après que le Secretaire lui eut dit, que la Reine permettoit à lui & à sa maison l'exercice de leur Religion, mais qu'elle le prioit de ne recevoir dans sa Chapelle aucune autre personne de quelque Nation qu'elle fût; ce Ministre répondit, „ qu'il ne pouvoit recevoir „ de Sa Majesté la liberté d'exercer sa Religion „ comme une faveur ou comme une permission, „ puisqu'il la tenoit seulement du Roi de *France* „ son Maître, qui l'avoit envoyé en *Suede*; & qu'il „ ne fermeroit point la porte de sa Chapelle à ceux „ qui y viendroient; que leur Loi, qui, selon leur „ supputation, avoit été faite plus de deux-cens „ ans après la fondation de leur Etat, ne pouvoit „ point abroger le droit des gens, qui est éternel; „ que cette Loi particuliere accordoit des privile- „ ges particuliers à certaines gens, & sur-tout aux „ Ministres des Princes étrangers; que leur nou- „ velle Loi, telle qu'elle étoit, n'ayant été faite „ que pour maintenir le service public, ne regar- „ doit en aucune façon ce qui se faisoit chez un „ Ministre étranger par un privilege special; & „ qu'il n'étoit d'aucune consequence à l'Etat, que „ ces Etrangers servent Dieu, ou ne le servent

1647. ,, pas, ou qu'ils le servent bien ou mal; qu'il ne
,, venoit aucun *Suedois* à sa Chapelle, mais seule-
,, ment quelques *François* demeurant dans le païs;
,, qu'en *France* on ne traitoit pas ainsi les Ambassa-
,, deurs de *Suede*, qui recevoient dans leur Chapel-
,, le ceux qu'ils vouloient; que la maison où il
,, demeuroit apartenoit au Roi de *France*; & que
,, par consequent il n'en pouvoit refuser l'entrée à
,, aucuns Catholiques, & principalement à ceux qui
,, étoient nez sujets du Roi son Maître: & qu'en-
,, fin il étoit fort dur de l'obliger d'être l'exécuteur
,, de cette rigoureuse loi, en le contraignant, con-
,, tre les loix d'hospitalité, contre l'honneur d'un
,, Ministre public, & contre la volonté de son Sou-
,, verain, à fermer ses portes à ses Compatriotes.

Le Secretaire répondit à cela d'une manière trop piquante. Ils s'échaufferent sur cela, & l'Ambassadeur *François*, résolu de maintenir son privilege, le Secretaire éclata avec emportement de la manière que j'ai déja dit, & mit la main sur son épée en sortant de la chambre.

Les *Suedois* ont le défaut des Peuples des autres Païs septentrionnaux de l'*Europe*; c'est-à-dire qu'ils sont de leur naturel brusques & offensans. La civilité & les manières honnêtes & obligeantes des *François*, sont des choses qu'ils ne connoissent point. La Reine cependant ayant appris la chose, ne fut pas contente de son Ministre, & fit des excuses à Monsieur *Chanut*, en lui disant, *que le Secretaire étoit un Serviteur fidèle, mais qu'il avoit été élevé dans les bois avec les Ours.*

Cela me fait souvenir de ce que les *François* disent d'un autre Ambassadeur que *Louis XIII.* envoya à la Cour d'*Espagne*. Les *Espagnols* sont naturellement fiers, & ils veulent des soûmissions extraordinaires de ceux qui approchent de la personne de leur Roi. Sur ce fondement on voulut obliger cet Ambassadeur à rendre un hommage, qui ne s'accordoit pas avec les Instructions que le Roi

son





ARMAND JEĀ DU PLESSIS
CARD: DUC DE RICHELIEU.





Maître lui avoit données: aussi ne voulut-il jamais faire ce que les *Espagnols* vouloient qu'il fit. 1647.
Roi d'*Espagne*, croyant décontenancer l'Ambassadeur, lui dit tout haut : *Quoi ! est ce que le Roi de France n'a pas d'autres gens à sa Cour, qu'il soit obligé m'envoyer un fou?* L'Ambassadeur répondit : *Le Roi mon Maître a des gens plus sages que moi ; mais à tel Roi, tel Ambassadeur.*

Tu diras peut-être, que des railleries de cette nature ne sont pas à propos auprès des Têtes couronnées, qu'on doit traiter avec respect & gravité. Je suis persuadé néanmoins, que tu n'approuveras pas la cruauté d'un Duc de *Moscovie*, qui fit clouer le chapeau sur la tête d'un Ambassadeur de *France*, parce qu'il s'étoit assis couvert devant lui. Cela est contraire à l'esprit des *Orientaux*, qui ne peuvent voir qu'avec horreur un homme nud-tête.

Mais chaque Nation a ses manières: Et moi, selon la coûtume de mon Païs, je baise le bord de ta veste, pour te faire connoître la soûmission & le respect que j'ai pour toi.

LETTRE VII.

Au Moufti très-venérable, & digne de tout honneur.

Paralléle de trois Ministres d'Etat, Ximenés, Richelieu & Mazarin.

LEs Critiques qui, pour faire voir leur esprit, passent leur tems à raisonner sur la Cour & sur les Grands, trouvent toûjours sujet de parler du Cardinal *Mazarin*. Ses actions journalieres leur fournissent à tout moment de nouveaux sujets de reflexions; & quelquefois ils ne laissent pas de repasser les vieilles. Ils le comparent à *Richelieu*, son pré-

1647. prédeceſſeur, & au Cardinal *Ximenés* Miniſtre d'*Eſpagne*. Ils les appellent tous trois, la Trinité des Politiques Chrétiens. Voici comme ils diſtinguent leur caractère perſonnel. *Richelieu*, diſent ils, étoit artificieux, avare & vindicatif; *Ximenés* étoit politique, ſévère & vaillant; *Mazarin* eſt ſage, bon & libéral.

Le portrait du premier eſt fidèle, diſent-ils. *Richelieu* a amaſſé des tréſors prodigieux; il a élevé au faîte des plus grands honneurs tous ceux de ſa maiſon ou de ſa dépendance; il fut cauſe de l'exil volontaire de la Reine-Mere; il ruina tous ceux qui lui furent ſuſpects, & enfin il ſe rendit tellement maître de tous les ſecrets, qu'encore que le Roi s'en fût dégoûté, & qu'il eût conçû de l'averſion pour lui, il ne put jamais s'en paſſer tant qu'il vécut; & après ſa mort il n'oſa jamais confier à aucune de ſes créatures l'adminiſtration des affaires publiques. C'eſt ainſi qu'on parle de ce grand Miniſtre.

Quant au Cardinul *Ximenés*, on dit qu'il fit connoître qu'il avoit les qualitez qu'on lui donne, par la manière dont il s'y prit pour s'élever à une grandeur tant enviée, qui fut de faire ſemblant de refuſer des honneurs qu'il ſouhaitoit dans le cœur. Il fut un Moine devot, & parut le plus auſtère de ſon Ordre. Cela ne fut pas plutôt connu, qu'il fut fait Provincial; dignité d'où il n'eut qu'un pas à faire pour parvenir à la Pourpre. S'étant enfin rendu célèbre par ſon habileté, il devint premier Miniſtre d'*Eſpagne*.

Il leva ſeize-mille hommes à ſes dépens, s'empara de la *Barbarie*, prit d'aſſaut les Villes les mieux fortifiées, & reduiſit entierement les Royaumes de *Tripoli* & d'*Alger* à l'obéïſſance du Roi ſon Maître.

Etant un jour à la tête de ſon Armée, ſes Troupes ſe mutinerent. Un certain ſéditieux traverſa les rangs, & cria tout haut, qu'il faloit choiſir un autre

:re Général, étant une chose honteuse, disoit-il 1647.
:tre commandez par un Ecclésiastique sans esprit & ns expérience. Le Cardinal voyant cela suivit le ditieux, & lui coupa la tête d'un seul coup. Cette tion fit tant de peur à tout le monde, que depuis : tems-là il n'y eut pas dans son Armée le moindre :uit ou le moindre désordre.

On dit, qu'il fut enfin empoisonné en mangeant u poisson, & qu'un de ses amis en fut averti en hemin, comme il alloit à un lieu où le Cardinal evoit dîner. Mais cet Ami arriva trop tard pour prévenir les effets du poison. Le Cardinal étoit à peine hors de table, qu'il commença de jetter du sang par les oreilles, & par les extrêmitez des doigts, & peu de jours après rendit le dernier soupir. Il étoit grand & bien proportionné. Les deux dents de devant de la mâchoire supérieure avançoient si fort hors de sa bouche, qu'on l'appelloit l'Eléphant Ecclésiastique. Les sutures de son crane étoient tellement entrelacées & serrées, que les humeurs grossieres ne pouvoient non plus transpirer par-là, qu'au travers de la partie la plus solide de l'os. De là vient qu'il avoit des douleurs de tête continuelles; ce que n'avoit pas le Cardinal de *Richelieu*, qui n'a jamais eu mal à la tête, parce qu'il avoit à l'endroit de sa couronne deux petites ouvertures, par où les fumées s'exhaloient.

Voilà les remarques qu'on fait sur le Cardinal *Ximenés*. Pour *Mazarin*, on dit qu'il est plus moderé que n'ont été les deux autres, & aussi habile pour imaginer ou pour trouver moyen de faire réüssir les affaires, qu'il est solide pour le conseil, secret, & prompt pour l'exécution. Il a aussi ceci de particulier, c'est que personne n'est plus assuré de sa faveur, que ceux qui l'ont offensé. Il est magnifique en dépenses, & en bâtimens qu'il construit si splendidement, qu'ils ne cedent en rien aux plus célèbres édifices des anciens *Romains*. Il est curieux, & ramasse les bonnes piéces de Peinture & de

 Sculptu-

1647. Sculpture, & meuble ses Palais d'ustenciles de cedre, d'ivoire, d'argent, d'or, & autres ornemens propres à meubler le Palais d'un Roi. Libéral à ses Amis & à ses Domestiques au-delà de leurs espérances, & non cependant jusqu'à la profusion. Il a une penétration merveilleuse pour découvrir les Fourbes & les Imposteurs; & autant d'adresse pour connoître les gens de mérite, quelque cachez qu'ils soient dans les obscuritez de la mauvaise fortune.

Il n'y a pas long-tems qu'il surprit un Gentilhomme dans un crime, qui l'exposa à la risée & au mépris de toute la Cour, mais non à la haine du Cardinal. Il avoit été recommandé à ce Ministre par une Dame de la Cour qu'il estimoit beaucoup. C'est pour cela qu'il avoit libre accès auprès du Cardinal, & qu'il vouloit toûjours être de sa suite.

Mais son Patron avoit remarqué quelque chose en lui, qui lui donnoit sujet de ne pas s'y fier. Il se mettoit toûjours le plus près qu'il pouvoit d'une certaine table de la chambre où le Cardinal donne audience. Il y a sous cette table un tiroir, qui est presque toûjours demi-ouvert, parce que c'est-là où tous les supplians mettent leurs présens, n'étant pas honnête qu'un Prince de l'Eglise prenne de l'argent lui-même. Le Cardinal remarqua, que ce Jeune-homme avoit continuellement les yeux sur ce tiroir, comme s'il eût désiré ce qui étoit dedans. Le Prélat cependant ne fit pas semblant d'y prendre garde, mais lui donna toutes les occasions imaginables de faire ce qu'il vouloit. Il arriva néanmoins des accidens qui empêcherent encore ce Gentilhomme d'exécuter son dessein, qui étoit d'emporter une partie de l'or qui étoit dans ce tiroir. Il arriva enfin, que le Cardinal ayant fait faire des Chars de triomphe pour célébrer la naissance du Roi, il étoit avec divers Courtisans à la fenêtre pour les voir passer. Le Gentilhomme se servant de l'occasion, & pendant que tout le monde avoit les yeux sur ce qui se

faisoit

ſoit dehors, paſſe vers la table, prend dans le oir un ſac d'or qu'il mit dans ſa poche, & ſe 1647.
nit à la fenêtre. Il crut que perſonne ne l'avoit vû, ſe félicitoit déja de ſa capture. Quand le ſpecta- e fut paſſé, & qu'on ſe fut ôté des fenêtres, la mpagnie prit congé peu de tems après, & ſe re- ra: Le Gentilhomme entr'autres ſe retiroit; mais Cardinal le pria de demeurer, qu'il avoit quelque iofe à lui dire. Le Gentilhomme, frappé du crime u'il venoit de faire, & déja tout tremblant, étoit rêt à ſe jetter aux pieds du Cardinal. Mais il le ria d'avoir bon courage, & lui tint ce langage: *Ce ue tu as fait, mon Ami, ne m'eſt point caché. Si tu l'as pas aſſez d'or, je t'en donnerai autant que tu en as ris.* En effet il lui donna un autre ſac d'or de mê- ne valeur, & lui dit: *Vas-t'en, & que je ne te voye jamais. Je te pardonne, mais je ne ſçaurois avoir de confiance en toi.*

Veux-tu ſçavoir comment le Cardinal découvrit ce voleur? Il a toûjours au doigt une bague, où il y a un joyau d'un prix ineſtimable: c'eſt un miroir natu- rel par le moyen duquel il découvre tout ce qui ſe fait dans la chambre, quoique cela ſe faſſe derriere. Ce fut ſur cette pierre que le Cardinal jetta les yeux, lorſque le Gentilhomme croyoit qu'il regardoit par la fenêtre. Par le moyen de ſa bague il le vit al- ler à la table, en tirer l'argent & le mettre à ſa poche. Tu vois combien ce Miniſtre eſt curieux d'avoir des raretez qui lui ſoient utiles.

Puiſſe le grand Chancelier du Ciel, l'Ange qui dans l'Eſſence divine, comme dans un miroir, voit tout ce qui ſe fait ſur la terre, & écrit dans ſon livre toutes les actions humaines, ne découvrir jamais rien en moi, capable de me rendre digne d'être ex- clus de la préſence de Dieu!

1647.

LETTRE VIII.

A *Danecmar Kesrou*, Cadilesquer * de *Romanie*.

De la Perfidie des Ecossois, *qui avoient vendu le Roi* Charles I. *au Parlement d'*Angleterre. *Avanture de l'Evêque* Hatto.

TOi, qui ès le premier entre les Juges de haute dignité, l'illustre ornement des trois Empires, le fort appui de l'équité, qui maintiens la raison, & corriges le vice, je te félicite d'un honneur que tu mérites, & je souhaite en même tems augmentation de joye à tous les fidèles *Osmans*.

La connoissance que tu as acquise dans le droit des gens, & dans les plus parfaites loix de notre auguste Monarchie, t'a rendu célèbre par toute la terre, & t'a revêtu de la robe de sublime honneur, qui est un don du Lieutenant de Dieu.

Je choisis cette occasion pour satisfaire à mon devoir, & en même tems pour t'informer de l'infamie d'une Nation, & de la violation de la foi publique d'un Royaume, qu'il seroit difficile de comparer.

Les guerres civiles d'*Angleterre* sont connuës par toute la terre; & tu n'ignores pas les avis particuliers que j'ai envoyez à la Sublime *Porte* sur cette Nation.

Les Rebelles ont depuis gagné pied peu-à-peu sur leur malheureux Roi, qu'ils ont chassé d'un lieu à l'autre. Ce Prince, voyant que ni par armes ni par accord il ne pouvoit les porter à aucun accommodement, & se voyant enfin assiégé dans une Ville qui n'étoit pas en état de faire une longue resistance, se déguisa & se sauva.

* *C'est le Chef de Justice qui juge souverainement.*

ſauva durant la nuit, contraint de courir çà & là par 1647.
des chemins impratiquez, & d'endurer mille fatigues
& mille incommoditez. Il ſe retira enfin ſous la bonne foi des *Ecoſſois*, qui s'étoient ſolemnellement engagez par ſerment, de le défendre contre tous ſes ennemis.

L'Armée *Ecoſſoiſe* étoit alors en *Angleterre* à la ſolde & au ſecours des Rebelles. De-là vient que quelques-uns ont accuſé ce Prince d'imprudence & de trop de crédulité, d'avoir recherché la protection de ceux qui avoient commencé la rebellion, & qui avoient ſali les Archives d'*Ecoſſe* du ſang de pluſieurs de leurs Rois. Mais l'innocence n'eſt pas ſoupçonneuſe; & comme ſes intentions étoient droites, celles d'autrui ne lui furent point ſuſpectes.

Les *Ecoſſois* firent ſemblant d'abord de jouer le rôle d'honnêtes gens. Les *Anglois* rebelles les menacerent, firent publier des declarations, & diſcontinuerent leur paye; mais les *Ecoſſois* continuerent à ſoutenir la juſtice de leur procedé, en recevant & défendant leur Roi outragé, qui leur étoit venu demander ſecours.

Ils le garderent depuis le quatrième de la cinquième Lune de l'an 1646. juſqu'au trentième de la premiére Lune de la préſente année. Ce fut alors qu'étant convenus avec le Parlement d'*Angleterre* de la ſomme de 400000. Sequins pour le prix de leur Souverain, ils le livrerent aux Commiſſaires *Anglois* que les Rebelles deputerent pour le recevoir.

L'Ambaſſadeur de *France* étoit alors à l'Armée des *Ecoſſois*: Mais ayant été témoin de leur déteſtable parjure, il ſe retira. Il fut accompagné juſqu'au Port de Mer par une Garde de Chevaux-légers. En la quittant il tira une piéce d'argent d'*Angleterre*, valant un demi-écu, & demanda au Capitaine des Gardes en combien de piéces d'argent monnoyé ce demi-écu pourroit être diviſé? En trente, répondit

 le

1647. le Capitaine. Pour autant, repliqua l'Ambassadeur, *Judas* trahit son Maître.

Tu comprendras mieux la force de cette replique, si tu considéres, que, selon la créance des Chrétiens, ce *Judas* étoit esclave de JESUS fils de *Marie*, & que pour trente piéces d'argent il livra ce Prophete aux *Juifs*.

Mais ces Infidèles ont trouvé moyen d'éluder tous leurs engagemens & toutes leurs promesses. Leurs sermens sont conçus en termes plus ambigus que les Oracles de *Delphes*; comme s'ils s'imaginoient tromper par leurs équivoques non seulement les hommes, mais aussi celui qui a formé la langue & l'oreille, je veux dire Dieu qui a une connoissance parfaite de toutes choses.

Voici ce que j'ai lû d'un certain *Hatto*, Evêque *Allemand*, du parjure duquel il est fait mention. Ce Prélat avoit un Parent qui fut accusé d'être traître à l'Empereur. Ce fut pour cela qu'il fut assiégé par les Troupes *Impériales*, & serré de près dans un Château situé sur le sommet d'un rocher imprenable. L'Empereur, désespérant de le prendre de vive force, avoit fait retirer son Armée, lorsque l'Evêque se présenta, & promit de livrer son Parent à l'Empereur pour une somme d'argent.

Le marché étant fait, l'Evêque vint voir son Cousin, & le résolut de sortir du Château, & d'aller se soûmettre à l'Empereur, avec promesse qu'il lui feroit avoir sa grace. Il s'obligea même solemnellement par serment de le ramener sain & sauf, s'il vouloit se fier en lui, & se reposer sur sa parole.

Le Parent, trompé par ces belles apparences, & comptant sur un serment si solemnel, s'abandonne à la conduite & à la prétenduë bonne-foi du Prélat. Il ne fut pas plutôt à demi-lieuë du Château, que l'Evêque, faisant semblant d'avoir oublié dans sa chambre des papiers de conseqnence, revint avec son Parent au Château. Les papiers ayant été trou-

vez,

vez, ils continuerent leur chemin pour se rendre 1647.
au Camp de l'Empereur. Ils n'y furent pas plutôt arrivez, que le lâche Prélat livra son Parent à l'Empereur, qui le condamna à la mort. Il se plaignit de l'Evêque, & lui reprocha la violation de son serment. Le perfide Prélat voulut s'excuser en disant, qu'il avoit fait ce qu'il avoit promis, en le ramenant au Château, où il étoit retourné chercher ses papiers. C'est ainsi qu'il trahit par une équivoque son Cousin, qui eut la tête tranchée. Cette lâche action acquit à l'Evêque l'infame qualité de *Hatto le Traître*. Les *Allemans* rapportent, que les Diables l'emporterent quelque tems après, & le jetterent tout vivant dans un trou du mont *Etna*; & que dans le même instant qu'il y fut jetté, on entendit en l'air une voix qui disoit, *Voilà la recompense du parjuré.*

Les *Nazaréens* croyent que cette montagne qui vomit des feux & des flames, est une des bouches de l'Enfer. Ils ont la même opinion du mont *Vesuve*, & de l'Isle de *Stromboli*. Je ne suis point curieux de penétrer la vérité d'un secret qui a coûté si cher; j'en laisse l'expérience aux traîtres & parjures *Ecossois*, qui par une action si barbare méritent d'être traitez comme *Hatto*.

L'integrité & la vertu des anciens *Romains* que ces Infidèles mettent au rang des damnez, étoient bien autre chose. Ils croyoient qu'il n'y avoit rien de plus sacré que la foi publique: ils bâtissoient des Temples à son honneur, & gravoient sur leur monnoye la figure de deux mains jointes, avec cette devise, LA FOI DES ROMAINS. Mais les *Ecossois* firent voir qu'ils étoient de l'avis de *Lisandre*, qui avoit accoûtumé de dire: *Il faut tromper les enfans par de bonnes paroles, & les hommes par des sermens.*

Les sujets rebelles de ce Prince l'emmenent aujourd'hui en triomphe comme un Esclave; ils l'ont confiné dans une de ses maisons de campagne, &

ne

1647. ne laissent approcher de lui personne de ses Amis ou fidèles Serviteurs; mais ils font tout ce qu'ils peuvent pour rendre sa captivité insupportable.

Toi, qui expliques avec tant d'exactitude les Loix de la justice, tu feras le procès à ces Infidèles, & les condamneras comme des Traîtres horribles; cependant tu ne sçaurois disculper les *Musulmans*, qui ont souvent deposé nos plus augustes Empereurs.

Je partage les avis que j'ai à donner entre les Ministres de la Sublime *Porte*, & les autres Grands de l'Etat, & je prie Dieu qu'il garantisse le *Sultan* des machinations secretes, & des ennemis declarez, & lui fasse la grace qu'un excès de bon naturel ne le jette jamais dans les malheurs arrivez à ce Monarque emprisonné.

LETTRE IX.

A *Ragel Hamet*, Antiquaire du Sultan.

Remarques sur des Images magiques & anciennes. Du Palladium * *& de l'*Ancile †. *Du vrai Nom de la Ville de* Rome.

Cette Ville est infectée d'une infinité de Chauvesouris, & d'une espece de Serpens qu'on appelle *Lesardes*. Ces Insectes s'engendrent dans les murailles des maisons, & fatiguent les habitans nuit & jour. Ils sont en plus grande abondance de neuf en neuf ans.

Les *Parisiens* donnent une ridicule raison de ce fleau. Ils disent, qu'un certain Magicien ayant autrefois entrepris de nettoyer la Ville de bêtes venimeuses,

* *Palladium, statuë de Pallas, qui, dit-on, tomba du Ciel.*

† *Ancile est le Bouclier qui tomba du Ciel sous le régne de Numa Pompilius.*

ſes, fit faire pour cet effet diverſes Images de ces 1647.
ſortes d'animaux, y attacha des enchantemens, & les cacha ſous la terre dans des lieux obſcurs; avec promeſſe que tant qu'on ne toucheroit pas à ces Images, *Paris* ne ſeroit jamais incommodé d'aucune choſe nuiſible. Cela arriva comme il l'avoit dit; ce qui dura juſques à ce que travaillant à creuſer les fondemens d'un vieux Temple, les travailleurs trouverent diverſes ſtatuës de bronze, les unes repréſentant une *Chauve-ſouris*, & d'autres une *Léſarde*. Ces ouvriers, faiſant peu de cas de ces Reliques magiques, les vendirent au premier Chauderonnier. Le marchand ne ſçachant pas non plus la vertu ſecrete des Images, les fondit pour ſon uſage. Et c'eſt depuis ce tems-là qu'il y a eu dans la Ville une infinité de *Chauve-ſouris* & de *Léſardes*.

Je te dis ceci, parce que je t'ai ſouvent entendu parler d'anciennes ſtatuës qui étoient à l'*Atmeïdam* * à *Conſtantinople*, & autres lieux de la Ville; & ſur-tout de la colomne autour de laquelle étoient entortillez trois Serpens de cuivre. Lorſque *Mahomet le Grand* les vit, il donna un coup d'ache d'armes à un, & lui emporta la mâchoire inférieure. Après cela, la Ville fut infeſtée d'une infinité de Serpens: mais ils furent bientôt exterminez, parce que le *Sultan*, averti par les habitans, ne fit plus aucun mal à ces Serpens qui étoient les gardiens de la Ville.

Les Annales de l'Empire *Muſulman* font mention de ces Statuës, comme auſſi d'un Cheval de bronze, & d'un Taureau du même métal. Les premières furent érigées comme un charme contre la peſte; l'autre le fut comme un ſigne infaillible, que les ennemis de la Monarchie des *Grecs* ne ſeroient point repouſſez en ce lieu, & chaſſez de la Ville: cependant il en arriva autrement. Les victorieux *Muſul-*

* *Atmeïdam, place de Conſtantinople, où ſe font les courſes de Chevaux.*

1647. *Musulmans*, contre qui les enchantemens des Infidèles ne furent d'aucune force, percerent jusques au marché où étoit cette Statuë, & en chasserent les *Grecs* épouvantez. Ils taillerent en piéces tout ce qui fit resistance, & se rendirent maîtres de *Constantinople*, qui étoit alors la plus riche Ville du monde.

Les *Romains* étoient extrêmement attachez à ces vaines superstitions. Ils s'imaginoient que la conservation de *Rome* & de l'Empire, consistoit dans la conservation du *Palladium*, Image qu'ils croyoient que *Jupiter* leur avoit envoyé du Ciel, & qu'*Enée* transporta de *Troye* en *Italie*. Elle fut mise dans le Temple de *Vesta*, & brûlée dans l'horrible embrasement qui arriva sous le régne de *Neron*.

Ils n'avoient pas moins de vénération pour le Bouclier, qu'ils croyoient être tombé du Ciel entre les mains de *Numa Pompilius*, & sur lequel étoit gravée la Destinée de *Rome*, en caractères que personne ne pouvoit lire. Ils avoient tant de peur que ce sacré Bouclier fût derobé, qu'ils en firent faire onze autres de la même figure, qui furent tous pendus dans le Temple de *Mars*. Et de peur que le Genie, Gardien de la Ville, ne leur fût enlevé par les charmes de leurs ennemis, le vrai nom de la Ville de *Rome* étoit un secret pour ses habitans mêmes. Cela est si vrai, que *Valerius Soranus* fut fait mourir pour l'avoir dit à un de ses amis. Plusieurs ont fait des conjectures sur ce nom caché. Les uns ont dit, que c'étoit *Valence*; les autres *Velia*, & d'autres ont cru que c'étoit *Anthuse*. Mais il n'y a rien de certain dans ces conjectures. Les *Payens* avoient soin, sur toutes choses, de cacher les noms de leurs Villes & de leurs Dieux tutelaires, persuadez qu'ils étoient que ces Esprits ne les abandonneroient, que quand on les appelleroit par leurs propres noms.

Ils avoient aussi accoûtumé d'enchaîner aux autels les statuës de leurs Dieux, de peur qu'elles ne fûssent derobées. Les *Tyriens*, assiégez par *Alexandre*,

xandre, ayant été avertis par leurs Prêtres qu'*Apollon* leur Dieu étoit mécontent d'eux, attacherent sa Statuë avec de grosses chaînes de fer. Les *Lacedémoniens* firent la même chose de la Statuë de Mars; & c'étoit une coûtume usitée parmi ces Nations Idolâtres. 1647.

Pour nous, qui avons une Loi claire & intelligible, & qui croyons l'Unité de l'Essence divine, nous ne nous servons point de charmes, & nous ne craignons point les enchantemens magiques des Incirconcis. Nous nous confions entierement en Dieu, & nous nous assurons sur la protection de son Prophete. Nous allons hardiment à la guerre, parce que nous ne combattons que pour défendre le Livre rempli de vérité & de lumiere, le Livre apporté du Ciel par un Ange, & non pour la défense des Statuës & des vaines Reliques.

LETTRE X.

Au Vizir *Azem.*

*Il lui mande son retour d'*Orleans, *& lui apprend pourquoi il y a un si grand concours d'Etrangers en cette Ville.*

Je suis de retour d'*Orleans*, où je m'étois rendu selon tes ordres; & j'ai fait ce voyage avec beaucoup de plaisir, parce que c'est le tems de l'année, où tout conspire au divertissement d'un Voyageur. Cependant je n'en suis pas revenu content, parce que je n'ai pû faire ce que je voulois, ni te donner la satisfaction que tu demandes, soit pour l'achat des Bijoux, soit pour l'établissement de quelque correspondance. Ceux qui t'ont informé des *Allemans* qui demeurent en cette Ville, se sont équivoquez

1647. dans le portrait qu'ils t'en ont fait. Ce n'eſt qu'une ſocieté d'étudians qui n'a aucune part aux affaires du commerce.

Ils ont mieux rencontré lorſqu'ils t'ont dit, qu'il y a quantité d'Etrangers à *Orleans*. Je ne crois pas que la Ville *Impériale* qui commande à toute la terre, puiſſe ſe vanter de plus de langues différentes, qu'on en entend tous les jours parler dans les ruës & dans les maiſons. Il y a des gens en cette Ville de preſque toutes les Nations.

Veux-tu ſçavoir la véritable cauſe d'un ſi grand concours d'Etrangers. C'eſt qu'on y peut étudier ce que les *Nazaréens* appellent Droit Civil, qui s'y enſeigne dans une Académie établie pour cet effet par *Philippe le Bel*, un des Rois de *France*.

Si tu ne ſçais pas ce que c'eſt que Droit Civil, il faut te dire, que c'eſt un recueil des anciennes Loix *Romaines*, compilées par ordre de l'Empereur *Juſtinien*, & tirées de plus de deux-mille Auteurs *Romains*, pour être un modèle d'équité dans ces tems de corruption, & dans cette décadence générale du bon Gouvernement.

C'eſt ce qui attire de toutes les parties du monde tant d'Etrangers dans cette agréable Ville. Outre qu'on peut s'y perfectionner dans la plus honorable profeſſion des *Nazaréens* après celle de la Prêtriſe ; on y jouït d'un air pur & ſerein ; le terroir y eſt fertile & délicieux, & l'on y voit des compagnies compoſées des plus civils & des plus honnêtes gens qu'il y ait en *France*.

C'eſt pour cela qu'il y a entr'autres Nations tant d'*Allemans* à *Orleans* ; par la faveur des Rois de *France* ils ont des privileges que les autres n'ont pas ; c'eſt qu'ils ſont incorporez dans la ſocieté des Etudians, ne ſçachant au reſte ce que c'eſt que commerce.

Si je n'ai pas répondu à tes eſpérances, Prince ſouverain des *Bachas*, ce n'eſt pas ma faute. Tu dois t'en prendre aux *Allemans* d'*Orleans*, qui

étudient





l'Aga des Janisſaires.

étudient au lieu de négocier; ou plutôt tu dois t'en prendre à ceux qui ont eu la hardiesse de te débiter une fable venuë de si loin. En finissant cette lettre, je baisse la tête jusqu'au plancher de ma chambre; & je baise le papier qui aura l'honneur d'être touché de tes illustres mains. 1647.

LETTRE XI.

A l'Aga des Janissaires.

De Jeanne *d'*Arc, *Pucelle d'*Orleans.

TU as entendu parler des Héroïnes d'*Assyrie*, de *Scythie* & de *Rome*; elles ont toutes été de vaillantes conductrices d'Armées, des femmes d'honneur, & de réputation. Je veux à présent t'entretenir d'une fille que la *France* a produit sur le théâtre de la guerre.

Suivant les ordres que je reçus du Vizir *Azem*, je fis le mois passé le voyage d'*Orleans*. Trois jours après que j'y fus arrivé, je vis faire une Procession solemnelle qui passa dans toutes les ruës de cette grande Ville. Les cérémonies extraordinaires que je vis à cette Procession, & les réjouïssances dont elle fut suivie, exciterent ma curiosité, & m'obligerent à demander la raison de tout cela. Tu peux croire que pour en être bien informé je ne m'addressai pas à la multitude qui reçoit tout sur le bruit commun, & qui ne donne pas toûjours la vérité. Je me tournai vers ceux qui sçavoient l'Histoire de la Ville. Ils me dirent, que cette solemnité se faisoit tous les ans le huitième jour de la cinquième Lune, en mémoire de la délivrance des *Anglois* qui furent battus au siége de cette Ville sous le régne de *Charles VII.* par *Jeanne* d'*Arc*, du village de *Domremi* sur la *Meuse*. Cette Pucelle fut comme

l'An-

1647. l'Ange tutelaire de la *France* ; car ce fut par sa valeur & par sa prudence que *Charles VII.* recouvra son Royaume, dont le Roi d'*Angleterre* l'avoit presque dépouïllé, *Orleans* étant la seule Place importante qui restât aux *François.* Après que la Pucelle eut fait lever le siége d'*Orleans*, elle poursuivit les ennemis, donna plusieurs batailles, & les gagna, à une desquelles le Général *Anglois* fut fait prisonnier; elle reduisit toutes les Villes sous l'obéïssance de leurs premiers Souverains, & ne remit son épée au fourreau qu'après qu'elle eut vû son Roi solemnellement couronné à *Rheims*. Elle fut pourtant prise par les *Anglois*, qui la firent brûler publiquement à *Rouen* comme Sorciere.

Les habitans d'*Orleans* ont érigé en son honneur des statuës de bronze : ils célèbrent ses louanges, & la regardent comme une femme divinement inspirée pour sauver leur Patrie. Les plus sages soutiennent néanmoins, qu'elle n'étoit ni Sorciere ni Prophetesse ; mais seulement une fille de bon esprit & de grand courage; que quelques Princes du sang avoient été obligez de dire, qu'elle étoit envoyée du Ciel, pour rélever par ces pretenduës visions & revélations le courage des *François* presque déconcertez par les grandes pertes qu'ils avoient faites, & que rien qu'un miracle ne pouvoit ranimer, & les résoudre à tenir la Campagne contre les *Anglois* victorieux. Il est certain qu'elle reconnut le Roi déguisé en Païsan, & confondu dans une foule de monde. Elle alla hardiment à lui, & le salua en le nommant. Elle envoya querir une épée d'ouvrage antique, qui étoit cachée dans un Tombeau, dans une de leurs fameuses Mosquées : car il faut te dire que les *Nazaréens Occidentaux* enterrent les morts dans leurs Temples. Cette action augmenta beaucoup sa réputation, parce que personne ne sçavoit cette épée que le Roi. Tout cela la fit regarder comme une personne extraordinaire, & à peine pouvoit-on empêcher le Peuple de lui rendre les honneurs divins.

Les

Les *François* s'étant campez dans une certaine plaine de grande étenduë, où l'on ne pouvoit trouver d'eau, & l'Armée étant sur le point de périr par la soif, le Roi dans cette affliction générale vint consulter cette Prophetesse comme un Oracle. Elle le pria d'avoir bon courage, & de la suivre. Ils sortirent ensemble à la porte de la Tente, où à quelque distance de-là il y avoit des fleurs. La Pucelle jetta sa lance au milieu de ces fleurs, & incontinent il en sortit une Fontaine, où toute l'Armée bût à souhait. On dit, qu'on montre encore aujourd'hui le lieu, & une image de la Pucelle qui est dans un Oratoire, bâti près de-là, où les Voyageurs qui passent par ces plaines infertiles vont faire leurs devotions & se rafraîchir. 1647.

Que ce fût une fourbe ou une vérité, cela fit de merveilleuses impressions sur les Troupes. Tout le monde commença de prendre courage, & l'on ne craignoit rien sous la conduite d'un tel Général.

Ce fut sans doute pour se venger plutôt que pour rendre justice, que les *Anglois* la condamnerent à une mort cruelle, qui finit les héroïques actions de cette illustre Fille, dont la mémoire ne mourra jamais.

On dit, qu'étant attachée au poteau avec de grosses cordes, on voulut allumer le feu avant qu'elle parlât aux Spectateurs; mais que s'étant tout-à-coup détachée, elle sauta à la lance d'un soldat, & chassa les Gardes qui étoient autour d'elle. Après cela elle vint d'elle-même se remettre au poteau, où elle parla pour la derniere fois, & prédit plusieurs choses qui se confirmerent par l'évenement. Elle n'eut pas plutôt achevé de parler, qu'elle dit à l'exécuteur d'allumer le feu. Cela fut fait, & la Pucelle fut brûlée.

Il est certain que chaque Nation peut se vanter d'avoir eu une femme belliqueuse, qui a rendu à sa Patrie des services considérables. Tu sçais sans doute

1647. te l'Hiſtoire des Amazones, qui excluoient les hommes de leur ſocieté, & qui ne laiſſerent pas de ſe rendre redoutables dans tous les Païs voiſins.

Adieu, brave Commandant des Forces *Ottomanes*. Puiſſe la mémoire de ces Femmes vaillantes t'inſpirer une nouvelle ardeur toutes les fois que l'Empire des *Muſulmans* ſera en danger.

LETTRE XII.

A *Dinet Golou.*

Echimilia *devint amoureux d'une Dame* Françoiſe *en allant à* Orleans *avec l'*Eſpion.

COmme tu dois avoir part à toutes mes avantures, il feroit malhonnête de ne partager pas avec toi le plaiſir que j'eus dans le voyage que je fis, il n'y a pas long-tems, à *Orleans*, qui eſt une des groſſes Villes de *France*. Ce fut par ordre du Grand-Vizir que j'entrepris ce voyage. Quelqu'un lui avoit dit, qu'il y avoit dans cette Ville pluſieurs Voyageurs Marchands de diverſes Nations, mais principalement des *Allemans*, qui venoient aux Foires de cette Ville pour vendre les plus beaux joyaux de l'*Orient*. Ce Miniſtre me commanda d'y acheter certaines pierreries, & me donna des inſtructions pour une autre affaire qu'il n'eſt pas néceſſaire que tu ſçaches à préſent. Je ſortis de *Paris*, ſuivant ſes ordres, le troiſième de la cinquième Lune, accompagné d'*Echimilia* le *Juif*, dont tu as entendu parler.

Il n'eſt pas néceſſaire de te faire la deſcription du païs par où j'ai paſſé. Il reſſemble parfaitement bien aux plaines de *Saint-Iſidore*, près de *Palerme* en *Sicile*. Toi & moi avons ſujet de nous reſſouvenir

nir de ce lieu qui eſt celui de notre captivité, puiſque nous portons encore les marques de la cruauté & de l'emportement de notre maître. Ces plaines, comme tu ſçais, ſont d'une perſpective très-agréable, ſur-tout dans la faiſon de l'année où la verdure des arbres, mêlée avec l'éclat des champs enſémencez, & l'émail des prairies raviſſent les yeux de la diverſité des plaiſirs & des objets. Dans une confuſion ſi réguliere, & au milieu de tant de charmes mélangez, l'eſprit ne ſçait où il doit ſe déterminer, ni la main s'arrêter. 1647.

Telle eſt la Province entre *Paris* & *Orleans*, à cet avantage près par deſſus les plaines de *Sicile*, que tout le long du chemin on voit une infinité de beaux & de magnifiques Palais, qui font paroître leurs brillantes tourettes au deſſus des ſuperbes boccages qui environnent ces maiſons de plaiſir. Il n'y a point dans tout le Royaume un air plus pur, & un terroir plus fertile; & c'eſt ce qui fait que les Seigneurs & les Gentilshommes vont paſſer l'été à la Campagne, & que ce chemin eſt ſi fréquenté.

Nous arrivames environ midi à une Ville nommée *Chartres*, où nous mimes pied à terre pour nous rafraîchir. Ceux qui voyagent dans ces parties *Occidentales* le font plus commodément pour les proviſions, qu'ils ne peuvent le faire en *Aſie*, où ils ſont obligez de porter juſqu'à des lits, & de ſe faire à manger, ou de coucher ſur le carreau, & de ne manger point. Ce qui fait que les *Nazaréens* appellent les *Orientaux* ennemis de l'hoſpitalité. Ils ne conſiderent pas en diſant cela, que la délicateſſe des *Mahométans* a introduit cette coûtume. Les *Orientaux* ont peur de ſe ſouiller en mangeant des viandes qu'eux-mêmes ou leurs domeſtiques n'ont point apprêtées, & de coucher ſur un lit où couchent tous ceux qui paſſent.

Mais les Infidèles reſſemblent au pourceau: toute viande leur eſt bonne, & il n'y a point de foſſé

1645. où ils ne couchent agréablement. Il y a ici des Auberges tout le long du chemin. Vous n'avez qu'à y entrer, vous y trouverez un lit, & généralement tout ce qu'il vous faut. On court risque de coucher sur le même lit où aura couché un Ladre, ou quelqu'un infecté d'un mal plus dangereux. L'hôte n'examine personne, & loge tout le monde indifféremment, pourvû qu'on ait de quoi payer. Quant aux vivres, la coûtume est, que les Voyageurs mangent ensemble à une table commune, sur laquelle plusieurs plats sont servis, & où chacun est libre de manger de ce qu'il veut, & autant qu'il veut, en payant par repas une certaine somme fixée.

Nous ne fumes pas plutôt entrez à l'Auberge à *Chartres*, que l'hôte nous ayant saluez à la manière du païs, nous invita de nous mettre à l'ordinaire (car c'est ainsi qu'on appelle les repas publics qui se font à l'Auberge.) Nous ne fumes pas assez scrupuleux pour refuser son offre, & nous le suivimes dans la chambre où le dîner étoit apprêté. Il y avoit plusieurs hôtes à table, tous fort occupez à manger. Nous primes les siéges que nous trouvames vacans, & nous nous mimes à manger sans beaucoup de cérémonie. Le *Juif* se crut dispensé du commandement de *Moïse*, & moi de celui de *Mahomet*; & nous mangeames avec les Incirconcis, dont les mets sont rarement exempts des souillures du sang, persuadez que ni Dieu ni son Prophete n'ont pas prétendu que nous mourions de faim.

Il y avoit du vin en abondance, & du vin si délicieux, qu'*Hogia* même, pour éviter la singularité, eût été tenté d'en goûter sans la dispense du *Moufti*. Je fis semblant de manger comme les autres; mais je ne mangeai presque que du pain & quelques fruits, & bûs de ce jus réjouïssant du raisin.

Le bon *Juif* juroit, que c'étoit un festin que *Cupidon* avoit apprêté pour le rendre le plus miserable de tous les hommes. Precisément, au milieu de notre

tre joye, entra un Monſieur *François*, tenant une Dame par la main, qui ſe plaça à la table oppoſée à la nôtre. Je remarquai viſiblement le déſordre d'*Echimilia*, qui liſoit, ce ſembloit, ſa deſtinée dans les yeux de cette Belle. Il ne put néanmoins retenir ſes œillades errantes, ni ſe garantir des inévitables bleſſures de l'amour. Comme les femmes *Egyptiennes* que la Maîtreſſe de *Joſeph* avoit invitées pour être témoins de la beauté de ſon Amant, ſe mordoient les doigts, s'il faut ainſi dire, à la vuë de tant de charmes; de même le pauvre *Echimilia* tout confus, étoit comme une ſtatuë pendant qu'il avoit les yeux ſur ſa charmante *Gorgone* *. Il ſe ne ſouvint de manger & de boire, que quand il commença à revenir de ſon agréable rêverie. Je lui dis tout bas à l'oreille, que cette Dame n'étoit que la Sœur puînée de la Maîtreſſe d'*Ixion*. Cela le remit dans ſon bon-ſens, mais ne put rétablir ſon repos. Il eut pourtant aſſez de prudence pour cacher la violence des mouvemens de ſon ame, & pour ne pas s'expoſer dans une telle compagnie; mais rien ne fut capable de chaſſer de ſon cœur le fatal poiſon qui y étoit entré. 1647.

Après nous être ainſi délaſſez, nous dimes adieu à l'Auberge, & pourſuivimes notre voyage. *Echimilia* & moi eumes ſouvent occaſion de parler en chemin à cette jeune Dame: ces ſortes de familiaritez avec les femmes ſont des choſes auxquelles perſonne ne trouve à redire en *France*. Nous lui trouvames autant d'eſprit que de beauté; un air & des manières qui rélevoient beaucoup ces deux grands avantages. En un mot, *Echimilia* ſe perdit au milieu de tant de perfections.

Etant arrivez le ſoir à l'Auberge, & retirez enſemble dans notre chambre, *Echimilia* me découvrit ſa paſſion en ces termes. „ J'avois vécu juſ„ qu'ici,

* *Gorgones étoient trois Sœurs, dont Meduſe étoit une, qui changeoient en pierre tous ceux qui les regardoient.*

1647. „ qu'ici, ſans avoir aucun ſentiment d'amour, que „ ceux qu'on a en général pour tout le monde, & „ pour quelques amis particuliers. Mais depuis que „ j'ai vû cette aimable Perſonne, il me ſemble que „ mes amis & tous ceux que je dois aimer au „ monde, ſont raſſemblez en elle. Je ne ſuis pas „ touché de la blancheur de ſon tein qui ſurpaſſe „ la neige, ni de la régularité de ſes traits, quoi- „ qu'ils ſoient tels, comme tu vois, qu'*Apelle* „ avec toute ſon habileté ne ſçauroit les imiter: mais „ je le ſuis d'un éclat que je ne ſçaurois exprimer. „ Ses yeux brillans, & dignes miroirs d'une ſi bel- „ le ame, ont embraſé mon cœur, & ſuſpendu „ ma raiſon dans un moment. Ses aimables Baſi- „ lics m'ont donné la mort toutes les fois qu'ils m'ont „ regardé: Tu as vû que j'ai demeuré ſans vie & „ ſans mouvement, tandis que j'ai eu les yeux „ ſur la Belle qui cauſe ma peine: Et à l'heure „ qu'il eſt, il ſe répand dans mes veines je ne ſçais „ quel engourdiſſement.

Il extravaga de cette manière juſques à ce que pour l'interrompre je commençai à rire, à plaiſanter, & à tourner ſon amour en ridicule pour tâcher de l'en guérir. Je lui dis ce que je ſçavois par ma propre expérience de cette folle paſſion; je lui racontai ce qui m'étoit arrivé avec *Dajar*, & comment enfin l'abſence & l'uſage de ma raiſon m'avoient fait triompher de ce vain entêtement. Mais tout ce que je pûs lui dire ne fit aucune impreſſion ſur le cœur de ce ſtupide Amant. Son mal n'en devint que pire, & je le laiſſai dans cet état pour chercher du repos dans le ſommeil.

Nous n'arrivames à *Orleans* que le lendemain. Nous n'y fimes pas long ſéjour, parce qu'il arriva que nous n'y eumes pas d'autre affaire qu'à voir les curioſitez de la Ville, & à nous informer des choſes que des Voyageurs doivent ſçavoir. Après cela nous revinmes à *Paris*, où je rapportai les mêmes ſentimens que j'avois en partant. Il n'en fut

pas

pas de même du pauvre *Echimilia.* Il croyoit que 1647.
le monde étoit métamorphosé; il lui sembloit que les arbres avoient perdu toute leur verdure : Les fleurs, l'herbe & le bled, étoient à ses yeux des choses séches ; les oiseaux chantoient sur un ton lugubre, les vents souffloient désagréablement & d'un ton enroué, & il n'y avoit rien dans la nature qui ne lui parût languissant, parce qu'il ne voyoit pas *Falence*, car c'est ainsi que la Belle s'appelloit, au moins l'avoit-elle dit ainsi à *Echimilia* lorsque nous partimes d'*Orleans*.

Le pauvre *Juif* a été toûjours depuis dans ce triste état. De te dire quand il commencera de se guérir, c'est ce que je ne sçais pas.

Si tu jouïs encore de ta liberté naturelle, & que tu ne l'ayes point sacrifiée à l'amour, apprens par son malheur à être en garde contre tes sens, qui seront les premiers à trahir ton ame. Adieu.

LETTRE XIII.

Au Capitan Bacha.

De la Proposition hardie qu'un Capitaine de Marine avoit faite au Cardinal Mazarin; *& du magnifique Vaisseau dont la Reine* Christine *avoit fait présent à ce Ministre.*

TOi, qui as été élevé dans les Arsenaux, & qui as passé le reste de ta vie sur les Vaisseaux de guerre, tu peux juger mieux que personne de la proposition qu'un certain Capitaine de Marine, homme hardi & entreprenant, a faite depuis peu au Cardinal *Mazarin*.

On ne parle en cette Ville que de l'insulte & du défi qui nous a été fait par l'Amiral *Morosini*, qui

1647. eſt entré dans l'*Helleſpont*, & a bravé les *Dardanelles* avec environ trente Vaiſſeaux de guerre. Cet Officier a dit au Cardinal *Mazarin*, que s'il lui vouloit donner quinze Vaiſſeaux, il s'engageoit de chaſſer le *Sultan* de ſon Sérail, de reduire ſon Palais en poudre, & de ruiner les tours de toutes les Moſquées de *Conſtantinople*, ou de périr dans l'entrepriſe. Le Cardinal répondit à cela : „ Je crois, Mon„ ſieur, que la choſe eſt poſſible, pourvû que vous „ puiſſiez achever avant que les *Turcs* abordent vos „ Vaiſſeaux de guerre avec cent Galeres & Saïques „ armées.

On dit, que le Cardinal de *Richelieu* fit autrefois un ſemblable projet; & que ce fut pour cela qu'il propoſa de bâtir des Vaiſſeaux d'une prodigieuſe hauteur, & de les garnir en dehors de groſſes pointes de fer, pour empêcher les Galeres *Turques* de venir à l'abordage.

Tu peux connoître par-là, que les Chrétiens ne regardent pas cela comme une entrepriſe impraticable. Je ſouhaite qu'ils ne la mettent pas en exécution lorſque la *Porte* y ſongera le moins.

Chriſtine, Reine de *Suede*, a fait conſtruire un très-magnifique Vaiſſeau, dont elle a deſſein de faire préſent au Cardinal *Mazarin*. Le dedans eſt de bois de cedre, parſemé de fleurs & d'autres figures d'or artiſtement faites. La poupe eſt enrichie de fenêtres, de ſtatuës & de galeries; les ouvrages de bois ſont tous dorez. Le lambris eſt peint par les plus habiles Maîtres de *Suede*, & repréſente l'expédition de *Jaſon* quand il gagna la Toiſon d'or. Il n'y a rien, en un mot, qui ne marque la majeſté de celle qui fait le préſent. Le canon eſt du plus fin bronze. Le reſte de la manœuvre eſt fait, autant qu'il peut être, pour reſiſter aux vents & aux vagues; car de l'en mettre à couvert tout-à-fait, c'eſt ce que ni le pouvoir de cette Princeſſe, ni la grandeur du Cardinal ne ſeroient pas capables de faire.

Il

Il y en a qui disent sourdement, que la Reine de *Suede* a quelque penchant pour la Religion Catholique *Romaine*; qu'elle a eu sur ce sujet diverses conférences avec Monsieur *Chanut*, & avec ses Ecclésiastiques; que le Resident de cette Princesse en *Portugal* a embrassé publiquement cette Religion, & que cela ne s'est fait qu'avec le consentement secret de la Reine. Il nous est indifférent que les Infidèles professent cette Religion plutôt qu'une autre, puisqu'ils soutiennent en général une Doctrine qui repugne à la divine Unité, & à la vérité de l'Envoyé de Dieu. Je vois à l'heure qu'il est dans les Cieux un signe évident de son Unité; je veux dire un nouveau Croissant qui paroît dans les parties basses de l'Hémisphère. A la vûë de cette Planete l'Ambassadeur de Dieu m'a commandé de tourner mes yeux vers la terre, & d'adorer l'Eternel. Je prie Dieu que ses influences te soient favorables tant que tu seras en mer. Adieu. 1647.

LETTRE XIV.

A *Brededin*, Supérieur du Couvent des Dervis à *Cogni* en *Natolie*.

Apologie de sa Créance contre ceux qui l'avoient calomnié. D'un Hermite qui demeuroit alors près de Paris, *& qui avoit vécu presque le double de* Brededin.

Les riches parfums de l'*Arabie* ne sont pas plus agréables à une ame presqu'accablée de douleur & de tristesse, que ta lettre l'a été à ton esclave, puisqu'elle m'apprend, qu'encore tout plein de vie tu ès dans l'état des invisibles. Il me semble que toute la nature fleurit, tandis que tu ès vivant; & je me

1647. sens disposé à croire que, comme la chûte des feuilles en Automne est un présage que l'Hyver n'est pas éloigné, ta mort aussi sera l'avant-coureur du dernier Hyver du monde. Pendant que tu vis, tu soutiens par tes prieres & par tes mérites les Elemens qui languissent, & qui sont sur le point de retomber dans le premier cahos. L'Ange de la Trompette voyant ta vertu, différe de sonner la grande & horrible allarme qui éteindra en un instant la lumiere du Soleil, de la Lune & des Etoiles, & étouffera toutes les créatures vivantes. Ce jour là sera un jour de ténèbres, d'horreur & de silence, qui durera jusqu'à la transmigration. Lorsqu'à la seconde Trompette le Firmament aura été déchiré en deux, comme qui ouvre un rideau, ce vieux monde disparoîtra à droite & à gauche comme une ombre. Les ames, alors dégagées de la matière, seront suspenduës dans les espaces vuides entre le Paradis & l'Enfer; & pour achever les mistères de la destinée, un monde nouveau & immortel sortira tout à coup du sein de l'éternité, & prendra la place du premier.

Je ne t'écris pas ceci pour t'apprendre quelque chose, vénérable *Brededin*, car tu es un fond inépuisable de science; mais pour te convaincre qu'encore que je sois parmi les Infidèles, je ne laisse pas de conserver inviolablement la foi de mes peres, & que je crois au Livre qui a été tiré des Archives éternelles. Tu crains que je ne me fasse Chrétien, parce que les uns m'accusent d'être léger dans mes opinions; d'autres, d'être un profane & un Athée; & que tout le monde me soupçonne d'avoir pour les *Nazaréens* un penchant trop favorable.

Permets-moi, saint Directeur des serviteurs de Dieu, de me justifier de ces fausses accusations, qui ne sont uniquement que des productions de l'envie & de la malice. Permets-moi donc de mettre à tes sacrez pieds, une modeste apologie de ma foi.

La description que je t'ai fait dans ma précedente Lettre du Messie des Chrétiens, ne doit point t'inspirer

pirer des ſentimens qui me ſoient déſavantageux, 1647.
ni te faire croire que je puiſſe jamais être capable de m'éloigner du profond attachement que je dois avoir pour l'Ambaſſadeur de Dieu. J'honore *Jeſus* fils de *Marie*, auſſi-bien que tous ſes freres les Prophetes qui ſont dans le Paradis. Et c'eſt ce que j'ai appris dans l'*Alcoran*. Où eſt donc mon crime? Suis-je *Nazaréen*, parce que je donne à la vertu les louanges qui lui ſont dûës? Si je parle modeſtement & avec reſpect des Princes Chrétiens, s'enſuit-il de-là que je ne ſuis pas *Muſulman*? Où eſt-ce que le Livre de gloire nous apprend à être arrogans? Je ſuis perſuadé que ceux qui m'ont calomnié rougiront de honte, s'ils conſiderent que nos auguſtes Empereurs mêmes, tout Souverains qu'ils ſont de tous les Rois de la terre, lorſqu'ils daignent écrire aux Princes Chrétiens, le font d'un ſtile plein d'affection & d'honnêteté. Ils commencent par leur donner des titres magnifiques, & finiſſent en leur ſouhaitant en ce monde & en l'autre augmentation de félicité. Seroit-il de la bienſéance, qu'un Eſclave eût moins de reſpect pour les Têtes couronnées, que le Maître de l'Univers? Si j'ai fait amitié avec quelques *Dervis* Chrétiens, ç'a été pour rendre ſervice à la ſublime *Porte*, & pour m'acquitter des devoirs de la reconnoiſſance. Je n'ai pas cru que ce fût un crime de recevoir des faveurs des gens, ou de les rendre ſans examiner leur Religion. On s'eſt peut être allarmé de l'accès que j'ai eu auprès du Cardinal de *Richelieu*, & de celui que j'ai encore auprès du Cardinal *Mazarin*, ſon ſucceſſeur. Bien loin que l'accès que j'ai eu auprès de ces Princes de l'Egliſe *Romaine* ſoit criminel, il eſt conſtamment vrai, Saint *Dervis*, que je n'aurois ſans cela jamais pû penétrer les deſſeins des Infidèles, ni rendre au *Grand-Seigneur* aucun ſervice conſiderable. La protection que je trouve à la faveur de la familiarité que j'ai euë avec le premier de ces Prélats, & que j'ai actuellement avec l'autre, a toûjours

1647. jours fort facilité mes deſſeins. Pendant qu'en cette conſidération on me prend pour un Chrétien zèlé, je jette ſecretement un fondement ſur lequel on bâtira avec le tems, dans le cœur même de la Chrétienté, des Arcs de triomphe pour les victorieux *Muſulmans*. Il eſt, ce me ſemble, ſurprenant qu'on me regarde après cela comme un homme ſuſpect. Après avoir patiemment enduré neuf ans de priſon, & vécu d'une vie obſcure & privée; après avoir ſouffert un triſte exil dans un païs étranger, & même dans une Ville pour laquelle j'ai une averſion naturelle; Ville la plus impure, la plus tumultueuſe, & la plus vaine qu'il y ait au monde; après m'être confiné, pour m'empêcher d'être découvert, dans une chambre ſi petite, que le ſoupçon, & même la penſée, qui eſt la mere de cette petite paſſion, ne ſçauroit y entrer; après avoir été fait priſonnier d'Etat ſur un ſoupçon de *Mahométiſme*; après une conſtance de tant de mois, où j'attendois à tout moment d'être puni; après avoir été tranquille, & incorruptible; & enfin, après avoir été relâché d'une manière glorieuſe & avantageuſe à la Porte *Ottomane*; n'eſt-il pas étrange, dis-je, qu'après tout cela on me faſſe paſſer dans ma patrie pour un Traître à Dieu, à ſon Prophete, & à mon Souverain? C'eſt aſſûrément une choſe qu'on a de la peine à concevoir, & où il paroît de la contradiction.

Quel eſt donc mon crime? Ou pourquoi ſuis-je ainſi diffamé? Que ceux donc qui me calomnient ſe taiſent déſormais, à moins qu'ils ne prétendent me faire un crime de ce que j'ai fait connoître dans quelques-unes de mes Lettres, que mon eſprit n'eſt point ſuperſtitieux; que je fais beaucoup de cas de la raiſon, & que j'eſtime grandement quelques Philoſophes anciens; que je tâche d'être en garde contre mes ſens, & que je ne m'en laiſſe pas impoſer à l'ignorance & aux préjugez; que je ne crois pas que ce ſoit une qualité eſſentielle à un *Muſulman*, de

perſé-

perſécuter avec une haine implacable tous ceux qui ne ſont pas de mon opinion ; & qu'enfin dans toutes mes converſations je m'étudie à me comporter comme une perſonne qui ſoutient l'Unité de l'Eſſence divine, la pluralité de ſes Prophetes, le nombre fixe des Elûs, & qui eſt réſolu & prêt à mourir plutôt de mille morts, que de commettre volontairement quelque impieté contre ces principes, ou contre les intérêts du *Grand-Seigneur*, qui eſt en droit de commander à tout le genre humain. Si ce ſont-là des crimes, j'avoue que je ſuis criminel : Si ce n'en ſont pas, que mes accuſateurs mettent la main ſur la bouche. Et toi, ſage Docteur de la Sainte Loi, continue à me donner tes conſeils, à m'aſſiſter de tes prieres, à m'aimer, & à me proteger. Alors je perſévérerai dans la vraye foi, je ſerai toûjours le fidèle Eſclave de l'Empereur des *Oſmans*, & un devot admirateur de ta longue vie & de ta vertu. 1647.

Je craindrois que ce pourroit être ici la derniere Lettre que j'aurois l'honneur de t'écrire, n'étoit que je ſuis convaincu par des exemples qui ne ſont pas eloignez, que la vieilleſſe n'étoit pas reſtrainte aux tems avant le déluge. Quoique tu ayes beaucoup plus vécu que les hommes ne vivent ordinairement, il y a néanmoins à l'heure qu'il eſt près de *Paris* un homme qui a vécu preſque le double de toi. C'eſt un Hermite qui demeure ſur une montagne, où il ſemble que manque tout ce qui eſt néceſſaire à la conſervation de la vie humaine. Il a bâti lui-même de boue les murailles de ſa maiſon; foible défenſe contre le vent & la pluye. Son lit eſt composé de feuilles d'arbres. Une pierre lui ſert de chevet. Il ne mange que des herbes & des fruits qui croiſſent ſur la montagne. Un puits voiſin lui fournit de l'eau. Après avoir voyagé dans la plupart des Païs de l'*Europe* & de l'*Aſie*, il s'eſt retiré ſur cette montagne, où il mene ce genre de vie depuis quatre-vingt-trois ans. Quand on lui demande,

1647. mande, comment il a pû faire pour conserver si long tems la vie ? Il répond, *En ne se chagrinant de rien, & en regardant toutes choses d'un œil d'indifférence.* Il prédit l'avenir avec un succès merveilleux. C'est une vérité qu'on a souvent remarquée, & qui le fait passer pour Prophete.

Les *François* parlent encore d'un autre qui vécut plus long-tems, & qui avoit trois-cens soixante-un ans quand il mourut. On l'appelloit *Jean-des-Tems*, parce qu'il avoit vécu depuis le régne de *Charlemagne*, jusqu'à celui de l'Empereur *Conrad*. Interrogé de quels alimens il usoit? Il répondit, *de miel pour le dedans, & d'huile pour le dehors.*

Cela me fait espérer de te voir encore long-tems sur la terre, puisque personne n'a porté plus loin que toi l'abstinence, la sobrieté, & la tranquillité d'esprit.

Veuille le grand Auteur de la vie, que ne pouvant avoir ce bonheur ici bas, je ne commette jamais de crimes énormes qui me fassent exclure de ta société en Paradis.

LETTRE XV.

A *Murat*, Bacha.

De la joye des Chrétiens pour leur Victoire par Mer & par Terre. Comparaison de Sultan Ibrahim *à Sultan* Amurath.

Les *François* sont tous glorieux d'avoir battu la Flote *Espagnole* à la vûë de *Naples*. Leur joye n'auroit point de bornes, si elle n'étoit pas traversée par la perte du Duc de *Brezé*, qui a été tué d'un coup de canon à ce combat naval

Le

Le jeune Prince de *Condé* a été auſſi contraint de retirer ſon Armée de devant *Lerida*; & l'on peut dire que cette Place a toûjours été fatale aux *François*. C'eſt autant de diminution ſur la diſgrace que le Comte d'*Harcourt* reçut la Campagne paſſée, de n'avoir pû emporter cette Place après ſix mois de ſiége. 1647.

Mais les nouvelles du *Levant* ont cauſé à tous les *François* une joye extrême; cependant je crois que ce qui ſe débite ſur ce ſujet, eſt plutôt fondé ſur les ſouhaits des Infidèles, que ſur aucun véritable avantage qu'ils ayent remporté ſur les invincibles *Oſmans*.

On dit, qu'il y a eu deux combats entre notre Flore & celle des *Venitiens*; qu'au premier nous avons perdu deux-mille hommes, ſept Galeres, & un Bacha; qu'au dernier, les *Venitiens* ont pris quarante Galeres, ſix Caramouſſats * & cinq Saïques chargées de troupes & de munitions pour notre Armée de *Candie*.

On donne l'honneur de cette derniere victoire à la valeur & à la prudence de *Bernard Moroſini*, & du Général *Grimani*. *Bernard* eut le commandement après la mort de ſon frere *Thomas Moroſini*, qui fut tué, dit-on, dans le premier combat.

Les Chrétiens témoignent par-tout beaucoup de joye de ces victoires. Ils ont dreſſé des tables en pleine ruë, & les ont ſervies aux dépens du public de toute ſorte de délicateſſes. Les nuits & les jours ſe paſſent en feſtins & en réjouiſſances. On ſonne les cloches ſans intermiſſion, & l'on fait des feux de joye pour célébrer le triomphe des *Nazaréens*. Ils ſe promettent des victoires éternelles, & la conquête entiere de l'Empire des *Oſmans*.

Les Poſtes de *Dalmatie* apportent tous les jours des nouvelles de nos pertes & de nos diſgraces. On ſçait ici que les *Venitiens* ont pris les Forteresses de *Xemonido*, de *Novigrad*, de *Nadin*, de *Carin*, & tou-

* *Ce ſont des Vaiſſeaux Marchands qui ont la pompe fort haute.*

1647. & toutes les autres fortes Places qui étoient sous notre obéïssance, à la reserve de *Clissa*.

Ils se moquent de nous d'avoir fait le siége de *Sebenico*, où nous avons perdu deux-mille hommes, & avons été enfin forcez d'abandonner notre Camp aux Chrétiens, parce que notre Général s'étant laissé épouvanter par quelques femmes, a pris la fuite.

Il me paroît surprenant & de mauvais augure, que des Armées qui ont autrefois défait les plus grands Monarques, & changé la face de la terre, se laissent à présent défaire par une poignée de désespérez. J'ose dire d'un ton affirmatif, ou que les troupes sont mécontentes; & en ce cas il faut s'attendre à quelque révolution; ou que le puissant Empire des *Osmans* est sur son déclin; ce qu'à Dieu ne plaise.

Les Chrétiens qui sçavent nos affaires, & qui sont même informez des secrets du Sérail, font des vœux par une étrange espece de charité pour la longue vie de Sultan *Ibrahim;* car il faut nécessairement, disent-ils, que nos Armées fassent mal leur devoir sous son régne, parce que la plupart des Officiers sont choquez de la corruption de ses mœurs, & de la cruauté de ses actions. De plus, on l'accuse d'être prodigue, & de n'avoir pas épargné le trésor particulier que la frugalité de ses prédecesseurs avoit amassé, & auquel il n'étoit pas permis de toucher, à moins que l'Empire ne fût dans un péril extrême. On dit, que Sultan *Amurath* avoit tellement augmenté ce trésor, qu'il l'avoit porté à plus de trente millions de Sequins; mais que le Sultan régnant en à dissipé la plus grande partie en plaisirs. On le compare à *Heliogabale*, le plus efféminé Prince qui ait jamais régné: on fait en même tems l'éloge de la magnanimité & de la valeur de Sultan *Amurath*, qui étoit, dit-on, le plus brave homme du monde. On loue extrêmement le courage qu'il fit paroître au siége de *Babylone*, en acceptant le défi du

du soldat *Persan*, qu'il fendit d'un seul coup de sabre jusqu'au milieu du corps, quoique le malheureux tête rouge fût armé de toutes piéces. Tu sçais qu'en mémoire de cette action héroïque les armes du *Persan* sont encore aujourd'hui penduës dans l'*Hasoda*. On loue enfin son équité, dont il donna une preuve remarquable en punissant un certain *Hogia* qui avoit filouté les Joyaux d'un Pelerin. Tu sçais les circonstances de cette belle action; & le mortier de pierre où ce miserable fut pilé vivant, par sentence juridique, se voit encore aujourd'hui à la porte du Divan, comme un monument de l'infamie de ce malheureux, & de la justice du *Sultan*. 1647.

Ces choses ne sont pas ignorées des *Occidentaux*; car les *Nazaréens* ont leurs intelligences dans la Ville *Impériale*. Ils prennent occasion de-là de blâmer ou de louer les actions de nos augustes Empereurs, compagnons du Soleil, & freres des Astres.

Comme je connois par expérience ton integrité & ton bon cœur, je ne fais point de difficulté de te confier ce que je viens de dire. Puissent les ames de ceux qui s'écartent de cette vertu n'avoir pas plus de repos en l'autre monde, que le chapeau d'un *François* en a en celui-ci, où il est dans un mouvement perpetuel.

LETTRE XVI.

A *Mahomet Techli*, Bacha de *Bosnie*, au Camp en *Dalmatie*.

Il l'accuse de Poltronnerie pour avoir abandonné le Siége de Sebenico.

TU ès un homme bien capable de conduire les Armées des *Musulmans*, toi qui n'as pas osé faire tête à une poignée de femmes? Tu sens peut-être

1647. être encore le lait de ta mere, & tu n'ès pas bien sevré des foiblesses de l'enfance. La forte Place de *Sebenico* étoit-elle si peu de chose, que tu dûsses en abandonner lâchement le siége, parce qu'une poignée de femmes parurent sur les remparts? Est-ce-là le moyen d'agrandir les Etats de ton maître? Que diront les Chrétiens de ta poltronnerie? Que n'en disent-ils pas même déja? La nouvelle de ce siége s'étoit répanduë dans toute l'*Europe*; les *Nazaréens* en attendoient avec impatience le denoüement; & à présent qu'ils le sçavent, ils se moquent de toi, & de tous les *Musulmans*. Tu as attiré un fâcheux contre-tems au plus glorieux Empire du monde.

Quoi! parce que tu as perdu deux-mille hommes devant cette forte Place, est-ce une bonne raison pour t'obliger de lever le siége? Nos glorieux *Sultans* n'ont pas accoûtumé de conquérir des Places sans effusion de sang; & ils sacrifient volontiers la meilléure partie de leur Armée à l'honneur de leurs armes; nos soldats infatigables passent hardiment sur des monceaux de *Spahis* massacrez, pour escalader les murailles de leurs ennemis. Mais tu t'épouvantes de quelques pierres que des femmes ont jetté sur les tiens de dessus le rempart. Tu ès plus efféminé que *Sardanapale*. Tu aurois mieux fait de prendre une quenouille & de filer pour gagner ta vie, que de tirer l'épée dans le champ d'honneur. Il est surprenant que tes propres soldats ne t'abandonnent pas, & qu'ils ne soient point honteux de servir sous les ordres d'un si foible Général.

Je te conseille de recouvrer au plutôt par quelque action d'éclat, la réputation que tu as perduë. Que les dangers ne t'épouvantent plus; mais souviens-toi que le véritable courage surmonte toutes les difficultez, & que tu ne peux entrer dans le Temple de la Gloire que par celui de la Vertu. Ce n'est pas à moi à faire des projets pour toi: tout le païs est devant toi; tu sçais, ou du moins tu dois sçavoir

sçavoir les mouvemens & la force de tes ennemis. 1647.
Fai promptement quelque chose qui fasse parler de ta sagesse & de ta vaillance. Il vaut mieux périr par un coup de vigueur, que par le cordon.

Reçois cet avis comme une marque de mon amitié ; car je n'ai pas accoûtumé de reprendre avec tant de franchise ceux que je regarde comme mes ennemis. Adieu.

LETTRE XVII.

A *Achmet*, Bacha.

Pour lui apprendre, qu'on avoit voulu assassiner la Reine Christine *dans sa Chapelle.*

IL est depuis peu arrivé ici un Courier venant de *Suede*, avec des Lettres de la Reine *Christine*, & de Monsieur *Chanut* Ambassadeur de *France* à *Stokholm*.

Ces Lettres marquent entr'autres choses, que le vingt-septième de la septième Lune, cette grande Princesse avoit pensé être poignardée au milieu de ses Gardes & de ses Courtisans, devant l'Autel de Dieu, & dans le moment que tous les sujets de ce Royaume étoient à genoux pour implorer la bénédiction du Ciel sur elle & sur le public.

On célébroit ce jour-là un Jeûne général par toute la *Suede*, & le moyen de ne pas passer pour bon sujet, étoit de ne pas se trouver à cette solemnité publique. La Reine, pour donner exemple, se rendit vers la troisième heure du jour à la Chapelle de son Palais, accompagnée des grands Officiers de l'Etat, & d'une nombreuse suite de Noblesse. Le Prédicateur ayant, selon la coûtume, achevé de parler, tous les assistans se mirent à genoux pour finir les devotions ordonnées. Mais comme la mode des

1647. des *Nazaréens* est de faire en particulier de courtes prieres de préparation, ils se couvrirent le visage de leurs chapeaux pour se recueillir avec moins de distraction.

Pendant que tout le monde avoit ainsi les yeux voilez, un certain scélérat, profitant de l'occasion, part de sa place, & sans faire beaucoup de bruit s'avance à grandes enjambées, sans qu'on s'en apperçût, jusques à la balustrade qui enferme l'endroit qui est près de l'Autel, où la Reine étoit à genoux. Mais comme il traversoit, il fut apperçû par un certain Gentilhomme, qui cria d'abord aux Gardes d'arrêter l'assassin. Ils croiserent leurs pertuisanes; mais le scélerat les poussa les unes contre les autres avec tant de violence, que tandis qu'ils tâchoient de démêler leurs armes embarassées, il passa au travers d'eux. La Reine alors entendant le bruit, leva la tête, & poussa le Capitaine de ses Gardes qui étoit à genoux à son côté. Le Capitaine, sans perdre de tems, sauta entre la Reine & l'assassin, qui n'en étoit qu'à deux pas. Il saisit le Traître; l'ayant incontinent fouillé, on trouva sur lui deux grands coûteaux sans gaine, pointus & bien afilez; l'un dans son sein, & l'autre à la poche. Comme la prison est dans le Palais de la Reine, & même sous son apartement, elle ne voulut pas qu'on le mît-là, mais elle le fit remener à sa chambre qui étoit dans le College de *Stokholm*, l'assassin étant un Ecclésiastique du même College; & donna ordre qu'on le gardat étroitement; ce qu'on ne manqua pas de faire.

Le Traître ne se vit pas plutôt dans sa chambre, qu'il dit tout haut, *que quand il en étoit sorti le matin, il avoit peu d'espérance d'y rentrer jamais, ayant entrepris une chose dont il n'avoit pas cru venir à bout sans perdre la vie.*

On eut toute la diligence imaginable dans la recherche qui fut faite des auteurs du meurtre qu'on avoit voulu faire; mais tout ce qu'on en put apprendre fut, que ce miserable étoit Lunatique, qu'il tom-

tomboit en certains tems dans une prodigieuſe fu- 1647.
reur, qui lui faiſoit faire mille extravagances.

Il y a cependant des gens qui croyent que le Clergé *Luthérien* l'avoit corrompu pour faire cet exécrable coup, craignant que la Reine ayant trop de déférence pour les conſeils de ſon Tuteur, qui étoit *Calviniſte*, ne fît des innovations dans la Religion établie.

Si ce ſoupçon eſt bien fondé, la plus favorable conſequence qu'on puiſſe tirer de-là eſt, que la Religion qui devroit reformer les hommes, & modérer l'impétuoſité de leurs paſſions, eſt devenue la corruptrice de leurs mœurs, & la fomentatrice des crimes les plus énormes. Mais il n'y a rien ici d'extraordinaire par rapport aux Chrétiens: ils ſont diviſez en une infinité de partis, & diſtinguez par autant de noms; cependant chaque Secte compte ſi fort que ſa Religion eſt la ſeule voye pour parvenir au ſalut, qu'elle n'épargne ni meurtres, ni ſacrilèges, ni trahiſons, pour faire embraſſer ſes ſentimens aux autres; & ne parle que d'exterminer ceux qui ne croyent pas comme elle.

Le Roi de France & la Reine Régente ont appris avec beaucoup de joye, que la Reine *Chriſtine* s'étoit heureuſement tirée du danger qui la menaçoit; & cela ne te ſurprendra pas, après que je t'aurai dit, que les intérêts de ces deux Cours ſont à l'heure qu'il eſt fort confondus.

Je ne puis à préſent te dire rien de plus remarquable, ſi-non qu'on a intercepté des Lettres, que le Duc de *Baviere* écrivoit au Duc de *Wirtemberg*, & à l'Electeur de *Cologne*. On apprend par ces Lettres, que la réconciliation du Duc de *Baviere* avec l'Empereur n'eſt pas éloignée; que le premier attend néanmoins ce que le tems produira, & qu'il ſe déterminera à proportion des évenemens.

Dieu veuille que tu ſois toûjours un homme droit, & que rien ne ſoit capable de te faire chanceller dans la fidélité que tu dois au *Grand-Seigneur*, ni t'empêcher de lui rendre ſervice.

LET-

1647.

LETTRE XVIII.

A *Cara Hali*, Médecin à *Conſtantinople.*

Il lui parle de la Manne de Calabre, *& lui en envoye.*

Tu m'as fait pluſieurs faveurs, & je n'ai jamais eu occaſion de t'en témoigner la moindre reconnoiſſance. Reçois aujourd'hui le petit préſent que je te fais. Je ne puis pas en faire de grands, parce que je ne ſuis pas riche. Je ne t'envoye ni l'argent, ni l'or, ni les joyaux, que l'inſatiable avarice des mortels a tiré violemment du ſein de leur mere commune. Tu ne recevras pas non plus de moi des productions plus familieres de la terre, de la nature de celles qui croiſſent ſur ſa ſurface. N'attens pas que je te faſſe préſent de fruits, de vin, ou d'huile, ni d'aucune choſe faite par art pour le plaiſir ou pour l'uſage. Ce que je t'envoye eſt fait de la roſée du Ciel; c'eſt une certaine quinteſſence des Elemens, un eſprit aërien, condenſé premièrement en vapeur, & puis en une ſubſtance plus ſolide, & enſuite congelée en gomme. C'eſt la célèbre Manne de *Calabre.*

Le *Juif Donaja* me l'á envoyée d'*Italie* comme une rareté. J'ai cru ne pouvoir faire ce préſent à perſonne qui le méritât mieux que toi, qui aimes les choſes naturelles, & qui ès de plus de mes amis.

Le Philoſophe *Averroës*, notre compatriote, a beaucoup écrit ſur cet excellent ſujet. Il appelle cette Manne, l'aliment des Intelligences de l'air. Il dit, que les jeunes Corbeaux qui crient dans leur nid, ſont nourris de cette pâture céleſte, lorſque les vieux les ont abandonnez; & que les Caméléons ne ſe nourriſſent

riſſent toute leur vie que de la Manne inviſible qui ſe répand le matin dans l'air de tous côtez. Il tient qu'un homme, après avoir paſſé ſon grand jour climatérique, peut vivre ſans autre nourriture que celle qu'il reçoit de cette diſtillation céleſte; qu'il peut par ce moyen prolonger ſa vie juſqu'à ſept ans, qui achevent l'âge deſtiné aux mortels. Pluſieurs ſçavans *Arabes* ſont du même avis, & ſont ſuivis par un grand nombre de Rabins *Hébreux*. Mais les Chrétiens, qui ſont des gourmands, ſe moquent de cela, & le regardent comme une choſe ridicule & impraticable. Ils ne ſe ſouviennent pas en diſant cela, de ce qu'ils liſent dans leur Bible, qu'ils regardent comme la régle de leur foi, au ſujet des Iſraëlites, qui ne ſe nourrirent que de Manne dans le Déſert durant fort long-tems, quoiqu'ils fûſſent preſque huit-cens-mille ames, & la plupart à la fleur de leur âge, gens propres à porter les armes, & accoûtumez aux fatigues de la guerre. 1647.

Il ſeroit fort à ſouhaiter que la Providence divine voulût répandre cet effet de ſa libéralité ſur tous les païs de la terre. Mais Dieu eſt le maître de ſes faveurs, & il les répand quand il lui plaît. C'eſt lui qui dirige les nuées qui ſe meuvent dans l'air, & qui ne s'arrêtent qu'après qu'elles ſont parvenuës dans des lieux infertiles & arides, ſur leſquels elles répandent leurs eaux pour rafraîchir la terre & la rendre fertile. O Dieu! il n'y a qu'un ſeul Dieu, Seigneur de tout le monde. Ce ſont pour les vrais Croyans des ſignes de ſon Unité; mais les Incrédules ont endurci leur cœur.

On dit, que la terre ſur laquelle tomboit autrefois cette Manne, apartenoit à un certain Gentilhomme du païs, qui, ambitieux d'un avantage ſi extraordinaire, ſe mit en tête de renfermer ce champ d'une haute muraille, pour empêcher par ce moyen qu'un ſi rare préſent ne fût commun à tout le monde. Mais les ouvriers n'eurent pas plutôt commencé à jetter les fondemens de cette cloiſon, que

la

1647. la Manne cessa de tomber, & ne tomba plus effectivement tant qu'il persista dans un dessein que l'envie lui avoit inspiré. Le proprietaire du champ n'en fut pas plutôt informé, qu'il fit discontinuer ce travail, & dit: *Le Tout-puissant donne, & le Tout-puissant ôte. Je ne songerai plus désormais à restraindre la libéralité du Ciel.* Ensuite de quoi la Manne descendit comme auparavant, & a toûjours continué depuis. C'est sans contredit une démonstration de la toute-puissance de Dieu.

Si tu veux me permettre de philosopher, je te dirai ce que je crois qui peut être la raison, pourquoi cette Manne se trouve plutôt dans le Royaume de *Naples*, que dans aucun autre païs du monde.

On sçait bien que la terre est en ce pais-là pleine de veines de Souffre, qui se répandent à droite & à gauche, & échauffent le terroir à un degré extraordinaire. De-là il s'ensuit, qu'en ce païs-là la basse région de l'air doit nécessairement s'échauffer & se sécher davantage, raréfiée qu'elle est perpetuellement par les Atomes ignées, qui, comme d'une fournaise, sortent de toutes parts au travers des pores de la terre.

Cela étant, il n'est pas difficile de concevoir, que les vapeurs que le soleil éleve dans la haute région durant la chaleur d'un jour d'été, & qui y prennent un corps à la faveur du feu aërien, qui étant pur dans ces espaces plus sereins, & par consequent propre à s'incorporer avec tous les véhicules qui lui sont propres; il n'est pas difficile de concevoir, dis-je, que ces vapeurs redescendent naturellement durant la froideur de la nuit; mais que ne trouvant pas dans la basse région un corps de vapeur de la même espece, parce que cet air s'est purifié & débarassé de la matière grossiere par le moyen du trop proche voisinage du terroir brûlant, elles ne peuvent aussi se répandre par l'air, faute d'un milieu convenable, parce qu'étant composées de parties homogenes, suivant la situation naturelle des Elemens, & emportées

portées par leur propre poids, elles se forment en 1647.
petites boules à mesure qu'elles descendent : Ainsi tombant sur les feuilles des arbres, sur l'herbe, sur des pierres & par-tout ailleurs sur la terre, elles paroissent comme des grains d'une gomme transparente.

Je conçois aussi de-là, que la Manne, qui n'est autre chose qu'un esprit aërien, devenu corps par le moyen de la lumiere & des vapeurs douces, est en abondance dans l'air de la plupart des païs, mais qu'elle y demeure invisible, parce que rarement est-elle assez condensée pour faire un corps de quelque grosseur : Et la raison est, que l'air de ces pais n'est pas si rarefié que celui de la *Calabre*, qui n'a point de feu soûterrein pour consumer les vapeurs; mais qui étant humide & grossier, la Manne qui descend, au lieu de se former en petites boules, & d'être emportée sur la terre par son propre poids, se dilate & s'incorpore avec les vapeurs flotantes : tout comme si vous versiez des gouttes d'eau dans un vaisseau plein du même Element ; ces gouttes n'iront point à fond ; mais trouvant un corps homogene, ou, pour parler plus clairement, un corps de la nature du leur, elles s'y mêlent, & se dispersent partout ; au lieu que s'il n'y a rien qui les retienne, elles tomberont incontinent à terre.

Mais je t'ennuye avec ma Philosophie, & je ne songe pas que je parle à un homme consommé dans toutes les Sciences. *Donaja* m'apprend plusieurs choses remarquables au sujet de ce païs, trop ennuyeuses pour une Lettre. Je te dirai seulement en peu de mots, que le Royaume de *Naples* passe pour le païs du monde le plus délicieux. Les arbres y fleurissent deux fois l'année, & la terre produit une quantité prodigieuse de grain, de vin, d'huile, de fruits, & généralement de tout ce qui est nécessaire à la vie. Cependant les Habitans disent en proverbe : *Le Royaume de* Naples *est un Paradis de délices, mais il est habité par des Diables ;* tant les mœurs y sont corrompuës.

Adieu,

1647. Adieu, cher *Hali*. Pardon, si je me rens ennuyeux par mes Lettres. Eloigné, comme je suis, il ne me reste que ce moyen pour m'entretenir avec mes amis.

LETTRE XIX.

A *Kerker Hassan*, Bacha.

De la Révolution de la Chine.

Lorsque cette Lettre te sera parvenuë, sois assuré que moi, ton Compatriote, & l'esclave des esclaves du *Grand-Seigneur*, te souhaite multiplicité de bonheur. Plusieurs raisons m'engagent à avoir de la vénération pour toi, sans parler de l'affection naturelle qui est, ou qui doit être entre les gens d'un même païs. Les faveurs que tu m'as faites surpassent de beaucoup l'obligation qui naît du voisinage de notre naissance; quoique nous soyons nez si proches l'un de l'autre, qu'un homme vigoureux en mesureroit la distance par un jet de fléche.

Le présent de Caffé dont je t'ai remercié dans ma précedente, a produit en moi des effets merveilleux, & je suis parfaitement guéri de la mélancolie à laquelle j'étois ci-devant sujet. Il m'a tiré de plusieurs maladies, & je suis redevable à ta générosité, de la santé & de la gayeté dont je jouïs à présent.

Quand je bois de cette excellente liqueur, il me semble que je suis à *Constantinople* en conversation avec mes amis. Elle ressuscite en moi le Genie de l'*Asie*, & transforme si avantageusement les idées des choses que je vois, que les croix qui sont sur le faîte des Temples des Chrétiens me paroissent des demi-Croissans; & mon imagination me présen-

présente des Turbans au lieu de chapeaux, lorsque 1647.
je vois le monde dans les ruës de *Paris.*

Il faut sans doute que ce que nous mangeons ou bûvons ait beaucoup de vertu, puisque tous ces sages Legislateurs ont jugé à propos de prescrire entr'autres choses, certains régimes de vivre. Notre saint Prophete a eu sur cela une précaution merveilleuse, de défendre, comme il a fait, toutes les viandes & toutes les liqueurs impures, qui corrompent le tempérament, & portent les gens aux vices. Il nous a recommandé par son exemple l'usage de cet admirable fruit, imposant un nouveau nom à l'arbre qui le produit, & l'appellant l'Arbre de Purification. De-là vient que tous les *Musulmans* affectent d'avoir part au bénéfice sanctifié, & que c'est la boisson générale de l'Empire des *Osmans.* Si l'on en connoissoit la vertu en *Occident*, elle égaleroit, si tant est qu'elle ne surpassât pas, la réputation & le mérite du vin: car elle a cela de particulier, qu'elle recrée & rafraîchit les esprits, sans embarasser le cerveau.

Je ne sçais si tu as vû *Pesteli Hali*, mon Frere, depuis ton retour d'*Arabie;* ou si tu as entendu parler des nouvelles qu'il a apporté d'*Orient.* Il a traversé les *Indes*, la *Tartarie*, la *Chine*, *Tunkin*, la *Perse*, & autres païs, dont à peine connoît-on les noms dans quelques endroits de l'Empire *Ottoman.* Nous n'avons eu jusqu'ici qu'une idée bien imparfaite de ces païs éloignez; mais principalement de la *Chine* qui étoit inconnuë à la plupart du monde.

J'ai ouï dire autrefois à des gens graves qui passoient pour des personnes entenduës, que la *Chine* n'étoit qu'une Province tributaire des *Tartares*, qu'un méchant petit coin de l'*Asie*, & si sterile, qu'à peine pouvoit-il produire de quoi faire subsister ses Habitans; ce qui est une marque que ce païs est bien peuplé. Il est certain que nos Peres n'ont point connu ce païs, qu'on peut regarder après la perpe-

1647. tuelle Monarchie des *Osmans*, comme le premier Empire de la terre.

Mon Frere dit, que la *Chine* est composée de seize Provinces, toutes aussi grandes qu'un Royaume; & que toutes ces Provinces ensemble sont une étenduë de païs aussi grande que l'*Europe*, qui, comme tu sçais, fait une des quatre parties du monde: & qu'il y a dans ce vaste Empire plus de cent-millions d'Habitans.

L'Empereur, qui régnoit du tems que *Pesteli Hali* étoit en ce païs-là, s'appelloit *Zunchin*. C'étoit un jeune Prince qui n'avoit pas plus de trente ans; & qui étoit descendu successivement de seize Empereurs.

Deux Officiers considerables de son Armée ayant formé dans la milice un parti très-nombreux, & se sentant soutenus par quelques Grands de la Cour, se revolterent en 1640. Les deux Rebelles s'appelloient *Lycungz* & *Changien*. Ils s'emparerent d'abord de cinq Provinces: mais ne pouvant s'accorder pour le partage, *Lycungz* fit empoisonner son Collegue; & s'étant mis seul à la tête des Rebelles, il fut proclamé Empereur de la *Chine*. Ensuite il marcha avec toutes ses forces droit à *Pekin*, place où residoit l'Empereur & toute sa Cour; persuadé que la conquête de cette Ville seroit suivie de toutes les Provinces qui restoient encore à l'Empire.

Les *Chinois* passent pour des gens fort ingenieux: Ils excellent en toutes sortes d'inventions méchaniques, & sont les plus hardis Architectes du monde. Ils font des ponts d'une montagne à l'autre pour abreger le chemin, & élevent des tours presqu'aussi haut que les nuées. On dit, que quelques-unes de leurs Villes ont près de trente lieuës de circuit, double muraille & double fossé. Mon Frere dit, que *Pekin* a presque cette étenduë; & que le Palais de l'Empereur n'a gueres moins d'une lieuë de circuit; qu'il est entouté de trois murailles,

& d'autant de foſſez, outre les boulevards & les autres fortifications. Il ajoute, que cette puiſſante Place, & ce grand Palais, ſont gardez par un corps de troupes qui monte à cent-mille hommes. 1647.

Les Rebelles prirent par ſtratagême cette Place imprenable, qui pouvoit reſiſter à toutes les forces de l'*Aſie*. *Lycungz* entretenoit ſecretement correſpondance avec pluſieurs Grands qui étoient dans la Place & dans le Palais. Par ce moyen il fit paſſer un grand nombre des plus braves de ſon Armée, déguiſez en Marchands. Il ſe logerent dans divers quartiers de la Ville, & paroiſſant tout-à-coup en armes le jour dont on étoit convenu, ils ſurprirent les Gardes qui défendoient les portes, paſſerent tout au fil de l'epée, & ouvrirent les portes aux Rebelles.

Qui pourroit exprimer la confuſion & le carnage qui remplirent toute la Ville de deuil & de ſang? Le barbare vainqueur ſacrifia à ſon injuſte ambition tout ce qu'il y avoit de fidèle & de brave. Ceux qui ſe ſauverent du premier maſſacre furent déſarmez; & après que le Rebelle ſe fut ainſi rendu maître de la Ville, il aſſiégea le Palais *Impérial*.

L'Empereur s'appercevant alors qu'il étoit trahi, & voyant qu'il étoit trop tard pour ſe défendre contre les Traîtres, profita de la coutre réſiſtance que firent quelques-uns de ſes fidèles ſerviteurs, pour penſer à ſon honneur, à celui de l'Impératrice, & de ſa fille. Il avoit plus de trois-mille femmes, auxquelles il ne put ſonger dans ce déluge de maux. Il tourna tous ſes ſoins à prévenir le dernier triomphe de ſes ennemis, & à empêcher que le ſang Royal ne fût répandu par les profanes mains de ces ſcelérats. Il entra dans les Jardins du Palais, accompagné ſeulement de l'Impératrice, de ſa fille, & de trois fidèles Eunuques. La jeune Princeſſe, qui avoit été élevée dans toutes les ſciences des *Chinois*, voyant l'extrême affliction de ſes parens, la ruine inévitable de ſa maiſon, & la déſolation générale,

1647. se mit à genoux, & fit à son Pere le discours suivant.

Monseigneur,

„ Puisque c'est la volonté des Dieux immortels, „ d'éteindre ainsi l'éclat & la majesté de notre illustre „ race, ne murmurons point contre leurs décrets. „ Mais ne permettez pas que je sois la spectatrice „ de la chute de mes parens, ou que je survive à „ une tragédie, qui doit faire trembler la terre mê- „ me. Ayez compassion de ma jeunesse, & me fai- „ tes fermer les yeux avant que la mort vienne fer- „ mer les vôtres, dont les miens ont emprunté tou- „ te leur lumiere. Ne croyez pas qu'encore que „ je sois jeune, je craigne de mourir. J'ai de l'im- „ patience de voir les Dieux, nos parens, & de leur „ représenter la destinée de la *Chine* d'une manière „ qui excite leur colere, & les oblige à en tirer une „ prompte vengeance. Je suis sûre qu'à ma plain- „ te nos Ancêtres déïfiez rassembleront toutes les „ foudres des cieux pour en écraser les parjures & „ les traîtres. Ils feront du moins comme les Chi- „ mistes; ils tireront les plus malignes influences „ des astres; ils lanceront le poison céleste sur la tête „ des Rebelles qui environnent les sacrez murs, & „ mettront fin par ce moyen à leur exécrable tra- „ hison. Ne tardez donc point, Monseigneur & „ Pere: faites l'expérience que je vous propose: „ delivrez-moi de ces chaînes qui m'empêchent „ d'aller prendre possession du Paradis; & permet- „ tez-moi d'être le Héraut de nouvelles dont les „ Dieux n'avoient ci-devant jamais entendu par- „ ler, & qu'ils ne pourront apprendre sans sur- „ prise.

L'Empereur, touché du discours passionné de sa fille, tira son épée, & lui en perça le cœur. Frappé ensuite du remors d'une action si dénaturée, il se couvrit le visage d'un voile de soye. Ainsi fit

Aga-

Agamemnon, lorſque, pour accomplir l'Oracle, il 1647.
ſacrifia ſa fille *Iphigenie.*

Après cela l'Impératrice, accablée de tant de chagrins, ſe retira dans un boccage, & ſe pendit à un arbre avec une corde de ſoye. L'Empereur voyant ce triſte ſpectacle, ſe réſolut à ne plus différer de mourir. Il ſuivit l'exemple de ſon Epouſe, & ſe pendit auſſi avec un cordon. Mais avant que d'en venir-là, il s'ouvrit une veine avec les dents, & écrivit de ſon ſang les paroles ſuivantes.

„ Que puis-je à préſent ſouhaiter ſur la terre, „ après avoir été trahi de cette manière par mes „ propres ſujets? Je n'accuſe point les peuples de ma „ diſgrace? Ils en ſont innocens. C'eſt aux *Mandarins* que j'impute ma chûte ſubite, & la ruine „ de ce puiſſant Empire. La Ligne Royale eſt éteinte en moi. Je ſuis le dernier de ſeize Empereurs. „ Moi qui étois Seigneur de tant de vaſtes païs, „ Dépoſitaire de la Chambre du Soleil, ſeul Monarque de l'*Orient*, Lieutenant des Dieux des „ Mines, Maître de tréſors infinis, au nom de qui „ cent millions de mes ſujets humilioient la tête „ juſqu'à terre, je me vois à préſent ſur le point „ d'être foulé aux pieds par les plus vils de mes „ eſclaves. Mais je veux prévenir ma diſgrace, „ & porter à mes illuſtres Ancêtres cette ame Royale, pure & inviolable. Leur reſſentiment, joint „ à celui de tous les Dieux, éclatera contre les perfides *Mandarins* qui, en me trahiſſant, ont ruiné „ ce glorieux Etat.

On a imprimé en *Chinois* une relation de ce triſte évenement, & l'on croit que cela s'eſt fait par ordre des Domeſtiques de l'Empereur, qui le ſuivirent dans le jardin, & qui furent témoins de ce qu'il dit & fit. Mon Frere a fait traduire cette relation en *Arabe*, par un Marchand de notre Nation, qui entendoit le *Chinois*, & qui demeuroit à *Pekin*.

Mon Frere dit enfin, que quand il partit de la

1647. Chine, il laissa le Tyran *Lycungz* en possession du Palais *Impérial*, où il trouva cent-millions de lingots d'or & d'argent, outre des perles & des pierres précieuses d'un prix inestimable. Toutes ces richesses avoient été amassées par l'économie & par la frugalité des Empereurs *Chinois*.

Tu peux juger par-là de la grandeur & de la puissance de cette formidable Monarchie, dont nous avons de si petites idées. Tu n'auras pas sujet d'être surpris de la monstrueuse origine & de la prodigieuse fortune de ce Rebelle, qui s'éleva en si peu de tems au faîte de la grandeur humaine, si tu considéres que tout est sujet aux vicissitudes & aux changemens.

Dieu, qui met sur le Trône ceux qu'il lui plaît, & qui dispose de la durée des Empires, fasse tomber les Monarques qui se fient sur leurs forces & sur leurs richesses; & défende notre Souverain contre les trahisons, & contre les fléches qui volent de nuit.



LETTRE XX.

A *Darnish Mehemet*, Bacha.

De Masaniello, *& de la Révolution de* Naples.

QUelle obligation ai-je de m'intéresser pour les Infidèles? Ou quelle part dois-je prendre à ce qui regarde les Incirconcis? Cependant la nature lie tous les hommes par les liens d'une affection commune, & l'humanité nous enseigne de nous réjouir de la délivrance des opprimez.

Le Royaume de *Naples* a long-tems gémi sous le joug de la tyrannie *Espagnole*. Le travail des peuples ne suffisoit pas à payer les injustes taxes qui leur étoient

étoient imposées. Ils suoient sang & eau, & n'étoient que plus miserables, pendant que leurs cruels maîtres qui les mettoient nuds comme la main, profitoient de leur pauvreté pour renforcer leurs chaînes, & les mettre dans une servitude à n'en jamais revenir. 1647.

Les *Napolitains* sentoient leurs maux, & ne sçavoient comment y remedier. On les avoit écorchez; ils étoient demeurez sans force & sans vigueur: le peu d'espérance qu'ils avoient les rendoit indolens, & leur ôtoit même la force de songer à se tirer d'affaires. Mais le ciel qui protege les opprimez, a suscité un Jeune-homme de la lie du peuple pour maintenir la liberté publique. Ce fut un Pêcheur qui n'avoit pas encore vû vingt-quatre hyvers, qui entreprit de rétablir les anciens privileges des *Napolitains*. Qui peut penétrer les secrets de la Providence éternelle, qui se sert de si foibles instrumens pour reprimer les plus puissans Monarques?

Ce hardi Jeune-homme, animé du zèle du bien public, courut un jour dans les ruës, craint de toute sa force: *Vive le Roi d'*Espagne, *& périssent les Officiers corrompus!* Il n'avoit pour toutes armes qu'un roseau à la main; mais il fut bientôt suivi d'une troupe d'enfans & de jeunes hommes armez de verges & de bâtons. Tout cela courut par les ruës de cette grande Ville, criant après le Jeune-homme: *Vive le Roi d'*Espagne, *& périssent les Officiers corrompus!* On rit d'abord de ce bruit d'enfans; mais en moins de deux heures ce Pêcheur, qui s'appelloit *Masaniello*, eut enrôlé plus de deux-mille enfans.

Sa troupe grossit le lendemain. Les débauchez, les fainéans, les mécontens, ceux qui étoient chargez de dettes, & autres gens aimans les nouveautez, se joignirent à lui. Quelques-uns même des principaux Bourgeois fermerent leurs boutiques, coururent aux armes, & se mêlerent avec les mu-

1647. tins: de ſorte qu'avant midi il y eut plus de dix-mille hommes & enfans courans les ruës, & brûlans les Bureaux, & tous les Regîtres qu'ils trouverent.

Maſaniello ſe voyant à la tête de tant de monde, crut qu'il étoit tems de declarer la raiſon de cette émotion populaire. Il ſe mit pour cet effet ſur une hauteur d'un des Marchez de la Ville, d'où il harangua ſes Partiſans de la manière ſuivante:

„ Réjouïſſez-vous, peuple fidèle, & pouſſez des „ acclamations vers le ciel, qui vous a mis aujourd'hui au cœur & à la main de vous délivrer vous-„ mêmes. Pour moi, je ſuis dans une émotion in-„ exprimable; mon eſprit brûle au dedans de moi „ de voir l'oppreſſion publique, & j'ai compté ma „ vie pour rien, lorſque j'ai commencé cette glo-„ rieuſe entrepriſe. Un des Princes m'a menacé des „ Galeres, ſi je continuois. J'ai ici mille témoins „ qui dépoſeront que, bien loin d'avoir eu peur de „ lui, je lui ai porté un coup à l'eſtomac, & „ qu'il s'eſt retiré bien joyeux de remporter ſa „ tête Peuple fidèle, ne vous fiez point aux Prin-„ ces & aux Nobles. Ce ſont ceux-là qui vous op-„ priment, & qui veulent vous rendre eſclaves. „ Fiez-vous à vos armes, & à la juſtice de vôtre „ cauſe. Dieu vous a aſſemblez; que rien ne vous „ ſepare juſques à ce que vous ayez delivré votre „ Patrie, que vous vous ſoyez delivrez vous-mê-„ mes, vos femmes & vos enfans, d'une ſervitude „ perpetuelle. Choiſiſſez-vous un Chef qui ſoit hom-„ me de courage & de réſolution, & diſpoſé à ſa-„ crifier ſa vie pour le bien commun. Quant à „ moi, j'ai vécu juſqu'ici comme un Pêcheur, & „ je veux mourir de même.

Ce diſcours émut extrêmement le peuple. Il fut élû pour Chef tout d'une voix; & tout le monde ſe mit à crier à haute voix, *Vive* Maſaniello, *Protecteur de la liberté des* Napolitains!

La première choſe qu'il fit, après avoir été confirmé

firmé dans son autorité, ce fut d'ouvrir les prisons, & d'enrôler les prisonniers sous la banniere du peuple. Ensuite il divisa cette Armée confuse en Regimens & en Compagnies, & fit publier par tout *Naples*, que tout le monde prît les armes, sur peine de voir brûler sa maison. Cela fait, il eut en peu de tems une Armée de plus de cinquante-mille hommes armez. 1647.

Ainsi accompagné, il marcha droit au Palais du Vice-Roi, en habit magnifique, & l'épée nuë à la main. Il étoit suivi par un Cardinal qui s'étoit rendu Médiateur entre le Vice-Roi & le peuple. Sa présence retint les Rebelles dans les bornes de la modération; car ils le respectoient comme le Pere de la Ville. Cependant ils brûlerent, rez pied, rez terre, plus de soixante Palais avec tous leurs ameublemens, & tous ceux qui voulurent sauver quelque chose des flames, furent tuez sur le champ; tant étoit rigoureux ce juste & ce nouveau Legislateur, ce *Moïse* des *Napolitains*. Ce fut envain que le Vice-Roi se mit en devoir de s'opposer à un si terrible soulevement. Il traita le jeune Pêcheur avec les mêmes égards qu'il auroit traité un Prince: Et ayant conclu une tréve, il lui donna le titre de premier Tribun du peuple fidèle. Cela augmenta la vénération que les Bourgeois avoient déja pour *Masaniello*: de sorte qu'en un jour ou deux il se vit à la tête de cent cinquante-mille hommes armez: Il donna tous les ordres nécessaires au public, fit de nouveaux Edits, & toutes les commissions furent expediées en son nom. Il fit abolir pour toûjours les Gabelles, rétablit le peuble dans ses anciennes libertez, & fut enfin assassiné par des gens de son parti.

Permets-moi de te dire, sans prétendre m'ériger en Avocat de la sédition, qu'il y eut dans l'action de ce Jeune-homme quelque chose de brave & d'héroïque. On n'a jamais entendu parler d'une si surprenante révolution, & arrivée en si peu de tems.

D 5 Un

1647. Un esclave qui n'avoit pas encore de barbe devient en six jours de tems aussi absolu que le plus grand Monarque du monde, se fait obéïr d'un nombre infini de gens, sans que personne fît la moindre difficulté, ni dît la moindre parole, fût-il question de vie ou de mort; & fait tout cela sans aucun motif d'ambition ou d'intérêt, mais dans la seule vûë de maintenir la liberté publique. Tout cela est une preuve convaincante de sa vertu, & fait voir que Dieu approuvoit son dessein. Mais tournons la médaille, & disons qu'ayant perdu, quatre jours après, toute cette puissance, ayant été assassiné de sang froid par les gens de son parti, par ceux-mêmes dont il avoit défendu la cause avec tant de bonheur, cela prouve l'instabilité des affaires humaines, & montre qu'il n'y a rien de solide & de durable ici bas.

Je prie Dieu d'inspirer les Ministres de la Sublime *Porte*, & de leur faire la grace d'agir avec tant de prudence, que le repos des *Musulmans* ne soit jamais interrompu.

LETTRE XXI.

A son Cousin *Soliman*, à *Constantinople*.

Il censure encore sa Manière de vivre, & veut le porter, par l'exemple de son Grand-Pere, à observer les Régles de la Pureté.

Lorsque je fermai ma derniere Lettre, l'heure de la poste étoit presque expirée; & celui qui y porte mes Lettres me fit précipiter ma dépêche, & interrompit ce que j'avois encore à te dire.

J'ai soin de ton salut, soit que je te regarde comme *Musulman*, ou comme proche parent. Ne forfai point à ces titres, & ne dégenére, ni à l'égard de

de l'un, ni à l'égard de l'autre. La vérité tient 1647.
bien peu de place; mais l'erreur occupe une infinité de lieux. Tu tires une injuste conséquence de la modération & de la charité des vrais Croyans, quand tu dis que, parce qu'ils croyent que les honnêtes gens seront sauvez, quelles que puissent être leurs opinions & leurs cérémonies; & que par conséquent il n'y a rien à craindre pour toi de te dispenser des lavemens perpetuels & embarassans des *Musulmans*, pour me servir de tes termes, tant que tu vivras moralement bien.

Aimes-tu tant la paresse & l'impureté, que de vouloir te duper toi-même par un pitoyable Sophisme, & te détourner de la voye du salut, plutôt que de prendre la peine de te laver de la manière & dans les tems que le Prophete de Dieu l'a prescrit, & que l'ont pratiqué nos Peres & tous les Fidèles par tout le monde? Si ceux qui, ou par ignorance, ou retenus par quelqu'autre cause invincible, n'embrassent point notre sainte Loi, ne sont point circoncis, & ne vont point aux assemblées des Fidèles, ne laissent pas pour cela d'être sauvez, pourvû qu'ils obéïssent à la Loi naturelle, imprimée dans leur cœur; s'ensuit-il de-là, qu'un homme élevé dans la pure foi, qui a été circoncis, & qui, la main droite élevée au Ciel, a prononcé les sept paroles mistérieuses qui ne peuvent être revoquées; s'ensuit-il, dis-je, de-là, qu'un tel homme doive être regardé de Dieu & de son Prophete, ni plus ni moins qu'un Hérétique, ou un Infidèle, à moins qu'il ne vive precisément selon les graces qui lui ont été faites? Non, ce n'est point cela, & tu peux t'assurer, que si tu ès du nombre des Apostats, tes vertus sont des vices, toutes tes bonnes œuvres sont en abomination.

Souviens-toi de la pieté & du zèle magnanime d'*Assan Hali*, ton Grand-Pere, qui ayant été fait prisonnier par les *Cosaques*, & traité avec une extrême rigueur, un certain *Juif* de la Ville qui le

1647. connoissoit, lui apportoit tous les jours, avec la permission de celui qui le gardoit, autant d'eau qu'il lui en falloit pour se laver, & pour étancher sa soif. Mais un jour le *Juif* venant avec sa charge ordinaire, n'eut pas plutôt mis le pied sur la porte de la prison, que le Geolier, ou par malice, ou par folie, répandit la plus grande partie de l'eau, & défendit en même tems au *Juif* d'en apporter d'autre de tout ce jour-là.

Le *Juif* entra avec l'eau qu'il avoit de reste, & la donna au prisonnier, qui se prépara d'abord à se laver, comme ont accoûtumé de faire les *Musulmans*. Le *Juif*, voyant cela, lui dit, qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour se désaltérer; & lui apprit là-dessus ce que le Geolier avoit fait. „ Je vois bien, „ répondit le Vieillard, qu'il y a peu d'eau, mais qui „ boit ou mange avant que de s'être lavé, souille „ son ame, & ne mérite pas d'être mis au rang des „ vrais Croyans. Il vaut donc mieux mourir de soif, „ que de violer la Loi qui a été apportée du Ciel, „ & transgresser les traditions de mes Peres". Celà dit, il se lava, & se resigna à la volonté de la Providence.

Ne te trompe point, Cousin, par de vaines opinions, & ne te laisse point seduire par les hypocrites. Fai comme l'Aspic; bouche les oreilles aux artificieux conseils des Hérétiques. Les Naturalistes disent, que ce petit serpent, sentant par je ne sçais quel instinct de la Nature, que le Magicien va prononcer des paroles qui l'enchanteroient s'il les entendoit, met une oreille en terre, & bouche l'autre de sa queuë, afin de rendre le charme inutile.

N'aye point de commerce avec ceux qui tâchent à te détourner de la simplicité de la foi & de l'obéïssance que tu dois à l'Apôtre de Dieu. Sans eau il n'y rien de pur sur la terre. Cet Element a une vertu en soi que tu ne sçais point. L'eau est le troisième des Principes vivans: c'est le taber-

nacle

nacle des vents, le Sérail des esprits de la généra- 1647.
tion, le théâtre des merveilles: c'est enfin ce qui purifie tout ce qui a vie sur la terre

Tu sçais que pour pourvoir aux besoins du Prophete & de son Armée, l'intelligence & la parole fut donnée à une Fontaine d'*Arabie*, qui lui ayant promis de le suivre jusques au lieu de son repos, fit un canal au travers du désert. & suivit pas à pas les troupes du Fidèle jusqu'à *Medina Talnabi*. Que celui donc qui se soûmet à la volonté de Dieu, ne manque jamais d'eau, sans laquelle la vie même seroit à charge, & plutôt un mal qu'un bien.

Cependant tu parles avec mépris de l'eau, & tu dis qu'il est tout-à-fait indifférent de s'en servir, ou de ne s'en servir pas, si ce n'est pour boire; ne faisant ainsi aucune différence des avantages que nous tirons de cet Element, & de l'usage que les bêtes en font. En combien d'endroits de l'*Alcoran* le saint Prophete ne parle-t-il point de la bonté de Dieu, qu'il fait consister en ce qu'il nous donne de l'eau fraîche & non salée? Combien célèbre-t-il la sagesse & la misericorde de la Providence, de ce qu'elle forme des nuées pour humecter les lieux arides & infertiles? Tu ne peux pas ignorer qu'un des éloges du Paradis est, qu'il y a des jardins où coulent une infinité de ruisseaux. Mépriseras-tu apres cela un don si saint & si précieux, sans lequel la terre & le Ciel, les hommes & les Anges, ne joüiroient pas d'un bonheur parfait.

Apprens des *Indiens* Idolâtres, ces Barbares qui n'ont jamais entendu parler du Livre de gloire; apprens, dis-je, à faire cas de cet Element sanctifié. Ils font des centaines de lieuës pour aller se baigner dans les eaux du *Gange*. Les *Brachmanes* remplissent certains vaisseaux de ces torrens incorruptibles & purs, & transportent cette inestimable liqueur jusques aux dernieres extrêmitez de ce vaste Empire. Ils font quelquefois de compagnie deux-mille lieuës de chemin à pied, chacun portant sa charge de cette

1647. précieuse liqueur, pour suppléer aux besoins de ceux qui demeurent si loin de ce fleuve. Des Princes & des Grands achetent souvent une bouteille de cette eau deux-cens Sequins, ou huit-cens Roupies. Cependant, nonobstant tout cela, ces Princes mêmes ne mourroient pas contens d'eux, s'ils n'étoient allez au moins une fois en la vie à ce célèbre fleuve, & ne s'y étoient baignez pour effacer leurs péchez.

Que l'exemple de ces Infidèles, cher Cousin, te fasse rougir de ton impieté, & t'oblige à pratiquer indispensablement les purifications. C'est le moyen d'avoir un esprit sain, & un corps vigoureux. Et cela étant, l'Ange de ta nativité ne fuira point ta personne. Adieu.

LETTRE XXII.

Au Kaimakam.

De la Cruauté d'un Général Turc *à l'égard d'un Ecclésiastique Chrétien. De la Vénération que les anciens* Mahométans *avoient pour les Os de* Scanderbeg. *De la Générosité de* Porsenna.

La défaite des *Venitiens* & des *Morlaques* en *Bosnie* est venuë jusqu'ici. Cette nouvelle ne m'est point désagréable : mais je souhaiterois que notre Général eût usé de sa victoire avec plus de modération. Les Chrétiens l'appellent barbare, sauvage, Diable incarné, & le chargent de malédictions ; parce qu'ayant fait prisonnier un Capitaine des *Morlaques*, il l'a fait écorcher tout vif, & ensuite empaler. Ce Capitaine étoit homme d'Eglise. Il s'appelloit *Etienne Sorich* ; & pour honorer son zèle & sa fidélité, on lui avoit donné le nom de bon Ecclésiastique.

On

On loue la grandeur d'ame & le courage qu'il a fait paroître dans le combat, & l'on ne parle pas moins avantageusement de la constance avec laquelle il a souffert les tourmens d'une mort si cruelle & si honteuse. Je tremble, quand je songe aux blasphêmes & aux imprécations que ces Infidèles vomissent contre notre saint Prophete & contre tous les *Musulmans*: tant cette cruelle exécution a scandalisé les *Nazaréens*, qui en sont irritez jusqu'à la fureur. Ils sont implacables dans leur ressentiment, & voudroient être damnez, pourvû que les vrais Fidèles le fûssent aussi. 1647.

Que dira notre divin Legislateur? Ou quelle excuse aura notre Général à alleguer, lorsque l'Envoyé de Dieu l'accusera d'avoir rendu la pure foi odieuse à une infinité de gens qui n'en reviendront jamais? On ne regarde pas cette action, comme l'action d'un particulier; mais comme celle d'un homme qui représente la personne de notre auguste Souverain, le grand Protecteur de la Loi qui a été apportée du Ciel. On suppose qu'il a eu sur cela des instructions particulieres de son Maître; & l'on dit conséquemment, que le *Sultan* a autorisé cette cruauté inouïe; & que notre Religion approuve la tyrannie, & permet la plus horrible manière de répandre le sang innocent.

Je ne veux point faire l'Apologie des Infidèles: mais permets-moi de faire celle de la Nature, qui est la mere commune de nous tous. Permets-moi de prendre part à l'honneur de notre sainte profession, qu'on flétrit par un meurtre si inhumain. Qu'avoit fait ce malheureux Capitaine qui méritât une peine si rigoureuse? L'a-t-on fait mourir de cette manière, parce qu'il avoit combattu vaillamment, & fait des merveilles pour la défense de sa Patrie? Il n'avoit fait en cela que ce que tout honnête homme doit faire. Si notre Général avoit été véritablement brave, il eût traité son prisonnier avec les égards dûs à son mérite.

Per-

1647. Personne n'a jamais été plus ennemi des *Musulmans* que le célèbre *Scanderbeg* Roi d'*Albanie*: personne n'a jamais combattu les Armées *Ottomanes* avec plus de valeur & d'avantage. On dit de lui, qu'il ne refusa jamais le combat, qu'il ne fuit jamais l'ennemi, ne plia jamais pour le péril, & ne fut jamais blessé qu'une fois en toute sa vie. Cependant il eut à soutenir des guerres continuelles contre deux de nos Empereurs successivement; défit sept Vizirs, prit toutes leurs munitions & tout leur bagage, & tua de sa propre main en différens combats plus de deux-mille *Mahométans*.

Nos Peres ne se vengerent pas lâchement pour tout cela. Ils eurent au contraire de la vénération pour ce brave Ennemi, & respecterent jusques aux cendres d'une personne si extraordinaire. Ayant après sa mort conquis l'*Albanie*, ils chercherent son tombeau, & y firent leurs dévotions, comme ils auroient fait à celui d'un Prophete. Ils ouvrirent le dortoir du Guerrier défunt, emporterent ses os avec une religieuse solemnité, partagerent entr'eux ces vénérables Reliques, & les d'veloppant d'étoffe de soye, les portoient continuellement sur l'estomac, & les regardoient comme un préservatif contre les disgraces.

Un exemple de si grande vertu devroit faire rougir de honte notre Général. Mais peut-être étoit-il fâché que son Prisonnier fût un homme d'Eglise: un zèle indiscret l'a peut-être porté à faire une action de cette énormité. Toi qui ès la justice même, n'approuveras pas, je m'assure, sa passion sanguinaire, si tu consideres, que les Ecclésiastiques de *Jesus* sont des hommes comme les autres; & que s'ils sont dans l'erreur, c'est leur éducation qui en est la cause. Cela n'empêche pas que plusieurs d'eux ne soient humbles, chastes, sobres & vertueux. S'il y en a d'autres dont les mœurs corrompuës démentent ce caractère, que le crime & la peine soient sur leur tête. Il n'est pas raisonnable que l'innocent souffre pour les fautes du con-

coupable. Le Capitaine des *Morlaques* étoit en réputation d'être dévot & juste, & un brave homme pour la défense de sa Patrie. S'il avoit été pris comme Espion, ou comme Assassin, il auroit dû mourir selon la loi des armes; encore auroit-il été digne de la grandeur *Ottomane* de lui faire grace, comme fit *Porsenna* Roi des *Hetruriens* à *Mutius Scevola.* Ce vaillant *Romain* vint au Camp de ce Prince, à dessein de l'assassiner, & se jetta sur un de ses Capitaines, pensant que ce fût lui-même. Le *Romain* voyant qu'il s'étoit équivoqué, en fut si fâché, que, pour se venger de son erreur, il mit la main qui avoit frappé dans le feu, & l'y tint jusques à ce que la chair fût consumée jusqu'aux os. Le Roi, surpris d'une telle intrépidité, le renvoya sain & sauf, leva le siége de *Rome*, & devint intime ami des *Romains.* Tel est l'honneur que fit *Porsenna* au grand courage de son ennemi, qui avoit voulu l'assassiner. Mais le Capitaine des *Morlaques* n'étoit prisonnier pour rien de tout cela. Il fut pris dans le fort de la mêlée, combattant en galant homme à la tête de son Armée. 1647.

Veux-tu sçavoir pourquoi notre Général a porté la cruauté jusques là? Ce fut uniquement à cause d'une raillerie. Le bruit courut, que quand cet Ecclésiastique nâquit, il étoit par-tout sans peau, & que les Médecins furent contraints de lui en faire une par art. Notre cruel Général, pour se divertir du malheur de cet homme, le fit écorcher tout vivant, & fit en même tems cette inhumaine plaisanterie, *qu'il n'étoit pas juste qu'un homme qui étoit venu au monde sans peau, en sortît avec une peau.* Cela est attesté par deux Gentilshommes qui l'entendirent, & qui furent faits prisonniers avec leur Capitaine, qui le virent exécuté, & qui se sauverent ensuite.

Les *Nazaréens* protestent de venger cette cruauté inouïe sur tous les *Musulmans* qui tomberont entre leurs mains, si ce Boucher, pour me servir de leurs

1647. leurs expressions, demeure impuni. J'ose te dire, que des actions de cette barbarie attirent le juste ressentiment du Ciel sur ceux qui les commettent, & excitent les bêtes mêmes de la terre à faire la guerre à des monstres de cette nature, pour en dépeupler le monde.

Tu sçais l'usage que tu dois faire de cet avis. Je ne prétens pas donner des instructions au second Ministre de l'Empire *Ottoman*.

LETTRE XXIII.

Au Mousti.

Remarques sur le Malheur des Espagnols, *sur la Révolte des* Siciliens, *& principalement sur la Révolution de* Naples. *Il le prie de ne laisser pas manquer le Juif* Nathan Ben Saddi *de Livres de Pieté.*

1648. S'Il y a quelque chose de vrai dans ce que les Astrologues nous disent, que les Astres portent leurs influences sur les Etats de la terre, on diroit que l'*Espagne* est sous un malin aspect.

Il y a long-tems que la Fortune de ce Royaume a commencé de retrogarder. On n'entend parler que de ses pertes par mer & par terre. La révolution de *Portugal*, la révolte de *Catalogne* & du *Roussillon*, la perte d'*Ormus* en *Perse*, & la rebellion de *Goa*, & autres riches Villes de commerce dans les *Indes*, sont des nouvelles venuës à la suite les unes des autres.

Les *Espagnols* ont perdu depuis en *Flandre* plusieurs Villes & Châteaux. Les *François* ont excité un soulevement à *Palerme*. Les prisons ont été ouvertes, & les prisonniers relâchez. Les choses

en

en font venuës si loin, que le Vice-Roi craignant 1648.
qu'on ne voulût se venger des *Vêpres Siciliennes*, a été contraint, pour adoucir la populace, de revoquer les Edits pécuniaires, & non seulement de les annuller pour jamais; mais même d'accorder amnistie générale tant à la populace, qu'aux prisonniers relâchez.

Cet esprit de sédition passa de *Palerme* à *Naples*, & comme un torrent s'y répandit bientôt par-tout. Deux-mille hommes prirent les armes sous la conduite d'un jeune Pêcheur, pour défendre les priviléges des *Napolitains*. J'ai déja envoyé à la Sublime *Porte* la Relation de cette formidable sédition; & je l'ai fait d'une manière à me faire soupçonner de trop de tendresse pour les Infidèles, & de trop de faveur pour les violences d'une Faction. Mais j'espére que tu me disculperas, si tu considéres, que les Gouvernemens des Infidèles ne sont pas à comparer à l'Empire sacré des *Osmans*, qui est de droit divin: parce qu'il a été arrêté par l'Ange, que celui qui possederoit le glorieux Dortoir de l'Envoyé de Dieu, seroit appellé le Souverain de tous les Rois de la terre. Ce seroit donc un crime capital & du premier ordre, d'exciter des séditions dans les Etats de notre auguste Empereur, à qui la domination en a été confirmée pour toûjours par la Patente céleste. Mais les Princes *Nazaréens* sont dans un cas bien différent: ils sont les ennemis declarez de l'Ambassadeur de Dieu, & par conséquent ils n'ont de droit à la Souveraineté, que celui qu'ils acquierent à la pointe de leurs épées. Ainsi, quand ils butinent les autres, & qu'ils s'enrichissent par vols & brigandages, il n'est pas surprenant que le grand Vengeur des crimes, suscite des esprits intrépides pour délivrer leur Patrie de l'esclavage & de ses suites.

Les Curieux ont remarqué dans cette révolution de *Naples* plusieurs circonstances notables; comme, par exemple, que cet évenement fut prédit par un Astrologue long-tems avant qu'il arrivât, nommant

1648. mant même l'année où il devoit arriver. Les feux extraordinaires du mont *Vesuve* furent aussi regardez, il y a quelques années, comme des présages des troubles dont l'Etat étoit menacé: car il plût des cendres sur la Ville de *Naples*. J'ai parlé de cette montagne dans quelqu'une de mes précedentes.

On dit aussi, qu'environ la même heure que *Masaniello*, Chef des séditieux, fut assassiné, on vit un homme en l'air sur l'Eglise Cathédrale de *Naples*, ayant une épée à la main, & la mettant au fourreau. On entendit en même tems une voix qui disoit: *Son travail est achevé, donne-lui repos.*

Il est certain que, tandis qu'il étoit à la tête de cent-mille hommes, certains Princes engagerent par argent sept assassins qui devoient tirer sur lui. Cependant aucune bale ne porta, quoiqu'il n'eût pour toute cuirasse que des filets de pêcheur sur le corps. Il parut visiblement que les bales donnerent en plusieurs endroits, puisque ses habits en étoient marquez, & qu'il fut ébranlé par la violence des coups.

Il y a des évenemens extraordinaires; & l'on diroit que ce jeune Pêcheur fût un instrument dont la Providence voulut se servir, & que le Ciel protegea & lui & sa cause. Il semble à la vérité qu'il en fut enfin abandonné, en ce qu'étant venu à bout d'un si important dessein, il fut assassiné par des gens de son parti. Mais il faut aussi remarquer, qu cela ne se fit qu'après qu'il eut achevé son ouvrage, & lorsqu'il eut outrepassé sa commission. Le manque de sommeil, le grand nombre d'affaires, & l'excès du vin, avoient affoibli sa raison, & l'avoient mit hors du sens. Dans cet état il fit des choses si insupportables, que ses admirateurs mêmes se lasserent de lui. Après sa mort on lui coupa la tête, & on la porta par les ruës au bout d'une pique. Son corps fut traîné dans la bouë; & dès le lendemain la populace, pour faire voir sa légereté, tira son corps de la bouë, où il avoit passé la nuit.

Il

Il fut lavé & embaumé, & transporté avec la tête, 1648.
en grande pompe & cérémonie, à l'Eglise Cathédrale de *Naples*, au bruit des Tambours & des Trompettes, accompagné de plus de deux-mille Ecclésiastiques, qui avoient tous des torches à la main. On lui mit la Couronne sur la tête, & le Sceptre à la main.

Ainsi honorerent les *Napolitains* ce Jeune-homme sans barbe, qui avoit donné lieu en dix jours de tems à une révolution dont à peine y a-t-il d'exemple. Il fut effectivement Monarque absolu durant ce tems-là: & l'on peut dire de lui ce qu'on à dit autrefois d'un Empereur, qu'il n'y eût durant tout le cours de son régne, ni Printems, ni Automme, ni Hyver: car sa domination commença & finit dans la septième Lune.

Je vois par les Lettres que je reçois de *Vienne* de *Nathan Ben Saddi*, qu'il a des scrupules sur la Religion, & qu'il veut bâtir sur des fondemens solides. Je lui ai donné les meilleurs conseils qu'il m'a été possible, & cela de bonne-foi & sans hypocrisie, qui, comme tu sçais, est plus désagréable à Dieu qu'aucun autre péché. J'ai fait un extrait des Archives des *Musulmans*, & le lui ai envoyé avec la généalogie depuis *Ismaël*, fils du Patriarche *Ibrahim*, tirée de notre saint Prophete. J'ai fait cela pour le guérir d'une vieille erreur où sont les *Juifs*, qui se vantent d'être seuls les enfans d'*Isaac*, & par consequent les seuls vrais Croyans. Je n'ai point voulu le convertir par des raisonnemens artificieux, mais je l'ai renvoyé, pour plus grande satisfaction, aux écrits des Anciens. Je lui ai promis des livres de notre Loi, commentez par nos saints Docteurs. Il m'est impossible de tenir parole dans le lieu où je suis, à moins que toi, qui ès le Guide de ceux qui cherchent la vérité, ne secondes mon zèle. Je m'addresse donc à toi, souverain Prélat des Fidèles, en faveur d'un descendant du Frere puîné d'*Ismaël*, mais non en droite ligne.

1648. Ne lui refuse pas tes divines instructions, & lui fourni des livres pleins de lumiere & de raison. S'il en fait une bonne application, il n'en faut pas davantage pour le mettre au rang des *Musulmans*; car il est déja dégoûté de la Synagogue.

Mais si je me suis trop avancé en tâchant d'arracher une ame d'entre les griffes du Diable, reprenm'en selon ta sagesse; car je ne suis qu'un enfant devant toi.

LETTRE XXIV.

A *Mustapha*, Barbier du Grand-Seigneur.

Il lui mande que les Chrétiens se sont vengez de la mort cruelle de l'Ecclésiastique Morlaque, *sur le fils d'*Ali *Sangiac-Bey de* Lippa. *Extravagante vengeance d'un Capitaine* Italien.

PEndant que les *Nazaréens* ont le cœur plein de joye pour les heureuses nouvelles qu'ils viennent de recevoir, je l'ai plein de tristesse du mauvais succès de nos armes. Il me semble que je n'entens parler que de malheurs, & de tristes présages. Il me semble que je vois des nuages épais qui s'assemblent sur la Ville *Impériale*. Mon sommeil est troublé par d'horribles visions : je saute de mon lit, & je porte en marchant la main sur mon épée, comme si j'étois engagé dans quelque péril pressant. Je ne songe qu'à des troubles & à des désordres, à des hennissemens de chevaux, & au bruit des armes que je m'imagine entendre dans les ruës de *Constantinople*. Dieu veuille détourner ces funestes présages.

Le bruit court ici, que *Ali* Sangiac-Bey de *Lippa*,

Lippa, est prisonnier, & que son fils a été fait mourir devant ses yeux d'une mort cruelle & douloureuse, & telle que les tyrans les plus barbares sont capables d'inventer ; car on lui a poussé des épines pointuës entre la chair & les ongles, ce qui cause une douleur insupportable. On l'a mis sur un lit garni de pointes de fer, & on a versé goute à goute du plomb fondu sur toutes les parties de son corps. On a fait ensuite un petit feu, & on l'a rôti peu-à-peu jusques à ce qu'il ait été mort. S'il lui arrivoit de gémir, ou de faire la moindre plainte au milieu de ces cruels tourmens, on le prioit de se souvenir du bon Ecclésiastique *Sorich*, qu'on regarde comme un exemple de constance & de courage, parce qu'il ne versa pas une larme, & ne fit pas même un soupir quand on l'écorcha vif. 1648.

Tu vois que la vengeance a quelque chose de doux, même pour ceux qui n'ayant reçû aucun outrage en leur personne, ne laissent pas d'être touchez au vif de la violence qui a été faite à autrui.. Cela paroît par l'espris des *Italiens*, qui ne reviennent jamais de la haine qu'ils ont une fois conçuë pour leurs ennemis. Leur ressentiment va si loin, que des familles entieres se trouvent souvent engagées d'épouser l'animosité de deux particuliers, qui ont commencé la querelle. Cette passion est bien plus forte en ceux qui ont été publiquement & personnellement outragez. La vengeance d'un certain Capitaine a quelque chose d'extravagant. Averti que son Général avoit débauché sa femme, il fit ensorte de l'avoir seul, & sous ombre d'une promenade à la campagne. L'ayant ainsi dépaïsé, & se voyant seul avec lui, il lui porta le pistolet à l'estomac, & le menaça de le tuer, s'il remuoit pieds ou mains. Alors il lui reprocha ce qu'il avoit fait, d'une manière qui lui fit connoître que sa vie étoit en grand danger. Le Général répondit avec beaucoup d'humilité, avoua son crime, & supplia le Capitaine d'épargner sa vie, lui promettant de l'avancer aux premiè-

1648. premières charges de l'Armée. Mais le furieux *Italien* ne fut pas d'avis de vendre son honneur à si bon marché. Il le força à renier Dieu, & à proférer plusieurs blasphêmes, lui faisant espérer la vie. Et après avoir fait tout cela: *Ma vengeance est complete*, dit alors le Capitaine, *puisque j'envoyerai au Diable & le corps & l'ame*. Cela dit, il lui lâcha le coup & le tua.

Mais j'abandonne ces Infidèles à leurs passions diaboliques, pour te témoigner la part que je prens à la captivité de ton Frere; s'il est vrai, comme on le dit ici, qu'il ait été pris en s'en retournant de la *Canée* à *Constantinople*. Il en coûtera pour sa rançon un millier d'écus au Bacha d'*Alger*.

Adieu, glorieux Bacha. Si tu veux t'élever encore plus haut, aye de la douceur & de la bonté. Dieu bénisse tes entreprises.

LETTRE XXV.

Au venérable Moufti.

Il lui apprend que le Cardinal Mazarin *favorise les troubles de* Naples. *Remarques sur le Duc de* Guise *qui avoit entrepris de secourir les Rebelles. Description de l'Etenduë & des Richesses de ce Royaume.*

TU diras que les *Napolitains* sont des gens bien inquiets, quand tu sçauras qu'il y a eu dans ce Royaume quarante révoltes générales, depuis sa separation d'avec l'Empire *Romain*, dont il étoit autrefois membre; & que dans l'espace de deux ans ces peuples ont eu cinq Rois, tous de differentes Nations.

On

On auroit cru qu'après la mort de *Masaniello*, 1648.
Chef de la derniere révolution, les chaleurs populaires se seroient ralenties, & que les peuples seroient rentrez dans le devoir: mais le violent désir qu'ils ont pour la liberté les a tenus armez jusques à ce que le Roi d'*Espagne* leur ait envoyé la confirmation de leurs privileges.

Cependant *Dom Jean d'Autriche*, qui assiégeoit *Naples* avec une Flote de cinquante Vaisseaux, faisoit un feu continuel de son canon, pendant qu'on tiroit des Citadelles avec la même furie.

Le Cardinal *Mazarin*, qui est toûjours le premier informé de ce qui se passe chez les Etrangers, a eu beaucoup de part à cette rebellion, & a attisé le feu, au lieu de l'éteindre. On ne sçut pas plutôt ici la mort de *Masaniello*, qu'on dépêcha des Couriers à *Rome*, avec des instructions pour l'Ambassadeur de *France* qui reside en cette Cour, par lesquelles on lui ordonnoit d'employer tous les moyens possibles pour fomenter les troubles de *Naples*, & de ne pas laisser échaper une si belle occasion de reduire ce Royaume sous la protection de la *France*.

Tu ne trouveras pas étrange que ce grand genie songe à la conquête de *Naples*, si tu considéres que ce Royaume abonde en toutes sortes de richesses. Son heureuse situation, qui se trouve dans la partie du monde la plus tempérée, contribue beaucoup à cette abondance. Les *Napolitains* ne le cedent à aucun peuple de l'*Europe* pour le courage & pour la valeur. C'est ce qui tente le Cardinal, parce qu'il sçait que les Ancêtres des *Napolitains* d'aujourd'hui firent paroître beaucoup de bravoure dans les guerres de *César* & de *Pompée*, & dans celle des *Romains* & des *Carthaginois*. Ces peuples ne sont pas moins fameux par la vigoureuse resistance qu'ils firent aux *Huns*, aux *Goths* & aux *Vandales*. Ainsi ce Royaume une fois reduit sous la domination des *François*, se-

1648. roit une pepiniere, d'où le Roi de *France* pourroit tirer plusieurs milliers d'hommes, qui le serviroient utilement dans ses guerres.

Outre cela, il lui seroit plus commode de faire delà des invasions dans les Etats du *Pape*, s'il survenoit quelque différend entre ces deux Cours, comme il arrive souvent, au sujet des droits de l'Eglise *Gallicane*, des franchises des Ambassadeurs de cette Couronne à *Rome*, & autres privileges prétendus.

Ces considerations ont obligé l'Ambassadeur de *France*, en consequence des instructions de *Mazarin*, d'envoyer des Commissaires pour traiter secretement avec les *Napolitains*, & leur offrir deux millions d'écus, vingt Galiotes, cinquante-huit Galeres, & autres Vaisseaux. Ils ont accepté la proposition, parce qu'ils étoient las de la Domination *Espagnole*, avides de nouveautez, & même encouragez, parce que les Emissaires leur représentoient les succès des *Anglois*, qui, en se tenant sur leurs gardes, & se servant de la puissance que Dieu & la nature leur avoient donnée pour la défense de leur vie & de leurs libertez, étoient devenus en quelque manière un peuple libre, avoient aboli la Monarchie, & établi une République. Les conseils & les secours du Cardinal *Mazarin* appuyoient ce que les Commissaires disoient aux *Napolitains.* On crioit de toutes parts à *Naples : Vivent la* France *& les* Anglois, *& que les fidèles* Napolitains *maintiennent leur liberté!* L'aveuglement de ce peuple étoit si prodigieux, qu'il ne consideroit pas, qu'en se mettant sous la protection de la *France*, il ne faisoit que changer une servitude pour une autre, étant impossible qu'un Prince étranger puisse garder ce Royaume, & payer tous ses Officiers civils & militaires, comme aussi ceux qui sont sous ses ordres, sans faire gueres moins de dépense que ne montent les revenus : & les *Français* sont aussi propres qu'aucune Nation de l'*Europe* à inventer de nouvelles taxes.

Non-

Nonobſtant tout cela, les *Napolitains* furent enchantez de l'idée de tant d'argent, & autres ſecours qu'offroient les Emiſſaires de la *France*, qui les rendirent la douceur même en leur donnant de belles paroles & de magnifiques promeſſes. Ils envoyerent donc incontinent des Députez, pour prier le Duc de *Guiſe*, qui étoit alors à *Rome*, de venir les proteger, & commander leurs Armées. 1648.

Ce Prince, croyant qu'il étoit généreux de ſecourir les opprimez, & conſiderant en même tems qu'il rendroit un ſervice important au Roi de *France*, en le rendant maître de ce beau & riche Royaume, ne balança pas à paſſer à *Naples*. Il y fut d'abord reçû avec des acclamations infinies : il fut fait leur Général, & ils lui prêterent ferment de fidélité, & après avoir rendu de grands ſervices, il fut enfin trahi, & envoyé priſonnier en *Eſpagne*.

Si la générofité & la valeur de ce Prince, qui entreprit de délivrer les *Napolitains* de la tyrannie de leurs Gouverneurs, l'ont fait louer de quelquesuns; cela n'a pas empêché que d'autres n'ayent trouvé à redire à ſa conduite: car ils ont dit, qu'il n'avoit gueres témoigné de prudence de ſe fier à cette Nation, qui avoit déja ſacrifié deux de ſes Généraux. Après la mort de *Maſaniello* elle élut un autre Général, qu'on appelloit le Prince de *Maſſa*. Ce Prince devint ſuſpect à ce peuple inconſtant, qui lui fit couper la tête.

Il eſt certain qu'il n'y a gueres de fond à faire ſur la populace, dont les paſſions ont leur flux & reflux, & ſont plus impétueuſes que la mer même. Mais un homme brave & généreux compte pour rien les dangers, quand il s'agit de ſervir ſon Prince & ſa Patrie; & c'eſt un martyre glorieux de mourir pour l'un & pour l'autre. C'eſt dans les grandes entrepriſes que ſont les grands périls; & ceux qui craignent de riſquer leur liberté & leur vie pour une bonne cauſe, ſont indignes de porter les armes. Si le Duc de *Guiſe* avoit réüſſi, il auroit été fait

1648. Vice-Roi d'un des plus grands Royaumes de l'*Europe*. On dit qu'il a cinq-cens lieuës de circuit, & qu'il est composé de douze grandes Provinces, de vingt Archevéchez, de cent vingt-sept Evêchez, de trente Châteaux, de mille quatre-cens Baronies, de cinquante-trois Comtez, de quarante Marquisats, de trente-quatre Duchez, & de vingt Principautez. On dit que les habitans de ce Royaume montent à plus de deux millions. Les revenus ordinaires du Roi montent à trois millions d'écus par an, sans compter les dons gratuits que les sujets de cet Etat ont donné à leurs Rois dans l'espace de quarante ans, montant à vingt-huit millions, & à six-cens mille Ducats. Ce Royaume est mouillé par cent cinquante rivieres, sans parler des lacs abondans en toute sorte de poissons, & entr'autres celui qu'on appelle le lac d'*Averno*. Les oiseaux qui volent sur ce lac tombent morts incontinent. Les anciens *Payens* avoient d'étranges idées de ce lac, & c'étoit le lieu où ils avoient accoûtumé de sacrifier des hommes aux Dieux *Infernaux*. On voit près de-là la Caverne de l'une des *Sibylles*.

Ce païs est diversifié par trente hautes montagnes, dont *Donaja* me dit plusieurs choses surprenantes & agréables, car c'est de lui que je tiens la description que je te fais de ce Royaume. Je ne te repéterai point, de peur de t'ennuyer, tout ce que ce *Juif* m'en dit. Je me contenterai de te faire part d'une remarque qui me paroît importante.

Il dit que les corps des trois jeunes Hébreux que le Roi de *Babylone* fit jetter dans la Fournaise, pour n'avoir pas voulu adorer ses Idoles, sont gardez dans une des Mosquées bâties sur ces montagnes. Il ajoute, qu'il n'y a ni œufs, ni chair, ni lait qui ne se corrompent sur la même montagne dans une heure de tems, & qu'incontinent il s'y engendre une infinité de vers. Il parle avec éloge de ces montagnes, dont le sommet est enrichi de vignes, de jardins & de bois, & le pied de très-riches mines

nes

nes d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de criſtal, 1648.
d'albâtre & d'aimant. En un mot, *Donaja*, qui a traverſé ce Royaume, l'appelle le plus fertile païs de toute l'*Italie*, qui paſſe pour le Paradis de l'*Europe*.

Ne crois-tu pas à préſent, venérable Conducteur des Elûs, que le Duc de *Guiſe* eut raiſon de preférer à la ſûreté de ſa perſonne, l'honneur de conquérir un ſi célèbre Royaume? Ne concluras-tu pas plutôt, que la reduction d'un ſi heureux Etat auroit été une expedition digne des armes *Ottomanes*? Il eſt certain que les richeſſes & l'abondance de ce païs, ont tenté plus de Nations qu'aucun autre Royaume du monde, puiſqu'il n'y a pas eu moins de vingt-cinq Nations différentes qui ont eu envie d'en faire la conquête.

L'empriſonnement du Duc de *Guiſe* embaraſſe fort le Cardinal. Il a offert de groſſes ſommes d'argent pour ſa rançon; mais le Roi d'*Eſpagne* rejette toutes les propoſitions de cette nature. On ne doute pas, cela étant, que le Cardinal n'invente quelque choſe pour faire échaper le Duc, ſoit en corrompant ſes Gardes, ou en ſe ſervant de quelque ſtratagême ſecret.

Je ne prens gueres de part aux affaires des Infidèles; mais j'aurois beaucoup de joye d'apprendre qu'on ſonge à racheter *Mahomet Celebi*, qui, comme tu ſçais, n'a pas mal mérité de la Sublime *Porte*. Adieu, ſaint Patriarche, ſouvien-toi de moi dans tes prieres.

1648.

LETTRE XXVI.

A *Abdel Melec Muli Omar*, Surintendant du College des Sciences à *Fez*.

Il parle de la Durée du Monde. Vision d'Omar, Successeur de Mahomet, *d'*Alilet *première Femme d'*Adam. *Que la Terre étoit habitée plusieurs siécles avant* Adam.

TOi qui sçais par revélation les issuës du Paradis & les chemins par où vont & viennent les Anges pour passer du septième Ciel aux autres ; toi qui peux mettre en ordre les Armées des étoiles, & qui sçais comme il faut discipliner celles qui sont vivantes & nombreuses; qui sçais les ordres des Potentats qui campent dans les campagnes de la lumiere, & qui connois les Gardes domestiques du Trône de celui qui est béni éternellement; apprens-moi l'âge du Monde, & le commencement du Tems. Di-moi au juste, si cette puissante machine n'existe que d'hier, c'est-à-dire depuis cinq - ou six - mille ans, comme disent les *Juifs* & les Chrétiens; ou si les années de sa durée ne sont pas au dessus de la supputation.

Les Visions de ton Ancêtre, Lieutenant de l'Envoyé de Dieu, sont venuës jusqu'à nous en langue *Arabique*. Voici comme il y parle. ,, Mon ame ,, fut tout-à-coup comme si elle avoit eu des aîles; ,, un esprit entra en moi, & un vent subtil m'éleva au sommet du mont *Uriel*, où je vis des choses merveilleuses. Je regardai derriere moi, & ,, vis les siécles passez ; & voici, ils étoient sans nombre, ou sans commencement. Je vis les quatre ,, sai-

,, saisons de l'année passant & repassant au tems 1648.
,, accoûtumé. & le soleil n'interrompit point son
,, cours durant l'espace de mille & mille générations.
,, Je comptai un million de siécles; & cependant il
,, ne me parut pas une heure, où l'obscurité se fût
,, emparée de l'abîme de la matière, & où le Fir-
,, mament, qui n'a point de bout, ne fût éclairé de
,, la Lune & des Etoiles. Pendant que je conside-
,, rois ces choses, une main inconnuë me donna à
,, boire une liqueur de couleur d'ambre. Après
,, en avoir goûté, je me sentis une force merveil-
,, leuse, & mes yeux devinrent aussi perçans que
,, ceux de l'Aigle. Un autre vent plus fort que le
,, premier fit élever un nuage, & me transporta
,, sur un lieu extrêmement élevé, & bien plus haut
,, que les plus hautes montagnes. Ce fut-là queje
,, marchai sur l'air, comme sur un pavé de mar-
,, bre. Je fus ravi de ces choses, & l'élevation de
,, mon état me fit oublier que j'étois mortel. Je
,, vis la terre bien loin au dessous de mes pieds,
,, & je la regardai comme un homme qui n'en étoit
,, plus. Elle me parut comme un Globe brillant,
,, & assez semblable à la Lune; mais beaucoup plus
,, grand. Tous ceux qui avoient successivement
,, habité la terre dès sa naissance, passerent auprès
,, de moi, & leurs formes me parurent différentes.
,, Les Centaures passerent les premiers, puis les
,, Satyres; après eux vinrent les Anges, & enfin
,, les Hommes. Pendant que je regardois tout ce-
,, la avec admiration, j'entendois un Voix venant
,, de derriere moi, qui me dit: Ce sont-là les qua-
,, tre Ages du monde & les quatre especes d'Etres.
,, auxquels j'ai donné la terre à posseder. J'ai ex-
,, terminé les trois premiers à cause de leur impie-
,, té: & après que les Hommes auront comblé la
,, mesure de leurs péchez, je ferai sonner la Trom-
,, pette, & tout rentrera dans la caverne du silence
,, & de l'obscurité. Après avoir entendu cette Voix,
,, je me retrouvai en un instant sur la terre, que

1648. „ je venois de voir de fort loin: & ce fut alors „ que je reconnus que j'avois été en extase, &c.

Si je te rapporte cette Vision, venérable Président des Sages *Meridionaux*, ce n'est pas pour t'apprendre quelque chose de nouveau. Je sçais que les Archives de ton College sont remplies de toutes sortes d'excellens traitez, & que les écrits des Prophetes ne te sont point inconnus. Mais je la rapporte pour te demander l'explication d'un si grand mistère, & pour raisonner avec toi sur la durée du monde. J'aurois peu de satisfaction si, en contemplant les diverses beautez de l'Univers, les qualitez des Elemens, la nature des choses vivantes, les vertus des plantes & des minéraux, & la force des corps célestes, j'étois assuré que ces choses n'ont pas toûjours été telles: cette pensée afadiroit mes plus grands plaisirs, si j'étois convaincu que tant de beautez, de richesses & de biens, que le monde visible présente, n'eussent pas été connus pendant des millions de siécles, mais fûssent demeurez cachez dans le sein de l'éternité. Il me semble que c'est avoir trop mauvaise opinion de la bonté de Dieu, & le rendre suspect d'envie, que de dire que pouvant rendre heureuses une infinité de créatures, & faire éclater sa Divinité en ne donnant au tems ni commencement, ni fin; il s'est seulement contenté de fixer sa libéralité à quelques centaines d'années. En effet cette idée ne convient du tout point à l'Etre infini & souverainement parfait.

Que faut-il donc entendre par ces quatre Ages du monde, & par les quatre especes d'Etres qui furent montrez à ce favori de Dieu dans cette sainte Vision? Di-moi, je te prie, grande Lumiere de l'*Afrique*, repugne-t-il à la raison ou à la foi, de croire que la terre a eu des habitans de toute éternité; puisque nos saints Docteurs nous enseignent, qu'elle étoit peuplée avant qu'*Adam* fût créé *? Il n'y a point de *Musulman* qui ait fait le saint Pelerinage, qui

* *Vid. Ric. de l'Emp. Ottom.*

qui n'ait visité la Montagne d'*Arafat*, où *Adam* vit 1648.
sa femme pour la première fois. C'est-là que les saints Pelerins apprennent l'histoire de ce premier Pere du genre humain : c'est-là où ils demeurent convaincus, qu'avant lui la terre étoit habitée par les Anges, qui ayant reçû ordre d'adorer *Adam*, n'en voulurent rien faire, & furent changez en Démons & chassez de la terre. Tu sçais encore, qu'on trouve dans les traditions sacrées, que Dieu donna une femme à *Adam*, dont le nom étoit *Alilet*; & que cette femme étant de la race des Démons, ne voulut pas obéïr à *Adam*. De-là vint qu'ils vécurent dans une discorde continuelle durant l'espace de cinq-cens ans; tant qu'enfin *Alilet* s'envola dans les airs, & abandonna son mari. Sur les plaintes qu'*Adam* en fit à Dieu, il lui envoya trois Anges pour la poursuivre, avec ordre de lui dire, de retourner chez son mari, & qu'elle s'en trouveroit bien; mais que si elle ne le faisoit pas, il mourroit chaque jour cent de ses enfans. Les Anges la poursuivirent, & l'atteignirent sur la mer Rouge, où ils la menacerent de la noyer, à moins qu'elle ne retournât chez son mari. Elle s'en excusa, & leur dit, qu'elle avoit été créée pour faire périr les jeunes enfans. Les Anges la saisirent alors, & pour les appaiser, elle jura par le fond des Enfers, que quand leurs noms seroient écrits sur quelque papier, elle n'auroit pas le pouvoir de nuire aux enfans qui le porteroient. Cela dit, ils la laisserent aller. Dieu étant ensuite touché de la solitude d'*Adam*, lui donna une seconde femme, nommée *Eve*.

Cette tradition confirme la vision du Prophete; & nous ne pouvons pas douter que la terre ne fût habitée avant *Adam*. Or cela étant, pourquoi ne pourroit-elle pas l'être pendant des millions de siécles, aussi-bien que durant le peu de tems que l'ignorance ou l'erreur fixe pour sa durée?

J'ai eu des conversations sur ce sujet avec divers Rabins & Docteurs Chrétiens, gens d'un profond

1648. sçavoir & d'un esprit sublime ; & j'en ai peu trouvé d'exempts des préjugez d'une éducation superstitieuse. Il ont été prévenus dès leur enfance d'une fausse idée des ouvrages de Dieu, qu'ils croyent finis. Ils renferment ce monde visible dans je ne sçais quel cercle : Ils croyent que la matière première est plus ancienne qu'*Adam* de cinq jours, & prennent chacun de ces jours pour l'espace de vingt-quatre heures, durant lesquelles le soleil fait son cours journalier dans le ciel. Ils ne considerent point que, selon leur Bible, il y avoit lumiere & ténèbres, & par consequent jour & nuit, avant que le soleil fût créé. Il est vrai que *Moïse* ne détermine point la longueur de ces jours & de ces nuits : cependant il est dit dans un autre endroit de leur Bible, *qu'à Dieu un jour est mille ans, & que mille ans sont un jour*. Suivant cette explication, *Adam* ne fut créé que plus de cinq-mille ans après le commencement du monde. Néanmoins, quand j'allegue ce passage contre les sages *Nazaréens*, ils s'échapent par de vains subterfuges; & plutôt que de croire l'infinie antiquité du monde, ils contredisent leurs sens & leur propre raison ; ils annullent le témoignage d'un Prophete, renient leur foi, & paroissent des Infidèles démasquez.

Les Chrétiens & les *Juifs* ont corrompu la vérité par plusieurs erreurs : Et nous devons aller plus loin pour connoître la nature dans son origine. Les Eclairez de Dieu ont toûjours enseigné, que la terre étoit habitée long-tems avant qu'*Adam* parût : Et tous les Sages d'*Occident* croyent, qu'il y a eu au monde une suite de générations durant plusieurs siécles indéterminément.

J'ai un Frere nouvellement venu des *Indes*, qui dit des choses surprenantes de certains livres qu'on ne trouve que chez les *Brachmanes*. Ils sont en une langue que personne n'entend que ces *Gymnosophistes*; langue néanmoins aussi riche qu'aucune autre, & enseignée par régles dans les Colleges. Ces livres

livres contiennent une hiſtoire du monde, qui a, 1648
ſelon eux, plus de trente millions d'ans. Ils diviſent le tems de ſa durée en quatre Ages, dont ils diſent que trois ſont déja paſſez, & une bonne partie du quatriéme. Je voudrois bien qu'on me dît, qui a compoſé ces livres; & quand, & où l'on a parlé cette langue? Les *Brachmanes* l'appellent la Langue ſainte, & diſent que ce fut la premiére qu'on parla dans le monde. C'eſt une choſe étrange qu'aucun Hiſtorien n'ait fait mention d'une Langue ſi divine. Nous avons la Chronologie des langues *Grecques* & *Latines*; nous pouvons dire au juſte en quel tems, & où l'on commença de les parler, quoiqu'aujourd'hui elles ſoient hors d'uſage, & qu'on ne les apprenne que dans les Colleges & Académies. Cela prouve l'antiquité de la langue des *Brachmanes*; puiſqu'elle ne ſe trouve que dans leurs livres, qui ſont, ſelon eux, auſſi anciens que le monde. Si ce qu'ils diſent étoit faux, la fourbe auroit été découverte auſſi-tôt qu'inventée, & les Sages d'*Orient* n'auroient pas manqué de ſe récrier d'abord contre un menſonge ſi manifeſte. Il y a, ce me ſemble, quelque choſe d'extraordinaire dans la prétention de ces Philoſophes *Indiens*, & je ſerois bien-aiſe d'être convaincu de la vérité. Il me ſemble qu'on a une belle idée des perfections divines, de concevoir que ce vaſte & prodigieux aſſemblage d'Etres, émane de la Nature divine, comme les rayons émanent du ſoleil; & qu'il n'en peut non plus être ſeparé, que ces rayons peuvent l'être de cette ſource viſible de la lumiere. Il ne ſeroit donc pas difficile d'expliquer l'hiſtoire de *Moïſe* par les livres des *Brachmanes*, & de concilier les ſix Jours de l'un avec les quatre Ages des autres, puiſqu'un jour peut être un million d'ans, auſſi-bien que mille, par rapport à la Divinité: Et il ſeroit plus raiſonnable & moins contradictoire de croire, qu'après la naiſſance de la matière premiére, il s'écoula pluſieurs ſiécles avant qu'elle fût convertie en cette varieté de

1648. formes que nous voyons aujourd'hui; & que les cinq jours que *Moïse* compte avant la création d'*Adam*, pourroient bien être des millions d'années, durant lesquelles le divin Architecte tira par degrez du gouffre de la matière, le Soleil, la Lune, les Etoiles, les Plantes & les Animaux: ce qui peut servir aussi à éclaircir la vision de ton saint Ancêtre, par laquelle j'ai commencé ce discours.

Adieu, sublime esprit de la Zone *Torride*: Favorise-moi d'une réponse qui m'apprenne ce que tu penses sur cela. Mais si ton silence condamne ma présomption & mon importunité, j'attendrai ta réponse jusqu'à l'année de *Platon*. où, selon la doctrine de ce Philosophe, nous serons tous en vie pour la seconde fois.

LETTRE XXVII.

Au Moufti.

Des Vêpres Siciliennes; *d'une Femme & de sa Fille qui furent trouvées à* Naples *entre quatre murailles, où elles avoient demeuré enfermées dix-sept ans.*

LA derniere fois que je me donnai l'honneur d'écrire à ta sainteté, je t'informai des mouvemens de *Palerme*; je te parlai de la peur qu'avoit le Vice-Roi, que les *François* ne prissent occasion de se venger de la sanglante Tragédie, qu'on appelle par manière de proverbe les *Vêpres Siciliennes*. Si tu ne sçais pas ce que c'est que ces *Vêpres Siciliennes*, je te l'apprendrai en peu de mots.

Il y a environ trois-cens soixante ans qu'il régnoit en *Sicile* un Roi *François*, nommé *Charles d'Anjou*. Il avoit Garnison *Françoise* dans toutes les

les Places de ce Royaume: mais ses Troupes firent tant d'insolences, qu'elles se rendirent odieuses & insupportables aux naturels du païs, qui résolurent pour cet effet de les exterminer. 1648.

Les *François* sont fort licencieux dans leurs conquêtes, & n'épargnent ni les hommes dans leur colere, ni les femmes dans leurs désirs dereglez. Ils ne font point de différence entre les Nobles & les gens du vulgaire, mais ils sacrifient à leurs impétueuses passions tous les égards de l'honneur & de la civilité.

Ils avoient commis en *Sicile* une infinité de rapts & de violences parmi le commun peuple; & souvent ils étendoient leur dureté jusqu'aux personnes de la première qualité. Il leur étoit ordinaire de faire des affronts aux filles & aux femmes en pleine ruë, & de leur mettre la main sous la jupe, sous prétexte de voir si elles n'avoient point d'armes cachées. La femme entr'autres d'un certain Seigneur de *Palerme*, allant faire ses devotions à l'Eglise, fut saisie par les ordres du Capitaine des Gardes, & dépouillée nuë devant tous les Soldats, sous ombre de vouloir chercher certains papiers de trahison qu'on la soupçonnoit de porter sur elle: mais ne s'en étant point trouvé, elle se plaignit de la malhonnêteté du Capitaine, & lui reprocha sa brutalité, d'avoir fait un sanglant affront à une personne de son rang. Lui, faisant semblant d'être fâché de l'indignité qu'on lui avoit faite, lui en demanda pardon; & s'étant retiré avec ses soldats de la chambre où elle étoit, lui laissa reprendre ses habits. Cependant il se trouva amoureux de cette Dame jusqu'à la fureur. C'étoit une très-belle personne. Ayant donc renvoyé ses soldats, il revint à la chambre où elle étoit, & lui fit son compliment; mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen de rien obtenir par la douceur, il prit le parti de lui faire violence.

La chose ne fut pas plutôt connuë de l'Epoux, qu'il brûloit d'en tirer vengeance: & ayant mis le

1648. feu sous le ventre aux *Siciliens* Nobles, & autres, il fut convenu secretement, que le jour d'un certaine fète, lorsque les cloches sonneroient d'un son égal, tous les *Siciliens* prendroient les armes, & massacreroient tous les *François* de l'Isle. Cette conjuration fut conduite avec tant de secret, que les *François* furent tous égorgez au jour marqué, avant que d'en avoir eu la moindre connoissance.

J'ai oublié de te parler dans ma précedente d'un crime infame, découvert dans les derniers mouvemens de *Naples*. Comme on couroit les ruës, brûlant les Bureaux, & les maisons de ceux qui avoient contribué à grossir les impôts, on entra dans la maison d'un certain Notaire, ou homme écrivant pour le public, qu'on leur avoit représenté comme une personne qui avoit eu beaucoup de part à ces injustes impôts. L'homme fut saisi, & l'on commençoit à porter ses meubles en pleine ruë pour les y brûler. Comme on demenageoit un apartement qui étoit du côté des jardins, on entendit un cri comme celui de femmes effrayées. On s'apperçût que cette voix venoit au travers de la muraille dans la chambre où étoient les seditieux : Ils chercherent la porte pour y entrer; & n'en trouvant point, ils percerent la muraille, & trouverent deux femmes à qui les cheveux pendoient jusqu'aux talons, & à qui les ongles étoient devenus comme les serres d'un Aigle. Interrogées combien de tems elles avoient été-là, & pourquoi, la plus âgée répondit: „ Le Maître de cette maison est mon frere. Mon pere mourant, le chargea par son testament de me donner six-cens Ducats pour ma subsistance, parce que mon mari étoit mort. Mais mon frere, au lieu de me rendre la justice qui m'étoit dûë, nous renferma moi & ma fille que vous voyez, entre ces murailles, où nous avons demeuré dix-sept ans, n'ayant eu de ce cruel que du pain & de l'eau pour toute nourriture.

La

La populace, irritée outre mesure, pendit le Notaire, & donna tous ses biens à cette veuve & à sa fille : action d'une équité exemplaire, faite par des mutins, & qui n'auroit pû se faire selon les loix, le crime n'étant pas capital & n'allant pas jusqu'à perdre la vie, quoiqu'au jugement de tout le monde ce malheureux méritât la mort. C'est une seconde raison pour faire voir que ce soulevement est l'ouvrage de la destinée, & que *Masaniello* n'a été qu'un instrument dont Dieu s'est servi. 1648.

Je t'obéïs souverain Prélat, avec un zèle sans condition, & j'ai de la venération pour l'idée de ta sainteté. Aye la bonté de prier Dieu pour moi, afin que, pendant que je condamne les barbares cruautez des *Nazaréens*, je ne me rende point coupable de la même injustice.

LETTRE XXVIII.

Au Kaimakam.

Il lui apprend le sujet qu'il a de s'allarmer des desseins du Cardinal Mazarin *contre l'Empire* Ottoman. *Adresse d'*Osmin *à pénétrer les secrets du Cardinal & des autres Grands.*

LES *Arabes* disent en proverbe : *Il y a plus à craindre d'un seul* Coreis, *que de mille* Bobecks. Tu sçais que ces deux noms étoient deux maisons nobles de la *Mecque*, ennemies jurées de l'Ambassadeur de Dieu. Mais la derniere étoit, comme porte son nom, trop ouverte pour faire rien de considerable contre le saint Prophete ; au lieu que l'autre étoit toûjours dans la reserve, & agissoit secretement.

Tel est le Cardinal *Mazarin*, ennemi caché de l'Empi-

1648. l'Empire *Ottoman*. Il semble que ce grand genie n'ait pas moins d'ambition que son Prédecesseur, qui vouloit passer pour le plus éminent des hommes. Rien ne contentera ce Ministre, à moins qu'il ne renverse toutes les Monarchies du monde qui paroissent faire obstacle à la puissance à laquelle il a dessein d'élever son Maître. Cependant il n'entreprend point de le faire par la force ouverte, parce qu'il sçait bien que cela est impossible: mais il travaille dans les ténèbres, & tâche de ruiner par intrigues les Etats qu'il ne peut subjuguer par les armes. Il a des Agens dans toutes les Cours du Christianisme, & tu ne dois pas être surpris si je te dis, que j'ai sujet de soupçonner qu'il en a aussi à la Sublime *Porte*. Toute l'*Europe* sçait que les dernieres révolutions de *Portugal* & de *Catalogne*, les soulevemens de *Sicile* & de *Naples*, & les révoltes des *Anglois*, *Ecossois* & *Irlandois*, sont en partie l'ouvrage de la politique de ce Ministre: & là-dessus je puis t'en dire plus que chacun n'en sçait.

Osmin le Nain, qui est toûjours des amis de la Sublime *Porte*, trouve moyen d'avoir un libre accès auprès des Grands, & sa petite taille ne leur donne pas peu de divertissement. Ils se font un plaisir, outre cela, de lui proposer des problêmes, parce qu'outre que ses réponses sont spirituelles, il a toûjours le bonheur de se faire admirer & de divertir. Mais leur joye se changeroit bientôt en d'autres passions, s'ils sçavoient que ce petit bouffon n'est auprès d'eux qu'un Espion. Comme *Osmin* ne manque pas d'occasion, il se glisse dans les coins, comme une Araignée, sans qu'on l'apperçoive & qu'on y pense. Il se fourre dans les chambres & dans les cabinets, & y apprend des secrets de la derniere importance. S'il est surpris, caché derriere une tapisserie, ou sous un lit, cela passe pour un mouvement de gayeté dont on se divertit; & pour se tirer d'affaire, il ne manque jamais de repli-

que

que ou de plaiſanterie, qu'il trouve toûjours à point nommé. 1648.

Je lui ai appris un chiffre, dont il ſe ſert pour copier toutes ſortes de lettres, ou autres papiers de conſequence; avec des caractères pour écrire vîte, qui renferment tout un diſcours en un ou deux traits de plume.

Je n'ai trouvé cette méthode que depuis peu; & la première épreuve qu'*Oſmin* en fit, ce fut dans le cabinet du Cardinal *Mazarin*, où il ſe gliſſa ſous le manteau d'une perſonne de qualité, qui vint tout à propos parler au Cardinal. Ce Nain actif, profitant de l'occaſion de cette perſonne qui s'approcha de la table, ſe gliſſa adroitement ſous le tapis qui pendoit juſqu'à terre, où il demeura ſans être apperçu, juſques à ce que le Cardinal s'en fût allé, & qu'on eût fermé le cabinet.

Durant leur conférence, qui ne fut pas fort longue, *Oſmin* entendit le Cardinal qui diſoit à ce Seigneur: „ Un des eſclaves de ce Bacha eſt un *Italien*, qui „ a été autrefois à mon ſervice, & en qui je me „ fie: il fut pris en mer par les *Turcs*, & n'eut „ pas plutôt été vendu à ce Bacha, qu'il me donna „ avis de ſon état, & m'écrivit, me demandant du „ ſecours pour ſa rançon. Je lui promis de le ra„ cheter aux conditions que je vous ai dit; & depuis „ il n'a pas manqué de les bien remplir. Son maître „ a accepté mes *Louis*, & eſt entré dans le parti: „ De ſorte que j'eſpére voir bientôt cette race tyran„ nique exterminée, les *Tartares* exclus de la ſucceſ„ ſion, & l'Empire diviſé par l'épée des étrangers. „ *Ragotzki* eſt le ſeul obſtacle: ce Prince eſt chan„ cellant, & nous ne pouvons prendre aucune con„ fiance en lui. Les Bachas d'*Alep*, de *Sidon*, de „ *Damas* & de *Babylone*, ſont prêts à couvrir de „ leurs Armées les campagnes de l'*Aſie*. Si les choſes „ étoient auſſi ſûres du côté de l'*Europe*, le coup „ ſeroit bientôt donné.

Ils ſe dirent pluſieurs autres choſes qu'*Oſmin* ne put

1648 put diſtinguer, parce qu'ils s'approcherent de la fenêtre, & qu'ils parlerent bas. Mais il en entendit aſſez pour émouvoir ſa curioſité, & l'obliger à faire une plus ample recherche.

Ils ne furent pas plutôt partis, qu'il ſortit de ſa niche, & ſe mit à examiner les papiers qui étoient ſur la table, dans l'eſpérance d'apprendre quelque choſe de plus de cette conſpiration : mais il fut trompé, & ne trouva que quelques lettres des Emiſſaires du Cardinal en *Angleterre*. Ils lui donnoient avis entr'autres choſes, *qu'ils avoient mis le Lion dans les toiles, & ſi bien mis, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il pût jamais s'en tirer.* Je ſuppoſe qu'ils entendoient parler du Roi d'*Angleterre*, que les Rebelles ont confiné dans un certain Château de leur dépendance. *Oſmin* copia quelques-unes de ces lettres, & me les apporta. Je t'envoye la copie d'une qui a été écrite de la part du conſeil des Rebelles d'*Irlande.* Tu verras par-là la part qu'a eu le Cardinal à l'abaiſſement de ces perfides : car comment pourroient-ils autrement lui demander, *l'exécution de la parole de la Reine Régente, qui leur avoit promis de les ſecourir d'hommes & d'argent ?*

Il y en a encore une, datée de cette année, & ſignée de Monſieur de *Bellievre*, Ambaſſadeur de *France* en *Angleterre*: mais *Oſmin* n'a pas eu le tems de la copier, ayant été prévenu par le retour du Cardinal, qui obligea le Nain de ſe recacher ſous la table. Il s'eſt néanmoins ſouvenu de quelques endroits de cette lettre, & me les dit la première fois qu'il me vint voir. L'Ambaſſadeur y donne avis au Cardinal d'un certain Prophete *Allemand*, qui prédiſoit, *qu'il y auroit une grande révolution en* Angleterre, *& qu'un des plus puiſſans Princes d'*Orient *ſeroit dépoſé cette année, & maſſacré par ſes ſujets.* Je prie Dieu qu'il éloigne ce préſage du Sérail. Il informe auſſi ce Miniſtre du bon ſuccès de ſa négociation avec les Officiers de l'Armée des Rebelles. Il y avoit dans cette lettre d'autres endroits obſcurs qu'Oſ-

qu'*Osmin* a oubliez. Mais en voilà assez pour faire voir combien le Cardinal est intriguant, & combien il a de part aux affaires des étrangers. 1648.

J'espére que j'aurai encore occasion de te parler plus au long des autres secrets de ce Ministre. Adieu.

LETTRE XXIX.

A son Frere.

Nouvel éloge du Journal de ses Voyages. Rare exemple da la Charité des Indiens. *Industrie des* Chinois. *De la Conquête de la* Chine *par les* Tartares. *De l'Origine des Nations. Des* Arabes *& des* Tartares *qui n'ont mêlé leur sang avec aucune autre Nation. D'un Canon de* Pekin *qui avoit plus de deux-mille ans.*

PLus j'examine le Journal de tes Voyages, plus j'y trouve de plaisir. Il paroît évidemment que les païs par lesquels tu as passé, ont été pour toi autant d'écoles de sagesse, où tu as appris à te perfectionner, même par les vices d'autrui ; mais beaucoup plus par les vertus. Tu as trouvé, qu'encore que les inclinations naturelles des hommes soient aussi différentes que les divers climats qu'ils habitent, ils ont cependant les mêmes foiblesses. Il y a aussi des vices particuliers à certains païs, qu'il seroit à souhaiter qu'on pût assortir avec autant de vertus. Mais la nature humaine est un terroir fertile, plus abondant en mauvaises herbes qu'en bonnes productions. Cependant il y a des jardins, aussi bien que des déserts : Et tu as remarqué des per-

1648. sonnes illustres par leur bonté, & par les belles qualitez de leur esprit.

J'ai pris un extrême plaisir au rare exemple de générosité que tu rapportes d'un Marchand *Indien*; qui ne se contentant pas de donner l'aumône à tous ceux qui la lui demandoient, ou qu'il sçavoit être pauvres, cherchoit tous les jours occasion d'exercer sa charité; couroit après l'indigent & le malheureux; & par-tout où il remarquoit des caractères de pauvreté, soit sur le visage ou dans la conduite d'un homme, il n'étoit pas en repos jusques à ce qu'il l'eût secouru dans ses besoins, & l'eût rendu heureux, autant que le nécessiteux même pouvoit le désirer. La pauvreté, je l'avoue, est un Enfer sur la terre, & celui qui est atteint de ce mal, souffre à l'avance les tourmens des damnez. Elle obscurcit les vertus les plus éclatantes, & est le tombeau des plus beaux projets : elle prive un homme des moyens d'achever les choses auxquelles la nature l'a rendu propre, & étouffe dans leur naissance les plus nobles pensées. On peut dire, que plusieurs esprits illustres ont été morts parmi les vivans, ou enterrez tout en vie dans l'obscurité de leur condition; esprits si sublimes, que leurs perfections les ont rendus les délices de la Providence, & les compagnons des Anges. Cependant l'indigence de toutes choses les a mis aux yeux du monde au rang des personnes méprisées. C'est à ceux-là que notre divin Législateur nous ordonne de faire des charitez, & nous donne certaines marques pour les reconnoître dans la foule des malheureux. J'approuve d'autant mieux la charité de l'*Indien*, qu'il pratique exactement, ce semble, le précepte que nous donne l'*Alcoran*, de prévenir généreusement les demandes des nécessiteux, & de les solliciter par un excès de bonté d'accepter ce que nous leur présentons. Il vérifia encore en cela le proverbe des *Arabes*, qui disent, *qu'on donne doublement quand on épargne la peine de demander*..

Tu

Tu loues l'induſtrie des *Chinois*, les progrès 1648.
qu'ils ont fait dans les Arts & dans les Sciences; & tu concluſ, que c'eſt un effet de la force de leurs loix, qui obligent le fils de génération en génération à ſuivre le métier de ſon Pere. Je ne ſuis pas de ton ſentiment en cela; car il ſemble que ce ſoit plutôt un obſtacle, qu'un aiguillon à l'induſtrie, de confiner un homme à un métier pour lequel il a de l'averſion. Ce qui plaît au Pere, déplaît ſouvent au fils: Ou ſi cela n'arrive pas, il peut être jetté dans un moule plus délicat, avoir plus de fineſſe pour l'invention, & par conſequent être plus capable de ſe perfectionner dans le métier qu'il aura choiſi. L'eſprit s'anime à proportion du plaiſir qu'il prend; il communique au corps une nouvelle vigueur, & donne, par manière de dire, des aîles à l'ouvrage. De plus, je ne crois pas que ce ſoit tant une remarque que tu ayes faite, qu'une choſe qui t'a été dite par quelques perſonnes du païs, qui ſont les gens du monde les plus ſpirituels; gens qui louent perpétuellement leur politique, leurs loix & leur gouvernement, & qui les propoſent pour modèle à toutes les Nations.

Je t'avoue une choſe dont les *Chinois* ſe vantent avec vérité, c'eſt leur antiquité & leur ſang, qu'ils n'ont point mêlé avec les autres Nations: quoiqu'il y ait apparence que depuis qu'ils ſont devenus la conquête des *Tartares*, ils ont eu le ſort des autres Nations, & ont corrompu leur généalogie par le ſang des étrangers.

Tu partis de la *Chine* avant cette conquête, ou peut-être avant qu'on en parlât; & je ne ſçaurois t'en faire qu'un détail fort imparfait. Les avis que nous avons reçû depuis peu de ce Royaume, ne ſont que des fragmens; car les vaiſſeaux qui apportent ces mauvaiſes nouvelles, ont laiſſé la *Chine* en rumeur & en confuſion. Ils nous aſſurent ſeulement, que les *Tartares* ont paſſé la célèbre muraille qui les ſepare des *Chinois*; qu'après être entrez dans le

païs

1648. païs avec une Armée de fix-cens mille hommes ; ils ont fubjugué les Provinces *Septentrionales* ; qu'ils n'ont trouvé que peu de refiftance, même à *Pekin*, Capitale de l'Empire *Chinois*, que l'Ufurpateur *Lycungz* avoit abandonnée aux vainqueurs ; qu'après avoir emporté tous les ineftimables tréfors du Palais, il s'étoit retiré dans une des Provinces éloignées, & que depuis on n'avoit plus entendu parler de lui. On conjecturoit de-là, qu'il avoit été maffacré par quelqu'un des fiens, en partie à caufe des prodigieufes richeffes, qu'ils avoient partagées entr'eux, & en partie pour fe veengr de la trahifon qu'il avoit faite à l'Empereur, & les maux infinis qu'il avoit attirez à fa patrie.

Avant le départ de ces Marchands, le Kam des *Tartares* avoit été proclamé & couronné Empereur à *Pekin*. Ils difent, qu'il n'avoit pas alors plus de treize ans; alors, c'eft-à-dire la douzième Lune de l'an 1644. Ils ajoutent, qu'ayant fait venir à *Pekin* les principaux Nobles de *Tartarie*, il fe préparoit à pourfuivre fes conquêtes.

Voilà la meilleure relation que nous ayons à cette heure des affaires de cet Empire. Il n'en faut pas davantage pour t'obliger fans peine à croire, que le fang des *Chinois* fe confondra par fucceffion de tems avec le fang des étrangers.

Il ne faut pas chercher l'origine d'un Peuple dans le païs où il habite. Les Royaumes & les Empires les plus renommez ont été fondez par des vagabonds & des fugitifs. Tu n'ignores pas la vafte étenduë qu'avoit l'ancien Empire *Romain* dans l'*Afie*, dans l'*Afrique* & dans l'*Europe* : Cependant cette ville qui s'appelloit la Maîtreffe des Nations, & la Souveraine de l'Univers, fut bâtie par des Bandits, qui vivoient de pillage & de vols, par des profcrits d'*Italie*, gens de la lie du peuple, qui fe raffemblerent de divers endroits fous la conduite de *Romulus* & de *Remus*. Cette ville auroit été le tombeau & d'eux & de leurs deffeins, fi par un ftratagême

tagême judicieux ils n'avoient trompé les femmes des 1648.
Sabins, & ne se fussent assurez par ce moyen de descendans capables non seulement de défendre les Etats de leurs Peres, mais même de les agrandir. Néanmoins, ce peuple d'une race obscure & confuse ne laissa pas de se vanter dans la suite d'être descendu de maisons nobles & anciennes; & il n'y eut point de nom dans les siécles suivans plus venérable que le *Romain*.

Sans sortir du grand & formidable Empire des *Osmans*, nous trouvons que la transplantation des Colonies *Scythiennes* en jetterent les premiers fondemens: De sorte que, pour avoir la Généalogie des *Turcs*, il ne faudroit point foüiller les Archives des *Grecs*, dont ils occupent à présent le païs; mais il faudroit aller chercher jusqu'au-delà du Mont *Caucase*, examiner les frontieres des *Palus Méotides*, & tirer leur Généalogie de la *Chersonese*. Quelles révolutions ne sont point arrivées en *Asie* & en *Afrique* depuis l'assomption de l'Envoyé de Dieu en Paradis! Où trouverons-nous aujourd'hui quelques restes des anciens *Sarrazins* & *Mammelucs*? Le puissant Empire des *Ottomans* a englouti tout cela. Ainsi une Nation chasse l'autre, & il s'est fait un mêlange si général de sang étranger par la conversion d'une infinité de Nations différentes à la foi *Ottomane*, qu'il est bien difficile de sçavoir, si nos Ancêtres étoient *Scythes*, ou *Persans*, *Juifs*, ou *Grecs*: S'ils étoient des Montagnes, ou des Vallées, des Forêts ou des Plaines.

J'excepte de cette régle générale les *Arabes*, mes compatriotes, qui semblent approcher le plus de la maniére de vivre des *Tartares*; les uns demeurant dans des Tentes, & les autres dans des Chariots; toûjours en mouvement, & toûjours heureux, en ce qu'ils ne sont pas exposez aux rigueurs d'un hyver froid, ni aux brûlantes chaleurs de l'été; mais changent de terroir & de climat, à mesure que les saisons de l'année varient; étant par ce moyen toûjours assurez d'un Printems fleuri, ou d'un Automne mode-

1648. moderé & fertile. Ils n'ont jamais été subjuguez, ni chassez de leur délicieux païs, & n'ont jamais confondu leur sang avec celui des étrangers. Les *Chinois* l'emporteroient sur toute la terre pour la pureté du sang, sans les invasions de leurs ennemis puissans & victorieux.

Les *François* disent, que les *Chinois* avoient l'usage des Canons & de l'Imprimerie, plusieurs centaines d'années avant les *Européens*. Mais les *Allemans* prétendent avoir l'honneur de cette invention.

Tu confirmes le sentiment des premiers, en me disant que tu as vû quelques Canons de *Pekin*, sur lesquels étoit gravée en caractères *Chinois* la date de leur âge, qui alloit à plus de deux-mille ans.

J'aurois beaucoup d'autres choses à te dire, cher *Pesteli*; mais la poste m'oblige à me presser de finir; à quoi contribue beaucoup aussi un extrême abattement & langueur d'esprit, dont j'ai été persécuté sans relâche depuis le retour de cette Lune. Cet Astre est à présent sur son déclin, & j'espére aussi que ma maladie tire à sa fin. L'influence qu'il semble que cette Planete a sur moi, me fait conclure que je suis Lunatique: Nous le sommes tous, les uns plus, les autres moins. Il n'y a pas plus d'apparence que la cause du flux & reflux de la mer est le voisinage & le mouvement de cette Planete, qu'il y en a que notre constitution varie à mesure qu'elle paroît de mois en mois.

Celui qui a créé la lune & les étoiles, non sans avoir égard au genre humain, nous donne une sagesse, qui nous mette en droit de commander aux Astres.

LET-

****

LETTRE XXX.

A l'Aga des Janissaires.

De la fameuse Victoire de Lens, *gagnée par les* François. *Des Troubles de* Paris. *Discours du Roi au Parlement. Emissaires employez par* l'Espion *pour fomenter la sédition publique.*

LE Duc de *Châtillon* est arrivé ici depuis six jours de l'Armée de *Flandre*. Il apporte les nouvelles d'une victoire signalée, remportée par le jeune Prince de *Condé* dans les plaines de *Lens*. Le combat fut donné le 20. de la Lune passée. Les *François* ont mis les *Espagnols* dans une déroute générale, leur ont tué trois-mille hommes sur la place, fait six-mille prisonniers, & enlevé toute l'Artillerie & tout le bagage; & pour couronner la journée, ont aussi pris *Lens*.

Quoique la Fortune favorise ainsi au dehors les armes des *François*, elle ne laisse pas d'empoisonner leurs affaires domestiques: tout semble présager une guerre civile. Le Parlement traverse la Cour, & s'attribue le pouvoir des anciens *Ephores* de *Lacedémone*. Il veut contrôler l'autorité du Roi, supprimer ses Edits, lui faire rendre compte de ses dépenses; & sous prétexte de reformer la Cour, Messieurs du Parlement veulent s'ériger en Précepteurs de leur Souverain. D'un autre côté, le Cardinal *Mazarin*, le Duc d'*Orleans*, & les autres Grands, font tout ce qu'ils peuvent pour dissoudre les assemblées de ce Sénat. On fait accroire au jeune Roi, que ce n'est régner que précairement lorsqu'un Souverain est obligé de recevoir la loi de ses Sujets; lui inspirant ainsi dans sa tendre jeunesse les maxi-

1648. mes avec lesquelles ils voudroient qu'il gouvernât quand il sera en âge.

Il y a un homme du Parlement, qu'on nommé Monsieur *Broussel*, l'un des grands Conseillers, ennemi juré du Cardinal *Mazarin*, & passant par consequent dans l'esprit du peuple pour un bon compatriote. Il est d'un tempérament furieux, & de peu de capacité. Son zèle pour la liberté publique lui tient lieu de mérite, & lui a acquis l'estime de la populace. Il s'est mis à la tête des séditieux.

Cet homme fut arrêté en revenant de l'Eglise Cathédrale, où l'on chanta hier le *Te Deum*, pour la victoire qu'on vient de remporter en *Flandre*. Il y a des gens qui croyent que cette heureuse nouvelle a enhardi la Cour à enlever au peuple son amitié, son Idole, & un homme, en un mot, du courage duquel il espéroit le remede à tous ses maux. On peut dire qu'il seroit, ce semble, plus sûr d'enlever dans les Déserts *d'Arabie* les petits d'une Lionne; car les Chefs de faction n'attendoient qu'une pareille occasion pour mettre tout en feu. Le mauvais succès de la Cour, en cette occasion, fait voir qu'il est dangereux d'irriter la multitude. Nous avons été en un moment dans une confusion générale; on a vû les Bourgeois sous les armes, les boutiques fermées, les chaînes des ruës tenduës, & toutes les avenuës du Palais barricadées. La populace couroit les ruës, menaçant de ruiner le Cardinal & ceux de son parti. Le Parlement a été forcé de se rendre le messager des factieux, & de porter leurs demandes, ou plutôt leurs commandemens à la Cour, qu'on menaçoit aussi en cas de mauvais succès; car on protestoit unanimement de ne quitter les armes, qu'après que le Conseiller seroit relâché.

La Reine a paru d'abord inexorable, & a renvoyé ces Sénateurs avec refus & mépris, les félicitant de leur nouvelle dignité d'Huissiers de la populace. Le jeune Roi, fâché de voir ainsi l'autorité Royale profanée

fanée par ses sujets, fronça le sourcil, & regardant 1648.
les Sénateurs, il leur dit d'un ton de majesté & de
„ mépris: „ Sera-ce toûjours la coûtume, Messieurs,
„ que vous traversiez ainsi la minorité de vos Rois?
„ Ou croyez-vous que, tout jeunes que nous som-
„ mes, nous soyons incapables de sentir ce que
„ sentent les autres hommes, que vous veniez ainsi
„ usurper insolemment nos droits? N'accusez point
„ la populace, & ne la faites point servir de cou-
„ verture à votre sedition. Je connois les auteurs
„ de ces troubles, & je trouverai le tems de leur
„ faire sentir la grandeur de mon ressentiment. Ne
„ vous imaginez pas que je ne porte cette épée que
„ pour l'ornement, ajouta-t-il, en y portant la
„ main, ou que le sang de mes illustres Ancêtres
„ ait dégeneré dans mes veines, ou s'y soit rendu
„ grossier. Allez; dites à vos séditieux, que le
„ Trône de *France* est aujourd'hui occupé par un
„ Roi, qui, tout jeune qu'il est, a un esprit & une
„ mémoire qui dureront plus que son enfan-
„ ce". Cela dit, il leur ordonna de se retirer de devant
lui.

Nonobstant tout cela, le peuple menaça d'enlever par force son Conseiller, s'il n'étoit relâché dans deux heures.

Il y avoit plus de cent-mille hommes sous les armes; & cette émotion populaire seroit devenuë un soulevement dangereux, si, au retour des Sénateurs, la Reine s'étant renduë aux conseils du Cardinal *Mazarin* & du Duc d'*Orleans*, & s'étant souvenue des terribles effets qu'avoit produit à *Naples* la sédition de *Masaniello*, n'eût fait relâcher le prisonnier. Il fut conduit chez lui en triomphe, la nuit passée, par une foule infinie de gens, qui faisoient retentir l'air de cris & d'acclamations.

On dit ici, que le Prince de *Condé* reviendra promptement à *Paris*. La Cour & les factieux se promettent de nouveaux triomphes du retour de ce Prince.

1648. Durant ces émotions je ne manque pas de faire mon personnage, & d'entretenir à grands fraix un certain nombre d'étrangers qui dépendent absolument de moi. Ils se mêlent dans la foule, & fomentent sous main la haine du peuple contre le Cardinal *Mazarin* & contre la Cour. Ils se répandent par la Ville comme des Mouches dans le fort de la chaleur, & font cent contes pour animer les peuples. Je n'épargne point la dépense pour ruiner le Cardinal. Ce pernicieux esprit ne cede en rien à *Richelieu*, son Prédecesseur, & il n'est pas moins actif que lui pour brouiller les Etats étrangers: témoin les révolutions de *Portugal*, de *Catalogne*, d'*Angleterre* & de *Naples*. Il a eu la principale part à tout cela; & il a toûjours la tête pleine de projets pour agrandir les Etats de son Maître. Les grands pogrès des armes de la *France* en *Allemagne*, en *Flandre*, en *Italie* & en *Espagne*, ne lui ont rien laissé qui soit digne d'occuper son esprit, que la destruction de l'Empire des *Osmans*.

Erbimilia vient m'apprendre toutes les heures les progrès de mes *Mirmidons*, & il agit au dehors durant ces troubles, pendant que je suis obligé de demeurer dans ma chambre. Je suis du sentiment de *Demosthene*, qui s'étant refugié dans le Temple de *Pallas*, & mis à genoux devant l'autel de cette Déesse, pendant que les *Athéniens* étoient en rumeur, lui parla de cette sorte: „ J'ai recours à ta „ protection, ô *Pallas*! Mets-moi à couvert contre „ les terribles effets de l'ignorance, de l'envie & de „ l'inconstance; car je n'aime point la societé des „ Hiboux, des Dragons & des Peuples.

Cependant, soit que je demeure dans ma chambre, ou que j'en sorte, sois assuré, illustre Préfet de la Ville *Impériale*, que je partage mon tems entre les vœux que je fais pour le *Grand-Seigneur*, & les services que je lui rends.

LET-

LETTRE XXXI.

A *Achmet Beig.*

*Il lui donne avis de la mort d'*Uladiflas *Roi de* Pologne, *pour lequel la Cour de* France *étoit en deuil: Il lui apprend auffi la mort du Duc de* Baviere. *Des Campagnes des* François *en* Flandre. *D'un Combat naval entre les* François *& les* Efpagnols. *Conjuration contre le Czar de* Mofcovie.

CEtte Cour eft en deuil à caufe de la mort d'*Uladiflas* Roi de *Pologne*, pendant que les Politiques exercent leurs conjectures fur la prochaine élection. Les partifans de la maifon d'*Autriche* voudroient le Prince *Charles* pour Succeffeur; & les *François* font pour le Prince *Cafimir*, qui a été autrefois leur prifonnier.

Le Duc de *Baviere* eft auffi mort. On dit qu'il eft mort de chagrin, de voir fon païs expofé aux infultes d'un ennemi victorieux, après la défaite entiere de toutes fes forces.

Le Prince de *Condé* a pris *Ypres* en *Flandre*, & l'Archiduc d'*Autriche* s'eft rendu maître de *Courtray*, fans tirer l'épée, ou fans tirer un feul coup de canon. Le Maréchal de *Rantzaw* a voulu furprendre *Oftende*, mais fon coup a manqué. Ses troupes qu'il faifoit venir par mer, n'ont pas été plutôt embarquées, qu'il s'eft élevé une violente tempête, qui à fait échouer tous fes vaiffeaux à terre. La nombreufe Armée des ennemis l'a incontinent enveloppé; de forte que ne pouvant échaper, il a été fait prifonnier avec toutes fes troupes.

Les nouvelles de la mer font, qu'il y a eu combat

1648. entre le Duc de *Richelieu*, qui commandoit la Flote *Françoise* qu'on envoyoit au secours des Rebelles de *Naples*, & *Dom Jean d'Autriche* Amiral d'*Espagne* sur cette côte. On ne sçait pas encore quel a été le succès de ce combat. Il y a pourtant des gens qui jugent que la victoire a demeuré aux *François*; & ils se fondent sur ce que le Cardinal *Mazarin* avoit, par avis d'un Charpentier *Indien*, fait enduire d'alun tous les Vaisseaux *François*, & les avoit mis par ce moyen à couvert des insultes des Brûlots. Les *Espagnols* se servent beaucoup de ces Brûlots dans leurs combats de mer. Ils apprirent des *Anglois* à leurs dépens, combien ces Vaisseaux font de mal, lorsqu'ils perdirent autrefois leur formidable Flote qu'ils avoient nommé l'*Invincible*, & avec laquelle ils se proposoient de conquérir cette Isle.

La Poste a apporté de *Catalogne* des nouvelles qui font plaisir aux femmes & aux amis des troupes qui sont en ces quartiers-là. Le Maréchal de *Schomberg* a taillé en piéces l'Armée *Espagnole*, & pris *Tortose* d'assaut, où le soldat a trouvé pour plus de quinze-cens-mille livres de butin.

Il est venu un Courier de *Suede*, avec nouvelle qu'il s'est découvert en *Russie* une terrible conspiration contre la vie du *Czar*. La plupart des Grands de *Moscovie* étoient engagez dans cette conjuration : Leur dessein étoit de changer la forme du Gouvernement, & de diviser ce puissant Empire en plusieurs Principautez, dont chacun des conspirateurs devoit avoir partie. On étoit convenu que tous ces Princes obéïroient à un Chef, qui seroit élû par le reste à la manière des *Allemans*. Ils avoient pour cet effet traité secretement avec les *Tartares*. *Morosoph*, premier Ministre d'Etat, & le Chancelier *Nazari*, étoient de la conspiration. Tu seras peut-être fâché de la destinée de ce dernier, qui te fit des honnêtetez extraordinaires lorsque tu étois à la Cour de *Moscovie*.

Banaanoph, fils du Patriarche de *Moscou*, découvrit cette conspiration au Grand-Duc, & lui apprit les

noms

noms des Conspirateurs. Le lendemain il les fit venir sous divers prétextes au Palais, où il les fit tous tuer, & jetter leurs corps aux chiens dans les ruës de la Ville. 1648.

Les *François* disent d'étranges choses de Sultan *Ibrahim*. Je souhaite que tout aille bien à la Sublime *Porte*. Si tu souhaites la même chose, ne t'en ouvre qu'à tes amis; car on regarde quelquefois comme une trahison les plus innocentes pensées d'un homme. Adieu.

LETTRE XXXII.

Au Moufti.

Il semble approuver la Déposition de Sultan Ibrahim *&c. Il blâme l'attentat qu'il avoit commis sur la Veuve de Sultan* Amurath, *& l'enlevement qu'il avoit fait de la Fille du* Moufti. *Continence de* Scipion *l'*Africain. *Stratagême du Philosophe* Athenodore. *Il sollicite le* Moufti *de faire traduire les Historiens* Grecs *&* Latins.

TEs venérables Lettres m'ont été renduës sûrement, & m'ont apporté des lumieres & des consolations. J'ai baisé & ouvert avec un très-profond respect les écrits qui contiennent les sacrées instructions du Vicaire de Dieu. J'ai lû avec horreur le catalogue des crimes énormes du *Sultan*, les passions excessives d'un Empereur *Musulman*, & la profanation du Trône fondé sur la justice. Tu as prévenu les allarmes d'une conscience trop scrupuleuse, en m'assûrant, „ que c'est une maxime fondamentale de „ notre Loi, que tout le monde généralement, sans „ distinction de naissance ou de qualité, est obligé „ de comparoître devant le Tribunal de la justice de „ Dieu; & que ceux qui n'obéïssent point à la Loi, „ ne

1648. ,, ne ſont point *Muſulmans* : & que ſi l'Empereur ,, même eſt de ce nombre, il doit être déposé.

Cela a entierement raſſuré ma conſcience, parce que c'eſt une déciſion qui vient d'un homme, de la ſentence duquel il n'y a point d'appel ſur la terre. J'obéïrai donc inceſſamment à tes ordres, & je ferai ſans retardement ce que tu m'as commandé.

Qui peut condamner la juſte indignation de la Veuve de Sultan *Amurath*, qui, pour défendre ſon honneur, menaça ſon Souverain de lui plonger le poignard dans le ſein ? Mais la vertu de ta Fille a été incomparablement plus éminente : car ſe voyant incapable de reſiſter à la violence de ſon puiſſant Raviſſeur, & ayant été forcée, elle ſe ſeroit poignardée elle-même comme une autre *Lucrece*, ſi le *Sultan* ne l'avoit prévenuë. Quelle flétriſſure à la race des *Oſmans* ! Quelle indignité contre notre ſainte Loi, & contre le premier Patriarche de la terre ! Il y eut quelque choſe de plus grand & de plus noble dans la continence de *Scipion* l'*Africain*. Après qu'il eut fait la conquête de *Carthage* la neuve, on lui amena une fille d'une admirable beauté, choiſie d'entre les autres priſonnieres. Il ne voulut jamais la toucher, & la fit rendre à ſes parens telle qu'elle lui avoit été préſentée, diſant à ceux qui étoient autour de lui : ,, Si j'étois un particulier, ,, je contenterois ma paſſion aux dépens de l'honneur de cette aimable fille ; mais il ne ſeroit pas ,, bienſéant qu'un Général d'Armée donnât un ſi ,, mauvais exemple, ni qu'un Conquérant devînt la ,, conquête de ſa priſonniere.

Mais il ſemble que Sultan *Ibrahim* s'accommodoit mieux du caractère d'*Auguſte* Empereur *Romain*. On a dit de ce dernier, qu'il n'avoit jamais épargné de femme dans ſa paſſion dereglée ; & qu'il n'avoit pas plutôt jetté les yeux ſur quelque belle Dame, que, ſans s'embaraſſer ſi ſon Epoux étoit de la première qualité, il envoyoit inconti-

nent

nent ſes Officiers, avec ordre de la lui amener, ou 1648.
par amour, ou par force.

Le Philoſophe *Athenodore*, qui étoit parfaitement bien auprès de ce Prince, ſe ſervit d'un plaiſant moyen pour retirer ſon Maître de ce vice. L'Empereur ayant un jour envoyé une chaiſe à une certaine Dame de la maiſon des *Camilles*, maiſon fort populaire & fort reſpectée à *Rome*; & le Philoſophe craignant les funeſtes conſequences qui pourroient s'en enſuivre, prit les devants, ſe rendit au Palais de cette Dame, & l'avertit de la piéce qu'on vouloit lui faire. Elle s'en plaignit à ſon mari, qui, tout tranſporté de colere, menaça de poignarder les Officiers de l'Empereur quand ils viendroient querir ſa femme. Mais le ſage Philoſophe les appaiſa tous deux, & demanda ſeulement un des habits de cette Dame, qui ne lui fut pas refuſé. Il le mit incontinent, & après avoir caché une épée ſous ſes robes, il monta en chaiſe ainſi traveſti. Les Officiers, qui ne ſçavoient rien de la choſe, le menerent à l'Empereur. Ce Prince, avec un empreſſement proportionné à ſa paſſion, courut ouvrir la chaiſe lui-même. *Athenodore*, tirant tout-à coup ſon épée, ſauta ſur lui, & dit: „ C'eſt ainſi qu'on „ auroit pû te maſſacrer. Ne quitteras-tu jamais „ un vice qui t'expoſe à tant de périls? La jalouſie „ & le reſſentiment auroient pû mettre en ma place „ un Aſſaſſin ainſi déguiſé. Mais j'ai ſoin de ta „ vie. Que ceci te ſoit donc un avertiſſement". L'Empereur ſçut bon gré au Philoſophe de ſon ſtratagême, lui fit préſent de dix talens d'or, le remercia de ſa juſte remontrance, & commença dès ce tems-là à ſe corriger des plaiſirs criminels, & à vivre avec plus de vertu.

Tu vois, ſaint Prélat, qu'en liſant les Hiſtoires des Anciens, on peut en tirer des exemples utiles, & y faire de bonnes remarques. J'ai toûjours les Oeuvres de *Plutarque*, celles de *Tite-Live* Hiſtorien *Romain*, & celles de *Tacite*, qui a laiſſé à la poſte-

1648. rité les Annales de ce formidable Empire. Il seroit fort à souhaiter que les Ecrivains *Musulmans* travaillassent à traduire ces Histoires en *Arabe* ou en *Turc*. Par ce moyen les vrais Fidèles que Dieu a destinez à la conquête du monde, seroient instruits de tout ce qui s'est passé de mémorable dans les siécles précedens. Quelques-uns de nos *Sultans* ont eu la curiosité d'avoir les écrits de *Plutarque* traduits en langue *Turque*, telle que les *Ottomans* la parlent familierement. Il y a d'autres mémoires qui ne sont pas moins dignes du travail d'un habile Ecrivain. Si tu veux faciliter un ouvrage si profitable, tous les vrais Fidèles t'en auront obligation. Mais qui suis-je pour me mêler de donner des conseils au grand-Pere des vrais Croyans? Il n'y a point de connoissance & de sagesse dont ton esprit ne soit éclairé. Tu as peut-être des raisons que je ne comprens pas, qui te détournent d'une pareille entreprise. Je me couvre donc la bouche de poussiere, & je me tais.

Pour ce qui est de la derniere révolution, je ne dois point disputer contre la volonté de mes Supérieurs. Quoi qu'il en soit, les nouvelles de cette Tragédie me sont moins de chagrin, puisque toi, qui ès l'Oracle des *Musulmans*, as jugé à propos de déposer Sultan *Ibrahim*, ayant eu sur cela le conseil & le consentement de sa propre Mere, de *Mahomet* Bacha, & de l'Aga des Janissaires, qui sont après toi les deux plus habiles hommes de l'Empire.

Que reste-t-il, si-non de prier pour la longue vie de Sultan *Mahomet*? Je prie Dieu de le conduire & de le conseiller de manière qu'il ne fasse jamais rien capable de lui attirer une destinée aussi malheureuse que celle de son Pere.

1648.

LETTRE XXXIII.

A *Chiurgi Muhammel*, Bacha.

Conclusion de la Paix de Munster. *Troubles de* Paris. *Le Duc de* Beaufort *se sauve du Château de* Vincennes.

LEs Ministres des Princes *Nazaréens* ont enfin conclu la Paix à *Munster*. Ils ont été six ans à se disputer sur des bagatelles. C'est ce que font presque toûjours les Chrétiens, même dans les affaires les plus importantes. Le traité fut signé le vingt-quatre du mois passé. Ce fut alors que tous actes d'hostilité cesserent par tout, si ce n'est chez les *Espagnols* & chez les *François*, dont les différens n'ont pû être ajustez dans ce traité général des Puissances Chrétiennes.

Il n'est pas que tu n'ayes déja entendu parler des troubles de cette Ville. Il semble que tout est pacifié & tranquille. Mais ce n'est peut-être qu'une tréve, à la faveur de laquelle les deux partis prennent haleine, pour recommencer ensuite avec plus de violence. Cette Ville est extraordinairement riche, & prodigieusement peuplée, & peut mettre en une heure de tems cent-mille hommes sous les armes. Le Parlement & le peuple sont bien unis, & par consequent mieux en état de prêter le collet à la Cour. Les Marchands vivent comme de petits Rois, & ont tant de richesses, qu'ils sont remplis d'orgueil & d'ambition. La Cour se tient dans la reserve, & se contente de songer aux moyens de ruiner la faction, & de maintenir l'autorité Royale. La Reine Régente est résoluë & sévère; cependant elle se laisse emporter aux conseils de douceur que lui donnent le Cardinal *Mazarin* & le Duc d'*Orleans*.

1648. Au commencement de ce Régne je donnai avis aux Miniftres de la *Porte*, que le Duc de *Beaufort* avoit été mis prifonnier au Château du bois de *Vincennes*, qui eft un des Palais du Roi. Ce Prince s'eft échapé, & vient en cette Ville. Les Factieux le regardent comme un zèlé Compatriote, & font réfolus de le proteger aux dépens de leurs vies & de leurs biens.

Si tu ès encore fain & vigoureux, tu ès heureux. Pour moi, je déchois tous les jours, & je ne m'en inquiète point, parce que je fens qu'à mefure que je decline, c'eft un pas que je fais vers l'éternité. Auffi je ne prens ni reftaurans, ni ne confulte les Médecins. Je me laiffe mourir peu-à-peu, & je meurs avec plaifir, parce que je me prépare tous les jours à me mettre dans l'état où doit être un homme, qui eft fur le point de s'envoler dans une région plus heureufe.

LETTRE XXXIV.

A *Dinet Gou.*

Il fe plaint de l'injufte Procedé de ceux qui avoient confpiré contre Sultan Ibrahim, *qu'il ne veut pas diffamer après fa mort; & avoue qu'il avoit diffimulé en écrivant au* Moufti *fur ce fujet. De la Statuë d'un fameux Luteur, laquelle tombant tua un homme, qui par envie vouloit la démolir. De la Devife de la Bague de* Platon.

1649. JE ne fuis point furpris d'apprendre que Sultan *Ibrahim* ait été dépofé, & étranglé. C'eft ce que je craignois depuis long-tems. Les remuans Janiffaires

faires ruineront l'Empire *Ottoman*. Je ne suis pas 1649.
surpris non plus que sa Mere ait eu part à sa chûte. Elle avoit un double motif d'y donner son consentement ; c'est-à-dire l'ambition & le ressentiment. Elle a toûjours voulu dominer, & n'a jamais pû voir de bon œil la résolution avec laquelle le *Sultan* faisoit ses affaires sans la consulter, ou du moins sans suivre ses conseils. De plus, elle n'avoit jamais pû oublier sa disgrace, & la mort de l'*Armenienne* qui fut cause de son exil.

Mais je suis surpris & fâché d'apprendre, que le *Moufti* ait eu part à une si noire Tragédie. Aurons-nous désormais le front de reprocher aux Chrétiens, leurs fréquentes trahisons & le meurtre de leurs Rois ? Il leur sera aisé de nous dire par retorsion, que le suprême Patriarche de notre Loi est entré dans le secret des Rebelles, a conspiré contre la vie de son Souverain, l'a fait déposer, & ensuite étrangler.

Quant à l'Aga des Janissaires, je suis persuadé qu'il est plutôt entré dans la conspiration par les puissantes raisons & par les belles paroles du *Moufti*, que par aucun dessein de s'engager volontairement dans des crimes auxquels il n'a, ce semble, aucun penchant. D'ailleurs il ne pouvoit pas refuser d'entrer dans la conjuration après que la proposition lui en avoit été faite, à moins que de se résoudre d'en être la première victime, & d'être massacré lui-même, pour empêcher que les autres Conjurez ne fûssent découverts. Cependant son devoir & son honneur auroient dû l'emporter sur toutes les autres considerations ; & il auroit mieux fait de mourir serviteur fidèle, que de vivre après être tombé dans un crime si sale.

Quoi qu'il en soit, je ne sçaurois approuver leur trahison ; & quelques grands que fûssent les vices du *Sultan*, ils n'étoient pas en droit de l'en punir. Il ne devoit rendre compte de ses actions qu'à Dieu ; & en détrônant celui que la Providence divine avoit


CHARLES I.
ROY D'ANGLETERRE.

morts; mais à regarder comme sacrez ceux qui avoient passé à l'Immortalité. *Platon* avoit fait mettre cette Devise sur un Anneau: *Il est plus aisé de provoquer les morts, que de les appaiser après qu'on les a une fois provoquez*; voulant faire entendre par-là, que les ames des morts sont sensibles aux outrages qui leur sont faits par les vivans. 1649.

Cela m'oblige à fuir la médisance, & principalement à l'égard des morts. Si je n'ai pas beaucoup de louanges à donner à Sultan *Ibrahim*, que ses vices au moins demeurent ensevelis dans un éternel oubli.

Je ne cours aucun risque de t'écrire ainsi franchement, parce que je suis bien assuré de ta fidélité. Au reste la mort, qui est le pis qui pût m'arriver, en cas qu'on vînt à sçavoir ce que j'ai dit, ne me seroit point fâcheuse, me venant sur-tout de la part d'un ami. Adieu, cher *Dinet*.

LETTRE XXXV.

A *Danecmar Kesrou*, Cadilesquer de *Romanie*.

Remarques sur la mort de Charles I, *Roi d'*Angleterre. *Ce que dit le Cardinal* Mazarin, *lorsqu'il reçut les premières nouvelles de cette horrible Tragédie. Des méchans Principes de* Machiavel.

LOrsque je t'écrivis que les *Ecossois* avoient vendu leur Roi aux Rebelles d'*Angleterre*, il étoit aisé d'en prédire les consequences sans revélation. Quand les Monarques Souverains deviennent la marchandise des Factions, leur sang en est ordinairement le prix. Il n'y a gueres d'exemples que des Princes ayent été emprisonnez par leurs sujets, &

1649. ne soient pas morts d'une mort violente. Ceux qui ont porté la trahison jusqu'à se saisir de la personne de leur Souverain, ne peuvent jamais reculer sans danger, ou du moins leur crime leur fait accroire qu'ils ne le peuvent pas. Les remords de ce qu'ils ont déja fait, les obligent à persister dans leur méchanceté; & le peu d'espérance qu'ils ont de sauver leur vie, leur fait conclure, qu'il est nécessaire de dépouiller le Prince de la sienne, parce que, comme ils l'ont offensé, ils appréhendent qu'il ne leur pardonne jamais un si impudent essai de trahison.

Mais la manière dont les *Anglois* s'y sont pris pour faire mourir leur Roi, est si singuliere, que l'Histoire ne nous parle de rien de semblable. Ces Infidèles ont surpassé tout ce qu'il y a jamais eu de perfide, soit pour concerter leur parricide, soit pour l'exécuter. Ils se sont surpassez eux-mêmes, & ont surpassé leurs premiers desseins.

Les Traîtres ont accoûtumé de faire mourir secretement un Monarque déposé, ou par le poison, ou par l'assassinat, soit par respect pour le sang Royal, soit pour ôter toute sorte de moyens aux fidèles sujets de sauver leur maître. Mais ces barbares se sont résolus d'insulter publiquement leur Prince, de braver tout l'Univers par une telle infamie, & d'achever leur trahison avec pompe. Ils ont érigé un nouveau Divan, ou Cour de judicature, composée des plus infames Traîtres. Ce fut-là qu'ils firent dans les formes le procès à leur Souverain, par une Loi dont eux-mêmes étoient les auteurs: ils le condamnerent comme Tyran & comme Traître, & lui firent enfin couper la tête devant son Palais, à la vûë d'un grand nombre de ses sujets, afin qu'il parût par-là, que leur dessein n'étoit pas tant de faire mourir leur Roi, que de détruire la Monarchie, & de triompher de ses ruines.

As-tu jamais entendu parler, vénérable Juge des

Fi-

Fidèles, d'une trahison si hardie? Toute l'*Europe* 1649.
est surprise d'une action si monstrueuse Le Cardinal *Mazarin* même, qui a conduit en *Angleterre* une trame que *Richelieu*, son prédecesseur, avoit commencée, a témoigné de l'horreur lorsqu'il a reçû les premières nouvelles de cette Tragédie; horreur que je ne regarde pas comme un artifice de sa Politique. pour éblouir le monde, mais comme une preuve de ses véritables sentimens: car il est trop généreux pour donner son approbation à un procedé si barbare, quoiqu'il soit question d'un Prince qui n'est pas de ses amis.

On lui entendit dire l'autre jour, *que, pour se venger du meurtre de ce Roi, il embarasseroit les Rebelles d'*Angleterre, *plus qu'il n'avoit embarassé leur Souverain.*

Cela ne fut pas dit si secretement, que je n'en eusse avis une heure après. Car mes propres oreilles ne sont pas les seules que j'aye à *Paris*, attentives aux intrigues de ce Ministre. Il lui sera difficile à l'avenir d'écrire ou d'agir dans son cabinet même, sans que j'en sois incontinent informé.

Quoique j'observe les mouvemens de cet ennemi, & que je fasse tous mes efforts pour rendre inutiles les projets qu'il fait contre l'Empire *Ottoman*; je ne puis néanmoins le blâmer dans le cœur, de travailler comme il fait à la gloire de son maître, & de faire en même tems le personnage d'un fidèle serviteur & d'un habile Politique.

Comme il aime sa Patrie, & qu'il a de l'attachement pour l'Eglise, dont il est une des principales Colomnes, il favorise les Factions en *Angleterre*, & nourrit les mécontentemens des capricieux *Anglois.* La douleur qu'il a de la mort de ce Roi fait voir évidemment, qu'il n'avoit pas assez d'aversion pour lui, pour avoir eu dessein de le faire mourir sur un échafaut; & que son but n'étoit seulement que de l'humilier, & de le reduire aux termes d'avoir de la complaisance pour la Monarchie *Françoise.*

En

1649. En disant ceci, je suppose, que le regret que le Cardinal témoigne en cette occasion soit un regret sincere : mais qui sçait quand les Politiques agissent ou n'agissent pas de bonne-foi ? Je suis bien assuré, que pendant que ses Emissaires travailloient à brouiller cette Nation, il promit à la Reine fugitive de secourir son Epoux d'hommes & d'argent contre les mêmes Rebelles avec lesquels il entretenoit une correspondance secrete, & pour lesquels ses coffres étoient actuellement ouverts.

La plupart des Politiques de l'*Europe* sont infectez des maximes d'un fameux Ecrivain qu'on nomme *Machiavel*. Ce Casuiste des Politiques leur a appris à ne faire scrupule de rien, pourvû qu'ils puissent parvenir par ce moyen aux fins qu'ils se proposent, n'y ayant rien, selon lui, de malhonnête, que ce qui ne réüssit pas. Cette Politique a degeneré chez les *Nazaréens* en fourbe & en lâcheté ; & ce qui passoit autrefois à juste titre pour une vertu nécessaire au gouvernement du monde, passe à présent pour un vice, dont les Proscrits, les Avanturiers, & les Pirates mêmes se font une honte.

Dieu, qui a voulu que la terre fût habitée par les Anges long-tems avant la création d'*Adam*, & qui les en chassant ensuite à cause de leur méchanceté, en fit autant de Démons, & mit les hommes en leurs places, fasse par sa bonté que les crimes énormes des mortels n'irritent point sa colere, & ne l'obligent point à exterminer les hommes, & à rétablir les Démons dans leurs premières habitations.

1649.

LETTRE XXXVI.

A *Mahomet*, très-illuſtre Vizir *Azem.*

Il le félicite ſur ſa haute Dignité; lui repréſente le tort qu'on lui fait, & demande ſa protection.

JE te félicite d'être ainſi parvenu à la première dignité de l'Empire toûjours victorieux. C'eſt ton tour d'être aujourd'hui élevé juſques au haut de la roue. Cette roue eſt dans un mouvement perpetuel: prens donc garde à ne point t'oublier dans une ſi haute élevation. Conſidere que tu ne t'ès ainſi avancé que par la chûte de ton prédeceſſeur, & que tu n'as aucun juſte ſujet de croire que le coup qui l'a frappé ne te touchera point.

Je ne ſuis point un diſeur de bonne fortune, & je ne voudrois pas être aſſez incivil pour prédire du mal à mes Supérieurs. Mais ceux qui ſont dans les Charges éminentes ont beſoin de gens qui leur repréſentent fidèlement ce qu'ils ſont. Un grand Roi de là *Grece* ſe faiſoit dire par un Page tous les matins à ſon reveil: *Souvien-toi, ô Roi, que tu ès mortel.*

Cet exemple, grand Miniſtre, me ſervira d'Apologie, & te portera à me pardonner la liberté que je prens de te parler comme je fais. Tu peux voir par-là que je ne ſuis point flateur.

Il eſt certain que toutes les choſes ſublunaires hauſſent & baiſſent comme les eaux: & quoique les hommes ſoient quelquefois heureux, il leur arrive ſouvent des contre-tems qui les jettent tout d'un coup d'un état riant dans un état triſte.

J'ai fait l'expérience de ce que je dis, moi qui ne ſuis qu'un enfant en comparaiſon de toi. Mais

la

1649. la destinée & le hazard font pour les petits aussi bien que pour les grands. Les Vers n'ont pas moins d'obstacles à surmonter dans leur état rampant, que les Aigles qui volent au plus haut de l'air.

Je fus arraché du berceau & des bras de ma triste Mere. Je dis triste, car elle avoit deux raisons de l'être. Elle avoit perdu son Mari, & elle se voyoit reduite à la cruelle nécessité de perdre son enfant. Néanmoins cette separation anticipée fut avantageuse pour moi, & consolante pour ma Mere. La suite de ma bonne Fortune l'obligea d'abandonner sa solitude, & de me suivre à la Ville *Impériale*, où de veuve qu'elle étoit elle devint épouse d'un *Grec* de fort bonne humeur. Mais comme la destinée avoit résolu de me faire faire un autre personnage, la Providence voulut, que des délices du Sérail, & de l'honneur de servir le plus grand Monarque de l'Univers, je tombasse dans une cruelle captivité, & que je fusse honteusement reduit à être Esclave d'un Barbare Infidèle. Je trouvai moyen de me remettre en liberté, & je suivis les Académies où j'étudiai. Je ne veux point me vanter d'avoir fait des progrès dans mes études: mais tu sçais qu'à mon retour à *Constantinople* mes Supérieurs me crurent capable de servir la *Porte* en ce lieu. C'est ainsi que la Providence se joue des mortels, & qu'elle les mene au travers des labyrinthes de cette vie avec je ne sçais quelle méthode bizarre & enveloppée en apparence.

Si j'ai bien rempli mon devoir, j'en appelle à tout le monde; néanmoins je ne puis plaire à personne. Chacun sera mon Juge, & prononcera sentence contre moi; & je crois qu'il y en a qui seroient volontiers les exécuteurs de la sentence. Cela me jette quelquefois dans une si profonde tristesse, que je me joins à mes ennemis, & me condamne moi-même sans sçavoir pourquoi. Il est certain, dis-je, que tant de personnes sages & penétrantes ne peuvent pas toutes avoir tort, & moi seul

seul raison: il faut nécessairement qu'elles ayent remarqué en moi des défauts, que je n'ai pas remarqué moi-même. Je suis sans contredit préoccupé, & je n'ai jamais changé l'ordre du Valet d'*Esope*. Un moment après je regarde ces considerations comme de pures productions de ma mélancolie: & après avoir examiné ma conduite avec plus d'exactitude, je me trouve innocent des choses dont je suis accusé. Néanmoins, pendant que je travaille ainsi à justifier mon integrité auprès de mon grand Maître, je retombe dans ma tristesse, & je dis, qu'il faut indubitablement que j'aye offensé en quelque manière Dieu & son saint Prophete; puisqu'ils permettent que je sois persécuté par les envieux, & obligé de rentrer en moi, afin que faisant ainsi une fréquente recherche de la cause de mes malheurs extérieurs, je puisse découvrir les crimes secrets que je puis avoir commis contre le Ciel; crimes, ou que j'ai commis par inadvertance, ou que j'ai oubliez. 1649.

J'ai alors mille scrupules d'avoir menti, & juré faussement, quoique le souverain Arbitre de la Loi m'ait donné dispense pour tous ces péchez. En un mot, je ne sçais quelquefois que penser: & n'étoit que la commission que j'exerce en ces quartiers est accompagnée de quelque bonheur, je conclurois souvent, ou que Dieu m'a maudit, ou que les hommes m'ont enchanté; & que le Ciel ou l'Enfer concourt à mes afflictions.

Mais tout cela peut être l'effet des fumées d'une rate mal disposée: & il se peut faire que celui qui juge tout le monde avec tant d'indulgence, me juge avec plus de douceur que je ne me juge moi-même, ou que je ne juge les hommes mes compagnons. Il est la bonté & la clémence même. Les péchez que nous commettons par foiblesse ne sont à ses yeux que comme les petits atomes qui paroissent le matin dans les rayons du soleil, qui tout innombrables qu'ils sont, disparoissent au souffle du moindre vent.

Je

1649. Je dis ceci par rapport à toi & à moi : par rapport à toi, entant que tu disposes souverainement de la vie & de la mort sous les ordres du *Grand-Seigneur*: par rapport à moi-même, entant que je me regarde comme un homme que les mal-intentionnez ont choisi pour être la victime de leur malice, & qui se jette aux pieds de ta Grandeur pour implorer ta protection. Mes ennemis employent toute leur adresse pour me perdre, & profitent de toutes les occasions qui se présentent pour l'exécuter. Comme ils n'ont pû me faire condamner par ton Prédecesseur, ils espérent de te le faire faire par leurs faux rapports. Cela m'oblige à user de précaution pour ma défense, & j'espére que je préviendrai par cette humble supplication les effets de leur malice.

Imite la nature divine, & ne sois point sévère à remarquer les peccadilles & les petits manquemens de ton Esclave. Si je deviens infidèle ou traître, je ne demande point de grace.

Celui qui est souverainement bon & misericordieux, qui a été le premier au monde, & qui y demeurera le dernier, le Seigneur du Paradis, te fasse autant de biens que je pourrois t'en souhaiter durant l'espace de mille ans, & te donne place dans le lieu plein de rivieres, qui tirent leur source du sein du rocher de l'éternité.

LET-

1649.

LETTRE XXXVII.

Au Kaimakam.

Des nouveaux Troubles de Paris. *De l'Emprisonnement du* Juif Echimilia. *Cela oblige l'*Eſpion *à quitter ſon logis, & à ſe cacher.*

CE Royaume, qui paroiſſoit tranquille depuis quelque tems, eſt encore en trouble. Les mécontentemens particuliers des uns, & l'ambition des autres, ont encore mis tout le monde ſous les armes. Cette Ville eſt bloquée par l'Armée du Prince de *Condé*, qui n'eſt que de retour de *Flandre*. Le Roi, la Reine, le Cardinal *Mazarin*, & toutes les autres perſonnes de la Cour, ſont à *Saint-Germain* en *Laye*, où ils ſe ſont rendus de nuit. Un départ ſi bruſque a encouragé les ſéditieux, & leur a fourni en même tems de nouveaux ſujets d'accuſation contre le Cardinal *Mazarin*, qui leur a, diſent-ils, enlevé leur Souverain. Le Parlement l'a déclaré ennemi du Gouvernement. Il leve des troupes avec toute la diligence poſſible, & il fait amas de proviſions, comme s'il devoit ſoutenir un long ſiége. Divers Princes & Seigneurs ſe ſont rendus dans la Ville, après avoir abandonné la Cour; & entr'autres le Prince de *Conti*, frere du Prince de *Condé*. Les *Pariſiens* cependant ont ſi peu de confiance en lui, qu'ils ſe ſont aſſurez de ſa ſœur comme d'un ôtage pour la fidélité du Prince. Mais leur précaution n'eſt pas dans ſon lieu; car ſa déſertion eſt réelle, & a été cauſée par des démêlez ſurvenus entre lui & ſon frere aîné.

On dit, que le Cardinal *Mazarin* a réſolu de quitter le

1649. le Royaume, pour éviter par ce moyen l'orage qui le menace de toutes parts.

La Reine a envoyé des ordres aux Colonels qui font fous le commandement du Maréchal de *Turenne*, pour les obliger d'abandonner ce Général, qui s'eft, dit-on, declaré pour le Parlement, & leur a fait offrir en même tems, qu'elle les recevroit à fon fervice.

D'un autre côté, les *Parifiens* tâchent de fortifier leur parti, en députant à tous les Parlemens de *France*, pour les prier de fe joindre à celui de *Paris*.

Les Compagnies que les Bourgeois de cette Ville ont levées, portent fur leurs drapeaux pour devife, NOUS CHERCHONS NOTRE ROI.

Cependant l'Archiduc d'*Autriche* eft fur les frontieres du Royaume à la tête d'une Armée de vingt-mille hommes; & il fait faire au Parlement de fréquentes propofitions de paix.

Comme j'étois prêt à fermer ma Lettre, on m'eft venu dire que le *Juif Echimilia* a été arrêté, & mis en prifon à *Saint-Denis*, Place qui eft entre les mains du Roi. Je n'ai pû apprendre la caufe de fon emprifonnement; mais je foupçonne que c'eft parce qu'il fut vû dans la premiére émotion avec la populace de *Paris*: De quoi j'ai donné avis dans la Lettre que j'ai addreffée à l'Aga des Janiffaires.

Je fuis tellement furpris de ce malheureux accident, que j'ai mille penfées différentes. Je ne fçais quelles mefures prendre pour ma propre fureté. Si les papiers d'*Echimilia* font faifis & examinez, il faut abfolument que je fois découvert: & fi je le fuis, & que je demeure en Ville, je ne puis éviter la prifon. Quoiqu'il femble que dans la conjoncture préfente on foit ici affez à couvert des infultes de la Cour; cependant l'averfion qu'on a pour les vrais Croyans, & la découverte d'une commiffion de l'importance de la mienne, fufpendroient les animofitez

mositez intestines ; & je serois indubitablement, ou livré à la Cour, ou envoyé à la *Bastille*. Si je sors de la Ville, j'ai encore plus à craindre ; car tous les passages sont étroitement gardez par de gros détachemens des troupes du Roi. Cela m'a fait d'abord résoudre de différer la conclusion de cette Lettre, en attendant que j'aye pourvû à ma sûreté ; & cela d'autant plutôt, que je suis persuadé qu'il est impossible de faire rien sortir du Royaume sans être découvert. Mais ayant été informé qu'il partoit un Courier que le Parlement dépêchoit à l'Archiduc d'*Autriche*, & craignant de n'avoir à l'avenir, ni plume, ni ancre, ni papier, j'ai derobé quelques momens du peu de tems que j'ai eu à penser à moi-même, pour te donner avis de ce facheux contre-tems. 1649.

J'ai écrit en même tems à *Nathan Ben Saddi* à *Vienne*, pour l'avertir de ne me plus écrire jusqu'à nouvel ordre. J'ai mis toutes ces lettres entre les mains d'un homme fidèle, qui, pour n'être pas découvert, les a fait coudre dans les talons de ses souliers. Il va sous la protection du Courier.

Je n'ai qu'autant de tems qu'il m'en faut pour te dire, que je quitte mon logis dès cet instant : Mes livres & mes autres meubles sont déja empaquetez, & les porteurs sont prêts à les transporter. Si je sors d'ici sain & sauf, je changerai d'habit & de nom ; & par ce moyen je pourrai me cacher jusques à ce que le dénouement de cette avanture m'ait appris ce que je dois faire.

Adieu, illustre *Kaimakam* ; je t'en dirai davantage une autre fois ; ou, si je ne le fais pas, sois persuadé que je ne suis pas en liberté.

1649.

LETTRE XXXVIII.

A *Nathan Ben Saddi, Juif* à *Vienne.*

*Il lui apprend qu'*Echimilia *avoit été arrêté par ordre du Roi, & lui défend d'écrire jusqu'à nouvel ordre.*

SI tu reçois quelques Lettres de ma part, & que tu ayes encore la liberté de les ouvrir, fai-le le plus promptement que tu pourras: car je crains fort que nous ne soyons découverts en ce lieu. Ton frere *Echimilia* a été arrêté par ordre du Roi. Je ne sçais pas pour certain de quoi on l'accuse, & il n'est pas nécessaire que tu le sçaches non plus. Mais s'il n'a été emprisonné que pour m'avoir rendu quelques services, il n'y a pas long-tems, nous sommes tous perdus. Ses papiers seront visitez, & nos secrets nécessairement découverts. En ce cas nous n'avons rien à espérer, & nous devons nous attendre à tout ce que la fureur & le ressentiment des Chrétiens peuvent exécuter de plus rigoureux. Cet accident me met en grand désordre, & ne me laisse qu'à peine le loisir de songer à me cacher. N'envoye plus à *Paris* jusqu'à nouvel ordre. Nous sommes tous en armes: cette Ville est bloquée par les troupes de la Reine; & je ne sçais pas bien comment me sauver & comment prévenir les recherches qu'ils feront des affaires des étrangers. Mais la destinée, qui préside sur les évenemens humains, me tirera, j'espére, du péril où je suis. Je nous recommande tous deux aux soins de la Providence, & je te dis adieu, comme si je ne devois jamais te récrire: car cela peut fort bien arriver.

1649.

LETTRE XXXIX.

Au *Juif Donaja*, à *Venise.*

Sur le même Sujet, & sur la Tentative qu'on avoit fait de voler le Trésor de Venise. *Relation de la Conjuration de* Tiepoli.

J'Ai à présent un peu plus de relâche que je n'en avois lorsque j'écrivis à ton frere *Nathan*, pour l'informer de l'emprisonnement d'*Echimilia*. J'étois alors plus agité que la septième Sphère. Tous mes mouvemens étoient rapides. J'avançois & je reculois comme les Planetes; mais je n'avois pas, comme elles, le loisir de m'arrêter quelquefois. En un mot, j'ai parcouru tout le Zodiaque de la Politique pour trouver une nouvelle maison, parce qu'il y avoit apparence qu'il ne seroit pas sûr pour moi de demeurer plus long-tems dans celle que j'ai occupée jusqu'ici. A la fin j'en ai trouvé une, où je n'espére rencontrer aucun malin aspect, mais demeurer comme ci-devant fidèlement uni avec le Croissant, derriere la splendeur de laquelle je puis être à couvert des recherches des hommes.

Pour parler plus intelligiblement, je suis toûjours en cette Ville, mais j'ai changé de logis, pour me mettre mieux à couvert de l'orage qui me menace, ce semble, depuis qu'*Echimilia* a été arrêté. J'écrivis hier au *Kaimakam*, & à *Nathan Ben Saddi*, pour leur donner avis de cet accident. Je t'écris par la même voye, n'osant confier mes Lettres à la Poste, tant que ce Royaume sera dans le trouble où il est.

J'ai reçû une lettre de toi, par laquelle tu m'informes, qu'on a voulu voler depuis peu le Trésor de

1649. *Venise*, qui eſt, de la manière que tu en parles, le plus riche & le plus magnifique de l'*Europe*. Si tu avois vû le Tréſor qu'on garde dans l'Egliſe de *Saint-Denis*, qui eſt une Ville près de *Paris*, tu changerois peut être de ſentiment. Mais, ni toi ni moi, ne pouvons pas faire ici des comparaiſons, n'ayant point vû les lieux. Les *Francois* louent le Tréſor de *Saint-Denis*, & diſent qu'il vaut beaucoup plus que celui de *Veniſe*. Mais ils peuvent parler avec partialité, & d'autant mieux qu'il eſt aſſez naturel à chacun de parler magnifiquement de la grandeur de ſa Nation; & que les *Francois* ne le cedent à aucune Nation du monde en fait de vaine gloire. Quoi qu'il en ſoit, c'étoit une grande entrepriſe, & pleine d'une infinité de difficultez & de dangers, de s'être mis en tête de voler les voutes d'une Egliſe, ſituée dans le cœur d'une Ville ſi grande & ſi peuplée, & la dépoſitaire de toutes les richeſſes de la Seigneurie. C'eſt une marque que ceux qui ont fait une entrepriſe ſi périlleuſe, ont de la grandeur d'ame.

Ce n'eſt pas la première fois que les *Venitiens* ont été en danger de perdre ce prodigieux amas de richeſſes. Un pauvre *Grec* trouva un jour moyen de faire un trou ſous terre, & d'entrer dans ces riches caves, d'où il emporta pour deux millions de Sequins en Bijoux. Mais s'en étant ouvert à un de ſes Compatriotes, il fut dénoncé & livré au Doge, qui le fit pendre.

Cette République a été de tout tems fort heureuſe à découvrir les Conjurations, & les autres mauvais deſſeins qu'on a fait contre elle. Je ne ſçais ſi tu as entendu parler de la fameuſe conſpiration de *Tiepoli*, qui, non content de vivre en ſimple Noble, voulut ſe rendre Souverain de *Veniſe*. Il s'inſinua pour cet effet dans les bonnes graces d'une infinité de Bourgeois, auxquels il donna des penſions durant l'eſpace de plus de neuf ans conſécutifs, ſous prétexte d'en avoir beſoin pour ſe venger de certains outra-

ges

ges qu'il avoit reçûs d'un Gentilhomme *Romain.* 1649.
Ils devoient tous courir les ruës en armes, lorsqu'ils entendroient prononcer tout haut le nom de *Ticpoli*, qu'on devoit souvent repéter.

Mais le jour étant venu où il devoit exécuter son dessein, & l'allarme ayant été donnée dans les ruës, une vieille femme se hâta tellement de regarder par la fenêtre de sa chambre pour voir quel étoit le sujet de l'émotion, qu'elle renversa un vaisseau de terre, qui, tombant précisément sur la tête de *Ticpoli*, le tua, & finit par ce moyen la rebellion. Cet heureux accident obligea le Sénat de donner à cette femme, pendant toute sa vie, une pension de mille Sequins par an, qui devoit être payée à perpetuité à ses Héritiers après sa mort.

Ne m'écris point, que tu n'ayes reçû une autre Lettre de moi, qui t'apprenne ce que tu dois faire.

LETTRE XL.

A *Mahummet Hodgia*, Dervis Hermite, demeurant dans la Caverne du Prophete dans l'*Arabie* Heureuse.

Du mépris que les Francs *font des Bêtes. Divers exemples remarquables de la tendresse que les Anciens témoignoient pour les Créatures muettes.*

LEs *Francois*, plus prompts à condamner les autres qu'à se reformer eux-mêmes, blâment les *Musulmans* d'étendre leur charité jusqu'aux bêtes, oiseaux, poissons, &c. Ils se moquent des aumônes que nous faisons aux chiens, aux chats, & aux autres créatures vivantes, & tournent en ridicule la tendresse de ceux qui vont aux marchez, & achetent les oiseaux qu'ils y trouvent à vendre, dans le dessein de

1649. les renvoyer au païs de leur naiſſance, & de leur redonner leur liberté naturelle. Ils diſent, que c'eſt une ſuffiſante démonſtration de pieté de ſecourir les hommes dans leurs beſoins; & que ce n'eſt qu'une hipocriſie inutile de témoigner de la tendreſſe pour les Brutes, qui, ſelon eux, n'ont ni ame, ni raiſon, & qui par conſequent ſont incapables de ſentir les bons offices qu'on leur rend.

Ce ſont-là les accuſations que la bouffonnerie des *Occidentaux* endurcis fait aux généreux *Orientaux*, qui aiment toutes les créatures. Que diroient-ils, s'ils avoient entendu parler de ta pieté héroïque? Car non ſeulement tu proteges & ſecours les créatures qui n'en ont aucun beſoin, mais tu ne manges de la chair d'aucuns animaux, quoique le Prophete même nous ait permis de manger de quelques-uns pour nous nourrir, ſans quoi pluſieurs perſonnes diſent que nous ne ſçaurions vivre. O homme excellent, né pour être la cenſure & la lumiere du ſiécle! Quelle joye ne reſſent point notre ſaint Prophete, de voir l'innocence & la pureté de ta vie! Le tréſor des cieux eſt enrichi par tes bonnes actions, qui ſont une moiſſon fertile de vertus, & les prémices de la pureté de ta nature. Depuis que tu ès deſcendu dans la ſainte Caverne, les Anges qui tiennent regître des paroles des hommes, ne t'ont jamais entendu prononcer une ſillabe qui fût digne de cenſure. Tes penſées raviſſent de joye le cœur de Dieu même. L'Eſprit univerſel, plein d'yeux, qui veille ſur tout l'Univers, s'endormiroit, s'il n'étoit pas réveillé par les puiſſantes vibrations de ton ame ſublime. Tes contemplations ſervent de ſujet pour inſtruire ceux qui aident à former toutes choſes. Sans toi l'Ange du premier mouvement ceſſeroit de tourner dans les cieux les globes lumineux: Les Orbes céleſtes ſe rouilleroient, & toutes les rouës & tous les reſſorts de la nature demeureroient immobiles. O Idée élûë, devant la pureté de laquelle le ſoleil même paroît plein de taches!

taches ! L'esprit humain ne put trouver ton pareil 1649. sur la terre ! Tu ès l'empreinte du cachet des Prophetes, l'ame de l'ame de *Mahomet*.

Si j'ai choqué ta modestie en louant ainsi tes grandes perfections, tu auras la bonté de l'imputer à l'excès de mon affection, qui me fait méconnoître l'humanité. Je voudrois fort imiter la pureté de ta vie. Car en disent les Chrétiens ce qu'ils voudront, je regarderai toûjours l'abstinence comme une vertu divine. J'ai consulté les Sages de l'Antiquité, pour sçavoir ce qui se pratiquoit autrefois, du tems que la nature humaine étoit encore dans son enfance, avant que les mœurs des hommes fûssent corrompues. J'ai parcouru les meilleurs écrits des Anciens, qui sont les Archives de la vérité, où les fables n'ont point de lieu. J'ai cru que tu recevrois agréablement ces mémoires, & c'est dans cette persuasion que je prens la liberté de les mettre à tes pieds, comme un témoignage de la profonde vénération que je dois avoir pour le Locataire du Favori de Dieu.

Les Historiens disent, que les premiers Habitans de la terre vécurent durant l'espace de deux-mille ans des productions des Vegetaux, dont ils offroient les prémices à Dieu; passant pour un crime inexpiable de répandre le sang d'aucun animal, même en Sacrifice, & à plus forte raison d'en manger la chair. C'est pour cela qu'ils disent que ce fut à *Athènes* que le premier Taureau fut tué. Le Prêtre de la Ville, qui s'appelloit *Diomus*, faisant sur l'autel l'oblation des fruits en pleine campagne, selon la coûtume, parce qu'alors on ne parloit point encore de Temples, un Taureau s'étant séparé du troupeau qui paissoit tout auprès, vint, & mangea de l'herbe consacrée. Le Prêtre *Diomus*, irrité du prétendu sacrilège, prit l'épée d'un des Spectateurs, & en tua le Taureau. Mais sa colere étant passée, & ayant consideré le crime énorme qu'il avoit commis, il craignit la fureur du Peuple, & lui

1619. fit accroire que Dieu lui étoit apparu, & lui avoit commandé d'offrir ce Taureau en Sacrifice, & d'en brûler la chair sur l'autel, pour expier le péché qu'il avoit fait de manger les fruits consacrez. La devote multitude crut son Sacrificateur comme un Oracle; de sorte que le Taureau ayant été écorché, & le feu mis sur l'autel, tout le monde assista à ce nouveau Sacrifice. Les *Athéniens* ont depuis sacrifié tous les ans un Taureau, & ont fait passer cette pieuse cruauté, non seulement par toute la *Grece*, mais même chez toutes les Nations du monde. Il arriva ensuite, qu'un certain Prêtre, au milieu de son Sacrifice sanglant, ayant pris une piéce de chair bouillie, qui de l'autel étoit tombée à terre, & que s'étant brûlé les doigts, il les porta incontinent à la bouche pour diminuer sa douleur. Il n'eut pas plutôt goûté la douceur de la graisse, que non seulement il souhaita d'en avoir davantage, mais il en donna même un morceau à son Collegue, qui en fit part aux autres, qui, tous ravis qu'on eût trouvé cette nouvelle friandise, se mirent à manger de la chair avec avidité. Et c'est de-là que les autres mortels ont appris cette espece de gourmandise. Il ne sert de rien aux Docteurs *Hébreux* de dire, contre ces autoritez, que les enfans d'*Adam* sacrifioient des créatures vivantes, le monde étant encore dans son berceau; car tu sçais bien qu'il s'est glissé plusieurs erreurs dans la Loi écrite, d'où ils ont tiré ce fait.

Les Anciens disent aussi, que la première Chévre qui tomba dans les mains des hommes, fut tuée en vengeance du tort qu'elle avoit fait au proprietaire d'une vigne qu'elle avoit broutée; n'ayant jamais entendu parler auparavant d'une action si impie.

Il est certain que les *Egyptiens*, le peuple du monde le plus sage & le plus ancien, ayant reçû des premiers Habitans de la terre, une tradition qui dé-

fendoit

fendoit aux hommes de tuer aucune créature vivante, pour donner plus de force à cette premiére loi de la Nature, repréſenterent leurs Dieux ſous la forme des bêtes; afin que le vulgaire, reſpectant les ſacrez Symboles, apprît à ne pas ôter la vie, ou à ne faire même aucun mal aux animaux muets, ſous la forme deſquels ils repréſentoient tout ce qui paſſoit parmi eux pour adorable. Et de peur que perſonne, par accident ou autrement, ne violât cette loi, ils avoient coûtume de faire une eſpece d'expiation pour les morts, de la manière ſuivante: 1649.

Les Prêtres prenoient les entrailles du défunt, & les mettoient dans un vaiſſeau de terre, qu'ils plaçoient du côté du ſoleil; & après avoir pris des témoins, ils faiſoient en faveur du mort le diſcours ſuivant: ,, Soleil, dont l'Empire eſt univerſel, & vous, toutes les autres facultez qui donnez ,, la vie à l'homme, recevez-moi dans la Societé des ,, Dieux Immortels: car tant que j'ai vécu, j'ai religieuſement perſevéré dans le culte des Divinitez ,, que mes Ancêtres m'ont fait connoître. J'ai toûjours reſpecté mes parens de qui je tiens la vie: ,, Je n'ai jamais tué ni homme ni bête, & n'ai jamais commis aucun crime énorme. Mais ſi, tant ,, que j'ai vécu, j'ai péché en mangeant de ce qui ,, étoit défendu; ce n'a pas été ma faute, mais celle de ces entrailles, qui ſont ici ſeparées du reſte ,, de mon corps". Cela dit, on jettoit le vaiſſeau dans la riviere, ſur le rivage de laquelle ſe faiſoit la cérémonie, & l'on embaumoit le corps qu'on regardoit comme pur & ſans péché.

C'eſt ainſi que les Mages ou les Sages de *Perſe* pratiquoient l'abſtinence. Pour imprimer à leurs Diſciples de l'amitié & de la tendreſſe pour les bêtes, ils en appelloient les uns *Lions* & *Hyenes*, les autres *Corneilles*, *Aigles*, *Faucons*, &c. & faiſoient peindre ſur leurs habits diverſes figures d'animaux. Pour leur inſinuer par-là le Dogme de la Métempſicoſe, & leur faire concevoir, que l'eſprit de l'hom-

1649. me entre successivement dans toutes sortes de corps Ce qui est à-peu-près, comme tu sçais, la créance des vrais Fidèles.

Il ne sera pas mal à propos, pour te faire voir quel étoit l'usage des Anciens à cet égard, d'inserer ici la célèbre priere que les Prêtres reformez de *Crete*, que nous appellons aujourd'hui *Candie*, avoient coûtume de faire devant l'autel de Jupiter. „ O „ divin Gouverneur de cent Citez, disoient-ils, nous „ avons vécu saintement depuis que nous avons été „ initiez dans tes mistères: Nous avons abandonné „ les cérémonies nocturnes, & les sanglantes fêtes „ de *Bacchus*. Nous sommes maintenant purifiez, „ & nous portons des habits blancs, qui sont les Symboles de notre innocence. Nous fuyons la societé „ des souillez; nous n'approchons point des tombeaux des morts, & ne mangeons de la chair „ d'aucune chose qui ait eu vie.

Telle étoit autrefois, & telle est encore aujourd'hui l'abstinence des *Indiens*, parmi lesquels les *Brachmanes* font les fonctions de la Prêtrise. C'est ces *Brachmanes* que les *Grecs* ont appellé *Gymnosophistes*. Ils sont tous d'une même race, & les Etrangers ne sont point reçûs parmi eux. Ils demeurent pour la plupart aux environs du *Gange*, où de quelqu'autre riviere, à cause de leurs fréquentes purifications. Leur nourriture est du lait qu'ils font cailler avec des herbes aigres. Ils mangent aussi des Pommes, du Ris, & autres fruits de la terre. Ils croyent que le comble de l'impieté est, de goûter d'aucune chose qui ait vie. Ils demeurent dans des petites Cabanes de chaume, chacun en son particulier, parce qu'il fuit la societé & la conversation. Ils donnent tout leur tems à la contemplation, & au service du Temple. Ils ne regardent cette vie que comme une dispensation nécessaire de la nature, qu'ils soutiennent volontairement comme une peine. Ils demandent avec ardeur la dissolution de leur corps, & sont fortement persuadez que la mort

du

du corps tire l'ame de sa prison, & la rend libre & 1649.
infiniment heureuse. De-là vient qu'ils sont toûjours prêts à recevoir la mort avec joye. Ils déplorent la condition des vivans, & font les funerailles des morts comme des solemnitez de plaisir & de triomphe. Entre leurs bonnes actions, celles de bâtir des Hôpitaux pour les bêtes, aussi-bien que pour les hommes, passent pour des actions de grande réputation & de grande vertu. Il y a dans toutes les Villes un grand nombre de ces Philosophes qui passent toute leur vie à prendre soin des animaux malades & blessez, ou de ceux qui ne peuvent vivre que par leur moyen. Cette institution n'est pas nouvelle: Ils l'ont reçûë par tradition de tems immémorial.

Les préceptes de *Triptoléme* & de *Dracon*, les plus anciens Législateurs des *Athéniens*, sont encore une preuve de l'innocence & de la pureté du premier âge : car ils renfermoient tout le sistême de la pieté & de la vertu dans la pratique des maximes suivantes.

„ Que les *Athéniens* ayent pour loi perpetuelle, „ d'adorer les Dieux Immortels; d'avoir de la vénération pour les Héros morts ; de célébrer leurs „ louanges par des Hymnes, & par les premiers „ fruits de la terre ; d'avoir du respect pour ses pa- „ rens, & de ne tuer ni homme ni bête.

Je pourrois tirer des exemples d'abstinence des *Lacedémoniens*, des *Sparthes* & des *Juifs*, & de presque toutes les Nations de l'*Orient*. J'en pourrois aussi trouver quelques-uns en *Occident*. Les Docteurs de la *France* étoient anciennement une espece de Prophetes ou de Philosophes, qu'on apelloit *Druïdes*, & qui faisoient leur residence ordinaire sous des Chênes. Ces Docteurs enseignoient la transmigration des ames, & défendoient par consequent de manger de la chair, & apprenoient aux hommes le moyen de servir Dieu par les premiers fruits de la terre. Des *Gaules* ils passerent en *Angleterre*, où ils s'établirent, travaillans à la propagation des mêmes

1649. Doctrines, & où ils furent respectez de tout le monde comme des Oracles sacrez.

Il paroît visiblement de tout cela, que les tendres égards que les vrais Fidèles ont pour les Brutes, ne sont point des innovations fondées sur une superstition bizarre & capricieuse; mais ce sont au contraire des suites de l'usage ancien, & de la tradition universelle de toute la terre. La plupart même des Chrétiens *Orientaux*, comme les *Grecs*, les *Armeniens*, les *Géorgiens*, les *Mingreliens*, & autres qui sont dispersez par-ci par-là en divers endroits de l'*Asie*, pratiquent cette espece d'abstinence. Ces peuples, suivant l'exemple & la tradition des Apôtres & des premiers Peres de leurs Eglises, ne mangent, ou ne mangent que bien peu de la chair des bêtes, des oiseaux & des poissons. Mais les *Nazaréens Occidentaux* se vantent d'avoir, je ne sçais quelle liberté, de manger sans scrupule de toutes choses, & en ont dispense du *Moufti Romain*, qu'ils appellent *Vicaire* de Dieu. De-là vient que ces pieux Libertins ne font point scrupule de se gorger du sang des bêtes dont leur Loi leur défend de manger. Ils soutiennent leur impieté en disant, que le *Pape* a pouvoir de changer les traditions & les ordonnances des Apôtres, & mêmes celles de *Jesus*, leur Messie. C'est ce qui fait qu'ils se moquent de ceux qui font paroître de la tendresse pour les Brutes. Ils sont endurcis dans leur gloutonne cruauté, & ils n'ont qu'un pas à faire pour ressembler aux plus feroces *Canibales*.

Plain ces Infidèles, saint homme de Dieu, & prie le Ciel que je sois un sincere Disciple de ta pureté.

LET-

1649.

LETTRE XLI.

Au Kaimakam.

Son Retour à son premier Logis. Pourquoi Echimilia *avoit été arrêté.*

JE suis revenu à mon ancien logis. *Echimilia* n'a pas eu, à beaucoup près, autant de mal que j'ai eu de peur. Il a été arrêté pour avoir parlé contre le Cardinal *Mazarin*, & contre la Cour, devant des gens qui ont été bien-aise d'obliger ce Ministre en lui en faisant le rapport. Il fut arrêté à *Saint-Denis* près de *Paris*. Il fut incontinent mis sous la garde des Gardes du Roi qui étoient en quartier dans cette Ville. Il lui en a coûté une somme considerable d'argent pour ravoir sa liberté, dont il jouit à présent comme auparavant. Je crus toute autre chose, d'abord que j'appris qu'il avoit été arrêté, & je ne doutai pas que ce ne fût pour quelques discours séditieux. Je me ressouvins alors de ce qu'il fit l'an passée par mon ordre durant les troubles de *Paris*, & je conclus qu'il avoit été trahi par quelque malheureux accident. Si ma conjecture se fût trouvée véritable, j'aurois infailliblement couru le même risque. Ce fut ce qui m'obligea de changer si promptement de logis, & c'est ce qui a interrompu les dépêches de la Sublime *Porte*. Je crus que je ne pouvois pas prendre trop de précaution pour empêcher que les affaires de ma commission ne reçûssent aucun préjudice; & je jugeai qu'il valoit mieux pécher par trop de précaution, que par trop de sécurité. Si j'ai mal fait de me cacher, c'est pour n'avoir pas des instructions plus amples de mes Supérieurs. Je les

1649. prie de me faire l'honneur de me prescrire des régles particulieres, en cas que le même accident m'arrive encore. Ce sera alors que je ferai route sans craindre ni les rochers, ni les bancs de sable. J'ai souvent désiré de sçavoir, si en cas que je fusse découvert, je devrois avouer, que je suis l'Agent du *Grand-Seigneur*: mais aucun des Ministres n'a voulu se donner la peine de me diriger sur cela. Ainsi je pourrois faire une faute irreparable, s'il m'arrivoit quelque chose de pareil.

Le *Juif Donaja* m'apprend qu'on a depuis peu fait une tentative pour voler le trésor de *Venise*, qui, selon la description qu'il en fait, est très-riche & très-magnifique. Il dit qu'il y a douze Couronnes de pur or, & autant de Cuiraces du même métal, enrichies de toutes sortes de pierres précieuses d'un prix inestimable. Il y a de plus cent Vaisseaux d'Agathe, soixante services pour l'autel, tous d'or pur, & enrichis de Diamans, de Saphirs, d'Emeraudes, & autres pierres de grand prix. Il y a aussi une Corne de Licorne qui ne se peut payer. Il y a quatorze Perles brutes, aussi grosses que le poing. Le Bonnet Ducal est estimé cent-mille sequins. Il y a plusieurs autres raretez dont le détail seroit ennuyeux dans une Lettre.

Tant de richesses n'ont jamais été destinées à tomber entre les mains de petits voleurs. C'est un butin digne des Rois & des grands Généraux, qui sont les Bandits autorisez de la terre. Tant de Bijoux éclatans tenteroient l'honnêteté d'un Ange: & il seroit ravi d'orner les apartemens de son ciel de ces brillantes goutes du Soleil qu'il voit sur la terre.

J'ai vû diverses relations de l'audace des voleurs, mais je n'en ai trouvé aucune qui quadrât avec une entreprise si vigoureuse, qui n'alloit pas à moins qu'à enlever à l'un des plus puissans Etats du monde ses principaux trésors.

Cela

Cela me fait souvenir d'un trait de la derniere 1649.
impudence. L'Empereur *Charles V.* demenageant, & tous ses Officiers étant occupez à emballer ses meubles; un certain Drole, entra dans la chambre où étoit l'Empereur. Après avoir fait ce que le respect & l'honnêteté l'obligeoient de faire, il se mit sans façon à détendre la riche tapisserie, qu'il emporta par le secours de ses Camarades, avec quantité de vaisselle d'argent. Il n'y eut personne qui ne le prît pour un Domestique de l'Empereur; mais la personne, dont l'office étoit de demenager ces meubles, étant venuë, on reconnut alors que l'autre étoit un voleur.

J'ai entendu parler d'un *Espagnol*, qui, le jour d'une grande fête, vint hardiment lorsque les Prêtres eurent achevé le service, & se furent retirez chez eux, prit des vaisseaux d'or sur l'autel, & les emporta sous son manteau, comme s'il eût été le Sacristain de cette Eglise, personne ne le soupçonnant d'être autre chose.

Je baise le bout de ta Veste, illustre *Kaimakam*, & je prie Dieu que tu puisses attirer sur toi les bénédiction du ciel les plus particulieres, & avoir part aux richesses de la terre, sans courir risque qu'elles te soient enlevées par de grands ou de petits voleurs.

LET-

1649.

LETTRE XLII.

A *Nathan Ben Saddi*, *Juif* à *Vienne*.

Il lui donne avis qu'il est de retour à son ancien logis, & lui raconte comme il avoit été reçû à son retour, son Hôtesse étant nouvellement accouchée d'un garçon.

TU peux à présent continuer à m'écrire comme ci-devant. Nos terreurs se sont évanouïes : *Echimilia* est en liberté, & toutes choses sont en sureté. Tu n'as pas raison de m'accuser de crainte & de timidité, pour avoir abandonné si brusquement mon logis, sur une simple prévoyance de possibilitez encore bien éloignées, & sur-tout si tu consideres qu'il n'y a point d'armes contre les accidens dans le moment qu'ils arrivent, & que celui qui donne tout au hazard, fait de sa vie une Loterie, où pour un évenement heureux, il en aura dix de malheureux. De quoi sert cette faculté craintive que la nature a placée comme un corps-de-garde pour nos vies & pour nos biens, & à laquelle elle a donné les sens pour sentinelles? De quoi sert, dis-je, cette vigilante faculté, qu'à s'allarmer des évenemens douteux, à nous rendre plus précautionnez, afin que n'étant pas pris à l'improviste, nous soyons en état de nous défendre contre tout ce qui pourroit nous arriver?

La nouvelle vint qu'*Echimilia* avoit été arrêté pour certains discours séditieux qu'il avoit tenus contre le Gouvernement. Ma conscience me reprochoit que, lui & moi, étions coupables de quelque chose de plus que des paroles séditieuses: & sur ce pied-là je regardois ce qui venoit de lui arriver comme

comme une chose qui devoit m'arriver aussi: ainsi 1649.
je ne doutois pas que son emprisonnement ne fût bientôt suivi du mien, à moins que je n'eusse soin de le prévenir par une prompte retraite. Ce fut-là la raison de mon départ précipité, qu'on ne sçauroit imputer avec justice à un manque de courage, puisque ce fut un effet de la prudence ordinaire.

Me voilà revenu à mon ancien logis. Tout le monde y est si joyeux de la naissance d'un Garçon, qu'on n'aura pas loisir de faire refléxion sur mes affaires. Aussi mon Hôte m'a-t-il reçû sans se défier de la moindre chose. Le bon homme m'a fait des complimens avec des transports de joye, & s'est félicité de son bonheur avec un esprit tout-à-fait content. Il m'a invité à m'asseoir avec ses amis, & à partager avec eux les présens de *Cerés* & de *Bacchus*. Ce qui est, comme tu sçais, une coûtume usitée par tout le monde à la naissance des mortels. On se réjouït de la naissance d'une créature qui s'expose en naissant aux mêmes miseres auxquelles les autres hommes sont exposez; qui dès le moment qu'elle commence à respirer, est enrôlée dans le regître de la mort, & qui, dans le ventre & hors du ventre, ne fait aucun mouvement ni aucun pas qui ne l'approche du tombeau.

Je me suis mis néanmoins avec les autres, par complaisance pour la bonne humeur de mon Hôte. J'ai mangé, j'ai bû, & j'ai paru aussi joyeux qu'aucun de la troupe. Cependant je n'ai pû m'empêcher d'avoir du dégoût pour la manière avec laquelle j'ai été reçû, & du mépris pour l'extravagante profusion d'esprit qui paroissoit dans tous ceux qui composoient cette vaine assemblée. Tout le monde parloit avec chaleur; & les paroles de l'un étouffoient, s'il faut ainsi dire, les paroles de l'autre, pendant que tout ce qui se disoit étoit confondu dans un rire universel qui en deroboit le sens. Je lonois alors en moi-même la modestie & l'ordre qui s'observent

en

1649. en *Orient* dans nos banquets & dans nos fêtes, où il n'échape aux invitez rien d'indécent ni pour les gestes, ni pour les actions. On n'y parle point à haute voix, ou l'on n'y brait point comme des ânes; mais chacun tâche de supprimer les mouvemens & les apparences d'une joye excessive & trop complaisante, pour se contenir dans les bornes d'une reserve décente & honnête. Telles étoient les fêtes que *Lycurgue* institua chez les *Lacedémoniens*. Il se faisoit une assemblée d'amis & de gens qui se connoissoient, & l'on se réjouissoit sans débauche & sans excès. On conversoit ensemble à la manière des Philosophes, ou des gens de Loi: on parloit sobrement ou des choses de la nature, ou des affaires civiles: on mêloit avec le serieux des plaisanteries facetieuses & fines; & tout cela sans bruit & sans offenser personne. Il n'en est pas de même des *Occidentaux*: ils ne croyent pas être joyeux, à moins qu'ils ne soient yvres, ni spirituels, à moins qu'ils ne choquent. Ils font, comme des Singes, mille jeux badins; & le plus grand bouffon est le plus agréable.

Chagrin donc de voir des gens qui ont si fort degeneré, je fis des excuses, & me retirai dans ma chambre, où je pris incontinent la plume pour te donner avis de mon retour.

Si tu persistes dans la résolution que tu as faite de suivre les mouvemens de la raison en matière de Religion, tu connoîtras bientôt que tes Rabins t'ont enseigné à croire à des fables, qui ne s'accordent ni avec la raison, ni avec le sens commun. Sui le meilleur guide, & sois heureux.

LET-

LETTRE XLIII.

Au *Juif Donaja*, à *Venise*.

D'une Statuë de Marbre sur laquelle il y avoit une Inscription mistérieuse.

TU puex à présent m'écrire aussi-tôt & aussi souvent que tu le jugeras à propos. Nos craintes se sont dissipées, & tout va bien. Si tu peux m'informer de quelque évenement considerable, n'appréhende pas de m'écrire souvent : & pour t'y obliger par mon exemple, je veux te raconter une avanture dont il est fait mention dans l'histoire de *Naples*.

Il y avoit autrefois sous le sommet d'une montagne de la *Pouille*, une Statuë de marbre, avec cette Inscription sur la tête, qui étoit de bronze: LE PREMIER JOUR DE MAI, A SOLEIL LEVANT, JAURAI UNE TETE D'OR. Il ne se trouva personne en ces quartiers-là qui pût développer l'énigme; aussi n'en fit-on point de cas durant plusieurs siécles. Mais enfin, sous le régne d'un certain Prince, il y eut un *Sarrazin*, qui ayant vû & consideré cette Statuë avec son Inscription, proposa d'en donner l'explication, moyennant certaine recompense. Le Prince en ayant eu avis, & aimant la nouveauté, fit venir le *Sarrazin*, & convint de lui donner mille écus pour le dénouëment de l'énigme. Il attendit jusqu'au premier jour de Mai, & ce matin-là observant la Statuë de grand matin, il remarqua où la tête jettoit son ombre dans le tems précisément que le Soleil se levoit.

1649. levoit. Il y fit creuser. On n'eût pas plutôt foüi à quelque profondeur, qu'on trouva un trésor prodigieux d'or, d'argent & de joyaux. Le Prince en fut si content, qu'il donna au *Sarrazin* le double de ce qu'il lui avoit promis, & le renvoya chez lui, chargé de présens. Il est certain que les hommes ont enterré beaucoup de richesses. Ils croyoient autrefois, que s'ils mouroient subitement à la guerre ou ailleurs, les richesses qu'ils auroient cachées leur serviroient en l'autre monde. Et c'est ce que les *Indiens* pratiquent encore aujourd'hui, si j'en dois croire mon frere qui vient de ce païs-là.

Etrange aveuglement! de croire que l'ame immortelle a besoin d'or, d'argent, ou d'autre substance matérielle, après qu'elle s'est débarassée du corps.

Ayons, toi & moi, des idées plus nobles de nous-mêmes; & ne nous imaginons pas que dans l'état invisible où nous nous pressons tous d'arriver, nous aurons besoin de ces précieux métaux. Il n'y a point de changeurs de monnoye dans le monde des esprits. Si tu en as plus qu'il ne t'en faut, ne l'enfouïs point sous la terre: donne-le aux pauvres, & tu le recevras encore transformé en une substance plus fine & plus brillante que les étoiles.

LET-

1649.

LETTRE XLIV.

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire *Ottoman.*

De la Paix concluë entre la Cour de France *&* *le Parlement de* Paris. *Description de la Maison & Jardins du Roi à* Ruel.

LEs querelles inteſtines des *François* reſſemblent à celles des Amans, dont les bilieux intervalles ne ſervent qu'à donner une nouvelle force à leur affection, lorſqu'ils ſont une fois réconciliez: comme ſi l'une de ces paſſions n'étoit faite que pour exciter l'autre, & la rendre plus vive & plus ardente: ou, comme ſi l'amour devenoit inſipide & dégoûtant, à moins qu'il ne fût animé & ſoutenu de tems en tems par la colere.

Mais je ſuis perſuadé qu'il y a quelque choſe de plus miſtérieux dans la réconciliation de la Cour de *France* & du Parlement de *Paris.* Certaines raiſons de Politique ont obligé les deux partis à faire promptement la paix dans un tems où les ſujets de mécontentement ſont toûjours les mêmes.

L'union de tant de Princes & de Nobles avec le Parlement a peut-être fait réſoudre la Reine à ſuivre des conſeils plus doux, que ne le ſont ceux que lui inſpire ſon genie *Eſpagnol.* Outre cela, la jonction des autres Parlemens du Royaume avec celui de *Paris*, la révolte de *Normandie*, de *Gaſcogne*, de *Provence*, & de pluſieurs Villes conſiderables, étoient des motifs aſſez preſſans. Mais le plus puiſſant de tous étoit, qu'elle n'avoit ni argent ni troupes pour continuer la guerre, & qu'on n'en pouvoit

1649. voit lever durant ces alienations publiques qu'avec de très-grandes difficultez.

Quoi qu'il en soit, la paix fut conclue vers la fin de la troisième Lune à *Ruel* près de *Paris*, où le Roi a une maison de plaisir, située au milieu d'un petit Paradis. J'ai fait autrefois dans une de mes précedentes au *Kaimakam*, la description de la Maison & Jardins du Roi à *Saint-Germain* en *Laye*. *Ruel* n'est proprement qu'un nid en comparaison du magnifique Palais de *Saint-Germain* : cependant la beauté de l'invention & la richesse des décorations, suppléent au défaut de la grandeur. Pour les Jardins, ils ne cedent en rien à ceux de *Saint-Germain* : il y a toute sorte de beaux jets d'eau, de boccages, de solitudes, de fontaines, de statuës, & de tout ce que l'industrie a pû inspirer aux Artistes *Occidentaux*, pour rendre cette maison agréable à l'esprit mélancolique de *Catherine de Medicis* qui en a jouï durant sa vie.

Quand on entre dans ce délicieux *Eden*, les yeux & les oreilles sont d'abord trompées par les notes contrefaites & par les mouvemens de toute sorte d'oiseaux, qui chantent perpetuellement à mesure que l'eau les fait chanter. Un peu plus loin, on voit plusieurs belles statuës antiques qui servent d'ornemens à deux fontaines ; & entr'autres un *Crocodile* de grandeur naturelle, qui fait une harmonie si surprenante, qu'on diroit qu'il y a dans son ventre un concert de musique aussi régulier & aussi doux, que le Concert *Italien* que tu as souvent entendu à *Constantinople*.

Partant de-là plein de plaisir & d'admiration de voir que ces inventions imitent si parfaitement la nature, on vient insensiblement à un lieu qui ressemble fort au portrait que les Poëtes font des Champs *Elisées*. C'est un boccage dont le sommet des arbres est entrelacé si près-à-près, qu'on ne voit non plus le soleil au travers, qu'on le voit au travers d'un nuage, ou lorsqu'il éclipse. De sorte

que



A Bostangi Bachi, ou Surintendant
es Jardins et Fontaines du Grand Seigneur.





que l'obſcurité du lieu, & le murmure que les vents 1649.
font au faîte des arbres, remplit l'endroit d'une eſpece d'horreur ſacrée. Cela m'a fait croire ſouvent que ce déſert reſſembloit en quelque choſe à celui que les Hiſtoriens décrivent en parlant des avenuës du Temple de *Jupiter Ammon* en *Egypte*. La maiſon eſt au centre de ce boccage ; lieu qu'on croiroit plus propre pour un Couvent, que pour la Cour d'un Prince. Ce qu'on en peut dire de plus favorable eſt, qu'il ſemble que ce ſoit un Hermitage, & une Cellule conſacrée à la mélancolie des Rois.

Je n'ai pû m'empêcher de faire cette digreſſion en parlant du lieu où la paix à été concluë entre la Cour & le Parlement. Cet éloge eſt un tribut que je devois à la ſatisfaction & au plaiſir que j'ai eu ſouvent dans cette retraite. J'ai cru au reſte, que l'idée d'un tel Jardin ne te ſeroit pas déſagréable, aimant la ſolitude comme tu fais.

Le Coadjuteur de *Paris*, qui eſt un Archevêque, eſt extrêmement choqué, que la paix ſe ſoit concluë ſans lui, qui avoit eu la principale part à cette guerre. Il travaille à irriter encore le peuple, & à rejetter toutes choſes dans la confuſion, parce qu'il eſt l'ennemi juré du Cardinal *Mazarin* : de ſorte qu'on s'attend en peu de tems à un autre ſoulevement ; car les *François* ne peuvent être long-tems oiſifs.

Je te laiſſe, heureux Miniſtre, ſous les aîles de cet eſprit qui garde les élûs, & je te dis adieu.

LET-

1649.

LETTRE XLV.

A ſon Ami *Dinet Golou.*

De la mort de Gery Boinou. *De la Jalouſie des* Orientaux. *Exemple mémorable de l'équité de* Seleucus.

TE dirai-je que je pleure la mort de notre *Gery Boinou*, que la fiévre nous enleva, dis-tu, le premier jour de la Lune de *Regib* ? Cette fiévre n'étoit, ce ſemble, qu'un effet de l'excès de la triſteſſe continuelle qu'il avoit de la perte de ſes yeux ; de ſorte que nous pouvons dire qu'il a toûjours été mourant depuis l'exécution de ſa fatale ſentence. Devons-nous être fâchez ſur ce pied-là que notre ami ſoit quitte d'une vie ſi languiſſante ? Sa vie n'étoit tout au plus que l'hyver de la vie, enveloppée qu'elle étoit de nuages & d'obſcurité. Il s'eſt maintenant, comme le Serpent, dépouillé de ſa peau ; il leve la tête avec une nouvelle vigueur ; il ſe divertit dans les Prairies du Paradis, & ſe chauffe à la chaleur d'un Printems perpetuel.

Ce ne ſeroit donc pas une marque de l'affection que nous avions pour lui, mais une preuve de l'amour que nous aurions pour nous-mêmes, ſi nous nous affligions de ſon bonheur, parce que c'eſt autant de diminué ſur le nôtre ; puiſque nous perdons par-là l'agréable ſocieté d'un ami fidèle. Au reſte, nous ne ſçavons pas s'il ne continuera point à être de nos amis dans ſon état inviſible même, & s'il n'aura pas ſoin de nos intérêts dans le Ciel, ou ne nous garantira pas au moins des dangers auxquels nous ſommes expoſez ſur la terre. Nous ne ſçavons ni les Loix, ni les Conſtitutions du Royaume des

des esprits; & autant que nous en pouvons juger, les ames des Justes, après leur mort, sont les Genies tutelaires, ou les Anges gardiens de leurs parens & de leurs amis qui demeurent après eux. Quoi qu'il en soit, *Gery Boisson* est indubitablement immortel & heureux; & il y auroit de l'envie en nous d'être fâchez de son bonheur. Nous devons au contraire le féliciter de sa mort, aussi-bien que de sa naissance, & laisser les lamentations à la multitude des mortels, qui fait mille choses sans songer à ce qu'elle fait. Elle suit les traces de ses Peres, sans jamais examiner si elle a raison ou tort. La coûtume & l'éducation ont presque banni la raison de la terre. N'est-ce pas un plaisant spectacle de voir les parens d'un vieux & riche Taquin, qui, comme des *Harpies*, ont long-tems attendu sa mort pour s'enrichir de ses dépouilles, attroupez autour de sa carcasse, & poussant mille lamentations forcées, dans le tems même que leur sang petille de joye dans leurs veines? Ces grimaces néanmoins portent avec elles des apparences de civilité, & sont préférables à la barbare coûtume des *Scythes* & des *Massagétes*, qui sacrifioient leurs Vieillards dès qu'ils étoient devenus inutiles & incommodes, & faisoient des festins de leur chair. Elles valent mieux encore que la coûtume des *Thebarenes*, qui jettoient leurs amis âgez tout vivans dans des précipices. Ces coûtumes étoient sauvages & feroces; mais celles des *Hircaniens* & des *Bactriens* l'étoient encore plus; car ils faisoient manger aux chiens leurs parens âgez, encore tout pleins de vie. *Stasanor*, Lieutenant d'*Alexandre le Grand*, s'étant mis en devoir de supprimer cette cruelle coûtume, pensa être déposé de son Gouvernement : tant la force d'une coûtume reçûë a de pouvoir sur l'esprit d'une populace étourdie. 1649.

Ne nous laissons donc point nonchalamment emporter aux usages ordinaires; mais moderons en gens raisonnables les derniers offices que nous devons à

1649. notre ami : faisons des prieres pour la santé de son ame, & ne troublons point son repos & le nôtre par des lamentations inutiles. Et puisque nous sommes privez sur la terre de sa societé, préparons-nous à le suivre, & faisons ensorte que notre compagnie lui soit agréable, lorsque nous nous rencontrerons dans le Ciel.

Sultan *Ibrahim*, en le privant de ses yeux, fit une injustice qu'on ne sçauroit justifier, parce qu'il n'avoit commis d'autre crime que de regarder une des Sultanes comme elle entroit dans le Jardin. La jalousie est le vice des *Orientaux* en général; mais les *Persans* la portent encore plus loin que les autres. On fait mourir sur le champ tous ceux qu'on rencontre à deux lieuës des femmes du Roi sur le chemin par où elles passent. Mais je n'ai jamais sçu qu'on punît les Eunuques de cette manière. Y a-t-il une si grande différence entre un Eunuque blanc & un Eunuque noir, que l'un mérite de perdre les yeux pour avoir regardé par hazard une chose qui fait des recompenses à l'autre qui la voit, & qui en aproche continuellement?

C'étoit la peine que *Seleucus*, le Législateur des *Locriens*, infligeoit à ceux qui étoient actuellement surpris en adultère. Cela me fait ressouvenir d'un exemple mémorable de l'équité de cet homme. Son fils ayant été accusé & convaincu de ce crime, pour montrer tout à la fois & la tendresse de Pere, & l'incorruptible sévérité de Juge, il commença par se faire créver un œil, & ensuite il en fit créver un autre à son fils. En souffrant ainsi la moitié de la peine, la Loi fut observée dans toute son étenduë, sans que son fils fût entierement privé de la vûë.

Tu ne me dis rien de nouveau de nos Armées, ni des changemens qui ont été faits parmi les Ministres de la *Porte* depuis la mort de Sultan *Ibrahim*. On fait courir ici divers bruits, & quelques-uns même disent, que le Grand-Vizir ne vivra pas long-tems. Je te prie de m'écrire souvent, & de me faire part de tout ce qui viendra à ta connoissance.

Que

Que rien ne soit capable d'affoiblir le lien qui nous a tenus liez durant tant d'années par une amitié parfaite: portons cet Aimant dans nos tombeaux, afin qu'à quelque distance que nous puissions être enterrez, nos ames puissent se rencontrer l'une & l'autre à la faveur de cette vertu attractive, & converser ensemble dans la région du silence & des ombres. 1649.

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

LETTRE XLVI.

Au Capitan, Bacha.

Du Traité d'Alliance conclu contre la Porte *entre les* Cosaques, *les* Circassiens, *les* Mingreliens, *& autres Nations. Différens Caractères de ces Peuples. Remarques sur la Vie d'*Ismaël Sophi.

JE ne sçais si cette Lettre te trouvera à terre ou en mer. Si tu ès sur le désert aqueux, je n'ai point d'addresse à te donner. Il n'y a point de routes certaines sur cet inconstant élement. C'est une vaste Plaine, où il n'y a ni sentiers ni traces. Quoiqu'il y ait certains reposoris, les vents & les vagues qui n'obéïssent pas même aux ordres que tu as reçûs du *Grand-Seigneur*, Souverain des quatre Mers, disposent du tems auquel tu dois y arriver. Peut-être ès-tu à la poursuite des Vaisseaux des *Venitiens*, ou des Vaisseaux des autres Chrétiens, qui sont les Corsaires de la *Méditerranée*. Peut-être aussi ès-tu dans l'*Archipel* occupé à faire carener ta Flote. Peut-être ès-tu sur le point de faire naufrage, ou prêt à entrer dans le Havre. En quelque endroit que tu sois, puisse le Ciel te garantir de tous les dangers dont sont menacez à tout moment ceux qui confient leur vie à un morceau de bois: car on aura grand besoin de

 toi,

toi, si les avis que nous avons en ces quartiers se trou-
1649. vent véritables.

On dit ici, que les *Cosaques*, les *Circassiens*, les *Mingreliens*, & les autres peuples qui habitent sur les bords de la mer *Noire*, & qui n'obéïssent point à la Loi qui a été apportée du Ciel, se sont liguez contre l'heureuse *Porte*, & ont couvert ces mers d'une puissante Flote, pendant que le Prince de *Géorgie* descend de ses montagnes avec une Armée de quarante-mille hommes, composée d'*Armeniens*, de *Persans*, & de ceux qui habitent aux environs du Mont *Caucase*; que les premiers ont pris mille de nos Saïques marchandes, & se sont avancez jusques à un lieu qui n'est éloigné de la Ville *Impériale* que du chemin qu'un Vaisseau peut faire en six heures de tems; que les derniers ont fait des courses sur les terres du *Grand-Seigneur*, ont passé au fil de l'épée tout ce qu'ils ont trouvé en défense sur leur marche, & ont brûlé & ravagé tout le païs; & qu'enfin leur Armée a été grossie de tous les *Grecs* & *Armeniens*, qui menacent l'Empire *Ottoman* d'une révolte générale.

Je ne puis te répondre de rien sur la certitude de ces rapports, mais j'ai du penchant à croire que les *Cosaques* sont incommodes par mer, & qu'ils peuvent avoir entraîné dans la ligue quelques-uns de leurs voisins; gens qui ne vivent que des vols & des brigandages qu'ils font sur l'un & sur l'autre élement. Il faut que nos petits Vaisseaux marchands qui négocient sur la mer *Noire*, aussi denuez d'armes qu'ils sont pleins de richesses, ayent tenté ces Pirates, qui sont les gens du monde les plus habiles & les plus hardis à voler. Les Marchands de ces quatiers-là, qui ont quelque commerce à *Caffa*, & dans les autres Places situées sur les bords de la mer *Noire*, font une effroyable description de ces eaux tempétueuses, & ne font pas un beau portrait des peuples de ces païs-là. Les *Cosaques*, disent-ils, sont vaillans & intéressez; les *Circassiens* hardis & entreprenans; les *Mingreliens* fins & artificieux; & les *Géorgiens* sont d'un naturel mixte, égale-

également susceptible de vertu & de vice. Les premiers agissent rarement, à moins qu'ils ne soient 1649.
soutenus du Roi de *Pologne*, ou du *Czar* de *Moscovie*; & alors ils se contentent de butiner, & de piller, autant qu'il est permis par les loix de la guerre. Les seconds ne sont jamais oisifs, lorsqu'il y a espérance de butin, soit qu'ils soient obligez de combattre pour leurs propres intérêts, ou qu'ils ayent été employez pour soutenir les intérêts d'autrui; & pour gagner quelque chose, ils bravent la faim, le froid, & toutes les autres extrêmitez. Les troisièmes sont bons pour la ruse; & ils déroberoient les dents d'un homme dans sa bouche, par manière de parler. à moins qu'il ne fût toûjours sur ses gardes. Quoiqu'ils soient de grands poltrons, ils se battent néanmoins en désespérez, lorsqu'ils ne voyent point de milieu entre combattre & mourir. Pour les quatrièmes, ils sont, ce semble, métis, & d'un naturel mitoyen, composé du caractère des trois autres.

Ils sont braves & spirituels, habiles à tromper, & nullement mal adroits à derober finement. D'ailleurs grands menteurs, grands faiseurs de complimens & de civilitez; mais au fond perfides & vindicatifs plus que gens du monde.

Mais après tout, j'ai de la peine à croire que le Prince de ce païs, qui est tributaire du Roi de *Perse*, voulût risquer ses Etats pour une si petite espérance, en rompant la paix que son Souverain a fait avec la *Porte*, & en s'exposant par ce moyen au ressentiment de ces deux Puissances. Tout cela me fait croire, ou que le Prince est soutenu par le Roi de *Perse*, ou que ces nouvelles sont fausses.

Veux tu que je te dise comment ce païs tomba sous la domination de la Couronne de *Perse*? Il fut conquis par *Ismaël Sophi*, à qui les Historiens *Persans* donnent par flaterie le titre de *Grand*. Il fut le premier de ce nom, & le premier des Rois de *Perse*, qui refusa d'obéïr aux Orthodoxes Successeurs de l'Envoyé de Dieu. Ce Prince étoit vaillant à la guer-

1649. re, & brave à la bouteille, s'il en faut croire un de ses Courtisans qui a écrit les mémoires de sa Vie. Il parle de seize batailles, où il a toûjours été victorieux, & du double de débauches, où il a fait voir la force de sa tête aux Ambassadeurs étrangers, avec lesquels il vouloit toûjours boire avant qu'ils partissent de sa Cour, afin de penétrer le fond de leurs instructions. Personne ne pouvoit faire assaut avec lui au jus de la grape; & il a toûjours cru que cette liqueur étoit amie de la vérité.

Si ses Ministres ou Gouverneurs de Provinces lui étoient suspects, sa coûtume étoit de les régaler. Au milieu de la débauche il penétroit leurs inclinations & leurs entreprises les plus secretes; & il étoit, en un mot, l'homme du monde le plus habile à développer le cœur humain. Ils ne sortoient jamais en vie de devant lui, si par quelque faux pas dans leur conduite, quoique ce ne fût qu'un mot trop passionné, ou un regard qui ne marquât pas assez de resignation, il pouvoit découvrir & fonder de justes sujets de soupçon. Sa constante maxime étoit, que *la crédulité étoit le seul vice capable de ruiner un heureux Prince.* Il disoit aussi, *que la* Perse *étoit féconde en hommes, mais stérile en fidèles Officiers.*

Je ne sçaurois admirer une si cruelle Politique. Cependant les actions & les paroles des Rois sont fondées sur des raisons que nous ne comprenons pas. Les Philosophes disent, ,, que les Dieux nous ont ,, donné le vin pour adoucir nos soucis, & pour nous ,, rendre égaux à eux pour quelque tems par la li- ,, bre jouissance de nous-mêmes". Quoiqu'en qualité de *Musulman* je ne sois pas obligé de souscrire aux principes des *Payens*; cependant comme homme composé de chair & de sang, je suis persuadé qu'on abuse doublement de cette liqueur, quand on la tourne du côté de la cruauté.

Mais ce Monarque avoit d'autres pensées, lorsqu'après avoir subjugué, par le secours des *Géorgiens*, les païs qui bordent la mer *Caspienne*, possedez alors par

par les *Ottomans*, il invita dans sa Tente le Roi de *Géorgie*, sous pretexte de se réjouir ensemble de leurs progrès mutuels. Ce Prince mal-avisé, se fiant à son mérite, & comptant sur la bonne foi de son voisin, s'en va avec peu de Gardes au Camp d'*Ismaël*. Le *Persan* le reçût avec toutes les démonstrations extérieures d'affection & de reconnoissance pour les secours qu'il en avoit souvent reçûs. Mais à la fin du régal, pointillant sur certains mots que le Roi de *Géorgie* avoit dit à la louange de ses soldats, il le fit saisir par ses Eunuques, & conduire à la Tente des malheureux; car c'est ainsi qu'on appelloit le Pavillon ou la Cage des Grands disgraciez. Après cela il donna d'abord ordre de mettre aux fers les soldats *Géorgiens*. Cela étant fait, il donna le Gouvernement de *Géorgie* à un certain *Luarzab*, à condition que lui & ses Successeurs embrasseroient la foi d'*Hali*, & payeroient tribut à la Couronne de *Perse*. 1649.

De ce *Luarzab* le Gouvernement de *Géorgie* est descendu, non par voye de succession & par droit de consanguinité, mais selon la volonté des Rois de *Perse*, à *Chanavas-Can* qui en est aujourd'hui en possession, & qui, je crois, a trop d'esprit pour hazarder ses Etats pour une chimère.

En m'écartant ainsi de mon premier point, tu ne sçaurois me blâmer, puisque tu fais la même chose par les régles de la Navigation, qui varient selon la pente de l'aiguille. Tu suis un Aimant, & j'en suis un autre: cependant rencontrons-nous tous deux au centre du devoir, & de la fidélité que nous devons au *Grand-Seigneur*.

1649.

LETTRE XLVII.

A *Cara Hali*, Médecin du Grand-Seigneur.

Il le félicite de sa nouvelle Dignité, & lui conseille de se donner de garde du Grand-Vizir.

TU diras qu'il est malhonnête de commencer à te féliciter sur ta nouvelle dignité en te faisant des plaintes ; mais l'amitié passe par dessus les pointilles. Ce n'est pas la première fois que j'ai abusé de ta générosité. Je suis indisposé, & ne sçaurois faire le Courtisan, quoique je fusse ravi d'apprendre des nouvelles. Ce m'est une consolation dans l'état languissant où je me trouve, que pendant que je me consume, & que je retourne peu-à-peu au principe dont j'ai été tiré, toi, qui ès de mes amis, te pousses au faîte de la grandeur humaine, en t'insinuant aussi avant que tu fais dans la faveur du *Grand Seigneur*.

Je ne puis néanmoins m'empêcher de soupçonner la pretenduë bonté du Grand-Vizir qui est cause de ton élevation. Et tu ne peux raisonnablement regarder son retour subit que comme un masque dont il veut couvrir sa vieille malice. Il ne peut oublier le démêlé que ton Pere eut avec le sien au sujet de *Dara Meseck*, Lieutenant général des Janissaires, où le brave vieux *Cheik* arrêta tout court la vengeance que méditoit cet homme cruel & venu de rien.

Sois assuré qu'un homme qui s'est avancé à la grandeur qu'il possede aujourd'hui aux dépens de la vie de son Maître, n'épargnera point ceux de l'esprit ou de l'autorité desquels il peut craindre quelque chose. Il sçait que tu as trop d'expérience & de pouvoir, pour ne pas se défier du fils de son ennemi. De

De plus, l'éminent commandement que ton frere a sur les *Spahis*, doit être un surcroît de précaution pour un homme, dont le nom n'est nulle part en aussi bonne odeur que dans la chambre des Janissaires. 1649.

Tu sçais que l'animosité qui s'est rallumée entre ces deux Ordres militaires, menace l'Empire *Ottoman* de calamitez, qu'on ne peut prévenir sans sacrifier l'un des partis. Et puisque les *Spahis* ont engagé dans leurs intérêts tant de puissans Bachas, qui peut s'attendre à périr, si ce n'est le puissant Protecteur de l'Infanterie?

Il sçait fort bien cela, & pour prévenir sa ruine, il a résolu la tienne & celle de ton frere. Il attaque la tienne sous le masque de l'amitié, jusques à ce qu'il ait attiré ton frere à *Constantinople*, où il ne manquera pas d'être étranglé, afin que sa place soit remplie d'une créature du Vizir. Je te laisse à penser ce que tu deviendras après cela.

Peut-être ne feras-tu point de cas du conseil d'un malade, & imputeras-tu mes craintes à un excès de mélancolie; mal dont tu sçais que je suis presque toûjours attaqué. Mais sçache que ma raison n'a rien d'hipocondriaque, quoique mon corps le soit. Ce n'est pas être enthousiaste que de conseiller à mon ami d'éviter un danger apparent. Quoi qu'il en soit, si tu crois qu'il soit inutile que je m'amuse à te parler comme j'ai fait, cela ne sera jamais capable de m'empêcher de faire des vœux pour ta prosperité aussi long-tems que j'observerai la loi; je baiserai le pavé cinq fois le jour, & repéterai autant de fois les oraisons de la foi.

Il me semble qu'en t'écrivant à l'heure qu'il est, ma plume ne sçait où elle en est. Je suis embarassé à trouver un stile qui convienne à ta nouvelle dignité, & à notre ancienne amitié.

Mais si je prens trop de liberté, impute cette faute à la sincerité de mon affection, qui ne sçait ce que c'est de se tenir dans la reserve envers une

1649. perſonne que j'ai pû appeller autrefois un autre moi-même: Car c'eſt-là la diſtance qu'il y a entre nous & nos amis.

LETTRE XLVIII.

A *Chiurgi Muhammet*, Bacha.

Il l'informe de la Fuite de Mahomet, *fils du* Dey *de* Tunis, *& de ſa Converſion à la Religion Chrétienne.*

JE ne ſçais ſi ce que je m'en vais te dire te ſera nouveau, ou à quelqu'un des Miniſtres de la Sublime *Porte*. Quoi-qu'il en ſoit, c'eſt quelque choſe de nouveau pour moi; & j'ai ordre de mander tout ce que j'apprendrai d'important.

Mahomet, fils aîné d'*Achmet* Dey de *Tunis*, eſt préſentement à *Rome*, où il a embraſſé la Religion Chrétienne. On parle diverſement des motifs qui l'ont porté à ce changement. Les uns diſent, qu'il l'a fait par intérêt; qu'il avoit correſpondance ſecrete avec le Vice-Roi de *Sicile*, qui lui avoit promis de la part du Roi d'*Eſpagne*, la Souveraineté de divers grands Païs dans les *Indes Occidentales*.

D'autres diſent, que les mécontentemens qu'il avoit reçûs de ſon Pere, & la manière dure dont il en étoit traité, l'ont obligé à cela; ce vieillard l'ayant contraint de ſe marier à la fille du Bacha de *Tripoli*, contre ſon inclination.

Mais la plupart attribuent ſon changement de Religion aux mouvemens de ſa conſcience; & l'on ajoute, qu'il a été convaincu miraculeuſement de la vérité de la foi Chrétienne. On dit, qu'étant une fois en mer ſur un vaiſſeau ſur lequel étoient pluſieurs Chrétiens, il s'éleva une violente tempête.

Les

Les Matelots, qui étoient tous *Musulmans*, voyant le fracas que les vents & les vagues avoient fait à la manœuvre du vaisseau, se crurent tous perdus. Le travail, les veilles & la peur ayant épuisé leurs forces, ils se coucherent, & abandonnerent le vaisseau au gré de l'orage: Mais y ayant à bord un Ecclésiastique Chrétien qui passoit pour un homme de très-sainte vie, il exhorta les Chrétiens à appaiser la colere de Dieu par une devotion extraordinaire. Ils firent ensuite sur le pont une Procession solemnelle: L'Ecclésiastique portoit devant eux ce qu'ils appellent le Sacrement; il imploroit la misericorde de Dieu, & appelloit souvent *Jesus* & *Marie*. L'Ecclésiastique donc se tenant debout à la poupe, & lisant à haute voix quelques Chapitres de l'*Evangile*, la tempête cessa tout-à-coup, les nuages se disperserent, l'air devint calme & serein, & le vaisseau entra sain & sauf dans le Havre. On dit que *Mahomet* étant venu à terre prit cet Ecclésiastique avec lui, le pria de l'instruire dans la Religion Chrétienne, & fit vœu de renoncer à la loi des *Musulmans*, & d'embrasser celle de *Jesus*. 1649.

C'est ainsi que parlent de la couversion de ce Prince, ceux qui ont de l'attachement pour l'honneur de la foi Chrétienne. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il s'est secretement évadé de *Tunis* par mer, & qu'il a pris le chemin de *Sicile*, où il arriva peu de jours après son départ, & fut reçû par le Vice-Roi selon sa qualité. Peu de tems après son arrivée, il fut bâtisé par un Archevêque, qui lui donna le nom de *Don Philippe*; & c'est ainsi qu'on l'appelle par-tout.

On dit qu'il fut d'abord un peu scandalisé de voir les *Siciliennes* paroître en ruë avec toute liberté, & s'entretenir avec les hommes; mais qu'ensuite il eut beaucoup de plaisir en leur compagnie, & principalement en la compagnie de celles qui chantent bien, ou qui jouent de quelque instrument de Musique qu'il aime beaucoup. Aussi frequente-t-il les Eglises où

1649. le service se fait avec plusieurs sortes d'excellentes Musiques, comme il se pratique dans toutes les grandes Villes: & autant que j'en puis juger, le portrait que les Chrétiens lui ont fait de cette methode harmonieuse de faire le service de Dieu, a fait beaucoup d'impression sur un homme qui aime naturellement la Musique. Il est certain que cette science a beaucoup de force sur nos affections; & l'on dit ici en proverbe, *Que qui n'aime pas la Musique, n'a pas d'ame.* Un ancien Philosophe a dit, que l'ame est une harmonie. Un autre Philosophe de l'Antiquité avoit si bien senti, combien cette science est puissante à exciter diverses passions dans le cœur de l'homme, qu'il a posé pour maxime certaine, que *telle est la Musique d'une République, tels sont les peuples.* De-là vient que ceux qui étoient chargez de l'éducation de la jeunesse, empêchoient avec soin qu'on ne jouât aucuns airs qui portent naturellement à la légereté & à la débauche; mais des airs graves & martiaux qui inspirent des pensées héroïques, & qui portent les gens à la vertu. Les *Italiens* sont grands Musiciens; & les airs qu'ils composent pour le service de leurs Eglises sont très-beaux & très-ravissans. Cela fait que *Don Philippe*, leur nouveau Proselite, écoute avec beaucoup d'attention la célébration de la grand' Messe, & les autres mélodies. On dit qu'il va se faire *Jésuite.*

Il partit de *Sicile* tout chargé de présens, & vint à *Rome* qui est le Siége du premier *Moufti* des Chrétiens, qu'ils appellent *Pape.* Il reçoit de grands honneurs & de grandes caresses du saint Pere, & de tous les Cardinaux, qui lui ont fait un si beau portrait de la foi *Nazaréenne*, & lui ont fait voir tant de saintes Reliques de l'Antiquité, qu'il croit être déja dans le ciel, & s'imagine que *Rome* est un Fauxbourg du Paradis. Il y a quelque chose de doux & de charmant dans la conversation des Prélats Chrétiens, s'ils sont gens de Lettres; comme ils le sont pour la plupart. Ce n'est donc pas merveil-

le qu'une Societé si polie ait beaucoup de pouvoir sur l'esprit facile d'un jeune Prince, qui est comme pelerin dans un païs étranger, où il n'entend que des éloges continuels de la Religion Chrétienne; & ne voit que des objets propres à le confirmer dans la magnifique idée qu'il s'est formé de la nouvelle Religion qu'il vient d'embrasser. On dit de plus, qu'il est devenu amoureux d'une jeune Dame *Romaine*. De sorte qu'il n'y a aucune espérance de pouvoir l'arracher à tant de charmes puissans. 1649.

Le regardant donc comme un homme perdu, prions le Tout-puissant de nous affermir tellement dans la profession de sa vérité, que ni l'intérêt, ni la passion, ni les erreurs de la conscience, ne soient jamais capables de nous dévoyer de la loi qui a été écrite dans le Ciel; & qu'au contraire nous demeurions toûjours constamment attachez à Dieu & à son Prophete.

LETTRE XLIX.

A *Sala Tircheni Emin*, Grand-Maître de l'Artillerie à *Constantinople.*

Des Guerres de la Mer Noire. *Histoire de* Pachicour, *Pirate* Circassien.

NOus sommes ici en allarme de la nouvelle qu'on a reçûë de je ne sçais quelles violentes avantures des *Cosaques*, & de leurs voisins qui possedent l'ancien Royaume de *Colchos*. Si je ne croyois pas fermement à l'*Alcoran*, ces nouvelles me causeroient une terreur panique. Mais les attentats sont inutiles contre ceux qui combattent sous l'ombre du Prophete. Il vint avec une autorité parfaite de la

1649. part du Monarque qui gouverne toutes choſes. Le ciel donnera ſes ordres, & diſperſera les Infidèles. Les ſept Vizirs qui ſont au Ciel furent témoins des paroles que l'écho fit retentir, lorſque le Prophete ſe retira des degrez du Trône. Si *Moïſe*, qui ſe ſouvenoit du bruit qu'il avoit entendu ſur le Mont de *Sinaï*, ne l'avoit pas averti, l'Apôtre eût fait une priere infructueuſe, & auroit été confondu en préſence des Anges. Mais encouragé par l'Homme à cornes, il ne manqua point à prendre congé, & ſans perdre de tems, il arriva à la neuvième Sphère, où ayant publié le *Neſiraum*, tous ceux qui habitent-là vinrent ſe ranger ſous la banniere qu'il avoit en main. Le Prophete leur dit, qu'il ne l'avoit fait que pour éprouver leur fidélité. Ils rendirent leurs devoirs, & ſe retirerent. Il ne douta point de-là, que les élûs n'obéïſſent dans le ciel & ſur la terre au divin Pere. Il finit ſa triomphante deſcente, & ſe rendit ſur le Mont *Uriel*. Les Partiſans d'*Hali* diſent, qu'il vint ſe repoſer ſur le ſommet d'un rocher. Mais laiſſons les Hérétiques dans leur infidélité. Ce fut où il plût à Dieu qu'il prononça les paroles qui ſubſiſteront éternellement, lorſque déployant le ciel de ſoye il dit: *Tous ceux qui prendront les armes contre cette banniere, ſeront reputez Infidèles, & ils ſeront exterminez.*

Je ſonge ſouvent à ces choſes, lorſque je lis les ſaints mémoires, qui traitent d'une vie pleine de merveilles. Je me conſole alors en penſant, que quand même tous les Incirconcis du monde ſe ligueroient enſemble, ils ne réüſſiroient pas contre ceux qui combattent ſous la commiſſion ſcellée.

J'ai écrit au Bacha de la mer, pour l'informer de cette expedition des *Coſaques*. On m'a aſſuré depuis, qu'ils ſont ſoutenus par un fameux Corſaire de ces quartiers; homme entreprenant & capable des plus hardies entrepriſes. Les Marchands *François* qui ont

ont commercé sur la mer *Noire*, en font un portrait avantageux, & jugent que les progrès de ses armes seront funestes à l'Empire *Ottoman*. Ils disent, qu'il est grand Capitaine par mer & par terre. J'ai entendu dire diverses choses de sa naissance & de son éducation. Mais ce que je vais te raconter me vient de fort bon endroit, & me paroît fort probable. 1649.

Son nom est *Pachicour*, *Circassien* d'origine, mais élevé dans une Ville maritime de l'*Ukraine*, près de l'embouchure du *Niester*. Il quitta son païs natal dès l'âge de douze ans, pour aller voyager dans les païs étrangers. Il s'embarqua à l'insçu de ses parens, dans un Vaisseau de *Podôlie*, qui étoit alors prêt à faire voile de *Balaclag*. Il emporta quelque peu d'argent qu'il avoit derobé à ses parens, & qui fut comme la base de sa future fortune. Etant arrivé à une certaine place de *Podolie*, il fit societé avec les Keys, & offrit ses services à divers Marchands. L'un d'eux qui, remarquant sur le visage de *Pachicour* je ne sçais quoi qui promettoit beaucoup, le prit chez soi. Il y demeura sept ans, & s'acquitta si bien de son devoir, que son Maître le fit son facteur à *Constantinople*.

Pachicour répondit dans ce second poste à la confiance qu'on avoit en lui, & à l'honneur qu'on lui faisoit. A son retour, divers Marchands lui confierent leurs effets, & l'envoyerent commercer à *Caffa*, & autres places de la mer *Noire*. Son jugement & sa réputation croissant à mesure qu'il avançoit en âge, il devint fameux avec le tems dans toutes les Villes de négoce. Son crédit fut si grand dans l'*Ukraine*, que tous les Marchands lui confioient leurs Vaisseaux & leurs Marchandises; de sorte qu'il fit souvent voile avec une Flote de vingt Vaisseaux, de la charge desquels il disposoit entierement. Par ce moyen il devint si riche avec le tems, qu'il fut en état de faire pour soi-même un commerce considerable. Ce fut alors qu'il

1649. qu'il commença de jetter les fondemens du dessein qu'il a depuis exécuté. Il étoit d'un genie trop vif & trop remuant pour s'accommoder de ces voyes lentes de s'agrandir. Il résolut donc d'élever sa fortune au point qu'il s'étoit proposé. Par-tout où il alla, il fut le seul Banqueroutier, le seul Banquier, & le seul Marchand.

Il ne fut pas difficile à un homme qui avoit tant de crédit, d'amasser un fonds extraordinaire, s'embarassant aussi peu qu'il faisoit de ce qu'on appelle conscience. Il arriva aussi une conjoncture très-favorable à son dessein. Dans le tems qu'il étoit à *Isgaou*, qui est un Port de *Circassie*, songeant le jour & la nuit aux moyens de s'élever, il survint une guerre entre ses Compatriotes & les *Mingreliens*. Les derniers paroissoient déja en mer avec une Flote, qui allarmoit toutes les côtes de *Circassie*. *Pachicour*, qui étoit attentif à tout, profita de la faveur de la conjoncture pour exécuter son complot. Son principal jeu étoit d'agir : aussi ne perdit-il pas de tems à faire valoir son crédit le plus qu'il lui fut possible, parmi les Marchands *Podoliens*, & autres étrangers residans à *Isgaou*. Après avoir donc amassé une prodigieuse somme d'argent, sans qu'il lui en coûtât que des lettres de change qu'il leur donna, il envoya secretement chez son Pere, qui ne demeuroit qu'à quelques lieuës de la Ville, son argent, tous ses bijoux, toutes ses étoffes d'or ou d'argent, & autres riches marchandises.

Deux jours après, les *Mingreliens* firent descente à *Isgaou*, qu'ils pillerent, & après avoir fait deux-mille prisonniers, ils retournereet à leurs Vaisseaux.

Pachicour, qui ne sçavoit comment profiter de cette occasion, suivit secretement ses richesses, & partit aussi-tôt que la Flote des *Mingreliens* parut devant la place. Il arriva que la plupart de ses Créanciers furent faits prisonniers, & transportez en *Mingrelie*. Il n'avoit alors qu'à songer à mettre à couvert ses richesses de la rapine de ses voisins: car les

les *Circaſſiens* ſont tous des voleurs de profeſſion. 1649.
Dans cette vûë il ſe rendit en diligence chez ſon Pere, & lui fit, pour l'appaiſer, quelques gratifications. Il aſſembla en peu de tems un corps de quatre-mille hommes, avec leſquels il ſe mit à pirater. Il commença d'infeſter ces mers, & de piller tous les Marchands, à la reſerve de ceux qui avoient eu autrefois de la confiance en lui. Sa libéralité & ſa valeur charmerent tous ceux qui étoient à ſon ſervice, & la renommée de ſes prodigieux avantages ſe répandant au long & au large, pluſieurs *Circaſſiens* mirent en mer, & ſe joignirent à lui : de ſorte qu'en peu de tems il fit une grande figure ſur le Royaume de *Neptune*. Se voyant donc à la tête d'une puiſſante Flote, il alla chercher incontinent celle des *Mingreliens*, l'attaqua, & la vainquit glorieuſement.

La paix ſe fit peu de tems après, & *Pachicour* fut déclaré Amiral de *Circaſſie*. Les *Mingreliens* s'obligerent par le traité de joindre leurs forces navales avec celles des *Circaſſiens*, & d'obeïr aux ordres de *Pachicour*. Cet heureux Général devint en peu de tems ſi célèbre, que les *Coſaques* lui envoyerent un Miniſtre, & entrerent dans la Ligue, fournirent trois-cens Vaiſſeaux qui joignirent la Flote des *Circaſſiens* & des *Mingreliens*.

Voilà le fondement de la nouvelle expedition qui fait tant de bruit en ces quartiers.

Toi, qui as l'Intendance de l'Arſenal, tu ſçais mieux que perſonne les meſures qu'il faut prendre contre cet audacieux Infidèle, s'il continue à troubler le repos du ſéréniſſime Empire. Cependant, quoiqu'il ſoit notre ennemi, ne regardons point d'un œil d'envie les louanges qui ſont dûës à ſon eſprit & à ſon courage. Il ſurpaſſe, ce ſemble, les miſerables voleurs de ſa Nation ; il ne fait que des fourbes du premier ordre, & des brigandages ſi nobles, qu'ils paſſeroient pour des actions de vertu, s'ils étoient faits par un homme d'une naiſſance plus illuſtre.

Je

1649. Je ne veux point justifier le larcin, ni prendre le parti d'un Infidèle; mais si j'avois le tems de te parler de certains endroits héroïques de ce Pirate, tu conviendrois qu'il mérite d'être généreusement & favorablement traité, en cas qu'il soit fait prisonnier. La première fois que j'aurai l'honneur de t'écrire, je te ferai une relation, qui ne déplaira pas à un homme qui ne juge pas comme le Vulgaire. J'avois encore à t'entretenir sur un autre sujet; mais je suis interrompu. Pardon. Ce manquement est un effet de ce que je dois au *Grand-Seigneur*.

LETTRE L.

A *Melec Amet*, Bacha.

De l'Assassinat de Dorislas, *Ambassadeur d'*Angleterre *à la* Haye, *& d'autres choses.*

On vient d'apprendre ici, que l'Ambassadeur d'*Angleterre* à la *Haye* a été assassiné. Son nom étoit *Dorislas*. Il avoit été envoyé par les nouveaux Gouverneurs d'*Angleterre*, pour faire alliance avec les Etats de *Hollande*, & pour les éclaircir au sujet du procedé qu'ils ont tenu contre leur défunt Souverain. On dit qu'il n'auroit gueres bien réüssi dans sa négociacion, parce que le Prince d'*Orange*, qui est le Président, ou le Chef des Etats, & qui est marié à la fille du Roi d'*Angleterre*, prend fort à cœur la mort anticipée de son beau-Pere, & ne veut point d'accommodement avec ses meurtriers. Néanmoins on doit croire que les Princes ne sont touchez des malheurs qui arrivent aux personnes de leur rang, qu'autant qu'il est nécessaire à leurs intérêts.

Le troisième jour de la cinquième Lune, certains

tains *Ecossois* entrerent dans l'Hôtel de l'Ambassadeur, le tuerent & s'évaderent. On ne sçait pas au juste, qui a mis ces assassins en besogne. Chacun en parle selon la situation de son esprit. Les uns regardent la fin tragique de ce Ministre comme un juste jugement de Dieu, quoiqu'exécuté par des gens injustes, sur un homme que tout le monde sçait avoir eu part à la mort de son Souverain. D'autres condamnent cette action comme un sacrilège de la derniere impieté, parce que la personne des Ambassadeurs est sacrée & inviolable, selon le droit des gens, & qu'on regarde les outrages qu'on leur fait comme des outrages faits non seulement à leurs Maîtres qui les ont envoyez; mais aussi à tout le genre humain: Comme si la nature humaine même étoit outragée en la personne des Ministres publics. 1649.

A la vérité il est impossible de faire des alliances entre des Nations différentes, & de les entretenir quand elles sont faites, à moins que la personne de leurs Ministres ne soit à couvert des affronts & des violences.

Les *François* disent quelque chose d'assez joli d'un de leurs Rois, qui, étant Duc d'*Orleans* avant que de parvenir à la Couronne, avoit été fort mal traité en voyageant par un certain Seigneur *Italien*, nommé le Baron de *Benevent*. Ce Prince étant en possession du Royaume, le même Seigneur *Italien* lui fut envoyé par le Vice-Roi de *Naples*, pour le féliciter sur son avenement au Trône de ses Ancêtres. Les Courtisans *François*, qui avoient été témoins des outrages que l'*Italien* avoit fait autrefois à leur Maître, lui conseilloient de s'en venger, & de lui faire faire force indignitez pendant qu'il étoit en son pouvoir. Le sage Monarque répondit à cela: *Il n'est pas de la bienséance qu'un Roi* de France *se venge sur un Ambassadeur de* Naples, *des injures qu'il a reçûës du Baron de* Benevent.

On dit que les *Anglois* ont demandé satisfaction aux *Hollandois* du meurtre de leur Ambassadeur: Mais

1649. Mais qu'on leur a répondu, *Qu'ils devoient avant toutes choses faire satisfaction du meurtre de leur Roi.*

Les *Ecossois* se sont révoltez contre le nouveau Gouvernement d'*Angleterre*, & sont encore indéterminez, s'ils mettront sur le Trône le fils du Roi défunt, ou s'ils s'érigeront en République indépendante. Les *Irlandois* sont attachez aux intérêts de la Couronne; & plusieurs Isles de l'*Amerique* qui sont sous la Domination des Rois d'*Angleterre*, n'ont pas refusé de se soûmettre au nouveau Gouvernement, qui penche, ce semble, à la Démocratie.

On parle fort d'un certain *Cromwel*, Général des forces *Angloises* en *Irlande*. Cet homme, né simple particulier, & avec peu de bien, est devenu Général, & s'est acquis cette dignité par sa prudence & par sa valeur. Les *François* le louent, & le regardent comme le meilleur Soldat du siécle: & si la renommée n'est pas menteuse, il n'est pas moins habile politique.

Pour marque du respect que j'ai pour toi, tu recevras avec cette Lettre un pistolet d'une fabrique curieuse. Lorsqu'il est une fois chargé, il tire six bales l'une après l'autre. Si tu acceptes mon petit présent, je regarderai cette faveur comme une preuve de ton amitié.

LET-

1649.

LETTRE LI.

Au Venérable Moufti.

Il accuſe les Septante & tous les autres Chrétiens qui ont traduit la Bible, d'inſipidité, d'erreurs, & d'avoir mal rendu le ſens de l'Original Hébreu. *Remarques particulieres ſur les Pſeaumes de* David, *& ſur les Cantiques de* Salomon.

JE me ſuis ſouvent étonné de la létargie dans laquelle il ſemble que les *Nazaréens* ſoient enſevelis. Ils oublient ce qu'ils liſent dans leur propre Bible. On y trouve des paſſages favorables aux *Orientaux*. Il n'y a point de page de cette Loi écrite qui ne ſente l'idiome qui eſt pur & vif, encore que les Traducteurs en ayent eſtropié le ſens. J'ai lû leur Bible en *Grec*, en *Latin* & en *François*, mais aucune de ces langues n'exprime la force de l'Original *Hébreu*. Et l'on ne doit pas même eſpérer rien de tel. Il eſt impoſſible de faire quadrer les molles façons de parler de l'*Europe*, avec les moëlleux idiomes de l'*Aſie*. On pourroit auſſi-tôt eſpérer qu'un roſeau produisît des dates. C'eſt pour cela qu'il eſt défendu aux vrais Fidèles de traduire le livre de lumiere de l'Original *Arabe*, qui eſt proprement l'*Hébreu* dans ſon ancienne pureté.

C'eſt le langage de ceux qui demeurent au deſſus du ſeptième globe. C'eſt la langue dont Dieu ſe ſert pour s'entretenir avec les Pages de ſon divin Sérail; en laquelle ſont écrites toutes les Archives de l'Empire céleſte. *Haſmariel*, Secretaire de l'immortel Divan, n'écrit ou ne parle qu'en la langue qui eſt particuliere ſur la terre, aux enfans d'*Iſmaël*, qui

1649 qui habitent la région de l'*Orient* de la mer *Rouge*. C'est enfin en cette langue que le Tout-puissant jugea à propos de revéler sa volonté aux mortels.

Croi-moi, si je te dis avec une profonde soûmission, que j'ai pris quelque peine à apprendre ces langues, qui ont été les canaux de la Science divine; je me suis particulierement attaché à l'Anatomie, des mots *Orientaux* : Et ce ne seroit pas une hyperbole quand je te dirois, que j'ai appris à dissequer les sillabes mêmes, où les points & les lettres placées d'une certaine manière, altérent le sens, ou le rendent du moins ambigu : tant nos caractères sacrez sont significatifs & mistérieux.

Je ne dis point ceci par chagrin, ou pour repousser le mépris que *Ichingi Cap'Oglani* a voulu m'attirer. Je n'ai point d'émulation en ce point, & le petit aiguillon de l'ambition pedantesque n'est pas capable de me porter à disputer contre un homme, qui n'a d'autres talens que de sçavoir les ouvrages d'autrui, & de s'en souvenir, comme s'il n'avoit étudié à *Athènes* que dans la seule vûë d'apprendre l'art facetieux de faire de son cerveau un catalogue de livres. Mais j'en veux aux sçavans *Nazaréens* qui sont principalement à blâmer, & que les *Juifs* ont rendu les dépositaires du livre sacré. Entre ces Sçavans, les Traducteurs de ce livre sont inexcusables, d'avoir défiguré l'Original, & d'avoir dépouillé la langue vierge de ses beautez & de ses agrémens ; pendant que les autres sont non seulement les témoins, mais même les muets protecteurs de ce rapt, parce qu'ils cachent l'indignité qui a été faite aux caractères formez par le doigt de Dieu, & pleins de Mistères divins.

En blâmant ainsi les Interprêtes Chrétiens de la Bible, je ne prétens pas défendre le caprice critique des *Juifs* Cabalistes. Ils sont rejettez de toutes les personnes de bon-sens. Cependant il y a un milieu entre l'excès de cette délicatesse affectée, qui rend les

uns

uns ridicules, & l'excès de cette negligence étudiée à laquelle on doit imputer l'obſcurité des autres. Comme les Hébreux, en preſſant trop la lettre, ont enfanté une chimère divine; de même les Chrétiens s'y ſont pris avec tant de negligence, qu'à peine ont-ils conſervé les traits groſſiers du ſens commun, laiſſant en arriere le vrai ſens des Auteurs ſacrez. 1649.

Je ne m'en prendrai pas beaucoup aux Traducteurs employez par *Ptolomée Philadelphe* Roi d'*Egypte*. Ils n'étoient pas Chrétiens, & n'étoient pas encore du nombre de ceux qui adoroient les corps céleſtes & les élemens; & il n'y en avoit aucun qui fit ſes devotions devant le même autel où faiſoit les ſiennes ce Monarque *Egyptien*, qui adoroit le Dieu *Serapis* : Mais j'attaque principalement ſoixante-dix *Juifs*, ou ſoixante-douze, s'il en faut croire la tradition. Chacun d'eux ayant eu ordre de traduire ſeparément les manuſcrits que les *Juifs* regardoient comme les Oracles de Dieu, & de les traduire ſans ſe parler & ſans ſe voir les uns les autres, leurs Verſions, dit-on, s'accorderent ſi bien, qu'il n'y avoit pas une ſillable dans l'une plus que dans l'autre.

C'eſt ce que diſent les *Juifs*, & qu'il ſemble que les Chrétiens croyent. Cependant pluſieurs ont trouvé des erreurs & des incongruitez dans cette fameuſe Verſion : & il eſt aiſé à un œil déſintéreſſé, & ſur-tout à un *Oriental*, d'y en trouver beaucoup davantage.

Mais la Verſion *Latine*, qu'on appelle la *Vulgate*, eſt pleine de bévûës. Et le prétendu ſaint qui en eſt l'Auteur, auroit dû aller plus loin qu'à la *Paleſtine* pour apprendre l'ancien *Hébreu*. Il s'appelloit *Jerôme*, ſi je ne me trompe. Il paſſa pluſieurs années dans une cellule, qu'on prétend être proche du tombeau du Meſſie des Chrétiens dans la Terre-Sainte. On dit que ce fut-là qu'il apprit l'*Hébreu*, & qu'il fit la traduction du Vieux Teſtament.

Tu

1649. Tu ne dois pas t'attendre que je te donne des preuves de ceci, puisque je ne te dis que ce que j'ai lû dans les Auteurs Chrétiens, que les *Nazaréens* appellent les Historiens de leur Eglise. Mais je puis t'assurer, que cet Ecclésiastique ne fut point aidé dans sa Version par l'esprit *Oriental*; car il s'en faut de beaucoup qu'il ne rende bien les magnifiques Hiperboles, les justes comparaisons, les élégantes figures, & les autres ornemens du discours, particuliers aux écrits de ceux qui voyent lever le Soleil. Tels sont ceux qui ont été composez en *Orient*, sans en excepter même les Manuscrits de *Moïse*, & des autres Prophetes *Hébreux*, des Poëtes, des Historiens & des Philosophes. Ce sont ces Ecrivains qui ont composé le Vieux Testament, à la reserve d'un seul livre, dont est Auteur *Job*, l'un de mes compatriotes, qui vainquit sept fois le Diable, en autant de combats qui se firent en présence de Dieu.

Que dirai-je donc des traductions qu'on a fait de la Bible en d'autres langues moins riches & moins expressives que la *Latine*?

Depuis les divisions survenues entre les Catholiques *Romains* & les *Protestans*, on a traduit la Bible en toutes ou en la plupart des langues de l'*Europe*. Néanmoins les *François* sont si malheureux, que plus ils s'attachent à la grande pureté du *Grec*, moins ils y réüssissent. De-là vient que plusieurs Sçavans ont, dit-on, marqué plus de mille fautes dans la derniere Version *Françoise* de ce mistérieux livre.

Si les Chrétiens se critiquent ainsi sur ce qui fait le fondement de leur salut, quels avantages ne donnent-ils point par-là aux *Musulmans* de les critiquer à leur tour?

Je n'aurois jamais fait, si je voulois te faire remarquer toutes les erreurs qu'on peut trouver dans les diverses traductions qui ont été faites de la Bible, & que peuvent facilement discerner tous ceux qui ont connu l'*Orient*: Sans compter que ce seroit abuser

abuser de ta patience, que de faire ici le personnage 1649.
de Critique

Permets-moi seulement de jetter les yeux sur le Pseautier, ou, pour mieux dire, sur les Odes du Sultan *David*. Combien sont insipides & molles les traductions *Françoises* qui en ont été faites? On n'y reconnoît pas le sens du Prophete. Il ne commençoit jamais à chanter aucune de ces divines Chansons, qu'il ne fût inspiré par un *Seraphin*, qu'il faisoit venir du Paradis par la mélodie de sa Harpe. Ce *Seraphin* étoit maître de Musique au ciel, comme l'enseignent les Docteurs *Hébreux*. Toutes les fois que *David* jouoit de cet instrument, *Ariel* (car c'est ainsi que s'appelloit le *Seraphin*) descendoit, & chantoit avec une grace qu'on ne pouvoit exprimer. Le Poëte docile apprenoit incontinent ses notes & ses paroles. *David* touchoit sept-cens fois ses cordes harmonieuses, & l'Ange venoit autant de fois à son secours avec le livre de musique. Il lui enseigna sept-cens Sonnets que les Bienheureux chantent en Paradis. Mais le Diable les deroba au Roi, pendant qu'il regardoit la femme d'un homme qui se baignoit dans le Jardin voisin.

Il en reste encore plus de cent, que *David* composa par mémoire sur les premiers. Mais il y a des Sectes Chrétiennes qui en ont fait autant de Chansons publiques.

On en a fait autant du Poëme incomparable de *Salomon*, qui lui fut enseigné par le Tuteur céleste de son Pere. *Ariel* s'étant rendu amoureux d'une des Vierges du Paradis dans le même tems que *Salomon* jouissoit de la fille de *Pharaon*, & qu'il lui avoit fait bâtir tout de nouveau un Sérail de bois de Cedre; l'Amant céleste, pour s'accommoder à la passion des mortels, apprit à *Salomon* une des Pastorales d'*Eden*, qui exprimoit les caractères particuliers de son amour.

Mais les *Nazaréens* en ont fait par leurs gloses une allégorie séche qui ne signifie rien: & la tra-

1649. duction qu'ils en ont faite, choque également la Rhétorique & la Poësie.

Si je voulois aller plus loin, & te faire le Catalogue des fautes qu'ils ont faites dans les écrits des Prophetes, & dans les autres livres du Vieux Testament, je t'ennuyerois, quand même je ne le ferois qu'en général. Mais de descendre dans le détail, ce seroit une trentiéme tâche digne d'*Hercule*.

Cependant, apres tant de fautes, ni les Sçavans, ni les Ignorans, ne sçauroient jamais se disculper de l'aveuglement volontaire. Ils ferment les yeux à la lumiere qui paroît dans la pire de toutes les traductions. Cette lumiere, toute petite qu'elle est, suffit néanmoins pour conduire chacun au Soleil levant, où la Sagesse brille dans sa parfaite splendeur.

Il y a dans toutes les Ecritures des expressions qui désignent les loix, les coûtumes, les habits, & la maniére de vivre partiquée dans les païs qui ont été les premiers visitez par le soleil du matin. Et ce qui se pratiquoit autrefois, se pratique encore aujourd'hui: Et les *Musulmans* de ce Siécle observent le même genre de vie qu'observoit le Patriarche *Ibrahim*, il y a trois-mille ans, & qu'observent encore aujourd'hui les Fidéles de notre tems. Nos mariages, nos circoncisions, nos funerailles, nos prieres, nos lavemens, & toutes nos autres cérémonies religieuses ou civiles, sont aujourd'hui les mêmes qu'elles étoient alors On n'y a rien ajouté ni diminué, si ce n'est la foi & l'obéïssance que nous devons à *Mahomet*, l'Ambassadeur de Dieu, & au Livre qui lui fut donné par l'Ange *Gabriël*, le Prince des Ministres de Dieu.

Nos habits mêmes, & notre maniére de bâtir, nos salutations, & toutes nos requêtes, sont aujourd'hui les mêmes, que nous apprenons de l'Ecriture avoir été pratiquées après le déluge par les Patriarches & les prophetes, & par tous les vrais Croyans descendus d'*Ibrahim*; & sur-tout par ceux qui sont des-

cendus

cendus en droite ligne de la race d'*Ismaël*, fils aîné d'*Ibrahim*, qui logea dans sa tente trois Anges tout à la fois. 1649.

Les Infidèles ne considerent pas cela. Ils croyent au contraire, qu'ils sont les vrais enfans du fidèle *Ibrahim*, qu'ils appellent *Abraham*; prétendant de pratiquer en je ne sçais quel sens figuré, la vie que nous menons en vérité: se trompant eux-mêmes par de vains symboles, pendant que nous en avons la substance.

Mais toi, grand Successeur d'*Ibrahim* & des Prophetes, daigne prier pour moi, pendant que ce que je dois au *Grand-Seigneur* m'oblige à demeurer en *Occident*, où je ne vois que des Infidèles, afin que Dieu me fasse la grace de persister constamment dans la foi des *Orientaux*, dans la pieté d'un *Ismaël*, & dans la pureté d'un vrai Croyant ; & de dire toûjours dans le cœur, & même dans les Temples des Infidèles, s'il le faut, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & *Mahomet* son Ministre.

LETTRE LII.

Au Chiaoux Bacha.

*Remarques sur les Affaires d'*Allemagne, *de* Suede *&* *d'*Angleterre. Osmin *le Nain découvre une Lettre du Capitan Bacha, au Cardinal* Mazarin.

LA paix qui fut conclue l'année derniere entre les *Allemans* & les *Suedois*, n'est pas encore entierement confirmée. Il y a eu depuis cessation d'armes. Le Duc d'*Amalphi* *, de la part de l'Empereur, le Duc

* *C'est, je crois, Octavio Picolomini, ainsi appellé parce que la ville d'Amalphi dans le Royaume de Naples, fut érigée en Duché en faveur de ce grand Capitaine.*

1649. Duc de *Vandôme*, de la part du Roi de *France*, & le Duc d'*Ersken*, de la part de la Couronne de *Suede*, sont à présent assemblez à *Nuremberg* pour faire exécuter le traité de *Munster*.

L'Empereur a consenti que l'Armée *Suedoise* seroit dispersée en quartiers dans les sept Cercles de l'Empire, tant que l'assemblée dureroit, & qu'elle y demeureroit jusques à ce qu'on lui eût payé tous ses arrerages aux dépens des *Allemans*. On dit que ces arrerages monteront à trois millions de Sequins. Cette guerre a duré près de trente ans, & il en a coûté la vie à plus de trois-cens-mille hommes.

Quant aux affaires d'*Angleterre*, le parti dominant a declaré, que l'ancien Royaume seroit désormais un Etat libre, & la Monarchie a été abolie par acte public. Cet acte n'a pas empêché qu'après la mort du Roi *Charles*, son fils aîné n'ait été proclamé Roi en *Angleterre* & en *Irlande* par quelques Seigneurs & Gentilshommes affectionnez à la famille Royale. Un certain Duc de consideration parut même en *Irlande* à la tête d'une nombreuse Armée, en faveur des intérêts du jeune Roi. Il assiégea la Capitale de ce Royaume, & une autre Place, les deux seules forteresses qui fissent tête au parti du Roi. Mais l'Armée que les Etats d'*Angleterre* avoient nouvellement fait passer en *Irlande*, en étant venue aux mains dans la 8. Lune avec celle de ce Duc, la derniere a été mise en fuite, deux-mille hommes ont été tuez sur la place. Le nombre des prisonniers a été grand; l'Armée *Irlandoise* a perdu toutes ses munitions & tout son bagage. Après cet avantage, suivi de quelques autres, le Royaume d'*Irlande* a été reduit en peu de tems sous l'obéïssance des Etats d'*Angleterre*.

Je n'apprens aucune agréable nouvelle du *Levant*. Il arrive tous les jours des Vaisseaux dans les Ports de *France*, qui confirment tous ce qui s'étoit dit du sanglant combat entre notre flote & celle

celle des *Venitiens*, dans lequel nous avons, dit-on, perdu soixante-dix Galeres, soixante Vaisseaux marchands, & dix-huit Vaisseaux de guerre. Les mêmes relations ajoutent, que six-mille cinq-cens *Musulmans* ont été tuez à ce combat, & que près de dix-mille ont été faits prisonniers. 1649.

C'est une grande bréche à la flote du Souverain de la mer & de la terre, qui a pris le titre D'INVINCIBLE. Cela fait tort à des étendarts qui sont d'une haute réputation, & à l'Empire que nous croyons devoir subjuguer toutes les Nations. Je ne parle point du courage ou de la prudence du Capitan Bacha; & je ne veux point contribuer à la perte d'un homme qui ne peut pas espérer d'être honoré d'une veste, d'une épée, ou d'aucune autre marque de la faveur du *Sultan*, en considération des services qu'il a rendus cette année sur mer. J'ai un penchant naturel à la compassion. Ce n'est pas pour me louer que je dis ceci: Au contraire, je regarde cette tendresse plutôt comme un vice de mon tempérament, que comme une vertu morale. Je plains un homme qui tombe en disgrace, un homme pour qui le vent du Sérail change, & qui ne doit s'attendre qu'à des nuages & à des tempêtes. Ces orages lui seront plus funestes, que tous ceux qui ont maltraité sa flote sur l'Océan tempêtueux. Selon toutes les apparences, sa fortune va faire un triste naufrage, supose que sa vie ne le fasse pas. Ainsi c'est avec un extrême regret que je suis obligé de te dire une chose qui avancera sa chûte.

Mais j'ai ordre de ne rien cacher de tout ce qui parvient à ma connoissance, & qui regarde les intérêts de la Sublime *Porte*, & de n'épargner pas même le fils de ma mere, si je le connois coupable d'intrigues criminelles.

Tout ce que j'ai à dire contre le Bacha de la mer est, qu'il entretient des correspondances secretes avec le Cardinal *Mazarin*. Je l'ai découvert par le

1649. secours d'un Nain, dont j'ai souvent parlé dans mes Lettres aux Grands de la *Porte*. Je ne te repéterai donc point ce que je leur ai déja dit de la naissance, de l'éducation & du genie d'*Osmin* (car c'est ainsi que s'appelle ce petit Jeune-homme.) Je ne te redirai point non plus, quelle méthode je lui ai prescrite pour s'insinuer dans les secrets des Ministres publics. Tu peux seulement dire au Divan, que ce diminutif d'homme continue à profiter des avantages qu'il a d'entrer dans les cabinets des Ministres *François*, de quoi je donnai avis à *Chiurgi Mahammet* Bacha, dans la Lettre que je lui écrivis l'année derniere.

Tu peux en même tems assurer les Ministres du Divan, qu'*Osmin* étant hier dans la chambre du Cardinal *Mazarin*, jetta les yeux sur une lettre qui étoit ouverte sur la table, pendant que le Cardinal étoit occupé à parler à un Courier extraordinaire venu de *Rome*. Il ne put lire que la souscription, & deux ou trois lignes du corps de la lettre. Voici ce qui en est.

Bilal, Capitan Bacha, moderé Commandant, & Ombre du brillant Astre de la Mer;

Au très-illustre Prince du Royaume du Messie, éminent entre les grands Seigneurs de sainte dignité, les Directeurs des peuples de Jesus, *assis dans la Chaire de dignité souveraine, le Siége du Caliphe* Romain, Jules Mazarin *Cardinal, & notre ami. Puissent tes derniers jours être plus heureux que les premiers.*

„ Ta lettre, pleine d'affection, & tes présens m'ont „ été rendus surement, comme j'étois à l'ancre „ avec la flote que je commande, à la hauteur de „ l'Isle de *Scio*. Et pour marque de ma reconnois- „ sance, & de la bonne volonté que j'ai pour toi, „ & pour tous les *Nazaréens*, j'ai embrassé le no- „ ble Capitan *Signor Antonio Maratelli*, qui a eu

„ l'hon-



A Osmin le Nain,
les Nains du Grand Seigneur.



,, l'honneur d'être chargé de cette négociation. Je 1649.
,, me suis derobé incontinent, & j'ai fait pren-
,, dre mes habits à ce brave *Italien*, ton Agent,
,, comme un gage de. . . . .

A peine *Osmin* avoit lû jusques-là, que le Cardinal s'approchant de la table reprit la lettre, & lâcha au Courtisan des mots qui confirmerent le Nain dans le soupçon qu'il avoit déja de la perfidie du Bacha, & il ne doute pas qu'il n'eût écrit tout de nouveau la lettre qu'il venoit de voir. Il courut incontinent me donner avis de cette découverte, jugeant qu'elle étoit, comme en effet elle est, de grande consequence. Car il en veut particulierement à la maison qui fut la première à exterminer les *Grecs* de *Constantinople*.

Tu sçais l'usage que tu dois faire d'un tel avis. Je n'ai point l'inclination cruelle, mais il faut que je fasse mon devoir. Pour le reste, je m'en rapporte à ta prudence.

Je veux seulement te dire une autre remarque qu'a fait *Osmin*. En comparant la lettre qu'il vient de voir, avec ce qu'il entendit de la conversation du Cardinal avec un Seigneur *François*, lorsqu'il étoit sous la table du Cardinal, comme je n'ai pas manqué de l'inserer dans mes lettres; il conclut que le Bacha, dont parla le Cardinal, étoit le même *Bilal* Bacha qui a été fait Bacha de la mer à l'instance des Janissaires.

Je ne pouvois cacher, sans me rendre complice, une si noire ingratitude envers le *Grand-Seigneur*, & une si lâche trahison contre l'Empire, qui tient le premier rang entre tous les Empires de la terre.

1649.

LETTRE LIII.

A *Cara Hali*, Médecin du Grand-Seigneur.

Il l'informe du grand Fracas que la Foudre avoit fait en France. *Des Plaisirs de la Vie Champêtre, par opposition aux embaras où il est tous les jours.*

NOus avons eu un été extrêmement chaud, accompagné de tonnerres & de foudres, qui ont fait à la campagne un dommage considerable. Les foins ont été brûlez dans les granges, & les grains dans les greniers. Il arrive ici tous les jours des Députez des Provinces, qui se plaignent que le Ciel a consumé leurs moissons.

Le parti de la Cour regarde cet évenement comme un jugement de Dieu sur les rebelles. Il fait répandre par-tout, & dans toute sorte de compagnies, que le Ciel est irrité contre les Habitans de la *Guyenne*, & des autres Provinces, pour avoir pris cette année les armes contre leur Souverain. Je ne sçais si cette censure est fondée ou non; mais je sçais bien qu'on a remarqué, que les Habitans de ces Provinces rebelles, ont été plus maltraitez de la foudre, que les autres. Divers membres du Parlement d'*Aix* furent trouvez morts dans leurs lits, le jour qui suivit cette nuit de tempêtes & de foudres; & le lendemain le toit de la maison où le Parlement faisoit ses assemblées, tomba & tua plusieurs personnes.

Comme on célébroit la Messe dans la grande Eglise de *Bourdeaux*, il vint une bale de feu de derriere l'autel, qui toucha diverses images, & qui remplissant l'Eglise d'une insupportable puanteur, sortit par la fenêtre sans faire autre mal. La foudre fondit

dit entierement une grosse somme d'argent que cette Ville avoit fait lever pour le payement de ses troupes; ce qui surprit beaucoup ceux qui virent la chose, car ce fut en plein jour qu'elle arriva, & en présence des personnes les plus considerables de *Bourdeaux*. Je ne finirois jamais, si je voulois te raconter tous les désordres qui ont été faits en ces quartiers. Nous n'avons pas eu grand mal ici, si ce n'est que presque tout le vin de la Ville s'est changé en vinaigre dans une nuit. Les Philosophes attribuent cela à la force particuliere de la foudre, qui a fait ici ce que font les Chimistes, qui en un moment separent & afféchent les esprits vitaux des liqueurs, & ne laissent que la matière terrestre & grossiere. 1649.

La saison a été si chaude durant les jours Caniculaires, qu'il sembloit que l'air même étoit combustible, & que les vents d'où nous attendions du rafraîchissement, étoient comme le souffle d'un fourneau. Il sembloit que tout étoit prêt à prendre feu, comme si les élemens eussent attendu le grand embrasement. On ne parloit par-tout que de la chaleur. Tout le monde étoit échauffé par un feu interne, l'ombrage des arbres ne donnoit aucun soulagement; les fontaines ne pouvoient étancher la soif. Il sembloit que la Nature avoit la fiévre, & qu'elle étoit prête à expirer.

Les chaleurs sont maintenant diminuées, & nous commençons à sentir des gêlées blanches. Le nitre de l'air rétablist l'appétit. L'abondance de la pluye a fermé les ouvertures de la terre, & donné à cet Element une nouvelle forme. Nous voici dans un second Printems. Le Laboureur se console d'avoir perdu sa recolte de foin, dans l'espérance d'en faire une seconde. Cependant les vents sont fort occupez à dépouiller les arbres non seulement de leurs feuilles, mais encore du fruit qui n'est pas encore cueilli. Ces fruits dispersez sur la terre, & dans tous les champs, sont autant de banquets apprêtez

1649. pour les pourceaux, qui prétendent avoir autant de droit que leurs Maîtres, de se nourrir de ce qui est servi sur la table commune. Ce n'est pas une désagréable Musique, d'entendre un troupeau de cochons faire jouer leurs dents sur les pommes que le vent a fait tomber. Ce spectacle & ce bruit sont au moins agréables à un homme qui a été, comme moi, trois semaines sans appétit, & qui ne commence qu'à le récouvrer. Je sors souvent de *Paris* à cheval, pour prendre l'air de la Campagne, où je trouve le pain de meilleur goût qu'à la Ville. Il paroît sur le visage & dans les actions des Païsans quelque chose de si innocent, que ma mélancolie y trouve du soulagement. Je ne remarque point en eux ni les artifices, ni les infamies de la Cour. Leur conversation recrée mes esprits. J'aime à les entendre parler de leurs affaires champêtres. Je regarde les Laboureurs d'un œil d'envie. Je souhaiterois alors que j'eusse été élevé à la Campagne, pour y panser les bœufs, les moutons, ou les ânes, qui agissent tous régulierement selon leur naturel. Mais ceux qui sont appellez au service des Princes, sont ordinairement contraints à faire des choses contraires à leur raison; ce qui est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme. Le Laboureur dort tranquillement la nuit, & le jour son esprit n'est point embarassé de soucis. Il se leve aussi matin que l'Alouette, & est aussi gai que cet oiseau, qui salue l'Aurore d'une chanson fredonnée sur son petit chalumeau. Il hume en voltigeant dans ses campagnes, la saine & odoriférante rosée du matin. Il regarde avec admiration & avec plaisir, lorsque le Soleil se leve, les nuages dorez & le sommet des montagnes. L'exemple de cet Astre toûjours agissant lui sert d'aiguillon pour son travail de la journée, & il suit son ouvrage avec plaisir & avec joye. Les alimens qu'il prend plaisent également à sa bouche & à son estomac. Il ne sent point d'indigestions pour avoir trop mangé; mais toûjours rafraîchi & bien

bien régalé de ce qu'il a chez lui, il se couche avec les agneaux, & dort tranquillement, sans songer jamais aux intrigues d'Etat, ou aux conjurations des Grands. Il passe ainsi sa vie dans un cercle de délices. 1649.

Di-moi, cher *Hali*, une telle condition n'est-elle pas digne d'envie pour un homme comme moi? Et peux-tu me blâmer, moi qui n'ai ni la santé du corps, ni le repos de l'esprit, si je souhaite un état qui me procureroit l'un & l'autre? Je suis embarrassé dans mille piéges: mon emploi est une énigme parfaite. Je suis obligé de dire une chose, & de m'en dédire aussi souvent que l'occasion le requiert. Je suis contraint de mentir à tout moment, de faire des sermens faux & véritables, quand il s'agit de l'intérêt du *Grand-Seigneur*. Il faut que je sois *Mahométan*, *Chrétien*, *Juif*, & en un mot, tout ce qui peut servir aux fins pour lesquelles je suis destiné ici. Il faut dissimuler avec Dieu & avec les hommes, blasphêmer contre les Prophetes, maudire les vrais Croyans, & me maudire moi-même, plutôt que de préjudicier à la cause où je suis engagé. Nonobstant tout cela, on ne laisse pas de vouloir me faire accroire que je suis un homme de bien, & que j'irai en Paradis: comme si les dispenses du *Moufti* pouvoient annuller l'expresse & positive loi de Dieu. S'imagine-t-on que je sois homme à m'en laisser imposer par ces beaux contes? Permets-moi de te dire que j'ai de la conscience, & une conscience qui ne me donnera aucun repos tant que je vivrai comme je vis. I. vaudroit mieux mourir, que de vivre coupable de tant de prévarications. Je ne sçais que faire au milieu de tant de frayeurs: Je me sens décheoir peu-à-peu. Que deviendrai-je, si je meurs chargé de tant de péchez? Que pourrai-je répondre aux deux Inquisiteurs du tombeau, aux deux Anges qui me demanderont, qui est mon Dieu? Qui est mon Prophete? Et qu'elle est ma foi? Les ténèbres de la région

1649. des ombres ne feront pas capables de cacher la honte & la confufion où me jetteront des queftions fi preffantes.

Toute ma confolation eft, qu'il me refte encore des amis à qui je puis ouvrir mon cœur, & demander confeil.

Si tu me conferves une partie de l'amitié qu'il y a eu entre nous, confidere avec attention l'état où je me trouve, & me dis fi je ne fuis pas perdu fans reffource, à moins que je ne change de vie? Ne me flate point, & qu'une artificieufe civilité ne t'oblige point à diminuer mes crimes. Mais fonde mes playes, & me donne tes confeils fans envelope, fi tu veux que je te regarde comme le Médecin de mon ame.

LETTRE LIV.

A *Kenan* Bacha, premier Tréforier de Sa Hauteffe à *Conftantinople.*

Il le félicite fur fon Elevation, & l'exhorte à la Modération, en lui repréfentant les Fraudes qui ont été commifes dans les Finances.

Si je ne t'ai pas déja écrit, attribue-le à l'ignorance où j'ai été jufqu'ici de ta qualité & de ta perfonne. Je n'ai pas plutôt appris ton élevation à l'importante Charge que tu occupes, que j'ai fait réfolution de te faluer avec le refpect requis à un efclave qui fait ce que je fais; & de te fouhaiter dans ta nouvelle dignité, autant de bonheur que tu peux défirer toi-même. Cependant, lorfque je te félicite fur ton élevation, fouvien-toi que je ne fais que t'applaudir d'être parvenu au bord d'un précipice, au faîte de la fortune, où tu n'as aucun fujet d'efpérer rien

rien de solide & de constant. Le vent d'une bouche envieuse te fera chanceller. Tu cours dans une carriere où les tempêtes sont fréquentes. Les intrigues d'un Rival rusé & artificieux peuvent te faire tomber, supposé que le mécontentement de ton Souverain ne le fasse pas. Tu ès toûjours exposé à la malice du vulgaire, & tu n'as pas peu à craindre de ta propre foiblesse, compagne inséparable de la nature humaine. Si tu regardes une fois avec dédain ceux qui sont au dessous de toi, la vaste distance que tu verras de ton élevation à leur bassesse, est capable de te faire tourner la tête. Il te sera donc avantageux d'avoir toûjours les yeux attachez sur toi-même. Ce sera la meilleure Carte dont tu puisses te servir pour traverser les rochers & les bancs de sable qui menacent de toutes parts la vie d'un Courtisan qui doit faire une navigation si périlleuse. Il ne sera pas mal à propos aussi d'avoir devant les yeux les exemples de tes sages prédecesseurs. Les exemples ont plus de force que les plus excellens conseils; parce que les matières de fait ne laissent point de lieu à la défiance; au lieu que les hommes sont ordinairement jaloux de ceux qui prétendent leur donner des instructions. Nous avons tous du penchant à nous flater; nous sommes tous entêtez de notre raison & de notre jugement, & nous soupçonnons aisément de quelque dessein, ceux qui se mêlent de nous donner des conseils, quand même ces conseils nous seroient avantageux. De plus, il y a une espece d'orgueil & de point d'honneur en l'homme, qui ne nous permettent pas aisément d'avoir recours aux conseils d'autrui. De-là vient le proverbe *Arabe*, qui dit, *Qu'on tire plus de profit de voir un Sot, que d'entendre discourir les Sçavans.* Nous aimons tous à nous instruire par notre propre expérience, & nous nous fions plus volontiers à quelqu'un de nos sens, qu'à nos oreilles. C'est pour cela que les *Lacedémoniens* faisoient voir à leurs enfans un esclave yvre, afin que ce sale spectacle leur

1649.

1649. fît concevoir de la haine pour l'yvrognerie; vice que toutes les instructions du monde ne leur auroient jamais si bien appris à avoir en horreur.

Les vices de certaines personnes de ta profession portent avec eux plus de caractères de sobrieté, mais moins d'honnêteté. Ne sois point surpris de cette expression, & ne m'accuse point. Je n'attaque que les méchans: ne te mets point de ce nombre.

Tu sçais que ç'a été de tout tems la coûtume de nos fameux Empereurs, de se divertir quelquefois à voir leur inestimable trésor. Je n'ignore pas les cérémonies qui se font alors pratiquées. On croiroit qu'au milieu de tant de précautions il seroit impossible de frauder le *Grand-Seigneur* de la moindre chose. Je ne parle point de la chambre des armes, ni des autres qui composent la garde-robe de l'Empereur. La grandeur & le poids de ces riches velours, brocards & autres nipes d'or & d'argent, rebutent le voleur. Mais qui peut nombrer les brigandages & les larcins qui ont été faits des bijoux, & des inestimables raretez du mistérieux Cabinet? On a trouvé qu'il étoit aisé d'emporter & de cacher sans être découvert, des lits entiers de diamans, & de colliers de perles. Je ne dirai pas, sans être soupçonné, dans un tems où *Anackdar Agasi* donne trois coups sur le Cabinet des Keys.

Quand l'auguste Souverain des mines prend plaisir à faire des présens à ses esclaves, & à leur faire sentir qu'ils servent un Prince qui est le maître absolu de ce haut & de ce bas monde, ce sont-là les momens de la bonté & de la libéralité Royale.

Il n'y a point de Prince qui puisse trouver à redire que notre Souverain se divertisse à faire disputer ses Pages à qui emportera les diamans & les rubis, puisque cela lui fait sentir qu'il est homme lui-même; n'y ayant rien de plus agréable dans cette aimable émulation, que de faire part aux autres de nos plaisirs. C'est le divertissement favori des Rois, d'écarter quelquefois leur majesté & leur grandeur, pour

se

ſe familiariſer avec leurs Domeſtiques, dont ils ſont leurs Compagnons, ou du moins leurs Agens & leurs Procureurs dans pluſieurs divertiſſemens. 1649.

Mais il eſt fâcheux d'abuſer de cette faveur, comme on a fait dans l'exemple dont je viens de parler. Tu n'ignores pas les Archives de l'*Haſna*, qui nous apprennent qu'après que *Gelep* Chiaoux Bacha eût été fait premier Tréſorier par Sultan *Muſtapha*, il fut ſi tenté de l'éclat de tant de Bijoux qu'il trompa ſon maître de la valeur de cinq-cens-mille Sequins, qui, après une diligente recherche faite ſur l'avis qu'en avoient donné trois Pages, furent trouvez dans ſes coffres.

On a dit ſourdement auſſi, qu'il y a eu peu de Tréſoriers qui n'ayent volé quelque choſe du Tréſor *Impérial*. On dit que cet eſprit de rapine eſt héréditaire, & qu'il a paſſé par tradition de l'un à l'autre; parce que l'*Haſnadarbaſſi* eſt élevé à cette dignité à la recommandation de ſon prédeceſſeur, en recompenſe du ſervice qu'il lui a rendu, en donnant les mains à des pratiques qui ne peuvent être cachées à aucun des Soixante qui ont la garde du Tréſor Royal.

Tu ne dois pas être fâché que je repréſente ces choſes, puiſque j'ai ordre d'écrire librement aux Miniſtres de la Sublime *Porte*, tout ce qui concerne les intérêts de notre grand Maître.

Je n'ai plus rien à te dire, ſi-non que je te prie d'envoyer par deux Poſtes différentes, deux lettres de change de la valeur de l'argent qui m'eſt deſtiné, afin que ſi l'une manque, je puiſſe recevoir l'autre, & par ce moyen n'être pas dans l'embaras: car il n'y a point de crédit à *Paris* pour un *Muſulman*. *Eſbimilia* me fourniroit bien ce qui me ſeroit néceſſaire pour me faire ſubſiſter en *Dervis*; mais il eſt de ton devoir de prendre ſoin que je ne manque pas de ce qui eſt néceſſaire à un Agent du *Grand-Seigneur*.

1649.

LETTRE LV.

A *Pestelli Hali*, son Frere.

Du plaisir qu'il prend à lire le Journal de ses Voyages. Il l'informe des Progrès que le jeune Empereur des Tartares *avoit faits à la* Chine, *& lui conseille de s'attacher à* Kerker Hassan *Bacha.*

CE fut avec regret que j'achevai ma derniere Lettre, avant que de t'avoir dit la moitié de ce que je pensois de tes Voyages en *Orient*, où j'ai trouvé autant d'instruction que de plaisir. Ton Journal ne sort jamais de ma poche. Je le porte avec moi dans les Jardins & dans les solitudes, & même dans les Bibliothèques & dans les Eglises. Je vais quelquefois dans ces derniers lieux pour ne me pas rendre suspect.

Lorsque les Chrétiens entrent dans les plus délicieux Jardins de *Paris*, ils employent le tems, & se fatiguent à se promener par-ci par-là. Ils mesurent plusieurs lignes en traversant une allée. C'est, comme tu sçais, une coûtume vaine, & contraire à l'usage des *Orientaux*, qui aiment à se reposer assis sous un couvert frais; à régaler leurs yeux de l'agréable verdure des arbres, leurs nez de l'odeur des herbes & des fleurs, & leurs oreilles de la charmante mélodie des oiseaux; parce que toutes ces choses servent à leur contemplation.

De cette manière je passe souvent quelques heures au Jardin de cette Ville, où il y a de quoi se satisfaire à tous ces égards. Lorsque je suis rassasié de ces plaisirs, je tire ton Journal de ma poche,

che, & je me mets à lire; ce qui remonte, par manière de dire, mon esprit, comme on remonte une montre qui est au bout de sa chaîne. Cela m'ouvre même de nouvelles sources de contemplation, & me sert d'un merveilleux Talisman pour porter la *Chine*, les *Indes*, & tout l'*Orient* dans le lieu où je suis: tant tu parles vivement & naturellement de ces païs-là. 1649.

Lorsque je suis dans les Eglises, ton Journal me sert de livre de prieres. Pendant que les autres babillent des paroles qu'ils n'entendent pas, ou du moins des paroles qu'ils ne se soucient pas d'entendre, j'offre à Dieu les prémices de ma raison, & de la connoissance qu'il m'a donnée, pour me distinguer de tous les autres animaux, soit humains, ou autres.

Quand je vais aux Bibliothèques, je compare ton Journal avec les écrits des autres qui traitent des mêmes matières, & je trouve que tu t'accordes avec quelques-uns, que tu corriges les fautes que les autres ont faites, & que tu fais paroître en tout un genie qui surpasse de beaucoup tous les autres Historiens & Voyageurs communs, qui cherchent plutôt à amuser le Lecteur par des contes & par des avantures extraordinaires inconnuës, que de lui apprendre quelque chose d'utile & de profitable.

Ainsi ton Journal est ma fidèle compagnie dans mes solitudes, l'objet de mes études, une aide à ma devotion quand je vais en Campagne; & lorsque je suis dans ma chambre, il fait diversion à ma retraite & à ma mélancolie. Je suis grand admirateur de l'Antiquité: aussi un vieux rocher raboteux & tout couvert de mousse, est plus agréable à mes yeux, que ne le sont les Prairies avec tout l'émail de leurs fleurs, ou les boccages enrichis de verdure; parce que le premier me paroît une relique du premier cachos, & que je sçais que l'autre n'est qu'une production du dernier Printems. C'est pour cela

1649. cela que ta relation me donne tant de plaisir. Elle traite des plus anciens Royaumes & Gouvernemens du monde : elle n'est point étoffée de chimères & de fables, comme le sont la plupart des relations des autres païs ; mais sans toucher aux bagatelles, elle fait un détail sincere & véritable de tout ce qu'il y a de considerable.

Mais j'aime sur-tout l'endroit où il est parlé de tes voyages de la *Chine*. Ce païs est d'une si vaste étendue, si riche, si peuplé ; ses habitans sont si industrieux, si sçavans & si politiques, sans parler de l'antiquité de cet Empire, qui ne peut être comparé à cet égard avec aucun autre Gouvernement qui qui soit sous le ciel, que l'exacte & méthodique connoissance des choses me paroît d'une plus grande importance, que toutes les autres découvertes que je pourrois faire.

Ce que tu dis des lettres & des mots des *Chinois*, montre que tu as étudié leur langue : & les remarques que tu fais sur la longue succession de leurs Rois, est une preuve que tu sçais leur Chronologie, qui renferme plusieurs milliers d'années avant le déluge de *Noé*. Tu ès fort exact à faire l'énumeration de leurs Tribunaux publics & Cours de Judicature ; comme aussi à décrire les Ponts, les Temples, les Palais & les autres édifices remarquables : cela sert à donner au Lecteur une idée juste de la magnificence & de la grandeur des Empereurs *Chinois*, & de l'industrie de leurs sujets, qui semblent l'emporter sut toutes les autres Nations pour les Arts & Sciences. Il paroît, en un mot, que tu n'as point demeuré les bras croisez tant que tu as été dans ce Royaume. Je ne sçais comment te faire mieux connoître l'estime que j'ai pour toi, à cause de la peine que tu t'ès donné de t'instruire toi-même, & de m'instruire ensuite de choses de si grande importance, qu'en te faisant le détail des conquêtes que les *Tartares* ont fait dans cet Empire, depuis ton retour à *Constantinople*. Tu appris

par

par ma derniere, que le Roi *Tartare* avoit été couronné à *Pekin*. Il est arrivé depuis d'autres Vaisseaux de ces païs-là, avec avis que le jeune Conquérant avoit poussé rapidement ses victoires; & qu'ayant marché avec une Armée vers la *Corée*, Royaume qui, comme tu sçais, est sur les frontieres de la *Chine*, le Roi de ce païs-là s'étoit soûmis; & qu'ayant fait alliance avec *Zunchi*, il tenoit son Royaume à foi & hommage de ce victorieux Empereur. 1649.

Après cela il se pressa de subjuguer les Provinces qui restoient à conquérir. Il finit ce grand ouvrage en faisant des marches promptes & rapides comme un autre *Alexandre;* & en assiégeant la capitale d'une Province, qu'il n'auroit jamais manqué de prendre par la force, ou qui auroit été contrainte de se rendre, faute de vivres. Cela étant fait, il prit possession en même tems & de la Ville, & de la Province entiere; sommant les Villes moins considerables de se rendre; ce qu'elles refuserent rarement de faire, après avoir vû la destinée de la premiére. Ainsi il se rendit maître en peu de tems de tout ce vaste Empire.

La renommé de ses progrès fit d'abord sortir plusieurs *Tartares* de leurs païs, pour suivre la fortune de leur Empereur. Il donna aux *Tartares* les principales charges de son Armée, & laissa aux *Chinois* l'administration des affaires civiles: & pour faire connoître qu'ils étoient sous le joug, il fit couper à tous les cheveux bien court, & les fit habiller à la mode des *Tartares*.

On fait un magnifique portrait de ce jeune Prince, qui, au milieu de tant de conquêtes & de triomphes, ne fait pas paroître la moindre vanité, mais se contient dans les bornes d'une sage modération; il attribue tout au décret de la destinée, & ne s'enfle d'aucune de ses glorieuses actions; ce qui montre que son esprit est véritablement héroïque. Cependant ce Prince est Idolâtre, comme le sont tous les

1649. les *Tartares* de cette Nation, qui, pour mieux dire, n'ont aucune Religion ; ce qui rend leurs bonnes actions d'autant plus dignes d'admiration. Suivant le rapport des derniers qui sont venus de la *Chine*, les *Tartares* sont fort retenus & fort chastes, & ont en horreur les vices qui ne sont que trop communs dans les autres parties du monde, & dont les vrais Croyans mêmes ne sont pas exempts. Ils sont aussi rigoureusement justes, & punissent de mort sur le champ tout ce qui s'appelle fraude & tromperie. Quant à la prudence & au courage à la guerre, il n'y a point de Nations qui surpassent les *Tartares*, & il y en a peu qui les égalent. Ils aiment passionnément la vie active, & passent la plus grande partie de leur tems à cheval, soit à chasser les bêtes feroces, soit à combattre leurs ennemis. Leurs chevaux sont les meilleurs & les plus courageux du monde. Il n'y a rien que les *Tartares* méprisent davantage que la vie sedentaire des Etudians & gens de lettres. Il les appellent les fardeaux de la République, des gens fainéans & sans vigueur, qui ne sont bons qu'à être vendus pour esclaves. Mais ils ont beaucoup d'estime pour les gens de service & de mérite, qu'ils ne manquent jamais de recompenser de dignitez & de commandemens proportionnez à leur mérite & à leur capacité. Le genie de cette Nation est si martial, que les femmes mêmes vont à la guerre avec les hommes, & font plus qu'on ne doit espérer de ce sexe tendre & délicat. Les hommes & les femmes sont habituez dès leur enfance à demeurer dans des Tentes ou dans des Chariots, y ayant peu de Villes dans toute la *Tartarie*. C'est-là où ils sont élevez à la faim, à la soif, au froid, au chaud, & en un mot, à toute sorte de frugalité & de fatigue. C'est ce qui les rend excellens soldats, & la terreur de toutes les Nations de leur voisinage. C'est ce qui a si-tôt reduit toute la *Chine* à leur obéïssance. Les *Chinois*, nonobstant toutes leurs vertus & perfections,

tions, étant les gens du monde les plus effeminez : 1649.
& c'est ce que tu n'as pas manqué de remarquer.

Je te conseille, frere, d'aller trouver *Kerker Hassan* Bacha, notre compatriote, & de lui présenter ces remarques sur les *Tartares*. Tu peux aisément copier de ce que je te dis ici, tout ce que tu croiras pouvoir te servir à quelque chose. Il a hérité du genie de son Pere, qui, comme tu sçais, étoit un des plus grands Chasseurs d'*Arabie*; & son caractère ne différoit gueres de celui que je t'ai donné des *Tartares*. Ce Bacha prendra beaucoup de plaisir à ces mémoires, & se croira obligé d'en avoir une juste reconnoissance. Il a l'ame grande & généreuse, & il dépend de lui de t'avancer. Je lui ai déja écrit, pour lui faire l'éloge de ton habileté. Je veux lui écrire encore, pour répondre à celle qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire depuis peu, par laquelle il me demande un état de la *Chine* plus ample & plus circonstancié. Je l'informerai de plusieurs passages de ton Journal: & pour éprouver ta science, je suis persuadé qu'il ne manquera pas de te faire diverses questions sur ce sujet. Cela te donnera occasion de te faire connoître à ce Bacha, & de gagner son estime. Sui mon conseil; pren la bale au premier bond, & l'évenement en sera heureux.

LET-

1649.

LETTRE LVI.

A *Kerker Hassan*, Bacha.

Il lui donne un Etat abregé de la Chine, *pour lui donner envie de s'addresser à son Frere, pour en sçavoir davantage.*

J'Ai reçû tes ordres, & je suis tout glorieux de l'honneur que tu m'as fait, de me donner occasion de te rendre quelque service, & sur-tout un service de cette nature. C'est une marque que la relation de la *Chine* que je t'ai envoyée, a eu le bonheur de te plaire. Je regarde comme un honneur & comme un bonheur d'avoir un frere qui ait acquis dans ses voyages des connoissances considerables. C'est à lui que je suis redevable de ce que je sçais de ce païs & des autres parties de l'*Orient*. Pour mon Cousin *Fousi*, il n'a jamais voulu me faire part de la moindre chose de ses Voyages, quoiqu'il ait parcouru toute l'*Asie*.

Je lui ai écrit diverses fois, pour le prier de me faire cette faveur; mais il ne m'a point fait de réponse; de sorte que je ne sçais s'il est mort ou vivant. Mes amis sont fort paresseux à m'écrire. Et à moins que les Ministres d'Etat ne me fassent l'honneur de m'écrire, ce qui arrive très-rarement; à peine reçois-je une lettre en vingt mois de mes familiers amis & de mes parens. Je conclus de-là, qu'une si longue absence m'a tout-à-fait banni de leur souvenir.

Et comme tu souhaites d'être plus particulierement informé de l'état de la *Chine*, je n'ai rien de meilleur à te dire que ce que j'ai appris de mon frere. Il dit, qu'il y a dans cet Empire quatre-mille quatre-cens Villes & Citez murées, trois-mille Châteaux & For-

Forteresses sur les frontieres, où il y a toûjours un million d'hommes en garnison, qui sont rélevez de tems en tems par le même nombre d'autres. Il y en a aussi un million d'entretenus pour la garde des Gouverneurs de Provinces, des Ambassadeurs, & des autres Officiers de l'Etat. L'Empereur de la *Chine* entretient pour la garde de sa personne cinq-cens mille chevaux; & tout cela se fait en tems de paix. Mais on a des forces innombrables lorsqu'il survient quelque révolte, ou qu'il se fait quelque invasion. Il y a dans la *Chine* trois-cens trente-un ponts, plus forts & plus magnifiques qu'en aucun autre endroit du monde; deux-mille quatre-vingt-dix-neuf montagnes; mille-quatre-cens septante-deux lacs & fontaines médecinales; mille-cent cinquante neuf arcs de triomphe, & autres monumens érigez à l'honneur des hommes vaillans & sçavans; deux-cens septante-deux Bibliothèques pourvûës de toute sorte d'excellens livres; trois-cens mille Temples, & autant d'Ecclésiastiques, sans compter les Societez religieuses. Les *Chinois* venérent trois-mille trente-six Saints, & deux-cens-huit Saintes. Il y a des Temples dediez à l'honneur de tous ces Saints & de toutes ces Saintes, sans parler de ceux qui sont consacrez au Soleil, à la Lune, aux Etoiles, au Feu, à l'Air, à la Terre & à l'Eau; aux Cieux qui comprennent tout; au Dieux célestes qui gouvernent tout, & au Dieu souverain qui a créé tout. Ils célèbrent dans ces Temples les louanges de leurs Dieux & de leurs Héros, avec Musique, chansons, encens & sacrifices; & croyent que tout ce qui est éminent pour l'excellence de sa nature, ou tout ce en général qui fait quelque bien au genre humain, doit être adoré d'adoration divine. Semblables en cela aux anciens Payens de la Grece & de Rome, qui avoient autant de Dieux & de Déesses, qu'il y avoit de créatures au monde; de sorte que leur superstition n'avoit ni commencement ni fin. Les plus sçavans & les plus contemplatifs 1649.

1649. tifs de leurs Prêtres trouvoient que les cérémonies de leur Religion étoient un labyrinthe où ils se perdoient. Heureux sont les fidèles *Musulmans* qui n'adorent qu'un seul Dieu, d'où est sorti tout l'Univers, sans s'embarasser des absurditez des infidèles!

Les *Chinois* sont grands admirateurs d'eux-mêmes, & de leur Nation. Ils s'imaginent que personne ne peut leur disputer ni les sciences, ni la sagesse, ni les richesses. Ils méprisent tous les autres païs, & ceux qui les habitent, & les regardent comme des idiots, ou comme des monstres.

Ils ont bonne opinion d'eux-mêmes, parce qu'ils ne connoissent pas le reste du monde; car rarement ou jamais sortent-ils des limites de leur Empire.

Je pourrois dire beaucoup d'autres choses des *Chinois*; mais il te sera plus avantageux de l'apprendre de mon frere, qui a été à la *Chine*, & qui peut te satisfaire amplement sur tout ce qui regarde cet Empire. Je lui ai écrit de t'aller voir, & de baiser la poussiere de tes pieds. Si tu veux éprouver sa capacité, tu trouveras qu'il s'est perfectionné dans ses Voyages; que c'est un homme propre aux affaires, & en qui tu peux avoir de la confiance; vertu qu'on ne peut assez estimer dans ce tems de corruption.

Sers-toi néanmoins en cela de ta retenue ordinaire, & fai agir à son égard la bonté d'un compatriote, & l'affection d'un ami.

LETTRE LVII.

A *Cornezan*, Bacha.

*Mariages & Morts de divers Princes de l'*Europe. *Remarques sur les Eclipses, & sur ce qui arriva au Soleil du tems de* Josué *& d'*Ezéchias.

SI *Ovide* vivoit aujourd'hui, les évenemens de cette année lui donneroient matière à de nouvelles fictions. Ou il nous diroit que la Déesse de l'Amour a ensorcelé le Dieu de la Guerre, & l'a rendu traitable & de bonne affaire; ou il diroit qu'il a bû un si grand coup de Nepenté, qu'il a oublié son ancien métier de brouiller les mortels par des guerres continuelles. Quoi qu'il en soit, il semble qu'il ne se fait cette année que des Mariages: car au lieu de combats & de siéges, les *Nazaréens* se sont attachez à quelque chose de plus doux, & n'ont pensé qu'aux affaires de l'amour & de l'hymen.

Le nouveau Roi de Pologne, qui s'appelle *Jean-Casimir*, épousa au commencement de l'année la veuve de son frere. Le Prince de *Hanau* épousa dans la neuvième Lune la fille du Duc de *Holstein*: & la derniere Lune a été remarquable par deux autres mariages; l'un est celui du Roi d'*Espagne* avec *Anne-Marie*, fille de l'Empereur d'*Allemagne*; & l'autre du Duc de *Mantoue* avec *Isabelle-Claire* d'*Autriche*.

Ces mariez sont à présent occupez à travailler à la propagation du genre humain, pendant que d'autres personnes d'une naissance aussi distinguée,

1649. vont grossir le nombre des morts, s'enrôler avec les Esprits, & se faire naturaliser dans le Royaume des Ombres.

L'Imperatrice d'*Allemagne* mourut dans la cinquième Lune: Le Duc de *Bragance* dans la neuvième: La Duchesse de *Modene* dans la huitième: Et un certain Prince *Allemand*, dont j'ai oublié le nom, mourut dans la lune d'*Octobre*. Outre ceux-ci sont morts *Ossalinski*, Grand-Chancelier de *Pologne*; *Wrangel*, Général de l'Armée *Suedoise*; *Ferdinand*, Electeur de *Cologne*; & le Vice-Roi de *Bohème*, qui se cassa la tête en tombant d'une fenêtre par laquelle ses ennemis le jetterent. Ainsi, quoiqu'il semble que *Mars* n'ait fait que dormir cette année, le vieux *Saturne*, son compagnon en malices, a été très remuant, pour parler comme les Astrologues, qui attribuent tous les évenemens à l'influence des Astres. Il y a des gens qui croyent, que les éclipses du Soleil & de la Lune qui sont arrivées cette année, présageoient la mort de ces grands personnages. Ils auroient autant de raison de dire, que le coucher & le lever de ces deux Astres étoient des présages des tragiques évenemens qui sont arrivez sur la terre; puisqu'il ne leur est pas plus naturel de continuer sans variation leur mouvement d'*Orient* en *Occident*, que de s'obscurcir à certains degrez de leur cours ordinaire, par le moyen des interpositions qui s'y rencontrent.

Nous ignorons la Chronologie des *Chinois* & des *Indiens* Payens: Et nous ne pouvons maintenant rien dire de bon des Archives des anciens *Egyptiens* & *Assyriens*. Ces peuples sont plusieurs siécles avant la commune Epoque du commencement du Monde.

Mais l'Histoire qui nous est connue fait mention de deux changemens extraordinaires & surnaturels, arrivez au Soleil durant le cours de six-mille ans.

L'un

L'un eſt, lorſque cet aſtre s'arrêta du tems de *Joſué*, Général des *Iſraëlites*, pour s'accommoder aux fins de la deſtinée, & pour allonger du double la lumiere du jour, juſques à ce que l'Armée ennemie fût entierement défaite, & que tous les Incirconcis eûſſent été paſſez par le fil de l'épée victorieuſe des enfans de *Jacob*. 1649.

Ce jour fut une longue nuit aux *Antipodes* des *Iſraëlites*. Ils ſe tournoient dans leurs lits après qu'ils avoient dormi les heures de la nuit qu'ils avoient accoûtumé de donner au ſommeil, & diſoient en eux-mêmes: „ Le Soleil s'eſt immanquablement endormi, „ ou il eſt en régal avec les Dieux de la mer. *Thetis* „ le retient peut-être entre ſes bras, pendant que „ les *Tritons* l'endorment par les doux accords de „ leur agréable Muſique, ou que *Neptune* le ré„ gale dans les Palais du *Sommeil*. C'eſt ainſi que raiſonnoient dans leurs chambres ces Nations conſternées, allarmées qu'elles étoient des évenemens qui leur étoient inconnus.

Ceux qui demeuroient aux extrêmitez de la terre, & qui étoient accoûtumez à marquer au juſte le flux & reflux de la mer, admiroient le retardement des marées ordinaires, & demandoient, *Ce que la Lune étoit devenuë?* Car cette Planete s'arrêta auſſi-bien que le Soleil

La lumiere de leurs ames s'étoit éclipſée, & leur raiſon étoit plus ténébreuſe que leurs yeux n'étoient obſcurs. Ils ignoroient les ouvrages de Dieu, & ne ſçavoient pas que les globes céleſtes s'arrêtaſſent au commandement de l'eſprit qui les a formez, & même à la parole du Prophete, qui a été inſpiré d'en-haut.

De même, du tems d'*Ezéchias*, Roi des *Juifs*, le Soleil recula dans ſa courſe, & toute la fabrique des Cieux retourna en arriere, pour confirmer les bonnes nouvelles du Prophete qui avoit dit au Roi malade, *Que ſa vie avoit été prolongée de quinze ans.* Cela arriva ſous le régne de *Merodach Baladan*,

1649. Roi de *Babylone*, qui envoya des Ambaſſadeurs à *Ezéchias*, pour le féliciter de ſa guériſon miraculeuſe.

Depuis cela il n'eſt jamais rien arrivé au Soleil, ou aux autres corps céleſtes, qui ait été contraire au cours ordinaire de la nature. Les éclipſes de Soleil & de Lune ne ſont pas plus des préſages des maux qui doivent arriver aux Grands & aux petits, que le ſont les jours chargez de nuages & de brouillards; puiſque les uns & les autres obſcurciſſent également la lumiere des corps céleſtes; & que les premiers nous la derobent entierement; ce qui eſt la plus grande éclipſe des deux.

Prions Dieu de nous continuer l'uſage de nos ſens, & de ne point faire éclipſer la lumiere de notre raiſon: & nous n'aurons alors que faire de craindre les apparitions ordinaires de la nature.

LETTRE LVIII.

A *Muhammed*, Hermite, habitant dans la caverne du Prophete dans l'*Arabie Heureuſe*.

Il lui demande ſon Secours & ſes Conſeils ſur divers Scrupules qui embaraſſoient ſa conſcience.

1650. PArdonne à mon importunité, ſi je m'adreſſe encore à toi, pour te demander conſeil ſur les affaires de mon ame. Je me repréſente comme un Voyageur perdu dans un Déſert de doutes & d'incertitudes, ſans guide & ſans conducteur. Ce n'eſt pas que je doute de la vérité de notre ſainte Religion, ou que je me défie de l'autorité de l'Envoyé de Dieu. J'ai aſſurement de la vénération pour le Livre de gloire, dont les ſacrez verſets ſont copiez ſur mon cœur.

Mais

Mais il manque à tous les hommes une ſageſſe particuliere pour ſe bien démêler des embaras de cette vie. Je n'ai pas l'art d'appliquer les préceptes généraux de la Loi aux conjonctures & aux néceſſitez particulieres où je me trouve. Il naît de mes affaires journalieres une infinité de difficultez. Le commerce que j'ai avec les Infidèles, & ce que je dois au *Grand-Seigneur*, troublent ma conſcience. Je ſuis embaraſſé de tous côtez; & pendant que je tâche à me conſerver pur, je me trouve encore ſouillé. 1650.

Je ne ſuis point Hérétique, ni du nombre de ceux qui ſont prédeſtinez aux peines éternelles, pour l'injurieux amour qu'ils ont pour *Hali*. Je dis injurieux, parce qu'il déroge au reſpect & à la venération qu'ils doivent avoir pour *Omar*, *Oſman*, & *Abubeker*, qui ſont les trois Succeſſeurs de l'Apôtre de Dieu.

Comme je crois fermement à l'*Alcoran*, j'ai auſſi une foi entiere à l'*Aſſonan* *, & aux écrits des quatre principaux *Imaums*, qui ſont *Hanif*, *Schaſi*, *Melechi* & *Hambeli*. Je ſuis reſigné à la ſentence du *Mouſti*, comme nos Peres l'étoient autrefois aux déciſions des Califes de *Babylone*. Je maudis le *Kizilbaſchi* d'auſſi bon cœur, & avec la même devotion, que je fais des prieres pour la ſanté & pour la proſperité des vrais Croyans. Je ne parle qu'avec horreur de ceux qui nient le Chapitre de la *Couverture*, & les verſets apportez par l'Ecuyer de l'Ange *Gabriël*, à l'honneur de la femme du Prophete. Je n'ai jamais levé la main contre aucun de ceux qui ſont deſcendus de l'Ambaſſadeur de Dieu; & ſi dans l'emportement j'ai jamais maudit un *Muſulman*, j'ai pris de la poudre ſous ſes pieds, que j'ai miſe ſur mes levres, avant que l'ombre du Soleil ait avancé de la largeur d'un cheveu; & par ce moyen j'ai empêché celui qui eſt prompt à écrire toutes nos paroles, d'enregîtrer l'imprécation

* *Livre qui contient les Traditions des Mahométans.*

1650. tion que j'avois prononcée. Car je crois que cette poussiere a la vertu d'effacer la mémoire de nos mauvaises paroles & actions.

Quand je rencontre un Santon, ou un de ces divins Enthousiastes; je mets en pratique la leçon des *Orchants*, & faisant honneur au saint Frenétique, je me mets à genoux, & adore la vertu cachée sous ce vil masque.

Je ne neglige aucune des purifications commandées par notre saint Législateur: mais je grossis au contraire le nombre de celles que nous autres *Arabes* avons reçu par tradition de nos Peres, les enfans d'*Ismaël*. Cependant je crois qu'en cas de negligence, on devroit avoir quelque indulgence pour un *Musulman* qui est en païs infidèle. Je me sers en tout tems du lavement d'*Abdest* dans ma chambre, lorsque personne ne peut voir ce que je fais, ou que je puis m'empêcher de donner des soupçons légitimes, capables de faire conclure que je sois *Mahometan*. Je ne puis pas pratiquer de même le lavement de *Tabaret*, parce qu'on n'a pas à *Paris* pour cela les mêmes commoditez qu'à *Constantinople*. Mais j'ai soin de suppléer à ce defaut par d'autres lavemens; autrement je serois abominable à mes propres yeux. Il n'y a aucune nécessité que je me baigne; moi, qui n'ai jamais touché de femme. Cependant je vais souvent à la riviere; je prens un bateau pour me baigner, & me fais mener à la rame à demi-lieuë de cette Ville, où, dans une petite Baye ou Anse, je me baigne tout le corps, pour faire par ce moyen quelque chose de plus que je ne suis obligé par la Loi, & expier les fautes involontaires que j'ai faites contre mon devoir. Cependant, après tout cela, je ne puis pas dire que je sois net.

Je prie aux heures ordonnées, ou du moins, si les affaires de ma commission m'empêchent de satisfaire à la Loi, quant à l'exactitude des heures du

du jour marquées pour cet exercice de pieté, je repare cette negligence, en faisant la nuit ce que je n'ai pû faire le jour ; & pour faire voir la sincerité de ma devotion, je fais plus de prieres que je ne suis obligé d'en faire par la Loi. 1656.

Je jeûne, & donne l'aumône selon mes facultez. J'employe beaucoup de tems à lire & à mediter l'*Alcoran*. En un mot, je fais tout ce que ma raison me dit que je suis obligé de faire pour être un bon *Musulman*. Cependant mon ame n'a point de repos. Il me semble que je vois notre saint Prophete fronçant le sourcil contre moi, & me regardant du Paradis avec des yeux de colere. Il me semble qu'il me reproche ma souillure & mon infidélité. Le jour mon imagination se trouble ; & la nuit je suis effrayé par des songes horribles. Je conclus de-là, que nonobstant toute mon obéïssance à la Loi, & tous les soins que je prens à m'acquitter des devoirs d'un vrai Croyant, je suis néanmoins bien éloigné de mon but, & par consequent je me mets au rang de ceux qui sont désagréables à Dieu.

Il est impossible d'exprimer l'horreur que cette pensée me fait. Je suis quelquefois accablé de tristesse & de désespoir. Et comme je suis forcé de garder ma douleur dans mon cœur, ne pouvant pas la verser dans le sein d'un ami, elle en est d'autant plus violente & plus cruelle.

Voilà l'état où je me trouve quelquefois ; condition que je trouve aussi méchante, ou pire, que celle de ceux qui sont condamnez à l'*Araf*. Car comme ils ne peuvent jouïr des félicitez du Paradis, ils sont assurez aussi de ne point sentir les tourmens de l'Enfer. Je n'ai pas cette triste consolation ; car autant que j'en puis juger, mon partage pourroit bien être l'Enfer. Veux-tu sçavoir comment je remedie à ce méchant tempé-

1650. rament d'esprit, & ce que je fais pour me guérir de ma mélancolie; Ne regarde point comme une flaterie, si je te dis que tu ès mon Médecin, & que l'idée de ton innocente vie est ma médecine. Après avoir roulé dans mon esprit mille pensées différentes, qui ne m'ont apporté aucun soulagement, je ne me suis pas plutôt fixé sur le Solitaire du mont *Uriel*, qu'un rayon de lumiere & de consolation se répand tout à coup dans mon ame. Je me promets plus de satisfaction de tes conseils, que de ceux de tous les *Imaums* & *Mollahs* de l'Empire.

Di-moi donc, saint & pieux Hermite, comment je dissiperai les nuages de douleur & de tristesse dont mon esprit est enveloppé, & qui menacent de suffoquer mon entendement.

Si dans cette obscurité & dans cette confusion, je dois m'addresser, pour être instruit, aux Disciples d'*Albazan*. Ils m'engageront dans mille rafinemens embarassez sur l'Essence & sur l'Unité de Dieu. Je n'ai pas besoin de cela, & je ne suis déja que trop embarassé de spéculations chagrinantes. Je ne cherche pas à penétrer ce qui est incompréhensible; mais je cherche à m'instruire de la voye claire & intelligible pour parvenir à la félicité. Qu'importe que Dieu soit bon par sa bonté, ou par son essence? C'est me jetter aux yeux de la poussiere métaphysique, & me laisser en pire état que je n'étois auparavant.

Je ne puis pas espérer plus de lumiere des *Momsconderans*; car s'ils sont exacts observateurs de la Loi, je le suis aussi, par-tout où ses préceptes peuvent être appliquez à l'état & aux circonstances où je me trouve. Mais je manque d'instructions pour plusieurs occurrences, sur lesquelles il semble que l'*Alcoran* ne décide point, mais laisse chacun se conduire selon sa prudence. Je suis obligé d'avouer, qu'en des cas de cette nature, je n'ose me fier à mon discernement.

De

De plus, au lieu de m'expliquer clairement les pré- 1650.
ceptes de la Loi, ils iront me brouiller la tête des notions sublimes & inintelligibles des attributs divins, qui suffisent pour éblouïr l'intelligence du plus brillant Seraphin. Et s'ils peuvent me persuader de m'attacher à leurs spéculations, me voilà en peu de tems un devot aussi fou que l'étoit un autre de leurs sectateurs, je veux dire le Poëte *Namisi*, qui, enfoncé dans les profondes spéculations de l'Unité divine, & entendant prononcer à un *Imaum* la sacrée sentence, *Qu'il n'y a qu'un seul Dieu*, lui donna le démenti, & lui dit, qu'il multiplioit la Divinité en lui donnant quelque attribut, supposé même que ce fût cela qui exprimoit son Unité. Son impudence fut punie, & il fut écorché vif.

Je n'en serois pas mieux de consulter les *Muserins*; ces infidèles masquez, qui faisant les *Musulmans*, nient l'existence de Dieu, soutiennent que tout arrive par hazard, & vivent sans espérer ou sans croire d'autre vie. S'il étoit vrai qu'il n'y eût point de recompense pour les bonnes actions, & de peine pour les mauvaises, ou j'irois d'abord à la félicité mondaine, sans faire scrupule de tous les vices qui pourroient me conduire à cette fin; ou, si je ne pouvois y arriver, je ne voudrois pas tranquillement attendre le martire de la part des hommes; je voudrois me défaire moi-même d'une vie qui n'auroit été suivie que de malheurs.

Les *Hairets* sont presqu'aussi pernicieux que ceux-ci. Ce sont des *Mahométans* Sceptiques, qui n'osent se fier à leur propre raison, mais sont toûjours chancelans & irrésolus. Si je vais à eux pour être instruit, ils me répondront, que Dieu fait mieux que personne ce qu'il a à faire, & par ce moyen je demeurerai dans la même incertitude où j'étois déja.

Les *Guaids* valent beaucoup moins. Ce sont

1650. des Interprêtes chagrins de la Loi douce, qui condamnent irrévocablement un homme aux peines de l'Enfer, pour un seul péché mortel qu'il a commis. Il n'en faut pas davantage pour jetter tout le genre humain dans le désespoir.

A la vérité la morale des *Sabins* est de mon goût. Ils sont ce semble de parfaits *Mahometans Stoïciens*, qui attribuent tout ce qui arrive à la destinée, & à l'influence des astres. J'embrasserois volontiers l'avis de Philosophes qui paroissent si exempts de passion; mais je ne sçaurois adorer, comme ils font, le Soleil, la Lune, & les constellations des Cieux, parce que l'*Alcoran* l'a expressément défendu. Quand il ne l'auroit pas défendu, ma raison me convaincroit, que je ne dois pas adorer le feu parce qu'il m'échauffe, & me sert à d'autres choses nécessaires; ni l'eau, parce que je m'en sers pour me désalterer, & pour me purifier; ni mes mains, parce qu'elles me nourrissent; non plus que les corps célestes, puisque les uns & les autres agissent selon leur nature.

En un mot, de ce nombre infini de Sectes qui divisent l'Empire des *Musulmans*, je ne puis espérer d'aucune une satisfaction entiere; car si elles paroissent orthodoxes en quelque chose, en d'autres elles sont manifestement hérétiques. Cependant je ne puis pas m'empêcher de faire plus de cas des unes que des autres, à proportion que leurs principes & leur pratique approchent le plus de la raison & de la vérité. Car je ne suis pas assez méchant Académicien, pour faire cette question ridicule: *Qu'est-ce que vérité?*

Nos Peres sçavoient sans contredit ce que c'étoit que la vérité, & l'Ambassadeur de Dieu ne fut envoyé que pour la prêcher au monde. Mais si l'ignorance, la superstition, ou l'erreur l'ont bannie des Cours & des Villes, allons la chercher dans les déserts. Peut-être la trouverons-nous errante sur les rochers & dans les bois, ou peut-être aussi se

sera-

ſera-t-elle refugiée dans quelque caverne ou dans 1650.
quelque foſſe, dans l'eſpérance d'être plus favorablement reçûë des bêtes féroces, qu'elle ne l'a été des hommes.

Si la vérité ne peut ſe trouver entiere nulle part; ſi elle s'eſt diviſée entre les différentes Sectes & Religions du monde, en ce cas, plutôt que d'être privé de ce divin Bijou, je veux le chercher par fragmens, & embraſſer tout ce qu'il y a de raiſonnable & de pieux dans chaque Secte, ſans me mettre en peine des extravagances & des vices qu'elle peut avoir d'ailleurs.

Il n'y a, après tout, que les ſeuls *Munaſibis* qui me paroiſſent orthodoxes & éclairez de Dieu, & qui, évitant les détours des Infidèles, ſuivent le grand chemin de la première juſtice & pieté, marchent ſur les pas des Anciens, & obéïſſent à des traditions dont ils ne ſçavent point l'origine. Tu parois entre eux de cette Secte comme un autre *Pythagore:* Tu les confirmes par ton exemple dans une vie innocente, & tu ſouffres les dernieres auſteritez de l'abſtinence, plutôt que de te rendre coupable de l'effuſion du ſang des créatures, que le grand & ſouverain Seigneur de toutes choſes a créées pour vivre de l'herbe des champs, & pour partager avec nous les graces de la Nature.

J'ai donc recours à toi, comme à un Oracle. Di-moi, je te prie, ſacré Silvain, ne ſuis-je pas obligé d'obéïr aux inſpirations de ma nature, qui me dit, qu'il y a de la cruauté & de l'inhumanité de manger des bêtes égorgées? Tous les premiers diſciples du Prophete qui ont aſpiré à la perfection, ne ſe sont-ils pas abſtenus de tuer les brutes? Il eſt vrai que l'Envoyé de Dieu n'a pas poſitivement défendu de ne pas manger de chair; cependant il a propoſé l'abſtinence comme un conſeil divin: Et ceux à qui il a permis de manger de la chair, il les a aſtraints à certaines conditions. Toutes les Religions ne prêchent-elles pas l'abſtinence, tant par leurs pa-

1650. roles que par leurs exemples ? Je ne doute plus que la corruption des mœurs & la volupté des hommes ne ſoient cauſe, que cette ancienne ſobrieté eſt à préſent hors d'uſage & mépriſée. Ma propre expérience me confirme dans ce ſentiment ; car j'ai ſouvent voulu pratiquer cette abſtinence, mais j'en ai été empêché par la force d'un appétit vorace, qui m'a toûjours fait retomber dans mon ancienne intempérance.

J'ai pourtant eu ſoin, en mangeant de la viande, d'obſerver tant que j'ai pû les déſenſes de notre ſaint Prophete. Je n'ai jamais goûté de ſang lorſque je l'ai ſçu, & n'ai jamais mangé de choſe étranglée ou étouffée. Mais je ne ſçais ſi je n'en ai point mangé ſans le ſçavoir, ou ſi toute la chair que j'ai mangé avoit été tuée en prononçant ce terrible nom qui lui avoit donné la vie. Je n'ai pas pû m'empêcher non plus de manger une fois de la chair de Pourceau.

Mais je m'abhorre moi-même pour ces crimes involontaires. Et pour éviter à l'avenir la même tentation, je ne veux goûter de rien qui ait reſpiré l'air que reſpirent toutes les créatures, penchant, comme je fais, à croire la métempſicoſe. Si cette Doctrine eſt véritable, je ne ſouhaite point de plus grand bonheur la première fois que je changerai, que de pouvoir faire paſſer mon ame dans le corps du Chameau qui te portera à la Mecque.

1650.

LETTRE LIX.

A *Minezim Alaph*, Bacha.

Pour lui donner avis, que trois Princes du Sang avoient été arrêtez en France.

JE ne reçois quelquefois que tard les dépêches qui me viennent de la Porte *Impériale*: cela arrive, ou par la negligence de *Kisur Dramelet*, qui est chargé du soin de les envoyer, ou parce que les chemins sont souvent impraticables. Cela arrive aussi, parce que les postes sont souvent arrêtées dans ce tems de guerre. De-là vient que je ne sçais pas toûjours les changemens qui se font dans le Sérail, & dans le gouvernement du brillant Empire, que plusieurs mois après qu'ils sont arrivez. Qui sont ceux qui sont élevez, ou abaissez, ce sont choses que je n'apprens qu'avec le tems.

Ne sois donc point fâché, je te prie, si j'ai tant tardé à te féliciter. Mais sois assuré que je souhaite que ton bonheur aille toûjours en croissant comme un rejetton de palme.

Pour te donner des marques de mon obéïssance & de mon affection, je veux t'apprendre une nouvelle, qui, quelque peu importante qu'elle puisse paroître au Divan, a néanmoins surpris toute l'*Europe*. C'est l'emprisonnement de trois Princes *François*; non des Princes d'un rang ordinaire, mais des Princes du Sang, dont les noms ne sont pas inconnus au Sérail, qui est le sejour de la Renommée. Ce sont les Princes de *Condé* & de *Conty* freres, & le Duc de *Longueville*, leur beau-frere. Ce sont les trois premiers Sujets de ce Royaume, tous trois descendus du Sang Royal.

1650. Ils doivent leur emprisonnement au Cardinal *Mazarin*, ou plutôt à leur conduite ouverte & sans artifice. Le Prince de *Condé* est un homme passionné, qui n'a jamais appris à cacher son ressentiment. A son retour de *Flandre*, après la bataille de *Lens*, dont j'ai déja parlé, les troubles de *Paris* commencerent. Le Prince bloqua cette Ville, & promit au Cardinal, contre lequel seulement cet orage s'étoit élevé, qu'il le rameneroit à *Paris* victorieux & triomphant, ou qu'il lui en coûteroit la vie. Il tint parole, & le Cardinal roda par les ruës de *Paris* en carosse avec le Roi, la Reine, & tous les Princes du Sang, après que le siége eût été levé, & la paix concluë. Le Prince, en descendant de carosse, dit au Cardinal: „ Je m'estime, Monsieur, „ le plus heureux homme du monde, d'avoir pû „ satisfaire à l'engagement où j'étois entré de ramener Votre Eminence à *Paris*, & d'avoir reprimé par ma présence, pendant que nous nous sommes promenez dans les ruës, l'aversion que la „ populace a pour votre personne.

Cela ne toucha que trop vivement le Cardinal. La Reine, & tous ceux qui étoient présens, sentirent bien aussi que les dernieres paroles du Prince alloient trop loin. Le Cardinal néanmoins ne laissa pas de repliquer avec une espece de modestie, qui n'étoit pas tout-à-fait sans colere & sans dédain: „ Vous „ ne m'avez pas seulement obligé à ce degré, Monsieur; mais vous avez par cette action rendu au „ Royaume un service si considerable, que, ni Leurs „ Majestez ni moi, ne serons jamais en état de nous „ en revancher dignement.

Ceux qui étoient présens, & qui entendirent ces discours, avoient du penchant à prendre le premier pour un reproche, & le second pour une menace. En effet, il n'est pas extraordinaire aux grands hommes, d'estimer trop les services qu'ils rendent à leur Roi & à leur Patrie: & c'est assez l'ordinaire des Princes, de convertir leur reconnoissance

en

en haine, lorſqu'ils ne peuvent pas dûment recompenſer les grands ſervices qui leur ont été rendus. 1650.

Il eſt certain que le Prince de *Condé* a trop préſumé du mérite de ſon dernier ſervice; & il n'étoit pas aiſé que la Reine ou le Cardinal en euſſent la reconnoiſſance qu'il eſpéroit. Il s'imaginoit qu'ils ne devoient rien refuſer à un homme qui avoit ſi ſouvent hazardé ſa vie pour leurs intérêts.

Ce fut ſur ce fondement qu'il crut être en droit de s'oppoſer au mariage que *Mazarin* voulut faire d'une de ſes Niéces avec le Duc de *Mercœur*.

Ce Duc eſt d'une Maiſon qui a été long-tems oppoſée à celle du Prince de *Condé*. Et c'eſt ce qui donnoit ſujet au Prince de craindre, que le Cardinal, qui ne l'aimoit pas, ne devînt trop puiſſant par ce mariage, & en état de n'avoir plus beſoin de ſa protection; la ſeule choſe qui faiſoit toute ſon ambition: car s'il avoit pû une fois reduire le Cardinal à cette néceſſité, il auroit été le maître abſolu à la Cour. C'eſt pourquoi il s'oppoſa à ce mariage avec toute la vigueur & toute l'adreſſe poſſibles. Cela piqua le Cardinal, qui s'en plaignit à la Reine. Elle ſe rendit médiatrice, & fit tout ce qu'elle put pour faire conſentir le Prince à ce mariage. Mais le Duc de *Longueville*, ſon beau-frere, l'avoit ſi fort allarmé du procedé du Cardinal, qu'il n'y eut pas moyen de rien gagner ſur ſon eſprit, & de vaincre l'averſion qu'il avoit pour l'alliance que *Mazarin* ſe propoſoit de faire avec la Maiſon de Vendôme: (car c'eſt ainſi qu'on appelle la Maiſon d'où eſt ſorti le Duc de *Mercœur*.) Il médit du Cardinal, & le ſatyriſa dans toutes les compagnies. Cela échauffa ce premier Miniſtre, qui jura ſecretement la ruine du Prince.

Le Cardinal en cela porta la politique & la malice plus loin que ne méritoient les petits reſſenti-

mens

1650. mens du Prince, qui, franc & ouvert qu'il étoit, se contentoit de railler & de satyriser, pendant que le Cardinal cachoit sa passion sous le masque des civilitez extraordinaires qu'il lui faisoit. Il ne répondoit qu'avec respect & soûmission au mépris du Prince, & paroissoit tout plein d'affection & de zèle pour lui.

Le Cardinal a long-tems tâté le pouls à une faction, connuë sous le nom de *Frondeurs*. Ces *Frondeurs* étoient ses ennemis, non tant par l'aversion qu'ils avoient pour sa personne, que par le désir de rendre service à leur Patrie, qu'ils croyoient opprimée sous le Ministère du Prélat.

Il a depuis peu mis les *Frondeurs* dans son parti, en leur représentant le Prince de *Condé* comme l'auteur de tous les maux qu'ils lui imputoient. Il faisoit en même tems accroire au Prince, que les *Frondeurs* avoient dessein sur sa personne. Il aveugla par ce moyen les uns & les autres, & les mit dans la nécessité de se venger réciproquement; animant secretement les *Frondeurs* contre le Prince, & le Prince contre les *Frondeurs*. On obligea le Prince par cet artifice à consentir & à travailler même à son emprisonnement. On lui faisoit accroire qu'on n'en vouloit qu'à ses ennemis & le peuple, qui étoit persuadé que les *Frondeurs* avoient part au complot, en étoit fort satisfait.

Le dix-huitième de la derniere Lune les Princes furent arrêtez, & envoyez à un lieu qu'on appelle le Château du Bois de *Vincennes*, qui n'est qu'à quelques lieuës de *Paris*. Le même jour la Reine envoya querir la Duchesse de *Longueville*; mais la Duchesse jugea sagement, qu'elle ne devoit pas s'aller mettre en cage. Elle prit incontinent la fuite, habillée en Matelot, & se rendit dans une ville maritime, apartenant à son Epoux.

On dit que le Prince de *Condé* fut averti qu'on avoit dessein de l'arrêter; mais qu'il ne voulut pas se

ſe ſauver, parce qu'il ſe promettoit de plus grands 1650.
avantages du mécontentement des peuples, qui le
regardoient alors comme un bon compatriote, que
d'une liberté clandeſtine & fugitive. Il eſt certain
que ſon caroſſe ſe rompit ſur le chemin entre *Paris*
& *Vincennes*; & l'on croit que ſes amis auroient
pû le ſauver aiſément; car cet accident fut cauſe
d'un rétardement de ſix heures; tems ſuffiſant pour
aſſembler mille hommes, qui auroient facilement
enlevé un priſonnier qui n'étoit gardé que par ſeize
Cavaliers. Mais il ſemble qu'il n'eſt pas fâché que
le Cardinal le perſécute de cette manière, pour
avoir de plus grands & de plus juſtes ſujets de s'en
venger. Je ne ſçais ſi cette politique eſt ſoutenable
ou non: Mais je ſçais bien que ſi j'étois en ſa place,
j'aurois de la peine à faire ce qu'il fait pour flater
mes reſſentimens; je craindrois au contraire, & il
y a toutes les apparences du monde, de n'être en
état de les exécuter qu'aux Calendes *Grecques*, c'eſt-à-dire jamais.

LETTRE LX.

Au Reis Effendi, premier Secrétaire de l'Empire *Ottoman.*

Il l'informe de l'Indiction du Jubilé à Rome; *parle de l'Année Sabathique des* Juifs, *& des Jeux Séculaires des anciens* Romains.

LEs devots parlent fort ici du Jubilé qui doit ſe célébrer à *Rome* cette année. Ils enrichiſſent leurs imaginations des eſpérances de je ne ſçais quel

1650. quel trésor spirituel, que le *Moufti* ou Pontife *Romain* doit distribuer aux Pelerins qui iront à *Rome* durant le cours de cette sainte Année.

On m'a dit qu'on célèbre cette cérémonie, à l'imitation de l'Année *Sabathaire* que les *Juifs* observoient autrefois, après qu'ils furent entrez en possession de la *Terre-sainte*. Les Auteurs *Hébreux*, comme *Josephe* & autres, appellent aussi cette Année, l'Année du Jubilé. Leurs Cabalistes, de même que les *Pythagoriciens*, prétendoient tirer de grands mistères de certains nombres : Et les *Hébreux* avoient une vénération particuliere pour le nombre de *Sept*. De-là vient qu'ils observoient le septième jour, la septième semaine, & la septième année. Il n'étoit pas permis de cultiver la terre la septième année, de planter des vignes, ou de semer aucune sémence. Et après que sept fois sept ans étoient expirez, on publioit l'année du Jubilé, qui étoit toûjours la cinquantième. Il étoit publié l'an quarante-neuvième par toute la *Palestine* au son des Trompettes. Au commencement du Jubilé les *Muezins* crioient aux portes de leurs villes & de leurs Sinagogues: „ Que chacun retourne cette „ année à sa possession & à sa Tribu, soit escla„ ve, soit libre. Celui qui a vendu ses maisons „ ou ses terres, & qui n'a pû les racheter jusqu'ici, „ rentre cette année en possession de son héritage. „ Celui qui est esclave d'un autre, & que ni lui„ même ni ses amis n'ont pû racheter, soit con„ gedié cette année, & renvoyé dans sa famille; „ car désormais il est libre par l'indulgence de la „ loi. Que personne ne seme son champ, ni ne „ recueille les fruits qui seront venus d'eux-mêmes. „ Mais que la terre & ceux qui y habitent joüissent „ de la liberté & du repos; car c'est l'année de grace „ & de bonté.

C'est ainsi que les *Hébreux* publioient & observoient leur Jubilé. On dit que c'est de-là qu'est venu la coûtume de célébrer un Jubilé parmi les

les Chrétiens, qu'on peut regarder en plusieurs cho- 1650.
ses comme les Singes des *Juifs*. Mais il y en a d'autres qui disent, que le Jubilé des Chrétiens est venu des Jeux Séculaires que les *Payens*, leurs Ancêtres, célébroient autrefois. Ils se fondent sur ce que le Jubilé se renouvelloit autrefois tous les cent ans, de même que ces Jeux Séculaires. De-là vient, qu'après que ces Jeux Séculaires étoient indits, le Crieur disoit: *Venez à des Jeux qu'homme vivant n'a encore vûs, ni ne reverra.* Car comme la vie de l'homme est généralement si courte, on ne croyoit pas qu'aucun homme vécût assez long-tems pour voir deux fois la même solemnité.

Le premier Jubilé moderne fut publié par *Boniface IX.* Evêque de *Rome* l'an 1330. de l'Ere Chrétienne. Il promit pleine & entiere rémission des péchez à ceux qui iroient cette année-là en pelerinage à *Rome*. Depuis lui, il a été célébré de cent en cent ans, suivant son institution, jusques au Pontificat de *Clement VI.* qui, à l'instance des *Romains*, ordonna qu'il se célébreroit à l'avenir de cinquante en cinquante ans. Depuis, *Urbain VI.* autre *Pape*, le reduisit à la trente-troisième année. Et après tous, *Paul II.* le mit à chaque vingt-cinq ans: & c'est ainsi que ses Successeurs l'ont célébré jusques à ce jour.

Si tu veux sçavoir pourquoi le tems de cette solemnité a été si souvent changé & rechangé; je te dirai que l'intérêt en a été la cause: car l'année du Jubilé il y a à *Rome* un concours d'une infinité de gens, qui accourent-là de tous les endroits de l'*Europe*. Cette grande affluence de Peuple porte à *Rome* beaucoup plus de trésors qu'elle n'en emporte. Ce n'est pas que le *Pape* ne soit fort libéral de celui qu'on appelle le Trésor de l'Eglise. Ce Trésor consiste en un certain fonds de mérites & de graces surabondantes, dont le Messie & ses Saints ont laissé ce Prélat dépositaire, pour suppléer aux defauts & aux infirmitez des pécheurs. Et l'on croit

qu'il

1650. qu'il n'y a que le *Pape* seul qui puisse disposer de ces biens célestes en faveur de qui bon lui semble. On parle aussi d'Indulgences & de Pardons, par le moyen desquels le saint Pere peut racheter les hommes de tout péché, & des peines qui lui sont dûës. Ce merveilleux Privilege, dit-on, n'est pas seulement avantageux aux vivans, mais il s'étend même jusques aux morts, que le *Pape*, a ce qu'on croit, peut delivrer des peines du Purgatoire, & les admettre, si bon lui semble, aux portes du Paradis.

Nous, qui sommes *Musulmans*, ne pouvons pas déclamer contre la doctrine de ceux qui prient pour les morts; parce que cela se fait par tous les Fidèles. Nous ne pouvons pas non plus invectiver contre les Indulgences. Mais de dire que le pouvoir d'accorder & de dispenser ces faveurs ne reside que dans le *Moufti* des Chrétiens, c'est dire une chose qui ne s'accorde pas avec la foi d'un vrai Croyant. Nous sçavons qui jura par les Sabots de son léger & fidèle *Elboracb*, sur lequel il fit en une nuit un voyage de six mois; & nous sçavons aussi, que le même a été depuis le dépositaire des clefs de l'*Araf*, ou des Prisons. Sans contredit le Tout-puissant peut transférer sa commission quand & à qui il lui plaît. S'il a donné une fois le pouvoir de pardonner les péchez au Messie, ou à *Pierre* son Lieutenant, s'ensuit-il que les Califes de *Rome*, Successeurs de *Pierre*, ayent succedé au même Privilege? Il y a eu plusieurs hommes de bien sur le siége de *Pierre*, & le nombre des méchans n'a pas été petit. Les uns ont été Prophetes, & les autres Magiciens; & le Catalogue qu'on en a fait, est composé de Saints, de Martirs, de Bouchers & de Démons.

Mais il est certain qu'ils ont dérogé à leur autorité, lorsqu'ils se sont détournez de la vérité, de la louable profession de la divine Unité, & qu'ils ont resisté à l'Ambassadeur du Ciel, envoyé pour corriger leurs erreurs, pour reformer leurs vices, & pour assujettir le genre humain à une seule loi de pureté & de lumiere.

Je

Je n'écris point en homme partial ni ne suis point 1650.
passionné contre le Patriarche des *Romains*. Il est homme comme les autres, & sujet à la volonté de la destinée. Les Califes de *Babylone* & d'*Egypte* ont joui successivement de la même puissance, qui leur fut transférée par le Prophete, qui a scellé toutes les dispensations précedentes. Cependant leurs péchez furent cause qu'ils perdirent leur autorité & leur Empire, lorsque les glorieux *Osmans* conquirent toutes choses. La charge de Prophete passa alors au *Moufti*, qui est le conducteur de ceux qui sont en possession du Tombeau de *Mahomet*. C'est à lui que tout le monde doit avoir recours pour la solution de ses doutes, pour la direction de sa conduite; c'est de lui qu'on doit recevoir l'absolution de ses péchez, & le passeport de l'immortalité, que doivent avoir tous ceux qui entrent dans les portes du Paradis.

Mais tous les hommes sont naturellement attachez à tout ce qui regarde leur honneur & leur intérêt. Les Rois affectent de vains titres qui ne leur apportent aucun profit: & les Evêques de *Rome* auroient regret de se reconnoître dépouillez des privileges qui ont été une fois attachez à la Chaire de *Pierre*. Ils montrent les Clefs, symboles d'une Puissance qu'ils ont perduë. Les *Nazaréens* crédules sont persuadez, que le Ciel & l'Enfer s'ouvrent & se ferment au gré de leurs Pontifes. La veille de la Naissance du Messie, le *Pape* d'aujourd'hui frappa trois fois, avec un marteau d'or, aux portes de la première Mosquée de *Rome*. Elles furent ouvertes, pour marquer que l'année suivante seroit l'année du Jubilé, durant laquelle les Chrétiens sont persuadez, que le Ciel est ouvert à tous ceux qui vont alors à *Rome*. Je te souhaite une vie de plusieurs Jubilez.

1650.

LETTRE LXI.

Au magnifique Vizir *Azem*.

De la Valeur du Bacha de Bude *& de son Fils. Remarques sur les Campagnes des François. Il soutient que la* Porte Ottomane *a fait une action de justice en relâchant le Baile de* Venise, *& en faisant étrangler son Interprête.*

AUx premières nouvelles qui me vinrent des troubles de *Constantinople*, de la déposition de *Mahomet*, dernier Vizir *Azem*, & de l'élevation de l'Aga des Janissaires à cette dignité, je crus que ç'avoit été *Cassim Hali* qui avoit eu ce bonheur. Mais ce brave & vieux Soldat a été élevé à une dignité plus glorieuse & plus magnifique. Il est entré en possession de l'immortalité, & a été transporté dans le Ciel, où je crois qu'il repose en Paradis. Que les misericordes de celui qui est souverainement misericordieux soient sur ce Héros; pendant que je m'addresse à toi, qui lui as succedé, & qui ès à présent le Lieutenant de l'ombre de Dieu. Je touche trois fois du front à terre quand je te saluë, grand Prince des Vizirs, & cela pour marquer mon humilité & ma venération, aussi-bien que le ressouvenir de mon origine: afin que m'addressant à la vive image de notre auguste Empereur, qui est le type du Soleil, je ne fasse rien d'indécent, moi qui ne suis qu'une production de la poussiere.

En parlant aux personnes qui, comme toi, ont un pouvoir immense, je fuis également la flaterie & le manque de respect; je tâche de tenir un juste milieu entre ces deux extrêmitez, comme font les Mariniers



Au Magnifique Visir Azem.


BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE


Æ
B

riniers entre *Scylla* & *Charybde.* Ce sont des lieux 1650.
dangereux des mers de *Sicile.*

Toute l'*Europe* te loue, & exalte ta justice, d'avoir relâché l'Ambassadeur de *Venise*, prisonnier depuis la quatrième Lune de cette année. On dit que depuis ton élevation à cette haute dignité, la *Porte* s'est reformée & civilisée: (car il faut te dire que les *Francs* regardent tous les Sectateurs du Prophete, qui ne sçavent ni lire ni écrire, comme autant de Barbares.)

On parle ici beaucoup de la défaite de notre Armée en *Hongrie*. Les *François* font toutes sortes d'éloges du Bacha de *Bude*, qui combattit vaillamment, jusques à ce que les deux jambes lui eurent été coupées; & ne pouvant alors marcher, il se fit porter dans l'Armée tantôt ici, tantôt là, pour encourager le soldat. Ils ne diminuent point la gloire que mérite son fils, qui fut tué en défendant son Pere; & ce fut alors que le vieux Capitaine fut fait prisonnier.

Mais ils condamnent la conduite de celui qui assiégeoit le fort de *Clissa*, en ce qu'il entreprit ce siége dans une méchante saison. L'imprudence d'un Général est souvent fatale à une Armée dans ces sortes d'occasions. Les *François* sont les plus habiles gens du monde à chercher leurs avantages, & les gens du monde qui sçavent le mieux en profiter. La plupart des Campagnes se passent avec eux en tranchées, ou en légeres escarmouches: rarement hazardent-ils une bataille, à moins qu'ils n'ayent de grands avantages sur leurs ennemis; & en ce cas ils ne laissent jamais échaper l'occasion. Cela fait voir leur Politique; mais ce n'est pas une grande preuve de leur courage: car la véritable valeur ne regarde jamais les dangers.

Le Juif *Donaja* me mande, que les *Venitiens* ont de grandes espérances d'accommoder leurs affaires avec le mistérieux Divan, depuis que leur Baile a été relâché. Cependant, & les *Venitiens* en particulier,

1650. lier, & tous les *Nazaréens* en général, sont outrez qu'on ait fait étrangler l'interprête.

Ils jugent mal de la conduite de la sublime *Porte*, pleine de sagesse & de justice. Les Ministres du Trône juste veulent, par ces exemples de sévérité, faire peur aux autres, & prévenir pour la suite des méchancetez de la même nature.

Avec un peu d'argent, ou avec un ami de consideration, on peut aisément se disculper dans les Cours d'*Occident*, & se faire pardonner les plus grands crimes. On rend ici la justice avec beaucoup de lenteur; & l'on ne sçait pas qu'en *Orient* les ordres sont violens, & que l'exécution en est prompte. Outre cela, cet Interprête a donné lieu à sa mort par son peu de retenuë à parler. Il prenoit plaisir à se jouer de la Majesté, & à duper, par une insolente liberté de parler, celui dont la haute & sublime intelligence ne manifeste sa colere que par les mains de ses Muets. Il ne seroit pas bienséant à l'Empereur de tout le monde, d'user de beaucoup de paroles, comme font les Princes Chrétiens, qui se donnent de grandes peines pour justifier à leurs Sujets la justice de leurs actions. Ils ne peuvent condamner un scélérat qu'en lui faisant faire son procès dans les formes, où plusieurs esprits font voir leur adresse à examiner une cause, qui sur des preuves suffisantes peut se décider en deux mots. La justice des Chrétiens n'est qu'une pure Comédie, un franc artifice pour attraper de l'argent; grand secret des Jurisconsultes *Occidentaux*, qui s'enrichissent aux dépens des fous, & du Monarque qui se pique de Souveraineté.

Si ces Jurisconsultes voyoient cette Lettre, & qu'ils en connûssent l'auteur, que ne feroient-ils point pour se venger d'un *Musulman*?

Tous les hommes sont pleins d'eux-mêmes, & de leurs principes. Les *Nazaréens Occidentaux* en sont si remplis, que tout ce qu'on pourroit leur dire

dire pour les obliger à se reformer ne sçauroit y entrer. Ils se piquent, comme les Chinois, de science & de sagesse, & regardent tous les autres hommes comme des ignorans & des aveugles. 1650.

Ils sont si serrez dans leurs sentimens, si dogmatiques dans leurs décisions, & si entêtez des uns & des autres, qu'il est difficile à un homme qui a respiré un air plus libre & plus dégagé, de se former sur leurs maximes.

Tu peux juger par ce que j'ai dit, qu'il n'est pas aisé à un *Arabe* d'origine, élevé dans le Sérail, de se conformer aux humeurs & aux manières de vivre des *François*. Je travaille néanmoins, autant que je puis, à vaincre le penchant naturel de la naissance, du sang & de l'éducation, pour pouvoir rendre service au *Grand-Seigneur*. Je suis *incognito* à tous égards, si ce n'est lorsque je ne puis me cacher: & je changerois cent fois de masque, plutôt que de manquer à une seule chose qui pût me faire arriver au but que je me propose.

Que puis-je dire de plus à celui qui ne juge de la valeur d'un esclave que par ses actions?

1650.

LETTRE LXII.

A *Sedrec Ali Girawn*, premier Page du Trésor.

De la coûtume des Orientaux *de donner, préférablement à tous autres, les Charges importantes aux gens de mérite, quoiqu'ils soient d'une naissance médiocre. Imprudence des* François, *qui sont tout le contraire. Historiette de* Pasquin *à* Rome. *Des trois Princes* François, *transférez au* Havre-de-Grace. *Révolte de* Bourdeaux.

TU as raison d'être surpris de ne te souvenir pas d'avoir vû un homme qui prétend te connoître. C'est mon frere *Pestelli Hali*, autrefois ton Maître, qui m'a appris la nouvelle de ta derniere élevation. Tu ès encore bien jeune: mais tous les tems sont bons pour un homme mûri par la vertu & par la sagesse.

Je t'ai connu enfant entre les bras de ta mere, veuve d'un Soldat *Arabe*, qui a servi mon frere dans les guerres de *Perse*. Tu donnois dès lors de si grandes marques de l'esprit & de l'adresse que tu aurois un jour, que cela obligea le Capitaine de ton Pere à te prendre sous sa protection: & ta mere avoit tant de charmes, qu'elle trouva bientôt moyen de s'en faire aimer.

Je ne t'écris point ceci pour te reprocher l'obscurité de ta naissance. Ton mérite te rend égal à ceux qui sont Nobles d'origine. Ce n'est point la coûtume des *Orientaux* de preférer les gens à cause de leur naissance, ou parce qu'ils peuvent montrer les Statuës poudreuses de leurs Ancêtres. C'est une faute dont les Infidèles seuls sont capables. Les *Musul-*

mans estiment le mérite par-tout où il se trouve, & 1650.
ne lui preférent pas comme font les *Nazaréens*, les
noms illustres, & les gens sortis d'une maison qui a fait du bruit. Ils rendent toûjours à la vertu les honneurs qui lui sont dûs. Il y a de l'heure qu'il est des familles à *Rome* qui se glorifient de leur généalogie, & qui se disent descendues, ou le sont effectivement, de ces fameux Héros dont les Histoires de cet Empire font mention. Mais elles font gloire de leur ignominie, puisqu'elles ont degeneré des grandes qualitez qui ennoblissoient leurs Ayeux, & qu'elles sont devenues par leurs sales actions, le sujet continuel des Satyres de *Pasquin*. C'est une Statuë, placée dans un certain lieu public de *Rome*, à laquelle on affiche la nuit les libelles qu'on n'oseroit avouer. Ils contiennent ordinairement une espece de Satyre muette des vices des Grands. Le premier *Mousti* des Chrétiens n'y est pas même épargné, lorsqu'il fait quelque folie qui mérite d'être daubée.

Il n'y a point eu de raillerie piquante qu'on n'ait fait de cette manière du *Pape* d'aujourd'hui, & d'un de ses Neveux, vers la fin de l'année derniere. Le bon vieux Pere avoit élevé ce Jeune-homme, qui n'étoit qu'un pauvre ignorant Tailleur, à la dignité de Baron *Romain*. Il lui avoit donné des Charges dont il tiroit assez de revenu pour soutenir sa qualité. Cela mécontenta tous les anciens Nobles, qui employerent certains Bouffons pour tourner en ridicule la conduite du *Pape*, & l'honneur qu'il avoit fait à son nouveau Baron. Le jour que les *Nazaréens* célèbrent avec grande solemnité comme le jour de la Naissance de *Jesus*, fils de *Marie*, on vit de bon matin la Statuë de *Pasquin* toute en haillons fort sales, avec un papier à la main, où il étoit écrit: *Quoi*, Pasquin! *Tout en guenilles un jour de Noël?* Car c'est ainsi que les *Nazaréens* appellent le jour qu'ils prennent pour la Naissance de leur Messie. La réponse de *Pasquin* étoit au bas en ces ter-

1650. mes: „ Comment pourrois-je être mieux, puiſ-
„ que mon Tailleur eſt devenu grand Sei-
„ gneur?

Cependant cet homme, malgré l'obſcurité de ſa naiſſance, & la baſſeſſe de ſa première profeſſion, devint un grand Politique, après que le Pape l'eût élevé à cette dignité, & vécut ſans reproche, pendant qu'il voyoit tous les jours des Paſquinades contre les vices de la plupart des anciens Nobles.

Tu peux être aſſuré par ce que j'ai dit, que je n'ai pas moins d'eſtime pour toi, quoique tu ne ſois pas fils de Bacha; puiſque ſi ton Pere avoit vécu, ſon bonheur & ſon courage lui auroient acquis cette dignité, ou quelqu'autre équivalente; & que tu ès en beau train de remplir à l'avenir une des grandes Charges de l'Empire.

Je n'ai préſentement aucunes nouvelles à te dire, ſi-non que les trois Princes *François*, de l'empriſonnement deſquels j'ai rendu compte à *Minezim Aluph*, ont été transférez par ordre du Cardinal *Mazarin*, du Château de *Vincennes*, dans une Ville maritime qu'on appelle le *Havre-de-Grace*; parce qu'on craignoit qu'ils ne fûſſent enlevez par le Maréchal de *Turenne*, qui eſt fort dévoué à leurs intérêts. Le Prince de *Condé* s'eſt retiré à Bourdeaux, Ville qui, à l'heure qu'il eſt, eſt en armes contre le Roi. Le jeune Duc d'*Anguien*, ſon fils, eſt avec lui.

Le Maréchal de la *Meilleraye* eſt en marche avec ſon armée pour aller aſſiéger cette Place; & l'on dit qu'il doit être bientôt ſuivi du Roi & de toute la Cour. Tout ſemble préſager que cet Etat s'en va retomber dans la confuſion où il a été autrefois.

Mais cela ne nous touche pas de ſi près, que les démêlez que j'apprens qui ſont ſurvenus entre les *Janiſſaires* & les *Spahis*. On dit que tout l'Empire *Ottoman* a pris parti dans cette querelle; & que le Sérail même eſt plein de cabales & de factions

tions. Je suis dans une extrême affliction de ne recevoir que de tristes nouvelles de la *Porte*, qui est, ou qui au moins doit être, une source de joye pour toute la terre. Dieu veuille conduire toutes choses; car les Athlètes de la divine Unité ainsi divisez contr'eux-mêmes, ne présagent rien de bon. 1650.

Croi-m'en, n'entre dans les secrets ni des uns ni des autres; & te menageant avec prudence, sois neutre pour toutes choses, si ce n'est pour les intérêts du *Grand-Seigneur*. Sois en cela aussi zèlé que tu peux l'être; & attens pour le reste les décrets de la destinée.

LETTRE LXIII.

Au Kaimakam.

Pour lui apprendre qu'il avoit perdu la Boëtte qui contenoit toutes les lettres qu'il avoit reçûës des Ministres de la Porte, *& les Allarmes où cette perte l'avoit jetté.*

GRaphul Elen Shabensbah, Philosophe *Arabe*, a dit, & l'expérience de chacun le confirme, que les précautions humaines ne sçauroient prévenir ce que le Ciel a ordonné. Il y a certains momens de notre vie, où la destinée se plaît à se jouer de notre esprit & de notre prudence, à confondre nos plus grandes précautions, & à se moquer de toute notre sagesse; afin de nous apprendre par là nous résigner à toutes ses dispensations, & ne pas trop compter sur nous-mêmes.

Lorsque j'ai salué la lumiere du Soleil du matin, mes esprits étoient sereins & gais. Aucuns tristes

1650. songes n'avoient laissé sur mon esprit leurs noires impressions : aucunes tristes pensées n'occupoient mon ame. Je me suis éveillé gai & gaillard comme une Alouette. Après avoir adoré le Tout-puissant, & fait mes devotions accoûtumées, je commençois à reflêchir sur mon bonheur, qui consiste en ce qu'ayant servi la sublime *Porte* durant tant d'années, dans un emploi plein de difficultez & de périls, je n'avois jamais trahi le moindre secret de ma commission, quelque disgrace qui eût pû m'arriver. Je pensois avec plaisir, que je passois toûjours pour *Tite* de *Moldavie* chez les *François*, qui sont les gens du monde les plus penétrans, & même dans l'esprit du Cardinal *Mazarin*, qui, comme *Janus*, a plus de deux yeux. Je m'embrassois moi-même, s'il m'est permis de parler ainsi, en pensant à mes bons succès. Je concluois que j'étois né sous une heureuse planete, & qu'aucun revers ne pouvoit jamais me nuire.

Mais je jugeois mal des voyes de la destinée, qu'il est aussi impossible de suivre que celles des vents. En effet, avant midi mon Soleil se fut éclipsé; mon ame fut dans l'agitation & dans le désordre, & toute ma joye se convertit en tristesse & en douleur.

Veux-tu sçavoir le sujet de mon angoisse? Le voici. L'an 1645, selon le stile des *Nazaréens*, je reçus des instructions particulieres du Grand-Vizir de ce tems-là, qui me représentoit les risques que je courois en faisant le métier que je fais, & qui m'ordonnoit positivement, de mettre mes papiers en lieu de sûreté, tant les copies des lettres que j'écrivois aux Ministres de la *Porte*, & que je gardois pour mon usage, que celles que j'en recevois.

Ce Ministre craignoit que je ne fusse découvert à quelque heure, & que par conséquent on ne visitât ma chambre. Obéïssant donc à ses ordres, je

je portai sur le champ tous mes papiers chez le 1650. *Juif Echimilia*; croyant que sa maison devoit être à couvert des soupçons de l'Etat, & que les secrets du monde les plus importans pouvoient y demeurer un siécle sans être publiez. Mes lettres étoient renfermées dans une boëtte, & celles que je recevois de l'invincible *Porte*, dans une autre. J'observai toûjours cet ordre depuis. Toutes les fois que j'écrivois aux Ministres du Divan, ou quand j'avois parcouru les lettres que j'en recevois, je mettois les unes & les autres en leur place, & j'en laissois tout le soin à *Echimilia*.

Mais, ni sa précaution, ni la mienne, n'a pû prévenir les décrets de la Providence. Elle avoit résolu que nous perdrions quelques-uns de ces papiers. *Echimilia* est venu me voir aujourd'hui avant l'heure d'*Ulanamiß*, tout échauffé, étonné, rêveur, & effaré comme un homme hors du sens. Il n'a pas été plutôt entré dans ma chambre, qu'il a dechiré sa veste, qui étoit de cramoisi de soye, avec une frange d'or autour; & s'est écrié: *Nous sommes perdus, trahis & ruinez!*

J'ai songé d'abord à mes papiers, & lui ai demandé, s'ils étoient en lieu de sûreté. Il m'a répondu en un mot, qu'il avoit perdu la boëtte où étoient les Lettres des Ministres de la *Porte*, & que son Negre ne se trouvoit plus. Imagine-toi, sage Ministre, dans quel désordre m'a jetté cette nouvelle. J'ai soupçonné d'abord le Negre d'avoir pris mes papiers, & de les avoir portez au Cardinal *Mazarin*. Mais, après y avoir pensé avec plus de sang froid, j'ai consideré que cet esclave n'entendoit point l'*Arabe*, que nous parlions toûjours *Echimilia* & moi dans nos conversations domestiques, & que par consequent il ne pouvoit avoir rien appris de nos affaires, ni lû les Lettres en question, seules capables de le porter à une telle perfidie. Tout cela pour-

1650. tant me mettoit en peine ; & je n'en suis gueres mieux à présent, quoique j'aye eu plus de tems à y penser. Je trouve seulement une espece de consolation à croire, que si mes papiers étoient entre les mains du Cardinal, il auroit déja donné ordre d'arrêter le prétendu *Tite* de *Moldavie*: car il paroît par quelques-unes de ces Lettres, que je me suis donné ce nom. Mais je ne vois pas qu'on ait rien fait de tel, ou que personne se soit enquis de moi à mon logis : car en partant d'ici avec *Echimilia*, environ midi, j'ai mis des Espions en campagne, pour observer ce qui se passeroit. Nous sommes à présent ensemble chez un ami, où nous demeurerons jusques à ce que nous voyïons le denouëment de tout ceci. Nous sommes encore dans les ténèbres & dans la peur : mais le tems, qui développe toutes choses, nous apprendra sur quoi nous devons tabler.

Il y a bien peu de nouvelles. On parle seulement d'une certaine Convention à *Nuremberg*, & du grand Jubilé qui se célèbre à *Rome*, où l'on dit que le premier *Mousti* de Chrétiens lava les pieds à douze Pelerins la semaine d'avant leur *Beiram*, ou *Pâque*; & que le Cardinal *Ludovisio* régala magnifiquement neuf-mille de ces Devots. On dit aussi, que le *Pape* gagnera cette année deux millions de Sequins par le concours des Pelerins qui viennent de toutes parts en cette Ville.

Le Resident du Roi de *Danemarc* en cette Cour a reçû une lettre, qui confirme que son Maître a declaré pour son Successeur au Trône le Prince *Christian*, son fils.

On parle aussi d'un mariage qui s'est fait depuis peu, entre un Comte *Allemand* nommé *Charles*, & *Charlote*, sœur du Landgrave de *Hesse-Cassel*.

Mais ce qui occupe le plus les oreilles & les langues, sont les guerres civiles de ce Royaume, qui est tout en feu à cause de l'emprisonnement du Prince de *Condé* & de ses freres. Les Bourgeois de *Paris* son

font fort joyeux des nouvelles réïterées qu'ils ont 1650. reçûës des mauvais succès du Roi: car ils ne souhaitent pas que ses armes réüssissent pendant qu'il les employera contre les mécontens.

Illustre & vieux Ministre, je te souhaite les années de *Nestor*, & mes vœux sont, qu'on compte le nombre des années de ton âge, par le nombre de tes prosperitez. Mais je prie Dieu d'éloigner de toi ces momens, où l'on dit que *Nestor* étoit travaillé de la Goute, comme je le suis à présent. Ce sont des douleurs qu'on supporte avec bien de la peine.

LETTRE LXIV.

Au même.

*Il lui apprend qu'un Negre, Esclave d'*Echimilia*, avoit derobé ses Lettres; & qu'appliqué à la torture, il avoit avoué qu'il les avoit enterrées.*

JE jure par le Dieu que j'adore, & par son ombre, qu'il n'y a point d'infidélité en moi. Ma vie est néanmoins pleine de tentations & de périls. La boëtte qui contenoit les lettres dont je t'ai parlé dans ma précedente, ne se trouve plus: elle est cachée dans les entrailles de la terre, s'il en faut croire un homme qui a été examiné jusques au fond du cœur par les tourmens les plus exquis, qui l'ont mis à deux doigts de la mort.

Le Negre d'*Echimilia*, dont j'ai fait mention, prit cette boëtte pour une autre qui lui ressembloit, & de laquelle il avoit souvent vû son Maître tirer des Joyaux: car c'est de quoi ce *Juif* négocie principale-

 ment.

1650. ment. La pésanteur de la boëtte étoit telle qu'il falloit pour le confirmer dans son erreur. Il fut tenté par le lucre & par le désir de la liberté. L'obscurité, (car il fit ce vol avant le lever du soleil) & ses frayeurs aiderent à le faire équivoquer dans le larcin qu'il avoit dessein de faire. Les boëttes étoient ensemble, tant *Echimilia* avoit de soin des secrets de la sublime *Porte*, qu'il serroit avec ses Bijoux. Le scélérat, pressé de se retirer, & ne voyant pas trop clair, prit la boëtte où étoient les papiers pour la boëtte aux Bijoux. Il prit sur le champ la campagne, dans le dessein d'enterrer son prétendu Trésor, dans un lieu où il en pût prendre quand il voudroit. Mais commençant par ouvrir la boëtte, pour prendre les pierres qu'il se proposoit de mettre en gage pour de l'argent, dont il avoit besoin pour ses néceßitez présentes, & croyant par-là mieux se cacher; il fut bien surpris de ne trouver que des papiers, remplis de caractères qui lui étoient tout-à-fait inconnus. Il fit mille résolutions dans cette angoisse d'esprit, sans sçavoir à laquelle se fixer. Il lui vint en pensée de rapporter la boëtte où il l'avoit prise, & d'en demeurer-là jusques à une autre occasion, puisque son dessein avoit ainsi miserablement échoué. Mais il considera qu'il étoit trop tard pour revenir à son Maître avant qu'il se fût apperçu de son absence, & de la perte de la boëtte: Car le Soleil étoit déja fort haut; & *Echimilia* est matineux. Il crut donc, que le meilleur parti qu'il y avoit à prendre, étoit d'enterrer la boëtte, comme il s'étoit proposé de faire si c'eût été celle des Joyaux, & de se tirer d'affaire du mieux qu'il lui seroit possible. En cachant ces papiers dans un lieu de sureté, il s'imaginoit qu'étant de consequence, il pourroit avec le tems faire sa paix avec son Maître, en découvrant le lieu où ils étoient cachez.

Il a confessé dans les tourmens tout ce que je viens de dire. *Echimilia* ayant appris que son Negre s'étoit évadé, écrivit à quelques *Juifs* de ses Correspondans, qui

qui le firent arrêter sur le chemin de *Lyon*. *Echimilia* n'en eut pas plutôt reçû avis, qu'il monta à cheval, & se rendit sur le lieu. Il ne crut pas qu'il fût sûr de faire de cette affaire une affaire publique, ou de le faire assigner devant les Juges du païs : mais comptant sur la justice de sa cause, & sur le droit d'un Maître sur son valet, il lui fit souffrir divers tourmens dans une maison particuliere où il avoit tout pouvoir. 1650.

Le résolu *Africain* nia d'abord tout, & dit qu'il ne s'étoit évadé que dans la seule vûë de se mettre en liberté: mais enfin sa constance étant vaincuë par des tortures réïterées, il confessa tout ce que je viens de dire. *Echimilia*, craignant toûjours quelque chose de pis, & soupçonnant que tout ce qu'il avoit dit n'étoit qu'une fable apparente, inventée pour se tirer d'affaire, ou du moins pour donner quelque relâche aux douleurs qu'on lui faisoit souffrir, lui fit entrer des épines entre la chair & les ongles des mains & des pieds, croyant que des douleurs si grandes & si sensibles lui arracheroient le vrai secret. Mais il n'en put tirer autre chose, quoiqu'il fût sur le point d'expirer, si-non qu'il avoit caché la boëtte sous terre, dans le coin d'un certain champ à quelque distance de la Ville. Il ajouta, que ne pouvant autrement indiquer l'endroit à *Echimilia*, il le lui montreroit, s'il vouloit le mener en vie à *Paris*.

Le *Juif* ne crut pas que la chose fût difficile à exécuter, parce qu'il n'y avoit que pour deux jours de chemin du lieu où ils étoient alors à la Ville. Mais il fut trompé dans son espérance. Tout ce qu'on pût faire au Negre, tous les remedes qu'on put lui donner vinrent trop tard; & il rendit l'esprit dès la nuit même.

Echimilia, étant de retour à *Paris*, profita du mieux qu'il put des indications que son esclave lui avoit données, & chercha dans tous les coins des champs des environs de la Ville, situez du côté par où l'on

L 6 avoit

1650. avoit vû sortir le Negre: mais tous ses soins furent inutiles. Il ne trouva rien, & nous n'avons aucune espérance de revoir jamais notre boëtte. J'ai cependant plusieurs sujets de craindre qu'elle ne paroisse un jour à notre désavantage & notre perte.

Je te supplie, sage Gouverneur de la ville capitale du monde, de m'apprendre comment je dois en user, s'il arrive que je sois découvert. Pour ce qui est de l'autre boëtte qui contient les copies de mes lettres, je l'ai portée à mon logis. Je crois qu'elle y sera autant en sureté que chez *Echimilia;* puisque ce fidèle *Juif* n'est pas plus à couvert des accidens que moi, qui n'ai aucun domestique qui puisse me trahir.

Ce Royaume est à présent plein de trahisons & de révoltes. Les *François* ne font point difficulté de se massacrer les uns les autres pour une passion particuliere, pendant que les *Espagnols* profitent de ces divisions intestines. Car, sous prétexte de secourir les Princes du Sang, ils gagnent pied en *Picardie*, d'où il ne sera pas aisé de les chasser. *Léopold*, Archiduc d'*Autriche*, est à la tête de l'armée *Espagnole*; & il a déja pris diverses places de la dépendance du Roi de *France*.

Quand les querelles de ces Infidèles finiront, c'est de quoi je me mets fort peu en peine. Mon esprit n'est occupé qu'à trouver les moyens de rendre à l'Empire des vrais Croyans tous les services que je dois.

Je ne sçaurois te dire Adieu, illustre *Kaimakam*, que je ne t'aye assuré du zèle extrême que j'ai pour le *Grand-Seigneur*.

LET.





A Soliman Kuslir Aga,
ou Chef des Eunuques noirs.

LETTRE LXV.

A *Soliman Kuflir* Aga, Chef des Eunuques Noirs.

De l'Affront fait à la Porte *par les* Tartares, *qui prétendoient être Tuteurs du jeune* Sultan. *Des Cruautez que les nouveaux* Sultans *ont fouvent exercées à l'égard des Princes du Sang* Ottoman.

APrès avoir lû la lettre dont tu m'as honoré, je n'ai pas eu moins de joye des marques que tu continues à me donner de ton amitié & de ta protection, que d'indignation & de reffentiment de l'affront que le Cham des *Tartares* a fait à la fublime *Porte*, d'ofer lui demander la tutele de notre augufte Empereur. C'eft une indignité qui retombe fur les Miniftres fouverains & glorieux qui font les flambeaux du Divan Imperial, & qui doivent connoître de tous les évenemens qui arrivent dans le monde; & fur les Vizirs qui font chargez de l'adminiftration des affaires du puiffant & invincible *Sultan Mahomet*, le Trône duquel Dieu veuille affermir tant qu'il y aura de Lune.

Cette Nation a toûjours voulu dominer; & entr'autres vertus de fes Ancêtres on a remarqué, qu'ils ont agrandi leurs Etats à la pointe de leur épée. Mais on n'a point trouvé dans les Archives de l'Empire, qu'aucun des *Tartares* ait jamais prétendu être en droit de gouverner nos *Sultans* dans leur minorité. Il fuffit qu'ils ayent l'honneur de fucceder, fuivant les anciens traitez, au Trône des Princes *Ofmans*, fi jamais cette facrée ligne vient à être éteinte: Ce qu'à Dieu ne plaife! Puiffe-t-elle durer au contraire jufqu'à la confommation de toutes chofes! Je m'étonne qu'ils n'ayent auffi demandé les freres

1650. du *Sultan*, autres fils de *Sultan Ibrahim*, pour exterminer d'un ſeul coup toute la race des *Oſmans*, & ſe mettre en poſſeſſion du Trône vacant.

Il y a pluſieurs lunes que je n'ai point eu de nouvelles de ces jeunes Princes. Je ne ſçais ce qu'ils ſont devenus; s'ils ſont encore en vie, ou s'ils ont été ſacrifiez, comme à l'ordinaire, à la jalouſie du *Sultan*. On en parle ici diverſement; & il y a même des gens qui diſent, que tu as emporté *Sultan Achmet*, & que tu le fais ſecretement élever chez un certain *Géorgien*. *Mahomet* te béniſſe, & te comble de joye, ſi tu as eu ſoin de conſerver la vie à un Prince *Oſman*; vie mille fois plus précieuſe que celle de cent-mille particuliers.

Quant à *Soliman*, & à ce qui reſte de cette ſublime race, les François diſent que c'en eſt fait. & je ne puis dire le contraire, parce que je ne ſçais pas au vrai ce qui en eſt. Au contraire, j'ai ſujet de croire qu'ils ne diſent que trop vrai; parce que la pratique de la plupart de nos derniers Empereurs a été, ou de faire maſſacrer leurs freres auſſi-tôt qu'ils ont été ſur le Trône, ou de les faire mourir en priſon d'une mort plus lente.

Il eſt vrai que notre préſent Souverain n'eſt pas encore parvenu à l'âge où les enfans perdent communément leur innocence naturelle. Je crois qu'il ne ſoupçonne aucun de ſes freres, ni n'a aucun deſſein contre leur vie. Cependant ſa mere, artificieuſe comme elle eſt, peut abuſer de ſa jeuneſſe, & lui inſpirer des ſentimens de cruauté, contre ceux principalement qui ſont du ſang de ſon Pere, & qui n'ont aucune part au ſien. Car, comme tu ſçais, la Sultane *Valide* ne fut pas la ſeule dont *Ibrahim* eut des enfans.

Les *Maltbois* s'imaginent qu'ils ont un de ces Princes entre les mains. Tu ſçais toutes les circonſtances du voyage que ton Prédeceſſeur voulut faire en Egipte avec cette belle Eſclave & ſon fils, à qui ces Infidéles rendent les mêmes honneurs, que s'il étoit deſcendu du Grand-Seigneur. Tu ſçais auſſi que cet enfant & ſa mere furent bannis, à la ſollicitation & par ordre

ordre de la mere de *Sultan Mahomet* notre glorieux 1650.
Souverain, sur un soupçon de jalousie. Quand je me souviens de cet évenement, je tremble pour ces jeunes Princes, si tant est qu'il y en ait encore quelqu'un de vivant. Tu peux m'apprendre ce qui en est, & si tu le fais, tu me tireras d'une grande inquiétude.

Je ne suis que l'esclave des esclaves qui servent le *Grand-Seigneur*; & il ne me sied pas bien de trouver à redire aux actions de notre très-absolu Monarque, dont la volonté sert de loi: Mais je suis homme, & j'ai encore quelque humanité & quelque raison. D'ailleurs, tu ès mon ami particulier, & tu me permets de te parler librement. Ne fût-ce pas un festin sanglant que celui auquel *Mahomet III* Grand-pere de notre Empereur, invita dix-neuf de ses freres le jour de son installation? Ne fût-ce pas une action cruelle de faire étrangler tous ces Princes avant qu'ils quittassent la table? *Mahomet*, dernier Vizir *Azem*, fit quelque chose d'aussi inhumain, de tenir la main de notre Souverain d'aujourd'hui, qui n'avoit alors que six ans, incapable par consequent de connoître ce qu'il faisoit, pour lui faire signer l'ordre pour l'exécution de son Pere. C'est avec raison que les *Nazaréens* nous appellent barbares, lorsqu'ils voyent que l'Empire des *Musulmans* ne se soutient que par des voyes contraires à la nature.

Toi, qui as le suprême honneur d'être le premier Gardien de notre jeune Empereur, pardonne-moi la liberté que je prens. Attribue tout à la force de mon zèle & de ma fidélité. Tu ès vaillant & sage. Cheris ta charge comme tes yeux, & ne souffre pas que la poussiere des ruës lui donne aucune atteinte.

LXI.

1650.

LETTRE LXVI.

A Dinet Golou.

Il se plaint d'avoir été injustement censuré par le Reis Effendi, au sujet de Kenan *Bacha, & justifie sa bonne-foi.*

AVec toute ma Philosophie, je ne suis pas assez maître de ma passion pour en faire un secret à un homme qui a toûjours pris part à ma mauvaise fortune. De quelque grandeur d'ame dont je me sois piqué autrefois durant ma maladie, je ne souhaite à présent rien tant que le repos. Je me souviens que des considerations Stoïques m'obligeoient alors à te cacher les cruelles douleurs que je sentois. Je tâchois de déguiser mes souffrances, & de dépeindre mon malheur de manière, qu'on eût de la peine à le distingner de la félicité. Mais à présent je n'ai pas assez de courage pour te faire un secret de mes appréhensions. Toute la morale de *Seneque* n'est pas capable de m'empêcher de me plaindre de l'incertitude que l'expérience nous fait voir tous les jours dans les affaires humaines. Ce sujet est si ordinaire, que si mon malheur particulier n'étoit pas extrêmement pressant, je deviendrois malade, si j'étois obligé de dire la moindre chose sur un sujet qui a fait la matière des conversations, depuis que notre premier Pere parut entre les arbres. Tu peux donc compter que je ne vais point déclamer, ou faire l'Orateur, pour m'étendre en longs discours sur l'instabilité de toutes choses. Ce que j'ai à te dire me touche personellement, & personne plus, à la reserve de ceux qui sont cause de mon chagrin.

La dixième Lune de l'année derniere, j'écrivis à *Kenan*

Kenan Bacha, qui avoit été fait *Hafnadarbaffi*. J'ai une copie de la lettre; car foit que j'écrive aux Miniftres publics, ou à mes amis particuliers, j'en garde toûjours autant que je leur en envoye. 1650.

J'ai lû cette lettre plufieurs fois depuis quarante-huit heures, & je ne fçaurois deviner pourquoi ce Miniftre s'eft formalifé; Car je n'y trouve rien dont il puiffe juftement s'offenfer: à moins qu'il ne fe foit choqué de ce que je l'ai prié d'avoir foin de me faire paffer de l'argent. Quant au refte, je n'ai fait qu'obéïr aux inftructions particulieres que j'avois reçûës de *Mahomet*, dernier Vizir *Azem*, qui m'avoit commandé de ne point épargner le premier Miniftre de la *Porte*, fi j'avois des confeils à lui donner, ou des reproches à lui faire. „ C'eft pour „ cela, difoit-il dans fa lettre, qu'on t'a mis où „ tu ès, afin, qu'outre le fervice que tu rends à no„ tre Souverain en découvrant les fecrets des Infidè„ les, tu écrives auffi librement tout ce que tu ju„ geras pouvoir contribuer au bien de fes affaires, „ fans te mettre en peine du reffentiment des Grands. Voilà précifément en quels termes m'a écrit ce premier Miniftre de l'Empire *Ottoman*.

Je n'ai fait que parler au *Hafnadarbaffi* de certains abus de fes prédeceffeurs, & l'exhorter à fe conduire fagement & avec économie. Ou il s'eft choqué de la liberté que j'ai prife de lui parler de la forte, ou il s'eft offenfé de ce que j'ai cru devoir lui dire l'ordre qu'il devoit obferver pour mes lettres de change. Quoi qu'il en foit, j'ai effuyé une févère reprimande du *Reis Effendi*, que j'ai tous les fujets du monde de regarder comme mon ami.

Je ne m'en ferois pas chagriné, s'il m'eût écrit à cœur ouvert, & n'eût point déguifé fes fentimens. Mais tout étoit obfcur, hormis une feule expreffion brufque, qui m'a convaincu, qu'il n'eft fâché qu'à caufe que j'ai écrit à *Kenan* pour le prier d'avoir foin de m'envoyer de l'argent.

Ce Miniftre peut-il me blâmer d'avoir peur de man-

1650. manquer dans un païs étranger, & parmi des Infidèles, où je n'ai de commerce qu'avec les Courtisans & les Etrangers, qui me mettroient d'abord en prison, si je leur devenois suspect le moins du monde; ce qui seroit capable de faire découvrir les sublimes secrets? Ne sçait-il pas que l'argent est le maître absolu de toutes choses, & que les plus grands Potentats rendent hommage à sa puissance? On ne peut pas s'imaginer qu'un homme de ma profession trouve mille occasions pressantes où il a besoin d'argent, & dont il ne parle qu'avec repugnance. J'ai bien mal jugé de mon emploi, si je mérite pour cela des reprimandes & des menaces, faites d'une manière si énigmatique, & avec de telles circonlocutions politiques. Le Secretaire m'accuse de ne vouloir plus servir la Porte toûjours heureuse; comme s'il étoit persuadé qu'on eût corrômpu ma fidélité, ou que j'eusse du penchant & de la bonne volonté pour les *Nazaréens*.

Je puis te dire avec vérité, cher *Dinet*, que j'ai toûjours eu de l'horreur pour la perfidie. Elle me paroît le plus terrible & le plus odieux de tous les vices. Je pourrois soutenir le sentiment & les reproches de plusieurs grands crimes où il y a moins de malice. Je ne me fais point de honte de plusieurs petites foiblesses où je tombe tous les jours, quoique la Loi les condamne sévèrement. Mais si quelqu'un pouvoit m'accuser de trahison & d'ingratitude volontaire, je prierois avec ardeur, que les Luminaires des Cieux fûssent éteints, & qu'aucune substance aerienne n'eût désormais en soi la moindre lumiere, afin de n'être vû ni de moi-même, ni des autres. Et pour mieux éviter la confusion où me jetteroit un crime si horrible, non-seulement je renoncerois à la societé de tous les hommes; mais je renoncerois à moi-même, s'il étoit possible.

Il semble après tout cela, qu'il n'y a aucune nécessité de me soupçonner d'une inclination si contraire

traire aux intérêts du Prince à qui j'ai si solemnellement juré fidélité. 1650.

Je n'aurois pas voulu t'entretenir d'aucune autre affliction qui eût pû m'arriver; mais j'ai le cœur outré de douleur, de me voir soupçonné d'un crime dont je ne fus jamais coupable, & menacé en termes obscurs & énigmatiques, non par un ennemi, mais par un ami, qui est le Dépositaire des immortelles archives de mon zèle & de mon intégrité: Et dans cette extrêmité, le seul soulagement qui me reste, est de te faire part de mon angoisse.

Si quelqu'un des Ministres m'accusoit de foiblesse ou d'incapacité, je n'aurois rien à dire; parce qu'il n'y a personne qui ait plus mauvaise opinion de moi, que moi-même. Je ne me pique de rien, si non d'être fidèle à mon Maître, & incapable de me laisser corrompre.

Mais j'oublie que je suis *Musulman*, & que par consequent je dois être resigné en toutes choses à la volonté du Ciel. D'ailleurs, j'ai à plusieurs égards des obligations infinies au *Reis Effendi*; & partant il lui est permis de profiter de ses avantages. Ses reprimandes sont peut-être justes, & c'est peut-être le chagrin où je suis qui m'empêche d'en connoître la justice. Cependant je souhaiterois qu'il exprimât désormais ses ressentimens avec moins d'obscurité, & qu'il ne me donnât pas sujet d'appréhender la perte de son amitié. Car quand une fois j'aime, il me fâche de n'aimer plus. Si tu ès du même sentiment, nous nous aimerons tous deux jusqu'au tombeau.

L E T-

1650.

LETTRE LXVII.

Au Reis Effendi, premier Secrétaire d'Etat de l'Empire *Ottoman.*

Il se plaint du crime qu'il lui fait d'avoir écrit librement à Kenan *Bacha, & l'informe des ordres qu'il avoit reçûs sur ce sujet du Vizir* Azem, *& des autres principaux Ministres du Divan. L'Ambassadeur d'Angleterre assassiné à Madrid. Combat entre les* Ecossois *& les* Anglois.

LEs Laboureurs disent, qu'il ne sert de rien de labourer les champs dont le terroir infertile ne produit que des ronces & des buissons. On peut dire la même chose de ce qui sert de fondement aux amis pour s'emporter & pour se chagriner. Le mensonge & la fausseté n'y manquent jamais. Peut-être me trouveras-tu présomptueux de prétendre qu'il y ait entre nous une telle relation, ou si tu conviens de la qualité d'ami, peut-être prétendras-tu être en droit de me reprimander. De quelque manière que la chose soit, il est certain que les reprimandes font bien plus d'impression lorsqu'elles sont faites avec douceur & modération. Elles ne doivent pas sur-tout être fondées sur une méprise ou sur un mal-entendu, car elles sont alors comme des fléches tirées dans l'obscurité; elles vont où le hazard les porte, blessent mal à propos ceux qui ne le méritoient pas, font un ennemi d'un ami, ou du moins font soupçonner un ami d'être ennemi.

Je ne veux point souffler les cendres d'un feu dont il y a long-tems que la flame est éteinte, & duquel

duquel j'espére qu'il ne reste pas la moindre fumée 1650.
à l'heure qu'il est. Je n'ai jamais aimé à irriter les choses dans ces sortes d'occasions. Si dans le fort de mon ressentiment je t'avois fait une réponse aussi aigre que ta lettre, j'aurois fait l'Incendiaire. La matière & la passion ne me manquoient point: Et c'est ce que tu sçais fort bien.

Le sens le plus favorable que je puisse donner à ta Lettre est, que l'*Hajnadarbassi* s'est offensé de la liberté que j'ai prise de lui donner des conseils. Ne sçait-il pas que j'ai des ordres positifs d'en user ainsi quand l'occasion s'en présente, à l'égard même du premier Ministre d'État? Pour décharger sa colere, il t'a mal représenté la chose, espérant par ton moyen de m'épouvanter, & de m'obliger à confesser d'une manière flatteuse le prétendu crime qu'il m'impute. Si telle a été ton intention en m'écrivant durement, comme tu as fait, je ris de son erreur: mais je suis fâché de la tienne, parce que je te regarde comme mon ami. Vous vous êtes équivoquez tous deux; & je consens que cela passe pour une équivoque.

Je fais cas de ton amitié, & je ne refuse pas la sienne, non plus que celle de tous les Officiers du Sérail. J'ai du respect pour tous les Bachas & Ministres de la *Porte Impériale*. Je témoigne à chacun la vénération qui est dûë à sa qualité: Mais j'ai ordre d'écrire librement à tous, & de ne point leur parler comme si j'avois sur la langue un épi barbu d'orge, qui pût me faire bégayer, ou même m'étouffer en devalant plus bas. Le premier qui m'a donné cet ordre, est *Mahomet*, dernier Vizir *Azem*; & il a été depuis renouvellé par d'autres grands Ministres. Ils me disent tous d'un ton de confiance, qu'une des principales raisons qu'on a eu de m'envoyer ici, est, qu'étant hors des limites de l'Empire *Ottoman*, avec lequel néanmoins j'entretiens un commerce constant & réglé, je pûsse librement & sans crainte censurer les vices, & louer

les

1650. les vertus de ceux qui occupent les premières charges entre les *Musulmans*. On me menace même de punition & de l'indignation du *Sultan*, si je neglige aucune occasion de cette nature, ou que je paroisse partial & craintif dans les reprimandes que je leur ferai.

On a cru, ce semble, que c'étoit le moyen le plus prompt & le plus efficace de reformer la corruption qui s'est glissée à la Cour, à l'Armée, & dans la Ville; parce que chacun est obligé de communiquer les lettres qu'il reçoit de moi. Et comme tu as le soin de les enregistrer toutes, les Grands sont obligez par-là, ou de se contenir dans les bornes de la justice & de leur devoir, ou d'être les dénonciateurs de leurs propres fautes: Ce qui les feroit inévitablement tomber en disgrace, supposé qu'il ne leur en coûtât pas la vie & la liberté; on les mettroit au moins dans la nécessité de faire de grands & riches présens pour expier leurs fautes. Or tu sçais qu'il y a des gens qui aimeroient presqu'autant perdre la vie que leur bien, qu'ils regardent comme leur divinité.

J'espére après cela, que tu ne seras pas fâché que je fasse mon devoir. Je ne dois pas me laisser épouvanter par les menaces, ni corrompre par les promesses. Mon intégrité est à l'épreuve de l'orgueil des uns, & de la bassesse des autres. J'ai néanmoins beaucoup d'estime pour le Trésorier & pour toi, aussi-bien que pour tous les autres Ministres qui m'honorent de leur amitié. Je risquerois volontiers pour leur service ma vie, ma fortune, & tout ce que j'ai au monde, à la réserve de mon honneur, que j'estime infiniment plus que ma vie.

Tu peux enregistrer comme une vérité, que l'Ambassadeur d'*Angleterre* fut assassiné dans la sixième Lune de la présente année, dans sa chambre à *Madrid*, capitale de l'*Espagne*. Il s'est aussi donné un combat en *Ecosse* entre les *Ecossois* qui soutiennent les intérêts de leur Roi, & les forces de la nouvel-

le

le République d'*Angleterre*. Les Républicains ont 1650. remporté une victoire complete. Trois-mille *Ecossois* ont été tuez sur la place, neuf-mille faits prisonniers. Les vaincus ont perdu quantité d'armes, deux-cens drapeaux, tout leur canon & bagage. Ce sont d'heureux commencemens pour cette République, qui font beaucoup d'honneur à *Cromwell*, Général des *Anglois*, dont tout le monde parle comme d'un galant homme. Je puis t'assurer que les Nations *Occidentales* ne sont pas stériles en Héros.

Je souhaite, premier Scribe des *Musulmans*, que ton cœur soit une copie des plus excellentes copies.

****

LETTRE LXVIII.

A *Soliman Aga*, premier Chambellan des Apartemens des Femmes du Sérail.

*Des Mutineries des Janissaires. Des Gardes-*Suisses *du Roi de* France. *Fâcheuses nouvelles de* Candie. *Bravoure des Chevaliers de* Malthe. *Mort du Prince d'*Orange.

LEs *Tartares* dont je t'ai parlé dans ma précedente, sont gens qui vivent d'une étrange manière. Mais nous ne devons pas les censurer, parce que nous sommes leurs parens Ce n'est pas de moi que je parle: Car quoique je sois *Arabe*, la plupàrt néanmoins de ceux qui servent dans les Armées du *Grand-Seigneur*, j'entens les *Spahis* & les *Timariots*, sont descendus des *Crims*. Tu sçais l'origine de cette milice, & tu n'ignores pas qu'elle est plus honorable que celle des *Janissaires*, qui étant étran-

1650. étrangers, ont été élevez au leurre du Sérail. Ils ne connoissent ni leur pere ni leur mere, (je parle de ceux qui sont pris d'entre les enfans du tribut) & n'ont aucun attachement particulier pour leur patrie. Ils sont élevez dans une parfaite soûmission au *Grand-Seigneur*, & à ses principaux Ministres. Cependant ils désobéïssent souvent, & à lui, & à eux, & les mettent en risque de la vie. Combien de Vizirs sacrifiez à un rusé *Janissaire Aga*, qui, pour prévenir sa perte, a fait mutiner ceux qu'il commande, & pour reparation de ses prétendus griefs, n'a pas voulu se contenter de moins, que de la vie du premier Ministre. Ceux qui aiment plus la Maison *Ottomane* que ces fanfarons bâtards, n'oublieront jamais la cruelle destinée de *Sultan Osman*, oncle de notre présent Souverain. L'Empire des vrais Croyans doit-il être ruiné par des Renegats? Outre que leur discipline s'est extrêmement corrompue, ils se marient, & professent des arts méchaniques; ce qui repugne à l'austerité des mœurs des premiers Gardes, qui se donnoient tout entiers aux exercices de la guerre.

Si ce que je viens de dire étoit sçu de l'*Aga* des *Janissaires*, il me condamneroit à des peines qui n'ont ni milieu ni fin. *Cassim Hali*, Officier de cet Ordre, a pourtant été autrefois de mes amis. C'étoit un brave homme, & du même sentiment que moi. Il voulut reformer cette milice debauchée; mais il fut traversé par les gens sages qui avoient du crédit. Il auroit volontiers sacrifié sa grandeur & ses intérêts au bien de l'Empire; mais il eut peur de ceux qui n'avoient d'autre intérêt que de le perdre.

Tu sçais de qui je veux parler; & je n'ignore pas non plus la valeur héroïque du fidèle *Soliman*, qui affronta sur ce sujet le *Bostangi Bachi*. Ce Jardinier étoit de la faction, fils de *Janissaire*, & élevé dans toutes les pratiques des séditieux. J'ai honte de voir que les Infidèles accusent d'imprudence le plus

le plus sage des Sages, je veux dire le souverain 1650.
Monarque de la terre, de permettre que cette milice insolente & mutine subsiste encore dans l'Empire: Et je tremble quand je songe, que la célèbre posterité d'*Ertogriel* devra un jour sa ruine à ces infidèles Vipères qu'elle nourit dans le Sérail.

Le Roi de *France* compte beaucoup plus surement sur ses Gardes *Suisses*, dont la fidélité a toûjours été sans reproche, & qui n'ont jamais pris les armes contre celui dont ils mangent le pain. C'est une milice mercénaire, qui quitte son païs natal pour aller servir les Princes étrangers; & qui répandroit jusqu'à la derniere goute de son sang, plutôt que de rien faire qui soit contraire à la confiance qu'on a en elle. C'est pourquoi elle fait garde dans les Palais, & près des chambres du *Pape* & du Roi de *France*, qui se reposent entierement sur sa valeur & sur sa bonne-foi.

Ces braves gens sont d'un païs stérile & pauvre, où il n'y a presque que des rochers & des déserts. De-là vient que la jeunesse en général, robuste & hardie, cherche à subsister ailleurs, & va servir dans les Gardes & dans les Armées des Princes & Etats voisins.

Les *Venitiens* ont à présent en *Candie* quelques Regimens *Suisses* à leur service.

Il est arrivé depuis peu dans les ports de *France* des Vaisseaux qui ont apporté nouvelle, que nos affaires ne vont pas bien au siége de *Candie*, capitale de l'Isle de ce nom. On parle comme si plus de deux-mille *Musulmans* avoient été enlevez dans la neuvième Lune; & que *Chusaein* Bacha, découragé par cette perte, & par les autres incommoditez de l'hyver prochain, fut contraint de lever le siége au mois d'Octobre dernier.

Les *François* vantent la valeur des Chevaliers de *Malthe*, qui se sont signalez durant ce siége par plusieurs actions héroïques. Et si tout ce qu'on dit de ces Champions Chrétiens est vrai, nous ne pou-

1650. vont pas en justice leur refuser les louanges qui leur sont dûës, & en mettre au rang des Héros quelques-uns pour le moins.

Si nous en usions autrement, nous serions moins généreux que les *Nazaréens* d'*Occident*, qui ne parlent pas moins avantageusement du courage & de la constance invincible de l'illustre *Chujacin*, aussi bien que du zèle & du plaisir avec lequel tous les Soldats *Musulmans* servent notre grand Maître.

Cependant ils ne peuvent s'empêcher de dauber la poltronnerie des *Janissaires*. Si après ce fatal coup ils eussent courageusement soutenu leurs postes, ce brave Bacha n'auroit pas si-tôt abandonné le siége de cette importante Place.

J'ai peu d'autres nouvelles à te dire, si ce n'est qu'il semble que le calme commence à se rétablir en *France*, qui, durant la plus grande partie de l'année, a été fatiguée de guerres civiles & de carnages. *Bourdeaux*, qui étoit la principale Ville qui tenoit contre le Roi, est à présent reduite à son obéïssance. Le Roi s'est retiré, & il y a des apparences pour la Paix.

Nous apprenons, que la Reine de *Suede* fut solemnellement couronnée dans la dixième Lune de cette année, & qu'elle a declaré pour son Successeur *Charles-Gustave*, Prince Palatin, son Cousin.

Dans le même tems mourut le Prince d'*Orange*, & bientôt après le Comte d'*Avaux*, Grand de *France* & Ministre d'Etat.

Je me réjouïs d'apprendre, que mes vieux amis soient vivans & florissans; & que le nœud qui nous avoit liez dans notre jeunesse ne soit pas encore rompu. Puisse-t-il être indissoluble jusques à ce que les fondemens de la terre soient ébranlez, & jusqu'à un tems illimité.

LET-

LETTRE LXIX.

A *Kiſlur Dramelec*, Secretaire des Affaires des *Nazaréens* à la *Porte*.

Il le raille de lui avoir écrit avec emportement.

DI-moi, au nom de Dieu & de ſon Prophete, qui t'a obligé à m'écrire avec tant d'emportement? Tu n'ès, non plus que moi, que l'eſclave de celui dont le Trône eſt plus haut que l'Aigle ne ſçauroit voler. Crois-tu m'épouvanter & m'inſpirer une lâche complaiſance pour ton ambition? Sçache que rien n'eſt capable de me faire peur, dans un tems où ma conſcience ne me reproche aucune infidélité. Je ſuis, croi-moi, comme un autre *Achille*, invulnerable par-tout, ſi ce n'eſt à la plante des pieds, qui ſont l'emblême de nos plus tendres affections. C'eſt par-là que tu peux me bleſſer des fléches d'une feinte amitié. Mais tu ne te produiras pas plutôt en ennemi declaré, que je ſerai incontinent ſur mes gardes.

Tu m'accuſes de pluſieurs crimes dont je ne fus jamais coupable; tu me charges de mille reproches que je n'ai point méritez; & tout cela pour donner l'eſſor à ta paſſion. Tu me menaces, parce que je me ſuis excuſé d'avoir tant tardé d'écrire à *Minezim Aluph* Bacha, qui avoit alors éprouvé tout de nouveau les effets de la libéralité du *Sultan*; & d'en avoir rejetté la faute ſur les mauvais chemins, ou ſur l'inſolence du Soldat, qui arrêtoit ſouvent les Couriers durant la guerre; ou enfin ſur ta negligence à me donner plus promptement avis de ce

1651. qui se passe. Il est aisé de connoître par-là, que j'ai eu dessein de t'accuser le dernier envers ce Ministre, quoique tu sois le plus blâmable: Car j'appris dans la suite, que les Couriers n'avoient été ni retardez par les mauvais chemins, ni arrêtez par les gens de guerre; mais qu'ils étoient arrivez ici au tems accoûtumé. Tu n'as donc aucun sujet d'être fâché contre moi, à moins que ce ne soit parce que mon accusation étoit courte & sans malice.

Dois-tu trouver mauvais que, pour ma propre défense, je me plaigne au Grand-Vizir de ta fréquente negligence à cet égard? Mais je ne veux pas me venger aux dépens de la fortune & de la vie d'autrui. Je te conseille seulement de ne plus me menacer. Tu fais tort à ta prudence de menacer un homme, qui n'a d'autre ressentiment de ton emportement, que de confesser qu'il t'est obligé de le lui avoir manifesté. Veux-tu sçavoir au vrai l'état de mon cœur? Je me ris de toi. Tu m'as rendu aussi enjoué que *Démocrite*. Si tu ne sçais pas ce que je veux dire, sçache que c'étoit un Philosophe goguenard, à qui les actions de tout le monde étoient des sujets de joye. Il y avoit un autre Philosophe dolent, qui pleuroit perpetuellement. Les sujets les plus Comiques, qui faisoient rire tout le monde, lui arrachoient des torrens de larmes. Son nom étoit *Héraclite*. Il est difficile de décider lequel des deux avoit raison. Mais je crois que je n'ai pas grand tort de rire un peu de toi. Peut être en deviendras-tu de meilleure humeur. Cependant je ne voudrois pas que tu fûsses mécontent de toi-même, pour être d'un tempérament si chagrin. On remarque, que les gens emportez ont toûjours le naturel excellent, & le cœur sans malice. La colere nous est aussi nécessaire que le sang. Sans le dernier nous ne pourrions vivre; & sans le premier nous serions aussi immobiles que les Limaçons ou les Huitres. Nous serions absolument des stupides.

Le

Le fameux Médecin *Hipocrate* dit, que ce tempérament est le plus noble des quatre; qu'il transforme les hommes en Héros, qu'il rafine ce que nous avons de terrestre, & en forme une constitution semblable à celle des Dieux immortels, dont les corps, s'il en faut croire les Poëtes, ne sont composez que d'une flame aërienne. 1651.

Ne te décourage donc point, & ne sois point fâché d'être d'une complexion qui te met au rang de ceux à qui l'on fait des sacrifices. D'un autre côté, ne trouve pas mauvais si je te dis, que je ne suis pas assez devot pour me rendre volontairement ta victime.

Si néanmoins je ne puis pas être assez obéïssant, pour me résoudre à confesser des crimes auxquels je n'eus jamais de part, & pour lesquels j'ai naturellement de l'horreur, sois au moins content de la protestation que je te fais, de vouloir te rendre tous les services que je puis, sans faire tort à ce que je dois au *Grand-Seigneur*: Et sois assuré que je ne te ferai aucun mal, tant que tu observeras cette maxime.

Je te conseille enfin de marcher comme un homme qui passe par les fondrieres d'*Egypte;* il prend garde aux traces de ceux qui l'ont précedé, & passe surement par ce moyen: Mais si le pied lui glisse, il tombe dans la boue. Telle est la vie des Courtisans.

1651.

LETTRE LXX.

A *Minezim Aluph*, Bacha.

Les trois Princes François *sont élargis ; & le Cardinal* Mazarin *se retire secretement de la Cour.*

JE t'écrivis au commencement de l'année passée, & te mandai que les trois premiers Princes du Sang de *France* avoient été mis en prison. Je t'écris aujourd'hui pour t'apprendre qu'ils ont été mis en liberté. Ils furent relâchez le 13. jour de cette Lune, & arriverent en cette Ville hier, seizième, accompagnez d'un nombreux cortege, composé de quelques Princes, de divers Seigneurs & Gentilshommes, & on auroit dit de la moitié des Bourgeois de *Paris*. Ceux même qui triomphoient l'année passée, & qui faisoient des feux de joye de ce que ces Princes avoient été arrêtez, sortoient hier en foule pour les recevoir avec des acclamations de joye, & les féliciter sur leur élargissement. Tant est inconstante & légere la multitude, qui se laisse mener çà & là au moindre artifice d'un homme d'Etat, ou sous prétexte de la moindre faction.

Mais il y avoit divers Princes & Seigneurs, qui, dès le moment que les trois Princes furent arrêtez, avoient résolu de mettre tout en œuvre pour leur procurer la liberté. Les Grands, qui étoient de leurs amis, se retirerent dans leurs Gouvernemens, & exciterent des rebellions dans les Provinces. Tout le Royaume fut dechiré par les guerres civiles. Le Parlement rendit un Arrêt contre la Cour : Et il y avoit des Courtisans séditieux qui faisoient des caba-

cabales jusques dans le Palais du Roi même, pour 1651.
saper l'autorité Royale, que le Cardinal avoit cru établir en emprisonnant les Princes. Par-tout les affaires du Roi alloient à reculons.

Tu n'en seras pas surpris, quand tu sçauras que les Princes de *France* ne sont point esclaves du Roi, comme les Bachas du Sérénissime Empire, qui sont redevables de toute leur Grandeur à la seule faveur & libéralité de nos *Sultans.* Ces Princes jouissent par succession, de ce que nos Grands n'acquiérent que par leur mérite, & par la bienveillance de leur Souverain. De sorte que leur intérêt est rivé, par maniére de dire, dans le cœur du peuple, qui a de la vénération pour le Sang Royal, en quelqu'endroit qu'il se trouve.

Ainsi les gens sages blâment le Cardinal dans cette affaire, & disent que cette action est sans justice & sans politique. A la vérité, s'il faut juger de la capacité d'un homme par le succès de ses entreprises, la censure de ces gens est juste. Car il semble que le Cardinal se soit tendu un paneau à soi-même.

Il ne s'apperçut pas plutôt que le Roi s'étoit laissé vaincre aux importunitez du Duc d'*Orleans*, son Oncle, & du Parlement de *Paris*, & avoit consenti à l'élargissement des Princes: Il n'eut pas plutôt appris en même tems, que ce Duc & le Parlement avoient instamment demandé au Roi, que le Ministre se retirât de la Cour, qu'il fit empaqueter ses meubles, & s'en alla secretement au lieu où les Princes avoient été confinez. Il espéroit, qu'encore qu'il eût perdu le premier jeu, il pourroit néanmoins se tirer assez bien de la partie, en allant en personne aux Princes prisonniers, & en les assurant que c'étoit à lui qu'ils étoient redevables de leur liberté; puisqu'il dépendoit de lui de les emmener avec lui, aussi-bien que ceux qui avoient porté l'ordre du Roi. Car il ne voyageoit jamais qu'il n'eût une Garde considerable.

 On

1651. On dit qu'il fut reçû des Princes le plus honnêtement du monde; & qu'ils promirent leur amitié à cet exilé volontaire, qui étoit alors plus à plaindre qu'eux-mêmes.

Il paroît fort étrange, qu'un si grand Ministre, qui avoit à la Cour toute l'autorité absoluë de *Richelieu* son prédecesseur, abandonne ainsi sa fortune tout-à-coup. Les uns croyent qu'il a fait une folie, les autres soutiennent qu'il n'a fait que reculer pour mieux sauter.

Quoi qu'il en soit, en s'éloignant aussi à propos qu'il a fait, il s'est épargné le chagrin de se voir exilé par un Arrêt du Parlement, qui fut rendu deux jours après son départ, portant ordre de sortir du Royaume dans quinze jours.

Ce sage Ministre a prévû cette disgrace, & a cru qu'il lui étoit plus glorieux de se bannir soi-même. Il a toûjours l'avantage de pouvoir se plaindre de l'ingratitude de l'Etat, d'avoir reduit à ces extrêmitez un homme qui, par sa sagesse, a élevé la *France* à une grandeur extraordinaire.

Tu peux comprendre par-là, illustre Bacha, qu'il n'y a rien de solide dans la Grandeur humaine, & que la vie d'un Courtisan est remplie d'inégalitez. Tantôt il tombe dans le bourbier; tantôt il est sur le point d'échouer tout-à-fait, & de tomber du faîte des honneurs dans un abîme de misere. Je te conseille de t'armer de modération contre ces caprices de la Fortune; puisqu'il est vrai que personne ne peut éviter sa destinée.

LET

LETTRE LXXI.

A *Fousi* son Cousin, à *Fetz.*

Il lui parle de ses Voyages en Asie; *le somme de lui envoyer la Rélation d'*Afrique *qu'il lui avoit promise. Diverses Remarques sur cette Partie du monde.*

JE suis bien aise d'apprendre que tu vis encore. Ta Lettre est venue à la bonne-heure; car j'ai une véritable affection pour mes parens, & j'ai été fort en peine de toi depuis plusieurs années. Le Soleil a fait neuf fois le tour des signes du *Zodiaque* depuis que j'ai reçû ta précedente, & que je n'ai eu aucunes nouvelles de toi. Il semble que depuis ce tems-là tu ayes voyagé dans la plupart des païs du monde.

Tu as fort bien fait de te souvenir pendant que tu étois à *Alep*, de la priere que t'avoit fait ton Oncle malade, de faire des oblations pour sa santé au Santon *Sheigh Boubac*, & de distribuer le Corban aux pauvres, à l'honneur de la Santonne *Fissa*.

Tu m'as envoyé une ample & satisfaisante Relation des remarques que tu as faites en *Asie*. Je suis pourtant fâché que tu n'ayes pas eu le tems de penétrer dans la Religion & dans les Secrets des *Brachmanes Indiens*. J'ai plus d'envie d'être instruit de la sagesse & du sçavoir de ces Philosophes, que d'aucune autre espece de science. Il me semble que c'est quelque chose de triste, que les Archives d'une si prodigieuse Antiquité soient cachées à tout le reste du monde, & ne soient connues que des seuls

1651. Ecclésiastiques. Je te proteste qu'il m'est impossible de penser à cela sans envie. Mais peut-être est-ce la volonté du Ciel, de renfermer ces mistères dans les Provinces les plus éloignées de l'Orient, comme pour les recompenser de la constance avec laquelle elles se sont toûjours attachées aux traditions de leurs Peres, dont on ignore l'origine; & comme pour reprocher aux autres Nations, d'avoir changé en matière de Religion aussi souvent que les vents.

J'ai parlé à plusieurs *Jésuites*, & autres, qui ont été aux Indes; mais il semble que tout ce qu'ils disent est intéressé, & se sent de l'aversion naturelle qu'ils ont pour les mœurs des *Orientaux*. Je ne sçavois comment les contredire, jusques à ce que mon frere m'ait eu détrompé. Il a aussi visité ces païs-là, & a demeuré un tems considerable à la *Chine*. Il est difficile à un Voyageur de renfermer ses Relations dans les bornes de la vérité, mais je suis persuadé qu'il l'a fait. Ton Journal ne touche que légerement les affaires des *Indes*, n'ayant pas eu le tems, me-dis-tu, d'en remarquer davantage. Tu as néanmoins réparé ce defaut en parlant de la Perse, de la Tartarie & du païs des *Curdes*.

J'attens l'effet de la promesse que tu m'as faite de m'envoyer le Journal de tes Voyages en *Afrique*. Je suis fort ignorant pour ce qui regarde cette partie du monde; n'ayant trouvé aucune Relation autentique des païs *Meridionaux*.

Il semble que tu ayes été en *Ethiopie*, en *Libie*, en *Egypte*, & enfin dans tous les païs de la Zone *Torride*.

Les Historiens disent des merveilles de ces païs-là. *Herodote* parle de certains *Africains*, qui sont plus venimeux que les Serpens. Ces gens affronterent un jour les vents, car ayant emporté des sables de la *Libie* en leur païs, & en ayant rempli leurs puits & leurs Rivieres, ils entrerent en guerre contre

tre le Royaume d'*Eole*; mais un vent de *Midi* les 1651.
ayant surpris dans leur marche, les ensevelit sous des montagnes de poussiere.

Je ne te donne pas ceci pour une vérité, quoique cela soit attesté par ce sçavant *Grec*. Tu peux le regarder comme une fable, & c'est ce que je fais aussi. Mais que ce passage te fasse connoître que je n'attens de toi que des remarques solides.

Je voudrois fort être certain d'une chose dont tu as peut-être entendu parler pendant que tu étois en *Barbarie*. Des Auteurs très-dignes de foi rapportent, que quand les *Phéniciens* furent chassez par les *Israëlites*, & poussez jusques dans ce coin de l'*Afrique*, ils éleverent deux colomnes de marbre, sur lesquelles on lit ces paroles qu'ils y graverent, pour être un monument durable de leur exil: NOUS SOMMES LES RESTES DE CEUX QUI ONT FUI DE DEVANT JOSUE' LE VOLEUR, FILS DE NUN.

On dit que ces peuples ont été les premiers inventeurs des Navires; & que la nécessité leur apprit à chercher du repos sur l'*Océan* turbulent, puisque les enfans de *Jacob*, plus turbulens encore, troubloient celui qu'ils avoient sur la terre, les ayant fatiguez d'un lieu à l'autre, tant qu'enfin ils les pousserent jusques aux bouts de la terre. Tu sçais que les *Chinois* prétendent avoir inventé l'usage des Navires long-tems avant ces ravages des *Israëlites*. Chaque Nation veut passer pour la plus ancienne. Il y eut autrefois dispute sur ce sujet entre les *Egyptiens* & les *Scythes*; mais la question fut décidée en faveur des derniers. Il est certain que la Chronologie des *Chinois* & des *Indiens* est plus ancienne de beaucoup que celle de tous les autres Peuples de la terre. Ils sont, ce semble, plus anciens que le tems même, au moins leur antiquité va-t-elle au-delà de l'époque ordinaire de la Création du monde.

1651. J'ai entendu dire à un Voyageur, que traversant les déserts de *Libie*, il avoit vû un Autel de pierre, avec cette Inscription en caractères *Grecs*. IPOLISTRATES D'ATHENES A CONSACRE' CET AUTEL A TOUT CE QU'IL Y A DE BON AU CIEL: ET SI CELA N'EST QU'UN, COMME DISENT QUELQUES-UNS, QUE CET UN PUISSE ACCEPTER MES VOEUX.

Je te prie de me mander, si tu as vû ou entendu parler de cet Autel en ces païs-là. Les Voyageurs sont exposez à ces sortes d'importunitez de la part de leurs amis. La curiosité est naturelle à tout le monde, & chacun est bien-aise d'apprendre.

Tu me feras plaisir aussi de m'envoyer en abregé l'état présent de *Fetz*. Je serois bien aise d'apprendre qu'*Abdel Melec Muli Omar*, Supérieur du magnifique College de cette Ville, bâti par *Ali Habu Ennor*, Roi de ce païs, est en bonne santé. On dit que ce College a coûté deux-cens quarante-mille Sequins à ce Prince.

On ajoute qu'il y a à *Fetz* une Mosquée qui a près de demi-lieuë de circuit; qu'elle a autant de Portes que la Lune de révolutions; que le nombre des colomnes qui la soutiennent égale l'année de l'Egire où elle fut fondée: qu'elle est entourée de dix-sept hauts Minarets, & d'un nombre infini de Dômes & de terrasses; qu'il y a la nuit neuf-cens Lampes allumées, & trois-cens fenêtres par où elle reçoit la lumiere du jour. On fait monter le revenu annuel de cette fameuse Mosquée à trente-six mille cinq cens Sequins. On dit plusieurs autres choses de *Fetz*, & des Provinces qui en dépendent. Je te prie de m'envoyer de tout cela une Rélation ample & circonstanciée.

J'avois presqu'oublié un passage que j'ai lû dans les

les Anciens, au sujet d'un certain *African* ingenieux qui s'appelloit *Psaplon*. Il avoit appris à un Perroquet à repéter souvent ces paroles; *Psaphon est un grand Dieu.* Après que l'oiseau eut parfaitement appris cette leçon, il le laissa aller. Comme il étoit accoûtumé dans la cage à une vie domestique, il ne prit pas d'abord la campagne, mais alla s'apuyer sur le Temple de la Ville, où les Habitans l'entendirent prononcer, & prononcer fort souvent & fort haut, la sentence dont je viens de parler. Ces gens ne sçachant pas ce que les Perroquets sçavoient faire, & superstitieux de leur naturel, regarderent cela comme un Oracle envoyé du Ciel. Dans cette prévention ils coururent en foule chez *Psaphon*, lui firent des sacrifices, & lui rendirent tous les honneurs dûs à la Divinité. 1651.

Que cela soit vrai ou non, il est certain que la superstition n'est fondée que sur l'artifice & sur le mensonge; si mieux nous n'aimons conclure avec les Poëtes, *Que la crainte a fait les premiers Dieux dans le monde.* Qu'il y ait entre nous, Cousin, un commerce fréquent. Nous en profiterons tous deux.

1651.

LETTRE LXXII.

A *Kerker Haſſan*, Bacha.

Il ſe plaint des outrages qui lui ont été faits par Ikingi, *Gouverneur des Pages, & autres; & le ſupplie de demander ſon rappel, lui proteſtant qu'il eſt las du métier qu'il fait.*

C'Eſt une coûtume à la Cour de Rome, que chaque Nation *Occidentale* ait un protecteur entre les Cardinaux, qui ſont les Princes de l'Egliſe *Romaine*. Je te regarde comme mon protecteur à la Cour la plus auguſte de l'*Orient*.

C'eſt en *Arabie* que tu as pris naiſſance: mais c'eſt ton mérite qui t'a élevé à la dignité de Bacha, c'eſt-à-dire de Prince de l'Empire *Ottoman*, dont les limites excedent de beaucoup celles de la nouvelle, & même de l'ancienne *Rome*.

C'eſt de-là que nos compatriotes s'addreſſent à toi comme à leur Patron, qu'ils ont recours à ton autorité dans tous leurs beſoins, & qu'ils te ſupplient de vouloir interceder pour eux auprès du *Grand-Seigneur*.

Ne ſois pas ſurpris ſi moi entr'autres, qui ſuis le plus humble de tes eſclaves, & le fils du voiſin de ton Pere, viens me jetter à tes pieds dans le tems de mon angoiſſe, dans l'agonie de mon eſprit, & dans un tems où non ſeulement ma fortune eſt en péril, mais même mon honneur, qui m'eſt plus précieux que la vie.

Je ne me plains point des mépris & des mauvais traitemens fréquens de certaines perſonnes du Sé-

Sérail, qui ne doivent pas se mêler de ce qui 1651.
est hors de leur sphère, & beaucoup moins encore de décourager les fidèles Agens & Missionaires du *Grand-Seigneur*. Les persécutions que ces gens-là m'ont faites sont si grandes, qu'elles porteroient un homme moins patient & moins sensible aux injures que moi, ou à la vengeance, ou au désespoir.

Je n'ai rien fait dans le poste où je suis, sur quoi ces personnes malignes n'ayent répandu le venin de leurs calomnies. Elles m'ont fait des crimes de mes meilleures actions, & m'ont régalé en toutes occasions des honorables épithètes d'imprudent & de perfide. Elles ont parlé des moindres peccadilles, pour lesquelles le *Moufti* m'a donné dispense, sous l'odieux titre d'infidélité & d'athéïsme. En un mot, elles en veulent à ma vie, & il n'y a que ma mort qui puisse assouvir leur malice.

Je n'ai jamais eu peur de mourir, parce que j'ai parfaitement compris ce que c'est que vivre. Je ne souhaite point de prolonger ma vie, si mon grand Maître qui me l'a donnée pour son service, veut que je la lui rende. Mais ce seroit mourir d'une mort bien tragique, & entrer dans l'autre monde par un chemin jonché d'épines, si je sortois de celui ci comme un Traître, moi qui y ai toûjours vécu sans reproche.

Ikingi, ce sçavant Gouverneur des Pages, a été le premier qui m'a attiré cette foule d'ennemis; je ne me souviens plus de la prévarication de *Shasbim Isthan*, Eunuque Noir, & je l'oubliai d'abord qu'il eut reconnu sa faute avec beaucoup de candeur & d'esprit. Ce fut cet Athénien Sophiste qui debaucha mon Cousin *Soliman*, & persuada à son imprudente jeunesse, qu'il devoit entrer dans une conspiration tramée contre son Oncle. Mais j'écrivis à mon Cousin, & lui remontrai sa folie. Sa réponse vint un peu tard, mais

1651. mais elle vint cependant assez à tems, pour me convaincre qu'il y avoit moins de malice dans ce qu'il avoit fait, que d'imprudence & de crédulité. J'eus beaucoup d'obligation au *Kaimakam* de la bonté & de l'amitié qu'il me témoigna dans cette affaire. Le bon vieux Ministre a une véritable amitié pour moi, & il se donna beaucoup de peine à penétrer les causes de la violente passion de mon Cousin, & du mal qu'il me vouloit. Il vit enfin que ce n'étoit que les intrigues d'*Ikingi*, qui ayant pris avantage du tempérament de *Soliman*, également loyal & fléxible, avoit inspiré à ce jeune esprit des idées monstrueuses à mon égard. & l'avoit enfin porté à me calomnier de la manière du monde la plus violente dans tous les lieux où il se trouvoit. Ce sage Bacha ouvrit incontinent les yeux à mon Cousin, le remit sur les bonnes voyes; & le denouëment de tout cela fut, que *Soliman* m'écrivit une lettre d'excuse.

Le Gouverneur des Pages a fait depuis contre moi une nouvelle batterie, & a attiré dans son parti beaucoup plus de gens. Il a corrompu *Mustapha Guir*, Eunuque & Page de la vieille Reine, avec lequel il entretient correspondance, & a contracté, je crois, une familiere amitié. Mais il semble qu'il n'y a en cela que des apparences, & rien de réel & de solide. Je pourrois te faire une longue liste de ceux que cet Académicien a appris à me calomnier; mais je ne veux pas paroître si vindicatif. Outre que ce n'est pas le seul mal dont j'ai à me plaindre.

Te dirai-je, très-excellent & sérénissime Pacha, la véritable cause de mes souffrances? Je suis las de demeurer parmi des Infidèles. Favorise-moi de ton assistance & de ton intercession, pour me procurer la permission de me retirer d'ici, & d'aller me justifier aux yeux de mes ennemis; afin qu'après avoir eu cet honneur, je rende aussi un fidèle compte des affaires

qui

qui m'ont été confiées, je visite mon païs natal, & 1651.
passe le reste de mes jours en *Arabie*, le théâtre de toutes les grandes actions de notre Prophete, & le lieu où j'ai commencé à respirer. Je languis après l'air aromatique d'*Admoïm*, les claires fontaines, & les frais ombrages de cette heureuse Province. Je languis de voir les bocages qui environnent le village de ma naissance, les tourettes de la maison de ton Pere, & la Mosquée du Prophete *Hasen*. Quoique je n'aye pas pris garde à ces choses dans mon enfance, cependant, comme je les ai vûës dans un âge plus avancé, où j'étois capable de faire des reflexions plus solides & plus durables, je n'oublierai jamais, tant que je vivrai, ces agréables objets.

Si c'est une foiblesse, je te prie, illustre *Arabe*, de me la pardonner, puisqu'elle est naturelle à tous les hommes. Tu as eu toi-même le plaisir de visiter ce délicieux païs. Plains un homme qui meurt d'envie d'en faire autant.

Si l'on croit que ce seroit avoir trop d'indulgence pour un pauvre exilé, il te sera aisé, toi qui ès Favori, d'obtenir du *Grand-Seigneur*, qu'au moins je sois rappellé, & qu'un autre vienne remplir ma place. Il y a de mes ennemis qui aiment la fatigue, & *Ikingi*, mon vieux ami, changeroit toutes les dignitez qu'il possede au Sérail, pour un emploi comme le mien, qui, tout obscur qu'il est, ne laisse pas d'être périlleux.

Mais si, après tout ce que je viens de dire, mes Supérieurs jugent à propos de me laisser encore ici, j'y suis tout resigné. Je désirerois seulement une chose, c'est que mes calomniateurs fûssent désormais regardez comme gens mal intentionnez pour la sublime *Porte*, de diffamer, comme ils font, un homme qui, au travers de mille difficultez, de mille tentations & de mille périls, a servi l'Empire *Ottoman* durant tant de tems, sans changer de poste, sans faire une fausse démarche, ou sans outre-

1651. outrepasser mes instructions dans la moindre chose.

J'apprens que *Chusaein* Bacha a été fait Vizir *Azem*. Les *François* ont fort bonne opinion de sa valeur. Ils sont en général des Critiques désintéressez sur les matières de la guerre, & croyent qu'il y a de la petitesse à refuser à un brave ennemi l'encens qu'il mérite.

Nous sommes à présent stériles en nouvelles. Tout ce que je puis te dire est, que le Parlement a rendu un arrêt contre le Cardinal *Mazarin*, ses Parens & ses Créatures, par lequel ils sont declarez ennemis de l'Etat, & chargez d'un long catalogue de crimes, dont peut-être ils ne furent jamais coupables.

On fait courir aussi le bruit, que le Cardinal est mort. On dit qu'il s'est empoisonné soi même, de déplaisir d'avoir si mal réüssi à la Cour. Mais je regarde cela comme l'écume de la malice de ses ennemis, qui souhaitent effectivement sa mort, & qui la font publier pour décourager ses amis.

Je remets mes affaires à ta protection, & je te supplie, sérénissime Bacha, de rendre un office de compatriote & d'ami, à un homme qu'on trahit, parce qu'il soutient les intérêts de Dieu.

LET-

1651.

LETTRE LXXIII.

A *Chusaein* Bacha, magnanime Vizir *Azem*, & invincible Général des Forces *Ottomanes* en *Candie*.

De l'Instabilité des Choses humaines. Cruautez exercées sur certains Sultans, Vizirs, Bachas, & autres Ministres de l'Empire. Reflexions sur la mort de la vieille Reine. Remarques sur l'agréable Exil des Princes du sang d'Ethiopie.

QUoique je ne sois pas fort vieux, j'ai vû pourtant de grands changemens dans le monde, plusieurs terribles révolutions dans les Royaumes, & Etats, & la mort de plusieurs Monarques Souverains; & de plusieurs illustres Généraux & sages Politiques. Il est certain que toutes les choses sublunaires sont sujettes au changement. Il ne paroit rien de ferme & de constant que les cieux & les astres. Ils persévèrent à la vérité dans l'immutabilité de leur cours, ne changent jamais de globe, & ne quittent jamais leur poste. Le Soleil se leve & se couche aux heures accoûtumées, & la Lune observe exactement les periodes qui lui sont marquez pour croître ou pour décroître. Tout cela ne varie que comme les saisons de l'année, c'est-à-dire avec une admirable régularité, & des retours constans & fixes.

Mais ici bas il y a une générale transmigration & métempsycose des Etats & des formes des choses. Les affaires humaines sont dans un flux & reflux perpetuel. Il meurt des gens à toute heure, & à toute heure il en naît d'autres en leur place. Un Siécle suit de près l'autre, & lui marche, par manière de

1651. de dire, sur les talons. Et comme nous qui vivons aujourd'hui, marchons sur les traces de nos Peres, nous irons aussi sur leurs pas au tombeau, où nos corps, par une nouvelle métempsycose, passeront dans le corps des Vers, des Insectes & des Serpens. Que deviendront nos ames? C'est ce que nous ne sçavons pas.

Je nâquis sous le régne de *Sultan Achmet*, depuis lequel notre présent Souverain est le sixiéme Empereur qui ait monté sur le glorieux Trône des *Ottomans*. Dieu lui donne une vie longue, & une suite d'années accompagnées d'une santé continuelle, & de victoires non interrompuës! Je prie aussi le Ciel de perpetuer ta nouvelle dignité jusqu'au dernier periode de la vie du *Sultan*. En faisant ce souhait, je dis tout ce qu'on peut espérer.

Mais quand je fais refléxion aux fréquentes & sanglantes Tragédies qui ont été faites dans le Sérail d'aussi loin que je puis me souvenir, & à tant de Sultans, Vizirs, Bachas & principaux Ministres d'Etat qui ont été sacrifiez, sans parler des gens inférieurs qui ont été massacrez, je deviens triste au milieu de la joye que je conçois de ton élevation, & je tremble de peur, que les bons souhaits que je fais pour le *Grand-Seigneur* & pour toi, qui ès sa main droite, ne soient, par un sinistre decret de la destinée, presqu'aussitôt rendus inutiles que prononcez. Dieu veuille détourner mes tristes préfages!

La nouvelle de la mort de la vieille Reine, qu'on vient de recevoir en cette Cour, me fait encore appréhender de plus sanglantes Tragédies dans la suite. Un acte de cruauté est toûjours la cause d'un autre. La vengeance est féconde, & les malins ne sont jamais dans l'inaction. Il n'est pas de la bienséance, il est vrai, d'insulter les cendres des personnes illustres; mais on peut dire qu'un fidèle *Musulman* n'a pas grand sujet de s'affliger de la chûte d'une femme, qui avoit consenti que *Sultan Ibrahim*, son fils & notre grand Maître, fût la victime de l'indignation du *Moufti*. Ce fut une action bien dénaturée pour

pour une mere. On peut dire que la justice divine 1651.
l'a surprise, en faisant signer à son petit-fils l'ordre de sa mort, avec le consentement du même *Moufti*, à l'instigation duquel elle avoit consenti à la mort de son Pere.

Cependant ne peut-elle pas, après tout, avoir laissé dans le Sérail, ou du moins dans l'Etat, des gens de son parti, qui tâcheront à se venger de sa chûte, ou du moins à faire du mal, pour empêcher qu'on ne leur en fasse? Mais me dira t on, il semble que tu te contredis, & que pendant que tu declames contre la vengeance & la cruauté, tu parois faire l'apologie de ces deux cruelles passions. Je ne parle point des créatures de cette malheureuse Reine encore vivantes, pour te faire naître des sentimens de fausse justice, & des craintes chimériques d'une conspiration où il n'y a rien d'impossible; & te porter par-là à les punir à l'avance, pour des crimes qu'elles ne commettront peut-être jamais. Je te représente plutôt ces choses, afin qu'après tant de Tragédies dont la Maison Royale a été le théâtre, tu puisses arrêter à présent les malheurs dont elles pourroient être suivies, de peur que chacun travaillant à se venger en particulier, la contagion ne vienne à se répandre, & la cruauté ne soit générale & infinie.

C'est assez que trois de nos *Sultans* ayent été déposez & étranglez depuis trente ans; pour ne rien dire du déluge de Sang Royal qui a inondé les chambres particulieres du Sérail, qui sont les prisons des freres des Princes *Ottomans*, ou des fils des Empereurs qui ont autrefois régné.

Ce furent-là de cruels remedes pour guérir des soupçons & des ombrages hors de saison; & il seroit triste de voir encore renouveller ces massacres. Pourquoi les descendans des Princes *Ottomans* seroient-ils en cela les seuls malheureux Princes du monde? Ne seroit-il pas noble, & plus prudent, de faire comme en *Ethiopie*, où, pour prévenir la sédition &

la

1651. la discorde au sujet de la succession, on renferme il est vrai, les Princes du Sang, qui ne laissent pas de jouïr d'une très-agréable liberté. Ils ont en leur disposition des Palais, des Parcs, & une large campagne; ils ont un train de Prince, & pourvû qu'ils ne sortent pas du circuit de leur enceinte, on ne leur défend ni ne refuse aucuns divertissemens. Il y a en ce païs-là une très-haute montagne, dont le sommet est si spacieux, qu'il contient une grande étendue de terre, & plusieurs beaux Sérails, fournis de tout ce qui peut contribuer au divertissement de ces Princes, ou qui peut au moins les dédommager de n'avoir pas plus de liberté. Cette montagne est environnée d'une haute & forte muraille. On n'entre que par une porte, où il y a des troupes qui font garde; de sorte que personne ne peut entrer ou sortir sans un ordre de l'Empereur, ou du moins sans la permission du premier Ministre d'Etat. L'Empereur n'est pas plutôt mort, que le premier Ministre assemble un Conseil, composé d'Officiers généraux, qui choisissent entre les Princes prisonniers, celui qu'ils croyent le plus digne de succeder à la Couronne. Les autres, qui n'ont jamais senti le désir de régner (car on les renferme dès leur enfance, sans leur donner aucune connoissance des affaires de l'Etat,) passent le tems sans envie & sans déplaisir de l'élevation de leur frere; s'attachant entierement aux plaisirs innocens de la vie champêtre, ou à la lecture de bons livres, dont ils ont quantité, qui traitent tous des choses divines ou naturelles. De-là vient, qu'encore qu'ils ne sçachent ce que c'est que les artifices de la Politique & les intrigues des Cours, ils deviennent d'habiles Philosophes, & des gens bien versez dans tous les arts liberaux.

Plût à Dieu que nos Princes *Ottomans*, je veux dire les freres puînez de nos *Sultans*, n'eussent que la moitié de cette liberté. Les Infidèles n'auroient alors aucun sujet d'appeller la sublime *Porte* un nid de Vautours.

Mais nous ne devons pas trouver à rédire aux actions

tions de nos Souverains, quoiqu'elles aillent au ſcandale & à la ruine de l'Empire *Muſulman*. Mais je ſçais à qui j'écris; & je me ſouviens de t'avoir entendu déclamer contre cette barbare coûtume de renfermer les Princes du Sang dans un Dongeon, où ils ſont pendant toute leur vie ſans lumiere & ſans conſolation, & où leur mort eſt ſouvent anticipée par la main d'un Boureau. 1651.

Mais détournons les yeux des Tragédies qui ſe jouent en Orient, & enviſageons les affaires des *Nazaréens* en *Occident*.

On parle principalement aujourd'hui d'un mariage qui s'eſt fait depuis peu entre l'Empereur d'*Allemagne* & la Ducheſſe de *Mantouë*. Elle eſt ſucceſſivement la troiſième de ſes femmes; car la Polygamie eſt défendue en ces quartiers aux Souverains mêmes, & les Eccléſiaſtiques y ont tout pouvoir.

Les Couriers venus de *Suede*, nous ont appris la mort du Général *Torſtenſon*. Tu as ſouvent entendu parler des exploits qu'il a faits en *Allemagne*. Cet Empire eſt fort malheureux de perdre ſon tems & ſes forces à des aſſemblées & à des conſultations inutiles, pendant que ſes ennemis, toûjours en action, lui enlevent ſans peine ſes Provinces. Mais c'eſt de quoi nous ne devons gueres nous ſoucier.

Grand *Atlas* de l'Empire *Ottoman*, je te ſouhaite la continence d'un *Scipion*, le bonheur d'un *Alexandre*, & la tempérance d'un *Caton*. Celui-ci, traverſant à la tête de ſon Armée les ſables de *Libie*, ſe vit ſur le point de mourir de ſoif. Dans cette extrêmité un de ſes Soldats lui apporta ſon bouclier plein d'eau, croyant lui faire un rare préſent dans cette angoiſſe générale. Ce ſage Commandant recompenſa le ſoldat de ſon préſent: & répandit l'eau, diſant, que puiſqu'il n'y en avoit pas aſſez pour toute l'Armée, il ne vouloit pas en goûter, & qu'il étoit indigne d'un Général, de ne pouvoir pas ſupporter autant de fatigues & d'incommoditez que le moindre de ſes Soldats.

L E T-

1651.

LETTRE LXXIV.

A *Nassuf*, Bacha de *Natolie.*

Du Démêlé des Ducs de Brandebourg & *de* Neubourg.

Les *Nazaréens* d'*Occident* ſont toûjours en querelle, graces à Dieu Seigneur des ſept cieux, & de tout ce qui eſt dans leur enceinte. Ils ſont réſolus de contribuer à l'accompliſſement des Prédictions des *Muſulmans*, & de leurs propres Prophetes. Je ris de les voir en armes les uns contre les autres, ſe chicanant ſur de petits droits, & ſur des intérêts de rien, pendant qu'ils negligent la défenſe générale de la Chrétienté, attaquée par les impétueux torrens de nos invincibles Armeés.

L'Electeur de *Brandebourg* eſt entré dans le Duché de *Mons* avec une Armée conſiderable, ſous prétexte d'ajuſter je ne ſçais quels démêlez, entre ceux qu'on appelle *Catholiques* & *Proteſtans*.

Il ſeroit trop ennuyeux de remonter dans une lettre à l'origine de cette guerre, & de repaſſer ſur ce qui s'eſt fait depuis plus de deux-cens ans juſqu'à préſent. Qu'importe aux *Muſulmans* ce long détail de mariages, de morts, d'héritiers, & de procès de ces petits Princes infidèles? Cependant, afin que tu en ſçaches quelque choſe, je te dirai toute l'affaire le plus brièvement qu'il me ſera poſſible.

L'an 1546. *Guillaume* Duc de *Mons*, de *Juliers* & de *Cléves*, ſe maria à *Marie*, fille de *Ferdinand I.* Empereur d'*Allemagne*, & en faveur de ce mariage il obtint de l'Empereur, qu'on appelle Céſar, comme on faiſoit autrefois les anciens Empereurs *Romains*, dont ceux d'*Allemagne* prétendent être Succeſſeurs, certains privileges au ſujet de la ſucceſſion de ſes enfans

enfans. & du droit qu'ils avoient à ses Etats, & particulierement que ce vaste Etat ne seroit point partagé, mais demeureroit tout entier aux mâles, ou au defaut de mâles, aux femelles; ce qui est, dit-on, la coutume d'*Allemagne*, & cela pour conserver les grandes maisons, & soutenir leur autorité. 1651.

Je ne t'embarasserai point d'un examen particulier, qui me feroit faire un volume au lieu d'une lettre. Mais il paroît en gros, que nonobstant les grandes précautions qu'on prit, ou qu'on put prendre; ce grand Etat, après avoir subsisté uni durant soixante ans, fut enfin partagé entre deux Princes, qui prétendoient tous deux avoir le même droit sur le tout: Cependant, pour éviter la guerre & l'effusion de sang, chacun se contenta de la moitié. L'un de ces Princes fut *Wolfgang* Duc de *Neubourg*, & l'autre *Ernest* Marquis de *Brandebourg*. L'un & l'autre sont encore aujourd'hui en possession de cette succession partagée.

La Religion est le sujet de la querelle qu'ils ont à présent, parce que le Duc de *Neubourg* est *Catholique*, & le Marquis de *Brandebourg Protestant*. Il semble que les *Brandebourgeois* eussent autrefois fait des courses dans les Etats de *Mons* & de *Juliers*, emmenant prisonniers les Prêtres & les *Dervis*, & les arrachant des Autels & des Couvens, les avoient retenus durant plusieurs années, contre les Traitez faits entre ces deux Puissances. Ils les avoient aussi traitez avec beaucoup de cruauté, & par-tout où ils avoient rencontré des Ecclésiastiques *Romains*, & en avoient été les maîtres, ils leur avoient fait mille insolences.

Les choses furent sur le même pied jusqu'au Traité de *Munster*. Depuis ce tems-là le Duc de *Neubourg* se mit en devoir de delivrer ses sujets des maux auxquels ils avoient été exposez jusques-là, & de rétablir les choses dans l'état où elles étoient autrefois.

1651. L'Electeur de *Brandebourg*, prenant occasion de-là d'entrer en guerre, s'est emparé des Etats de ce Duc. Il n'a point marché en personne; mais il y a envoyé un brave homme, qu'on nomme *Otho Sparr*, auquel il a donné quatre-mille hommes pour commencer la Campagne. On dit qu'il sera bientôt suivi d'une Armée plus considerable.

Avant que *Sparr* se mît en campagne, l'Electeur de *Brandebourg* eut une conférence sur cette affaire avec le Duc de *Saxe*, qui est aussi *Protestant*. De sorte qu'on croit que ce démêlé va beaucoup brouiller l'Empire. Sujet de joye, & espérance de paix pour les vrais Croyans.

L'Electeur de *Brandebourg* a fait publier partout un Manifeste rempli de prétextes spécieux, croyant rendre par ce moyen sa conquête plus aisée. Il ne parle que de rétablir les Habitans de *Juliers* & de *Mons* dans les droits & dans les libertez dont ils jouïssoient anciennement, tant pour le Civil que pour l'Ecclésiastique. Il promet les plus belles choses du monde à ceux qui lui obéïront, & recevront favorablement ses Armées; & menace au contraire de traiter ceux qui lui resisteront, avec toute la sévérité avec laquelle on a accoûtumé de traiter des Traîtres & des Rebelles. Et tout cela à cause de deux ou trois cérémonies & opinions inutiles qui les divisent; pures bagatelles, disputes de mots, fantaisies de leurs Docteurs, & productions de cerveaux malades & debauchez. C'est ce qu'on peut dire raisonnablement, & sans rien outrer, de l'origine des premiers démêlez qui ont divisé les *Lutheriens* & ceux de l'Eglise *Romaine*. Les uns veulent qu'on soit sauvé par la force de son imagination, qu'ils nomment *Foi*, sans être obligé de faire aucunes bonnes œuvres pour cela: les autres veulent qu'on travaille toute sa vie pour mériter le Ciel, & croyent qu'on ne sçauroit assez faire cela. Ceux-ci usent le pavé des Eglises, & comme le chameau, ils se pélent les genoux à force de s'agenouiller & de prier devant des Images & des Peintures:

Mais

Mais après tout, les uns & les autres peuvent être damnez autant que j'en puis juger, parce qu'ils vivent également mal. Ils se déchirent & se dévorent mutuellement comme des bêtes feroces, & s'imaginent de gagner le Paradis par un zèle si dénaturé & si barbare. 1651.

Le Duc de *Neubourg* a publié un autre Manifeste contre le procedé de l'Electeur de *Brandebourg*, & a demandé secours au Duc de *Lorraine* & à l'Archiduc d'*Autriche*. Personne ne sçait quel sera le denouëment de ce grand démêlé: Mais on sçait bien qu'une petite étincelle allume souvent un grand feu; & il n'est pas impossible que cette petite querelle n'embrase tout l'Empire.

Je prie Dieu, puissant Bacha, qu'il te fasse jouïr de paix, de santé, & du revenu qui t'est dû: Et s'il faut quelque chose de plus pour te rendre heureux, je te souhaite augmentation d'honneurs, & toutes les glorieuses fatigues auxquelles les mortels aspirent pour parvenir au bonheur.

LETTRE LXXV.

A *Useph*, Bacha.

De la Mésintelligence de la Reine de France *&* *du Prince de* Condé *depuis son élargissement. Sa fuite de* Paris.

QUe je ne te sois point suspect, je te prie. Je n'ai pas moins d'estime pour toi, que pour les autres Bachas & Ministres du Divan: mais je trouve qu'il est difficile de plaire à tous. Il y en a de capricieux, & chacun voudroit que je n'écrivisse qu'à lui seul; comme si j'étois ici pour servir les particuliers, & non le public. Cependant je ne sçaurois m'empêcher de reconnoître l'honneur qu'ils me font tacitement, de vouloir entretenir correspondance avec moi. Je voudrois être en état d'être plus partial en ce cas. Je ferois con-

1651. connoître sans retardement à toi, & à quelques autres, qui sont ceux pour qui j'ai des égards particuliers.

Mais les choses étant comme elles sont, je dois agir selon mes instructions, & écrire à tous, chacun à son tour.

Si en cela je me trompe à compter, j'en ferai reparation par les régles de Géometrie. Si je n'écris que rarement à quelques-uns, je souhaite de les en dédommager par la longueur de mes lettres, par l'importance & par la solidité des matières.

Mais tu n'as aucun sujet de te plaindre à cet égard, à moins que ce ne soit de toi-même, qui voyages dans les païs éloignez, où je n'ai sçu comment te suivre par mes lettres, ou autrement. Outre que l'ancienne amitié qu'il y a eu autrefois entre nous, est un assez bon rempart de mon côté, pour me garantir du soupçon de negligence; moi qui te suis mille fois obligé des faveurs réïterées que j'ai reçuës de toi. Pour l'amour de Dieu donc, & pour l'amour de tout ce qui est bon, ne me fai plus des reproches que je mérite si peu, & qui me blessent jusques au cœur: Mais sois fortement persuadé, que je ne sçaurois jamais être ingrat & faussaire.

Ta lettre est un mêlange de plaintes obligeantes & de complimens. Tu fais un portrait de moi auquel je ne prétens rien, & dans lequel je ne me connois nullement. Il est vrai que je ne suis pas né aveugle, sourd, ou muet; & c'est de quoi je rends graces à Dieu & à mes bons astres. La Nature m'a donné des sens qui n'ont aucun defaut qui paroisse; & j'ai une assez bonne mémoire. Etant jeune, j'aimai à lire, & la Fortune m'a fait naître depuis plusieurs occasions de me satisfaire. Mais j'ai trouvé que l'étude la plus profitable est celle de moi-même. Les peines & les travaux qu'on se donne dans les Ecoles & Académies, ne servent à cette derniere étude que comme de degrez & de certaines régles: On peut même se passer de ces régles, & apprendre sans elles tout ce qui est nécessaire à la perfection de sa nature; comme firent les premiers Philosophes, avant que les caractères fussent inventez, &

qu'i

qu'il y eût de livres. Si tu veux être parfaitement sage, li l'*Alcoran* & l'Univers : Après cela li-toi toi-même. Tu trouveras dans chacun de ces livres de quoi admirer & de quoi apprendre ; mais particuliérement dans le dernier, car l'homme est un mélange composé de toutes choses. 1651.

Si l'on avoit appris cette leçon, & qu'on l'eût bien pratiquée à la Cour de *France*, il n'y auroit pas tant de petites querelles entre ces Infidéles, ou du moins de si petits commencemens ne seroient pas suivis de tant de consequences fatales.

Depuis que le Prince de *Condé* & ses freres eurent été mis en liberté, comme je le mandai à *Minezim Aluph*, il parut beaucoup de froideur entre la Reine & eux. Les uns & les autres ne sçavoient comment faire. Toutes les civilitez qu'ils se faisoient étoient forcées. Il est vrai que les apparences furent belles dans cette réconciliation : Mais tout cela s'évanouït. Leurs passions comprimées, s'il faut ainsi dire, éclaterent peu-à-peu, & degénérerent enfin en haine ouverte.

La Reine paroît pleine de complaisance & de bonté : Mais le jeune Prince de *Condé*, qui se souvient des grands services qu'il a rendus à la Couronne, n'est pas moins plein de son mérite & de ses braves exploits. Il craint de plus, que les excès de bonté que la Reine fait paroître, ne soient que des appas pour l'endormir, & le faire une autre fois donner dans le panneau avec plus d'avantage. Il se souvient avec horreur d'avoir été mis en prison, & il ne sera pas aisé de l'effacer de sa mémoire. Trois des principaux serviteurs de la Reine ont été exilez pour rassurer le Prince, parce qu'il les regardoit comme des gens par le canal desquels la Reine entretenoit correspondance avec le Cardinal *Mazarin*, son ancien ennemi. Cependant elle a rendu une declaration, portant, que le Cardinal sera banni pour toûjours, non seulement de la Cour, mais aussi du Royaume.

1651. Le Roi étant en âge, & ayant invité le Prince, il y a quelques jours, aux cérémonies qui se font en pareille occasion, il a cru que c'étoit un piége, & dans ce préjugé il est sorti de *Paris*.

Le tems nous apprendra ce que la destinée fera de tout ceci : Mais, selon toutes les apparences, il en resultera une guerre civile. On consulte, on cabale, & on fait des partis de part & d'autre. Toute la poudre de *Paris* a été enlevée & transportée, sans qu'on sçache par qui. Les uns disent que le Prince est en *Flandre*; d'autres assurent qu'il s'est retiré dans son gouvernement pour y lever une Armée. Les plus entendus soutiennent, qu'en quelque endroit qu'il soit, il a deux cens mille Sequins en Banque pour soutenir ses nouveaux desseins, quels qu'ils puissent être.

Ne t'imagine pas, Sérénissime Bacha, que cette nouvelle soit de peu d'importance. Mais quand tu entendras parler de guerres civiles entre les Chrétiens, & sur-tout dans le Royaume de *France*, le premier & le plus victorieux Empire d'*Occident*, regarde alors à droite & à gauche ; car notre saint Prophete, ou son Heraut, n'est pas éloigné.

LETTRE LXXVI.

A son Cousin *Soliman*, à *Constantinople*.

Il le blâme d'avoir été autrefois Libertin; tâche de rectifier l'opinion qu'il a de l'Enfer, & lui donne un bon conseil.

Tu vois ce que t'a produit ton Libertinisme. Pour moi, quand je lis ta lettre, je suis plein de mélancolie & du plus méchant enthousiasme.

Si tu avois suivi mon conseil, ou que tu eusses eu autant de soin que tu en as eu peu, d'obéir aux préceptes de

de ton pere, qui étoit un honnête homme, & un homme qui est descendu en paix au tombeau, tu aurois vécu aussi heureusement que les autres; au lieu qu'à présent tu ès accablé de vapeurs hypocondriaques, & d'imaginations qui marquent un cerveau malade. Je te conseille de prendre un peu d'hellebore; car tu as plus besoin de cela que de livres. Depuis que je me connois, je n'ai jamais vû *Musulman* parler de la Religion avec si peu de bon-sens que tu m'en parles dans ta lettre. 1651.

Je ne suis pas assez patient pour repéter dans cette lettre toutes les impertinences de la tienne, encore moins pour répondre à ton galimatias. Mais di-moi, je te prie, au nom de Dieu, pourquoi t'épouvanter en te faisant de l'Enfer une fausse idée? C'est une maxime commune dans la nature, *Que les choses violentes ne sont pas de durée.* Sur ce pied-là, ou les peines des damnez ne sont pas infiniment grandes, ou elles ne sont pas éternelles. Tu me diras, que l'*Alcoran* même dit que ces tourmens sont éternels. Mais entens-tu bien la façon de parler figurée, employée dans ce divin livre, & dans tous les écrits des *Orientaux?* N'est-il pas ordinaire d'appeller une très-haute montagne, la montagne de Dieu? Comme si toutes les montagnes & vallées de la terre n'étoient pas également siennes. De même, pour exprimer une incertaine longueur de tems, on se sert ordinairement de l'épithète d'*éternel.* C'est ainsi qu'on dit en *Arabie* dans les conversations ordinaires: *Je vous aimerai éternellement; je vous servirai; je combattrai pour vous &c. éternellement.* On dit la même chose des passions contraires. Nous sçavons cependant tous, que nous n'avons que quelques années à vivre.

Mais supposé que l'*Alcoran* parle des peines des damnez en un sens propre & littéral, il ne s'ensuit pas pour cela, que ces peines soient continuelles & sans aucuns intervalles de repos. Nous lisons qu'il y a trois *Zacons* qui croissent dans le centre de l'En-

1651. l'Enfer: Mais qui peut expliquer ce qu'on entend par cette plante ?

Sers toi de ta raison, Cousin, & fai ce qu'il y a de meilleur. Quant à l'état où nous serons après cette vie, ne t'en embarasse point ; car personne ne sçait ce qu'il deviendra après qu'il aura quitté le monde. Cependant pouvons nous croire, que celui qui est souverainement misericordieux se fasse un plaisir de la cruauté?

Il y a un sentier par où l'Aigle n'a point volé, & que le Serpent n'a point tracé, quoiqu'il soit ordinaire à l'un & à l'autre. Mais leur malice les aveugle, & les empêche de discerner la voye du Sage. Il y a des gens d'une profonde & sublime spéculation, & d'autres d'un artifice extrême; cependant, ni les uns, ni les autres, ne peuvent suivre le droit chemin de la félicité. Laisse-toi conduire à la nature, s'il m'est permis de te donner encore des conseils. Ne fai que ce que l'humanité t'inspire. C'est cela seul qui te distinguera des animaux. Fai honneur à la mémoire de tes parens qui ne sont plus, aime tes amis, & aye de la générosité pour tes ennemis; rends justice à tout le monde; observe les purifications & les prieres que la Loi prescrit, & n'ajoute point foi aux fables des Infidèles. Il est ordinaire chez les Chrétiens, de peindre l'Enfer avec des flames horribles, & les Diables courant çà & là avec des fourches de fer toutes rouges, pour baloter les Damnez d'un feu à l'autre. Leurs Prédicateurs font de longs & lugubres discours sur ce sujet: Mais ni eux, ni nous, ne sçavons au juste ce que c'est que l'Enfer, où il est, & de quelle manière les méchans seront punis.

Il n'y a que les éclairez de Dieu qui ayent ce caractère de vérité, & qui croyent, qu'après cette vie les peines & les plaisirs seront proportionnez à nos vertus & à nos vices. Le Créateur de toutes choses est bon, & il n'y a en lui ni malice, ni injustice.

Encore

Encore un coup, Cousin, tiens tes sens éveillez, 1651.
& ne permets pas que ta raison songe à des choses qui n'ont rien de réel. Dieu est sans contredit le Juge du monde le plus désintéressé.

LETTRE LXXVII.

A *Enden Al' Zadi Jaaf*, Beglierbey de *Dierbekir.*

Il le félicite du bonheur qu'il a d'être maître du Paradis Terrestre. D'un Arbre en Dierbekir *qui a cinq-cens milles de hauteur. Des premiers Peres du genre humain selon la Tradition des* Indiens; *& autres Matières.*

JE n'ai pas l'honneur de te connoître personnellement, mais ta réputation est parvenuë jusqu'à moi. De même, quoique les mortels ne sçachent pas les secrets des étoiles fixes, ils ne laissent pas de remarquer l'éclat & la figure qu'elles font, aussi-bien que le rang où elles sont dans ces régions éloignées.

Les exploits que tu as faits chez les *Curdes* & *Géorgiens* ne sont pas inconnus dans ces quartiers. Les *Francs*, qui voyagent en *Orient*, ont fait un si magnifique portrait de tes généreuses actions, que tous les gens d'honneur ont de l'amitié pour toi. Pour moi, j'ai une vénération particuliere pour tes vertus. Dieu veuille en augmenter le nombre à toute heure, & t'accorder abondance de graces & de faveurs.

Tu ès dans un séjour charmant, & tu peux être appellé avec raison le Seigneur des Seigneurs, comme porte ton nom, car tu ès en possession du Paradis

1651. radis Terreſtre, ſi nous en croyons la tradition des Anciens. Ils diſent qu'*Adam* demeura-là durant quelque tems avec ſa ſeconde femme; & que le lieu particulier de ſa reſidence étoit une Iſle environnée de rivieres, qui ſont l'*Euphrate*, *Tigris*, *Piſon & Gibon*. De-là vient que les *Grecs* l'appellerent *Méſopotamie*, qui ſignifie païs environné de rivieres.

Toute l'*Aſie Occidentale* a un profond reſpect pour ce païs. Les *Juifs* diſent des choſes ſurprenantes d'un Arbre qui étoit en *Dierbekir*, & qui avoit cinq-cens milles de hauteur du tems d'*Adam*. Ils diſent que cet Arbre fut coupé par un Ange, de peur que l'homme ne s'en ſervît pour monter au Ciel avant ſon tems. Il ſemble que l'ambition eſt un vice auſſi ancien que notre nature; car *Adam* ne ſe fut pas plutôt apperçu qu'il étoit homme, qu'il aſpira à être Dieu, ou quelque choſe de ſemblable: Tant ſont grands les charmes de l'honneur & de l'autorité.

Les *Juifs* diſent auſſi, qu'*Abraham* nâquit en ce païs-là. Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on peut compter ſur l'Hiſtoire, il eſt certain qu'il y demeura long-tems. Mais tu ſçais mieux que perſonne quelles ſont ſur cela les traditions de tes ſujets.

Les *Chinois* & les *Indiens* ſe moquent de tout cela, & le regardent comme un Roman plus nouveau que leurs Chroniques, qui portent, que ces extrêmitez de l'*Orient* étoient le ſéjour des premiers hommes. Ils ſoutiennent, que les premiers parens du genre humain s'appelloient *Panzon* & *Panzona*, & non *Adam* & *Eve*, ou *Aliletb*. Ils diſent, que les deſcendans de *Panzon* & de *Panzona* ſubſiſterent dix millions d'années; & qu'enfin le Ciel envoya une tempête qui les détruiſit. Après cela, ajoutent-ils, Dieu créa *Lontizam*, homme qui avoit deux cornes, chacune deſquelles étoit auſſi large & auſſi haute qu'un arbre de ce païs-là qu'ils appellent la plante de Dieu, & qui eſt le plus grand

grand & le premier de tous les Vegétaux. Les cornes de cet homme, qui avoient, selon eux, le don de fécondité, produisirent du côté droit mille hommes par jour, durant l'espace de cent ans; & autant de femmes du côté gauche, durant le même espace de tems. C'est de-là, disent-ils, que sont descendus tous les mortels de l'un & de l'autre sexe jusques à ce jourd'hui; quoique nous soyons beaucoup diminuez en grandeur par la décadence de la nature humaine. En effet ces Nations soutiennent, que les premiers hommes étoient des Géans: mais qu'à cause de leur intempérance & de leurs vices, leurs descendans devinrent peu-à-peu plus petits; tant qu'enfin devenus de la taille dont ils sont à présent, ils parurent des pigmées en comparaison des premiers enfans de *Lontizam.* Pour prouver cela, les *Indiens* font voir aux Voyageurs quelques-uns de leurs Temples taillez dans le roc; & des statuës de ces Géans, qui furent, disent-ils, employez à ces édifices. Ils honorent ces hommes-là comme des Héros, ou demi-Dieux. 1651.

Je ne te donne pas cela pour véritable: Je le dis seulement pour te divertir, & pour te faire voir les différentes opinions des hommes. Il n'y a que Dieu seul qui sçache démêler le vrai d'avec le faux.

Mais je reviens à *Dierbekir.* Ce païs est fameux par la Tour de *Babel*, bâtie par *Nimrod* & ses partisans. Ce fut alors, comme le dit *Moïse*, que les langues furent confonducs. Il est célèbre aussi par le combat qui se donna à *Harran* entre les *Parthes* & les *Romains*, & par la mort de *Caracalla*, fils de *Sevère*, Empereur de Rome, qui y fut massacré par *Macrin*, Général des *Romains.* Les Empereurs de *Rome* s'appelloient tous *César*, comme les Rois d'*Egypte* s'appelloient *Pharaon* & *Ptolomée.* Il semble que le mot de *César* fut premièrement appliqué à *Jules*, Dictateur *Romain*; car sa mere mourant dans les peines qui devoient lui donner la vie, un Chirurgien lui ouvrit le ventre, & lui tira

 l'en-

1651. l'enfant. En mémoire de quoi, lui & tous ses Successeurs furent tous appellez *César*, parce que ce mot signifie tiré par force. De quelle manière qu'arrivât cette naissance, il est certain que lui & quarante de ses Successeurs furent arrachez du monde par une mort anticipée: Car, ou ils s'égorgerent de leurs propres mains, ou ils furent assassinez par des Traîtres.

Si tu veux sçavoir des nouvelles de ces païs-ci, il faut te dire, qu'on n'y parle presque à présent que d'une grande victoire remportée par les *Polonois* sur les *Cosaques* & les *Tartares*. Je souhaiterois que ce fût-là tout: mais les *Nazaréens* sont continuellement en joye pour les progrès que les *Venitiens* font tous les jours contre les armes de l'invincible Empire. Ils nous battent par mer, & rendent par terre tous nos desseins inutiles. Nous n'avons pas gagné un pouce de terre en *Candie* la campagne passée; mais nous y avons perdu plusieurs milliers d'hommes, & exposé au mépris la reputation de la sublime *Porte* & des victorieux *Musulmans*. Dieu sçait à qui en est la faute. Le sujet est trop triste pour y insister davantage.

Dom Jean d'*Autriche* a aussi assiégé *Barcelone* par mer & par terre.

On publie ici divers Arrêts du Parlement contre le Prince de *Condé* & ses Adhérans; & l'on dit que le Roi va rappeller le Cardinal *Mazarin*.

Illustre Prince, & Gouverneur d'un heureux païs, je te prie d'expliquer favorablement la liberté que je prens. Je finis par respect, en faisant des vœux très-ardens pour ta prosperité.

1652.

LETTRE LXXVIII.

A *Abdel Melec Muli Omar*, Président du College des Sciences, à *Fetz*.

Il raisonne en Sceptique *sur la Différence des Religions.*

TU as autrefois reçû de moi une lettre, où je faisois mention des sentimens d'un certain Philosophe *François*, qui soutient que la terre est mobile, aussi-bien que les planétes; & que le Soleil, qui est au centre de notre monde, est immobile: car il soutient qu'il y a plusieurs mondes.

Ce Sage se nomme *Descartes*, célèbre pour son sçavoir par tout le monde. Il établit pour fondement de toute sa Philosophie, *Je pense; donc je suis.* C'est-là la base de toute sa Doctrine; encore permet-il de douter des deductions qui se tirent de ce principe, dans toutes les choses où il nous paroît de l'incertitude.

Pardonne-moi, divin Sage, si je t'expose ainsi mes infirmitez. J'ai un penchant naturel à douter de tout. Ce qui fait que je pense perpetuellement: & cela même que je pense, me convainc que je suis, comme dit ce Philosophe. Mais quoique je sois bien persuadé que je suis, je ne sçais pas pour cela ce que je suis. Je m'imagine quelquefois que je ne suis qu'un songe, ou une idée de toutes les autres choses que les hommes croyent d'ordinaire exister réellement; une pure imagination de possibilitez; & que tout ce que nous appellons le Monde, n'est qu'une grande chimère, ou un rien masqué.

Quelquefois aussi, lorsque ces pensées feroces se sont évanouïes, que mes esprits fatiguez de la poursuite de ces imaginations abstraites, commencent à

1652. se relâcher, & que mes sens éveillez par le sentiment d'une douleur ou d'un plaisir présent, excitent mes désirs assoupis; quand je sens la faim, la soif, le froid, ou le chaud; je trouve alors par expérience, que je suis quelque chose de plus qu'une simple pensée, ou un songe; mais un composé qui a besoin de viande, de boisson, d'habits, & autres choses nécessaires. Alors, sans m'embarasser dans des recherches vaines & sans fin, je conclus humblement, que je suis ce qu'on appelle Homme: je mets le *Pirrhonisme* à l'écart, & sans douter davantage, je me mets à manger & à boire, ou à prendre les autres rafraîchissemens que la nature demande.

Mais à peine ai-je goûté ces plaisirs, que je retombe dans mon premier état. Je me considere alors comme un Etre susceptible de bien ou de mal, à mesure que j'aurai ou n'aurai pas les plaisirs dont je viens de jouir. C'est un grand chagrin à un homme sage, de sçavoir qu'il a besoin de choses qui ne sont pas en lui; mais bien plus grand encore, lorsqu'il se donne la peine de supputer tous ses besoins particuliers, & qu'il considere qu'il n'est pas sûr d'avoir toûjours de quoi y suppléer.

Cela me fait incontinent conclure, que comme je suis redevable aux autres créatures du bonheur que je sens, je le suis aussi de mon Etre à quelqu'autre chose qu'à moi-même. J'examine mon origine, & je trouve que je suis né d'hommes & de femmes, qui étoient dans le même cas que moi. Cela n'est pas seulement vrai de ma maison en particulier, mais aussi de tout le genre humain. Car il est incontestablement vrai, que tous les hommes sont nez mendians. Aussi-tôt que nous voyons la lumiere, nous commençons à pleurer, & à demander par ces prieres inarticulées le secours & la protection d'autrui; & sans cette généreuse assistance nous ne pourrions pas subsister un seul moment: tant pauvre & miserable est l'homme en naissant.

C'est

C'eſt-là la condition de tout le monde ; & les Rois 1652.
n'en ſont pas plus exempts que les eſclaves qui nettoyent les rues.

Si je pouvois en demeurer-là, je ſerois heureux; car par cette penſée je ſerois convaincu, ou que je dois être content de la condition dans laquelle je ſuis né, ou que je dois ſortir par la mort d'un état ſi mépriſable.

Mais une penſée en amene une autre, & de la contemplation de l'état miſerable où nous ſommes durant cette vie, je viens à penſer ce que nous deviendrons après notre mort. Car comme nous ne ſçavons ce que nous étions, ni où nous étions avant que de naître, nous ne ſçavons auſſi où nous irons, & en quel état nous ſerons après notre mort. Sur ce pied-là ce ſeroit une faute impardonnable, de me jetter à corps perdu dans une condition dont je ſuis tout-à-fait ignorant, & de me précipiter dan des tourmens, qui, autant que j'en puis juger, ſont inſupportables & éternels, pour éviter les petites miſeres de cette vie, qui finiront à quelque heure.

J'entens parler les Philoſophes de l'immortalité, les Poëtes des Champs *Eliſées*, les Eccléſiaſtiques Chrétiens du Ciel, de l'Enfer & du Purgatoire, les *Brachmanes* de la Tranſmigration: mais je ne ſçais ce que je dois croire de tout cela.

Je parle à la manière des Philoſophes: car ſi nous venons à la foi, ce n'eſt plus la même choſe. Ne croi pas, je te prie, que je doute des ſacrez Oracles, les revélations de l'Envoyé de Dieu. Je t'apprens ſeulement, comment ma raiſon naturelle m'inſpire des doutes.

Je vois par-tout des gens faiſant profeſſion de quelque Religion, rendant des honneurs divins à quelque Etre, ou Etres ſupérieurs, ſelon qu'ils ont été élevez. Cette diverſité me donne ſouvent envie de croire, que la Religion n'eſt autre choſe que l'effet de l'éducation.

Je ſuis alors ſurpris que les hommes, parvenus

1652. à l'âge de discrétion, & ayant acquis une raison capable de discerner les choses probables d'avec les fables, demeurent encore dans les erreurs de l'enfance. Il est naturel aux enfans de se laisser emporter par menagement ou par crainte, à croire ce que leur enseignent leurs Parens, leurs Nourrices, ou leurs Tuteurs. Mais lorsqu'ils sont en âge, ils reforment leur entendement qui s'étoit trompé, & se rendent raisonnables en tout, si ce n'est en ce qui regarde la Religion En ceci ils sont toûjours enfans, toûjours attachez aux fables sacrées de leurs Prêtres, & obstinez à les soutenir, quelquefois aux dépens même de leur vie.

J'ai de la peine à découvrir la cause d'un effet si bizarre Les hommes, par-tout ailleurs, jugent sagement & mûrement: ils font paroître dans toutes les autres choses une penétration extraordinaire: Mais sur le fait de la Religion ils sont des étourdis & des extravagans, qui croyent des choses incompatibles avec le sens commun & la raison.

Je ne croirois jamais les Histoires des Anciens *Payens*, qui nous parlent de l'adoration religieuse qu'ils rendoient à certains ouvrages de Peinture, ou de Sculpture, si je ne voyois que les Chrétiens font aujourd'hui la même chose. Je ne croirois jamais non plus, que les Sages de l'Antiquité eussent été capables de gober ce que leurs Prêtres ont inventé au sujet de leurs Dieux & de leurs Déesses, si je n'étois témoin oculaire de la bigoterie des *Nazaréens* modernes au sujet des Legendes de leurs Saints, & de l'attachement plus bigot encore que les *Juifs* ont pour les fictions de leur Talmud.

Je suis fâché de voir le genre humain en général plongé dans de si profondes ténèbres, qui sont moins un effet de l'ignorance, que de la superstition: De voir des gens bien versez dans les Sciences, & dans toute sorte de Littérature humaine, & qui cependant soutiennent des contradictions manifestes dans les matières de Théologie, aimant

mieux

mieux en uſer de cette manière, que de s'oppoſer 1652.
aux traditions de leurs Peres, ou ſeulement de les examiner.

Quand je vois le genre humain diviſé en tant de Religions; quand je vois que chacun travaille vigoureuſement à la propagation de la ſienne, & qu'il y employe ou l'artifice, ou la violence; & que cependant il y a ſi peu de gens, pour ne pas dire perſonne, qui faſſent connoître par leur pratique qu'ils croyent ce qu'ils profeſſent avec tant d'ardeur; peu s'en faut que je ne croye, que tant de cultes différens ont été d'abord inventez par les Politiques; chacun accommodant ſon modèle aux inclinations des peuples qu'il avoit deſſein de tromper.

Mais lorſque je conſidère d'un autre côté, qu'il paroît quelque choſe de ſi naturel & de ſi peu fardé dans le zèle furieux, & dans l'opiniâtreté inſurmontable de la plupart des gens, je ſuis prêt de conclure après *Cardan*, que toute cette varieté de Religions dépend de la différente influence des aſtres. *Cardan* a été un fameux Philoſophe de l'*Europe*, qui ſoûtenoit que la Religion des *Juifs* étoit redevable de ſon origine à *Saturne*, celle des Chrétiens à *Jupiter*, & la nôtre à *Mars*. Pour celle des *Payens* il lui aſſigne pluſieurs conſtellations & aſpects.

Il y a dans chaque Religion une ſi égale apparence de vérité & de fauſſeté, que je ne ſçais, ſelon la raiſon humaine, en faveur de laquelle me déterminer.

La ſuperſtition rend un homme fou, & le *Pirrhoniſme* ſuffit pour en faire un furieux. Croire tout, eſt au deſſus de la raiſon; mais ne croire rien, eſt au deſſous. Je veux prendre un juſte milieu, & diriger ma foi par ma raiſon.

Cette faculté me dit, que ſi j'avois du penchant à adorer le Soleil, la Lune & les Etoiles, à cauſe de leur beauté & de leur influence, je pourrois par la même raiſon adorer mes yeux, ſans le ſecours deſquel

1652. desquels je ne pourrois pas voir ces objets de tentation: Ou je pourrois rendre des honneurs divins au Toucher, le plus exquis de mes sens, ou aux quatre autres, qui me rendent capable de connoître la vertu de ces Luminaires. On peut dire la même chose des Elemens, & de tous les Etres visibles.

Qu'adorerai-je donc, ou à qui rendrai-je graces des biens dont je jouïs (car dès cette vie même j'ai quelque goût de la félicité;) à quel Etre, dis-je, addresserai-je mes vœux & mes supplications, pour tous les biens que je possede & ne possede pas? Est-ce à tout ce que j'ai vû, ou puis voir, ou que je puis me représenter sous quelque figure? Est-ce ou n'est-ce pas à une partie de l'Univers? Non. Est-ce à tout l'Univers ensemble? Non. J'ai mille différentes idées du Soleil, de la Lune, des Etoiles, des Elemens, & de plusieurs autres créatures composées. Mon ame & l'ame du monde sont Unissons *. Mais c'est la profonde profondeur de l'éternité, l'infini & l'immortel, qui est le Diapason †, & qui fait une parfaite harmonie.

A cet Etre qui n'a point de ressemblance, qui n'est ni divisé, ni borné, dont le centre est partout, & la circonférence nulle part; au seul Toutpuissant, d'où émanent toutes les autres choses, & auquel elles retournent; à cet Etre, dis-je, je suis redevable de tout ce que j'ai; & je veux lui rendre ce que je puis.

* *L'union de deux sons.* † *Terme de Musique.*

LET-

1652.

LETTRE LXXIX.

Au Kaimakam.

Sentiment de Isouf Eben Hadrilla, *Philosophe* Arabe, *sur l'Origine du Genre humain, né dans un état de guerre. Des cent cinquante mille livres de recompense promises à ceux qui prendroient le Cardinal* Mazarin *mort ou vif. Retour de ce Ministre à la Cour.*

I*souf Eben Hadrilla*, Philosophe *Arabe*, soutenoit, que tous les hommes furent d'abord créez dans un état de guerre. Ce Sage n'ajoutoit aucune foi aux écrits de *Moïse*, Historien & Prophete des *Juifs*; & il n'y avoit point de raisons capables de le persuader, que tous les mortels étoient descendus d'*Adam*. C'étoit un article de sa foi, que dans l'enfance du monde, les hommes étoient formez de la matière visqueuse de la terre, échauffée, & corporifiée, s'il faut ainsi dire, par la grande chaleur du soleil; & que c'étoit de la même manière qu'étoient formez tous les autres animaux: Mais que par succession de tems, la richesse de cette terre féconde s'étant épuisée par la production continuelle des créatures vivantes, le seul moyen de perpetuer les diverses especes d'Etres, & de multiplier les individus, fut la génération ordinaire. C'est pour cela qu'il semble que la nature ait subdivisé toutes les especes en deux sexes.

Ce Philosophe conclut de-là, qu'il n'y avoit d'abord pas plus de relation entre un homme & un homme, qu'il y en a maintenant entre un Lion & un Mouton, ou autres animaux de différente espe-

ce;

1652. ce: à cela près seulement, que comme ceux-ci sont distinguez par leur forme en bêtes à quatre pieds, en oiseaux, en poissons, & en reptiles, les hommes l'étoient aussi par le moyen de la raison. La conservation de soi-même fut, selon ce Philosophe, le premier fondement de la ligue tacite & commune que les hommes firent contre les autres animaux leurs collegues; & principalement contre ceux qui se faisoient plus craindre que nous sur la terre, & qui paroissoient avoir du penchant à la rapine & au mal en général, comme sont, par exemple, les Dragons, les Tigres, les Ours, les Lions, &c.

Mais nonobstant cette association générale des hommes contre les bêtes sauvages & feroces, les hommes ne laissoient pas d'être en garde les uns contre les autres. Tous les enfans de la terre généralement tachoient de se maintenir dans les postes que la nature avoit assignez à chacun; c'est-à-dire dans le lieu où il avoit été formé, & où il avoit commencé à voir la lumiere. Mais les choses ne purent pas subsister long tems dans cet état. Car les hommes, soit par instinct ou par raison, comme on voudra l'appeller, dit cet Auteur, se trouvant reduits à l'étroit, faute de fruits, ou animez par quelque secret désir de nouveauté, sortirent bientôt de leurs limites, & en vinrent aux mains les uns contre les autres, plutôt par hazard que par dessein. Et c'est de-là que sont venus les premiers sujets de guerre actuelle. Chaque Etranger étoit regardé comme un Usurpateur: on se faisoit peur, & on se soupçonnoit les uns les autres: la passion & la colere étoient mutuelles; & chacun, pour prévenir l'effet de sa peur & de son appréhension, se jetta sur son voisin, qui de son côté étoit aussi prêt à se défendre, qu'on l'étoit à l'attaquer. C'est ainsi qu'on commença dans le monde une guerre générale, qui se faisant de jour en jour plus finement & avec plus de méthode, passa de génération en génération, & subsiste encore aujourd'hui.

Il

Il est difficile de marquer précisément l'origine 1652.
des Gouvernemens: mais on peut supposer, que les hommes en général, sentant l'incommodité de ces combats particuliers, & ayant acquis peu-à-peu plus d'expérience, se formerent d'abord en petites societez, à mesure qu'ils se trouverent voisins, ou semblables en inclinations. De ces petites societez ils se répandirent par degrez en plus grandes communautez, liez par certaines Loix, & obligez à garder une paix mutuelle, à se rendre justice, & à se défendre les uns les autres contre leurs ennemis communs. Les uns s'établirent en forme de République, les autres en forme de Monarchie; chaque société s'établissant sur le modèle qui convenoit le mieux à ses intérêts & à ses besoins. De-là est venue la distinction des Nations, des Royaumes & des Empires. Voilà comme parle le Philosophe *Arabe*.

Mais sans examiner si ces principes sont vrais ou faux, on diroit que certains *Nazaréens Occidentaux* ont été disciples de ce Philosophe: & de vrai, il semble que toutes les dissensions civiles sont fondées sur les mêmes maximes; lorsqu'on voit que les hommes, sur le moindre mécontentement ou sur le moindre ombrage, comptent pour rien l'obéïssance qu'ils doivent à leurs Souverains, & prétendent avoir je ne sçais quel droit naturel de se défendre contre les attentats & les usurpations d'autrui.

On n'a pas plutôt cru ici que le Roi avoit dessein de rappeller le Cardinal *Mazarin*, que le Parlement de *Paris*, ami secret du Prince de *Condé*, a donné un Arrêt contre cette Eminence, par lequel il est défendu à toutes sortes de personnes de contribuer au retour de ce Ministre; & ordonné que sa Bibliothèque & tous ses meubles seront vendus; & que de l'argent qui en proviendra, on levera la somme de cent-cinquante mille livres, qui sera promise pour recompense à ceux qui le prendront prisonnier, ou qui le tueront. Le Duc d'*Orleans* est aussi prié d'employer toute son autorité contre

le

1652. le Cardinal. Sur cela le Parlement a levé une Armée considerable, dont il a donné le commandement au Duc de *Beaufort*.

Le Cardinal n'eſt pas oiſif; & quoiqu'il n'ait pas beaucoup de troupes pour ſe défendre, il ne laiſſe pas néanmoins de faire des actions conſiderables. Il a fait priſonnier un Conſeiller du Parlement de grande conſideration. Le Parlement a envoyé un Trompette, demandant qu'il fût relâché: mais la propoſition a été rejettée. Ce qui fait que le Parlement travaille à prendre de nouvelles meſures.

Le Prince de *Condé* a écrit au Parlement, pour le prier de ſuſpendre l'exécution de l'Arrêt publié contre lui, attendu que le tems qui lui étoit donné pour mettre bas les armes n'eſt pas encore expiré, & que le Cardinal étoit retourné dans le Royaume, contre la défenſe du Roi.

Malgré toutes ces traverſes, *Mazarin* eſt de retour à la Cour, qui fait préſentement ſa reſidence à *Poitiers*. Le Roi, la Reine, & tous ſes amis l'ont reçû avec tous les honneurs & toutes les careſſes imaginables Les différens partis deviennent de jour en jour plus animez les uns contre les autres. Un mécontentement général s'eſt emparé du cœur de tous les *François*. Les œillades des uns & des autres les allarment & les offenſent. Si quelqu'un rit trop ou trop peu en s'entretenant avec ſes amis, il n'en faut pas davantage pour le faire regarder comme ennemi, ou du moins comme ſuſpect. Ainſi ceux qui veulent vivre ici en paix dans la conjoncture préſente, ont beſoin d'être bien verſez dans tous les ſecrets de la Phyſionomie, & d'avoir ſouvent recours à leur miroir, de peur que quelque œillade oblique, ou quelque ſatyrique tordement de nez, ne ſoit regardé comme des marques & des ſymptomes d'une malice cachée. Car à préſent il n'y a point de traits ſur le viſage, où l'on ne croye découvrir quelque trahiſon.

Pour

Pour moi, quand je fors, je me conforme à tout le monde, fans rien changer à ma conduite ordinaire. Je ne fais ni le Singe, ni la Statue; mais gardant un jufte milieu, j'en ufe civilement avec tout le monde, fans être ni flateur ni brutal: & cette conduite eft celle qui convient le mieux à la conjoncture. De-là vient que perfonne ne foupçonne le negligé, le laid, le boffu *Tite* de *Moldavie*, d'être ce qu'il eft effectivement, c'eft-à-dire l'efclave de la fublime *Porte*. 1652.

LETTRE LXXX.

Au Reis Effendi, premier Secretaire d'Etat de l'Empire *Ottoman*.

Continuation des Guerres Civiles de la France.

Le Prince de *Condé*, en prenant les armes, a plus furpris le Confeil du Roi de *France*, & plus embaraffé fes affaires, que rien qui foit arrivé depuis la mort de fon Pere.

J'ai déja informé le *Kaimakam*, & autres, de tout ce qui eft arrivé jufqu'ici par rapport à ces brouilleries inteftines. Il femble qu'elles ont depuis dégéneré en guerre, où toutes les Nations étrangeres prennent parti. Après que le Cardinal fut de retour à la Cour; le Prince de *Condé* fut reduit à de grandes extrêmitez, & obligé par les grandes marches de l'Armée du Roi à fe retirer à Bourdeaux.

Ce fut-là que, confiderant qu'il lui étoit moins avantageux de garder cette ville que d'augmenter fes forces, il envoya des Miniftres au Roi d'*Efpagne* & à l'Archiduc *Léopold* en *Flandre* pour leur demander du fecours.

Le premier donna d'abord ordre à un corps confiderable de Troupes, de s'approcher des frontieres de *Gaf-*

1652. *Gascogne*, où le Prince avoit un gros parti; & le dernier lui prêta huit-mille hommes pour agir du côté de *Flandre* & vers *Paris*, si l'occasion s'en présentoit.

Le jeu particulier des *Espagnols* est, de tirer avantage des guerres civiles de ce Royaume, afin qu'en secourant le parti le plus foible, ils balancent par ce moyen les forces de la Nation, & fomentent leurs querelles: cependant ils gagnent pied, recouvrent les Places que les *François* leur avoient enlevées durant la paix, & disposent ainsi les choses pour de nouvelles conquêtes.

Le Parlement a député au Roi, pour le prier de se souvenir de sa parole Royale, pour lui représenter qu'il avoit promis de bannir pour toûjours le Cardinal *Mazarin*, & lui remontrer les fatales conséquences de cette guerre, qui ne venoit, selon les apparences, que du retour de ce Ministre à la Cour. Mais le Roi, au lieu d'écouter leurs remontrances, & d'y avoir égard, a fait publier un Arrêt du Conseil pour justifier sa conduite en cela.

Il a aussi écrit au Parlement, pour se plaindre qu'il n'avoit fait jusqu'alors aucune démarche pour empêcher que les Etrangers n'entrassent dans le Royaume. Mais cela n'a rien produit, parce que le Parlement avoit pris son parti, & qu'il étoit résolu de soutenir le Prince de *Condé* contre leur commun Souverain. Le Roi a bien peu de gens dans le Parlement sur lesquels il puisse compter; & encore ce peu-là craint le reste. Outre que le Duc d'*Orleans* a beaucoup de pouvoir, & dans le Parlement, & dans le païs.

Les Bourgeois d'*Orleans* ont fermé les portes de leur ville à l'instigation du Prince, dès qu'ils ont appris que le Roi y devoit passer pour s'en retourner à *Paris*. Cependant le païs est ouvert pour le Prince de *Condé*, tout sujet qu'il est. Il a couru toutes les Provinces pour y former de nouveaux partis

partis, & affermir ceux qu'il y avoit déja. Il a laissé au 1652.
Prince de *Conty*, son frere, le commandement de son
Armée qui est en *Gascogne*.

Il y a eu plusieurs escarmouches entre les troupes du Roi & celles des mécontens; & un rude combat, où le Prince de *Condé* a défait l'avant-garde de l'Armée du Roi, comme elle marchoit pour s'approcher de cette Ville, par-là il prit les devans sur son Souverain, & arriva ici, où il fut reçû au Parlement, pendant que le Monarque étoit forcé de camper.

Le Prince fut différemment reçû, selon les différentes inclinations des gens. La plupart étoient de son parti, & il reçut mille caresses des Bourgeois de *Paris*. Des personnes plus distinguées par leur naissance, & plus fidèles à la Couronne, lui firent quelque resistance. Le Duc d'*Orleans* est son plus grand ami, & une personne pour laquelle le Parlement a beaucoup de deférence; pas tant à cause de son esprit & de sa Politique, que parce qu'il est fort proche allié de la Couronne, étant Oncle du Roi régnant. Cela fait qu'il est en droit de prendre plus d'autorité que les autres pour reformer les désordres de la Cour, dont le retour du Cardinal *Mazarin* passe pour le plus grand de tous.

En un mot, les uns & les autres se servent de ceux qui ont le plus de crédit, & qui paroissent les plus propres à pacifier les choses. La Reine d'*Angleterre* & son fils, qui pour se mettre à couvert des persécutions de leurs sujets, se sont refugiez en ce Royaume, se font une affaire de se rendre médiateurs entre le parti de la Cour & la faction des Princes.

Le Prince de *Condé* a aussi envoyé des Députez, pour représenter au Roi, que le véritable moyen de donner la paix à l'Etat, étoit de bannir le Cardinal Ministre. Comme ces Députez exposoient leur commission, le Cardinal entra. Quand ils le virent, ils chargerent de nouveau, & dirent au Roi en sa présence. *Qu'il étoit la cause de tous les maux du Royaume.* Le Cardinal les interrompant, & se tournant vers le Roi, lui dit: „ Il ne seroit pas juste, Sire, qu'un si floris-

1652. „ ſant Royaume, & à la grandeur duquel j'ai contribué de tout mon pouvoir, ſe ruinât pour l'amour de moi. Ainſi je ſupplie très-humblement Votre Majeſté, de trouver bon que je me retire en mon païs, ou ailleurs où la Fortune m'appellera. Non, non, repliqua la Reine, avec quelque émotion, on ne peut pas vous accorder cela. Vous n'avez jamais été plus néceſſaire au Roi que vous l'êtes à préſent. On ne peut pas conſentir à l'exil d'un homme ſi néceſſaire, dans la ſeule vûë de contenter ſes ennemis. Ainſi qu'on n'en entende plus parler.

Les Députez, ne voyant aucune eſpérance de ſuccès, s'en retournerent à *Paris*. Le Parlement envoya alors d'autres Députez, pour remontrer au Roi le triſte état où étoit le Royaume. Tout cela s'eſt fait depuis quelques jours.

Nous n'étions cependant pas ſans peur à *Paris*, que la populace ne ſe ſoulevât à cauſe de certains ordres ſecrets que le Duc d'*Orleans* avoit envoyez au Prevôt des Marchands, concernant ſa charge & l'avantage de la Ville. La populace prit les choſes de travers; & comme elle n'a pas aſſez de ſens pour diſtinguer les bons offices d'avec les mauvais, il n'en falut pas davantage pour mettre tout le monde en rumeur. Le Prevôt des Marchands, paſſant dans les rues, fut attaqué dans ſon caroſſe, & s'il ne s'étoit ſauvé chez un Apoticaire, il auroit peut-être été mis en piéces dans cette fureur populaire.

Je ſuis las de voir les malignes querelles de ces Infidèles. Mais quand je conſidere que leurs diviſions ſerviront aux futures conquêtes des vrais Croyans, j'ai de la patience & de la reſignation.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une conſolation pour moi au milieu de tant d'orages, de pouvoir eſpérer, qu'au lieu du ſon perpetuel des Cloches de *Paris*, j'aurai un jour le bonheur d'entendre encore les *Muezims* criant dans les Minarets de *Conſtantinople*, *Il n'y a qu'un*

a qu'un Dieu, & Mahomet son Prophete. Si je ne vis pas assez pour jouïr de l'effet de mon souhait, j'entendrai néanmoins le même cri dans l'état invisible, & j'aurai la confirmation des choses dont je n'ai en cette vie aucune certitude. 1652.

* *

LETTRE LXXXI.

A *Cara Hali*, Médecin du Grand-Seigneur.

Divers Exemples qui prouvent que les Brutes ont de la Sagesse & des Vertus morales.

LEs Chrétiens ont, ce semble, trop bonne opinion d'eux-mêmes, & estiment la nature humaine plus que de raison. Ils soutiennent que toutes choses ont été faites pour l'homme, qu'ils appellent Seigneur de toutes les autres créatures, comme si Dieu lui avoit donné l'empire absolu sur le reste de ses ouvrages, principalement sur les animaux capables de génération; & que tous les oiseaux de l'air, toutes les bêtes de la terre, & tous les poissons de la mer, n'avoient été créez que pour satisfaire son appétit, & fournir aux autres besoins de la vie. Je me souviens de t'avoir écrit & entretenu des Philosophes *Cartesiens*, & du mépris qu'ils font des bêtes, qu'ils regardent comme étant sans ame & sans raison.

Permets-moi à présent de te divertir, & de me divertir moi-même, par de nouvelles remarques sur ce sujet. C'est un préservatif contre la mélancolie, de pouvoir ainsi librement décharger mon cœur à un ami, qui ne sera point partial, j'en suis persuadé, & qui donnera les mains à la vérité.

J'ai été long-tems le défenseur des Brutes; j'ai tâché de ne leur faire aucun mal, & d'inspirer le même désir & la même équité aux autres. J'en suis re-

1652. devable à l'exemple & à la Philoſophie de *Muhammed*, Hermite en *Arabie*, la lumiere & la gloire des Devots. Et ſi je n'étois d'humeur à douter de tout, l'influence de ſa converſation me rendroit un *Pythagoricien* de profeſſion, un Diſciple des *Brachmanes Indiens*, un Partiſan de la Tranſmigration des Ames.

La penultième lettre que j'écrivis à ce Solitaire rouloit ſur ce ſujet; & il n'en falloit pas d'autre pour le divertir dans ſa Caverne. Elle contenoit la Relation de la manière de vivre de nos premiers Peres, la deſcription du Siécle d'or, l'Hiſtoire de l'Innocence humaine, & les démarches que firent les hommes pour commencer à uſer de violence & de cruauté envers les autres créatures J'ai maintenant à te faire faire d'autres remarques, reſtées de l'ancienne vérité, glanées des Philoſophes & Hiſtoriens, & dégagées des ordures de l'erreur & de la ſuperſtition.

Qui ne croiroit pas les bêtes douées de raiſon, quand on leur voit faire toutes les actions des créatures raiſonnables, & les faire avec plus d'adreſſe & moins d'orgueil que l'homme? Elles ſont plus prévoyantes que nous, & beaucoup plus habiles à fuir l'affliction ou le danger: témoin la Mule de *Thalès* le Philoſophe. Il ſe ſervoit ſouvent de cette bête pour porter du ſel à un certain marché: mais la fine Mule, ſe trouvant trop chargée, ſe couchoit en traverſant la riviere, & par ce moyen l'eau entrant dans les ſacs fondoit le ſel, & diminuoit d'autant le poids de ſa charge La Mule en uſa toûjours ainſi, juſques à ce que le Philoſophe, s'appercevant que ſa bête le trompoit, réſolut de la tromper d'une autre manière. Au lieu donc de la charger de ſel, il la chargea de laine dont il ſçavoit que la peſanteur augmenteroit ſi elle étoit mouillée. Mais la fine Mule ſentant la différence de ſa charge, ne ſe coucha plus dans l'eau; & voyant qu'il n'y avoit point d'autre remede, elle prit patience, & continua ſon chemin.

Qui

Qui n'admirera la ſageſſe du Renard dans les païs froids? il ſert de guide aux Habitans pour paſſer un lac ou une riviere glacée. Cet animal va devant, applique l'oreille ſur la glace, & écoute ſi l'eau ne fait point quelque bruit: s'il entend du bruit, il ne ſe riſque point ſur la glace; mais s'il n'entend rien, il conclut en Philoſophe, que la glace eſt aſſez épaiſſe pour porter les paſſagers; alors il continue ſon chemin, & les hommes le ſuivent. 1652.

Lorſqu'un Chien chaſſe dans le fort, & qu'il vient par hazard en un lieu où il rencontre trois chemins, il porte d'abord le nez ſur l'un, puis ſur l'autre; & enfin, ſentant que le gibier n'eſt point allé de ce côté-là, il prend incontinent le troiſiéme, ſans ſentir davantage. Preuve évidente qu'il fait ce que nous ferions nous-mêmes.

Après avoir parlé du Chien, je ne puis m'empêcher de louer ſa vertu & ſa fidélité. Nous en faiſons tous les jours l'expérience, & nous en trouvons mille beaux exemples dans les Hiſtoriens graves.

Tel eſt celui d'*Hircan*, Chien de *Liſimachus*, qui ne voulut jamais quitter le corps de ſon maître; mais le ſuivit juſqu'au bucher funèbre, ſe jetta dans le feu, & brûla avec lui.

Mais la reconnoiſſance qu'eut un Lion à *Rome* pour un certain eſclave, eſt un exemple incomparable. Cet eſclave étoit un de ceux qui devoient combattre dans l'Amphithéâtre avec les bêtes feroces, ſelon la coûtume des anciens *Romains* dans les Spectacles publics qu'on donnoit au peuple. On n'eut pas plutôt lâché le Lion, qu'il courut tout furieux contre l'eſclave; mais s'étant approché de plus près, il s'arrêta tout-à-coup, comme s'il eût été ſurpris; enſuite il s'avança doucement vers l'eſclave, le flatant, & lui lêchant la main; ce qui fit écrier tout le monde. L'Empereur étant préſent, & voyant l'apparente amitié & connoiſſance qu'il y avoit entre l'eſclave & le Lion, fit venir l'eſclave, & lui demanda la cauſe d'un accident ſi ſurprenant. Voici la réponſe que l'eſclave lui fit:

1652. „ Je m'appelle *Androcle*, dit-il, & je suis esclave d'un certain Proconsul, qui ayant résolu de me tuer, je m'évadai, & me cachai dans une caverne. A peine y eus-je demeuré quelque tems, que ce Lion que vous voyez, entra boitant d'un pied. D'abord qu'il m'apperçut, il vint à moi clochant, & me donna la grife malade, comme s'il m'eût demandé du secours. Epouvanté que j'étois, je pris sa grife, & en tirai une grosse épine qu'il y avoit. Après cela je lavai la playe de mon urine, & il attendit fort patiemment que tout cela fût fait. Le soulagement qu'il sentit par mes soins le fit endormir. Etant éveillé, il me lêcha les mains, & me fit plusieurs autres signes d'affection & de reconnoissance. Je fus trois ans avec lui dans la caverne, & tous les jours il m'apportoit une partie de sa proye, dont je me nourissois. Las enfin de ce genre de vie, je pris mon tems, & m'évadai, le Lion étant en campagne. Je courus çà & là durant trois jours, & fus rencontré par des Soldats, qui sçachant à qui j'étois, me prirent & me ramenerent à mon ancien maître, qui m'a condamné à cette mort cruelle. Mais il semble que la Fortune en ait ordonné de manière, que ce Lion ait été pris à-peu-près dans le même tems, & choisi pour être aujourd'hui mon Bourreau. Tu vois cependant qu'il refuse de faire son office, parce qu'il a de la reconnoissance des services que je lui ai autrefois rendus.

L'Empereur, surpris & charmé d'un pareil évenement, donna à l'esclave la vie & la liberté: il lui donna aussi le Lion, qui le fit vivre, parce qu'il le faisoit voir au peuple, qui ayant entendu parler d'un si admirable accident, étoit bien aise de voir le Lion & son Vassal: car c'est le nom qu'on donnoit à l'esclave, que quelques-uns appelloient aussi le Médecin du Lion.

Je croirois n'en avoir déja que trop dit pour lasser ta patience, & pour te faire jurer de ne lire plus mes let-

lettres, si je ne connoissois bien ton genie, & que je 1652.
ne sçûsse pas combien te plaisent les Relations de cette nature, & combien peu tu ès ennemi des innocentes Brutes.

Quelque jugement que tu puisses faire de celles dont je viens de te parler, j'ose dire à coup sûr, que tu ès de mes amis, & que tu souffriras mon importunité, puisque je tâche de convaincre tout le monde, & de me confirmer moi-même dans cette vérité, que les bêtes féroces ne sont point sans raison & sans vertus morales.

LETTRE LXXXII.

Au Capitan Bacha.

Il se plaint du mauvais Succès des Flotes Ottomanes, *& lui raconte une vision qu'il avoit euë à* Paris. *Il lui conseille de faire une descente en* Italie, *& lui donne avis du terrible Combat naval entre les* Anglois *& les* Hollandois.

AU nom de Dieu souverainement bon & misericordieux, Seigneur d'Armées innombrables, conservateur de l'Empire fondé sur sa propre Unité, louange à celui qui n'a ni commencement ni fin : dimoi, je te prie, pourquoi nous sommes le jouet continuel des Infidèles. Notre auguste Empereur a tous les ans de puissantes Armées de terre : on donne à nos flotes le nom d'invincibles ; cependant elles sont toûjours vaincues par les Chrétiens. Toi & les Généraux, qui avez le commandement de tout, sçavez mieux que personne à qui en est la faute.

Mon esprit en est dans l'inquiétude ; le jour je m'en afflige, & je ne trouve aucun repos durant la nuit. Dans les chaleurs de la saison je monte sur la terrasse de mon logis à l'heure du sommeil,

1651. croyant que la fraîcheur de l'air me procurera le repos; mais je n'en trouve point Je me tourne tantôt à droite, tantôt à gauche, & cela inutilement; car toutes les situations me sont égales. Le sommeil a abandonné mes yeux, & le zèle que j'ai pour l'Empire des Fidèles va me consumer.

Je me préparai une nuit pour recevoir la Lune selon la manière de mes compatriotes, aussi-tôt que je la verrois paroître. Je versai de l'eau sur le pavé de la terrasse, dont je nettoyai toutes les ordures avec un balai neuf: je remplis une lampe de l'huile la plus précieuse que je pus trouver à *Paris*: après l'avoir allumée comme le Soleil se couchoit, je la plaçai directement à l'endroit le plus proche de la *Mecque*. Ensuite je me prosternai, & priai la Source éternelle des lumieres, qu'au moment que la Lune commenceroit à paroître sur notre horison, il fît briller dans mon cœur un rayon d'intelligence, où, comme dans un miroir, je pûsse voir la future destinée des *Musulmans*, & les évenemens qui étoient encore cachez dans le sein ténébreux de la possibilité.

Ma priere fut exaucée. La nuit étendoit ses sombres voiles; les Astres faisoient leur faction accoûtumée, & le tems distilloit comme d'un Alambic les minutes du silence. Enfin le moment vint où la Planete voisine commença de paroître sur le sommet des montagnes. Dans l'instant je vis & entendis, ou du moins je crus voir & entendre des choses auxquelles je n'avois seulement jamais songé auparavant, & dont je ne sçaurois me rappeller la millième partie.

Croi-m'en, souverain Commandant des forces Navales, je ne tire de ceci ni vanité ni joye. Je suis persuadé au contraire, qu'il n'est point de plus grand & de plus juste sujet d'affliction, que d'avoir eu un pareil avantage, & de l'avoir perdu presqu'aussi-tôt qu'on l'a acquis. Je me souviens encore pourtant a ec assez de confusion de quelque chose de cette vision.

„ Je

„ Je croyois voir les Armées des *Musulmans*, 1652.
„ (car je les prenois pour tels à leurs Turbans) faisant des descentes sur les côtes d'*Italie*. Je m'imaginois les voir prosternez, ces *Musulmans*, jusques à terre, & qu'après un long silence j'avois entendu une voix dans l'air disant *Allah*, *Allah*. Cette voix étoit fort semblable au bruit que font les grandes cascades & les jets d'eau.

„ Il m'a semblé ensuite que les *Musulmans* se sont dispersez dans le païs en divers corps. Les *Romains* parurent dans une grande consternation. Le premier *Moufti* de *Rome* sortit dans les rues, suivi de ses Cardinaux & *Dervis*, & accompagné d'une innombrable foule de peuple. Ils avoient avec eux leurs Dieux d'or & d'argent, & vêtus d'habits de crin, ils se jettoient des cendres sur la tête, pour marquer leur humilité, & pour appaiser la colere de celui qui étoit irrité contr'eux.

„ Mais le Ciel étoit sourd à leurs cris & à leurs vœux, & avec toute la pompe de leur superstitieuse solemnité ils ne purent éblouïr des yeux qui sont mille fois plus brillans que le Soleil, & qui pénétrent tous les plis & replis du cœur. En un mot, ces Infidèles me parurent quelque tems après dans une grande confusion, & dans un désordre extrême, courant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour cacher leurs Dieux, & se mettre à couvert eux-mêmes des victorieux Etrangers. Je vis enfin les Croix ôtées des Minarets des Mosquées de *Rome*, & les Croissans mis en leur place.

Je ne te raconte pas ceci, comme si j'ajoutois foi aux visions & aux extases. Il se peut faire que tout cela ne soit qu'un songe. Cependant ces sortes de songes sont fort ordinaires à nos compatriotes qui font les mêmes cérémonies. Tout ce que je puis te dire est, que je ne dormois pas alors; & qu'il me semble à présent, que les *Musulmans* pourroient fort bien mettre en mer une puissante Flote, y embarquer une Armée considerable, & mettre pied à terre sur les

1652. riches côtes d'*Italie*, où vraisemblablement ils ne trouveroient que peu ou point de resistance. Si l'on ne croit pas qu'il vaille la peine de se mettre en devoir de faire de nouvelles conquêtes; ce qui est difficile à soutenir; il est cependant vrai, que quand nos troupes ne feroient que piller les Eglises & les riches Couvens des *Nazaréens*, elles en pourroient remporter des Trésors inestimables.

J'écrivis autrefois sur le même sujet à un de tes prédecesseurs, auquel je proposai, comme une entreprise facile à exécuter, de surprendre *Lorette*, & lui représentai, que le butin surpasseroit infiniment la peine & la dépense. Mais mes avis sont toûjours méprisez, & l'on n'y fait attention que lorsqu'il n'est plus tems. Nous perdons des milliers d'hommes, & dépensons des millions à conquérir des Isles de peu de valeur, que les Chrétiens défendent à la vérité avec une vigueur apparente; mais c'est plutôt pour nous amuser, que par aucune véritable estime qu'ils fassent de ces places.

Les *Occidentaux* ont pour maxime, de faire diversion aux armes qui sont destinées à la conquête de toutes les Nations; & ce n'est que dans cette vûë qu'ils défendent ces Isles. Ils se font un plaisir de voir la fleur de la milice des *Orientaux*, se consumer à faire des tranchées devant l'imprenable forteresse de *Candie*, qui ne nous dédommageroit pas, quand même nous la prendrions, des dépenses qu'il nous faudra faire à un siége si long, si pénible & si ennuyeux. Au lieu qu'en nous tournant de l'autre côté, nos invincibles Armées traverseroient toute l'*Italie*, & y consumeroient la moitié moins de tems.

Tu ne regarderas pas cette entreprise comme un dessein impraticable, si tu consideres les divisions des Princes d'*Italie*, la securité des *Italiens* & la volupté où ils se sont tous généralement plongez; & si d'un autre côté tu fais attention à l'oppression & à la tyrannie où ils vivent. Ils sont plumez, s'il faut ainsi dire, & dépouillez de toute leur substance; &

c'est

c'eſt leurs dépouilles qui ſoutiennent la grandeur de leurs Souverains, & l'orgueil des Eccléſiaſtiques, également odieux aux peuples, qui, dégoûtez d'une vie ſi ſervile, ſouhaitent tous un changement. Il n'eſt pas difficile après tout cela de s'imaginer, que les victorieux *Muſulmans* feroient aiſément une telle conquête, ou du moins des ravages & des dégâts qui les enrichiroient. 1652.

La meilleure nouvelle que je puiſſe t'apprendre, eſt d'un Combat naval qui vient de ſe donner entre les *Anglois* & les *Hollandois*. On dit que les Généraux des deux partis ſont de braves gens. Celui des *Anglois* s'appelle *Blake*, & l'autre ſe nomme *Tromp*. On ne ſçait pas au vrai qui a eu du meilleur. Tout le monde en parle en gens intéreſſez. Cependant on dit que les *Hollandois* ont perdu deux Vaiſſeaux; quoique leur Flote fût de beaucoup ſupérieure en nombre à celle des *Anglois*.

Si j'étois digne de donner des conſeils à mes Supérieurs, je leur propoſerois une expédition de conſéquence par terre: car Dieu a donné la terre aux vrais Croyans, & la mer aux Chrétiens.

LETTRE LXXXIII.

Au Kiaja Bey, ou Lieutenant-Général des Janiſſaires.

De la Corruption qui s'étoit gliſſée dans la Diſcipline de cette Milice, qu'il lui conſeille de reformer. D'un Soulevement à Paris, *&c.*

J'Ai été autrefois intime ami du brave Aga *Caſſim Hali*, qui n'eſt maintenant plus au monde. Cet honnête & vieux Général méritoit l'amour de tout le monde. Sui ſon exemple, & avec le tems ſa dignité te tombera en partage. Tu n'as plus qu'un pas à faire

1652. pour y parvenir; que l'air du vice ne te fasse point tourner la tête, & enfin tomber. On dit communément, que la santé, la longue vie & l'honneur viennent d'en-haut. Mais s'ils en viennent, je te dis qu'ils descendent comme la pluye, qui ne fait de bien en tombant, que quand elle penétre la terre, & humecte jusqu'à la racine des plantes. Un cœur humble est comme un terroir bien préparé, qui reçoit la rosée du Ciel avec avantage & profit : mais l'orgueilleux ressemble à un rocher, qui écarte les biens que le Ciel fait pleuvoir sur lui.

Tu t'offenseras peut-être de ce que je t'écris si brusquement Sois néanmoins persuadé que je t'honore plus que ne font mille flateurs. On ne m'a pas envoyé ici pour étudier la politesse des expressions, mais pour servir fidèlement le *Grand-Seigneur*. Je sçais de plus, que tu n'ès pas accoûtumé aux douceurs qui se débitent auprès des Dames, mais à la dureté du langage de la guerre. Il t'est glorieux d'ignorer les délicatesses du discours, des viandes, ou de la parure; qui sont choses propres à énerver le courage & à efféminer. Tu sçais manier la Cuirasse & la Lance, le Sabre & le Bouclier, la Fléche & le Fusil, & ès parfaitement bien versé dans tous les termes de l'art militaire. Tu prens plus de plaisir à entendre parler de Siéges & de Campagnes, de Forts emportez d'assaut & de Camps pillez, que de toute l'éloquence de Ciceron, ou du stile le plus sublime des Poëtes *Persans*. Je suis donc assûré, que tu ne trouveras pas mauvais que je m'addresse à toi d'un stile exempt d'artifice, & plein cependant de respect de véritable amour.

Si je te donne des conseils, c'est pour ton bien; & j'ai ordre de dire librement ce que je pense. De plus, comme je suis de tes amis, je suis personnellement en droit de te donner des conseils. Tu reconnoîtras que je suis véritablement de tes amis, après que je t'aurai dit, que j'ai autrefois eu le bonheur de te sauver la vie en voyageant ensemble en *Arabie*.

Il

Il n'eſt pas poſſible que tu ne te ſouviennes de cette circonſtance, & que tu ayes oublié comment, jeune & bouillant que tu étois alors, tu obligeas un Emir à ſe mettre en devoir de te tuer à la vûë de la Caravane; ce qu'il auroit exécuté, ſi je n'euſſe couru me jetter à ſes pieds, & lui dire, que tu ne ſçavois pas les coûtumes du païs. 1652.

Je ne te dis pas ceci pour te faire aucun reproche; mais je m'en ſers comme d'une bonne raiſon, pour te convaincre, que le même motif qui m'obligea à m'interpoſer alors entre toi & une mort certaine, m'oblige aujourd'hui à t'avertir de t'éloigner d'un précipice qui te menace. Tout le monde parle de toi comme d'un brave homme, & perſonne ne t'eſtime moins pour avoir un air auſſi bruſque qu'un *Tartare*. Tout cela ſied bien à un homme d'épée. Auſſi dit-on que tu fais tout avec une grace Martiale.

Mais on dit en même tems que tu ès avare, & que, pour de l'argent, tu mets ſur la liſte des Janiſſaires, des gens qui ne ſont pas propres pour le ſervice; comme des Chefs de famille, gens embaraſſez de femmes & d'enfans de dettes & autres incommoditez: que tout ce qu'ils font eſt, de ſe faire voir en habit de ſoldat les jours de revûë, & qu'enſuite ils retournent à leurs affaires domeſtiques, ſans ſe mettre en peine de la Diſcipline des Chambres Royales, ou ſans ſe croire obligez d'apprendre l'art militaire. Que cependant tu reçois leur paye & pluſieurs autres préſens illégitimes, & qu'ils ſe contentent du titre & des privileges de Janiſſaire, pour ſe mettre à couvert des pourſuites de la juſtice, & pour pouvoir faire impunément des brigandages & des rapines.

Si cela vient à être ſçu, & que tu en ſois bien convaincu, te voilà perdu. Mais je juge plus favorablement de toi, & je regarde tout cela comme des inventions de tes ennemis. Tu ſçais bien que perſonne ne doit être reçû dans cet ancien ordre de milice,

1652. que les enfans *Nazaréens* du tribut, qui étant dès leur enfance mis au Collége, ne reconnoissent ni pere ni mere, que le *Grand Seigneur*, qui est le Pere & le Protecteur commun de l'Empire des *Osmans*. Ils bornent leur zèle & leur courage à le servir, n'ayant aucun penchant particulier qui les fasse détourner de la fidélité qu'ils doivent à leur grand Maître. Ils sont dévouez durant toute leur vie aux peines & aux fatigues.

Voilà quelle étoit la première institution des Janissaires: mais par la corruption des tems ils ont fort degeneré de leurs premiers réglemens. Toi, qui ès honoré d'une charge éminente, signale ta vertu & ta fidélité; reforme tous ces abus, & ne souffre pas que le Collége des gens de guerre devienne l'azile des scélérats & des fripons.

Des abus de cette nature ont causé les troubles de ce Royaume. Je ne dis pas qu'ils en soient les causes originales; mais je dis que c'est une grande diminution de l'autorité & de la gloire de la Majesté souveraine, lorsqu'il arrive, comme il arrive aujourd'hui en *France*, que les propres armées du Prince se soulevent contre lui. Combien de mutineries & de rebellions la licence des Janissaires n'a-t-elle point causé à *Constantinople?* Lorsqu'ils sont sortis du respect & du devoir, le Sérail même n'a pas été à couvert de leurs insultes: Ils ont forcé ces sacrées murailles avec des troupes de gens armez, & ont tout mis sens dessus dessous: Ils se sont emparez du Trésor de l'Empire: Ils ont changé les domestiques de leur Souverain, & l'ont quelquefois chassé de son Palais; & s'il n'y a pas perdu la vie, il a au moins couru risque de la perdre.

Si tu veux sçavoir ce qu'on fait ici, je te dirai, que les gens de guerre s'égorgent les uns les autres, pendant que la populace chasse ses voisins, & brûle leurs maisons pour les en faire sortir.

Il y a deux jours qu'il se fit dans les rues un grand amas de peuple, qui, après avoir assiégé un certain

Pa-

Palais, y mit le feu, résolu de tuer tout ce qui entreprendroit de se sauver au travers des flames. Une personne de qualité étant sortie pour appaiser les mutins, fut la victime de leur fureur démesurée. Et si le Duc de *Beaufort*, dont j'ai souvent fait mention dans mes lettres, n'eût pas interposé son autorité, ils auroient massacré tous ceux qui étoient dans cette maison suspecte. 1652.

Quelque tems avant cette émotion populaire, le Maréchal de *Turenne* prit une place forte sur le Prince de *Condé*, qui s'en dédommagea par la prise de *Saint-Denis*, place près de *Paris*, & où il y a une Eglise, la plus riche, disent les *François*, qu'il y ait en *Europe*. Mais les *Italiens* s'en moquent, & soutiennent qu'il y en a de plus riches à *Venise*, à *Milan*, à *Naples* & à *Rome*.

Le Duc de *Lorraine* n'en use pas de bonne-foi à l'égard du Prince de *Condé*. Il étoit entré dans le Royaume avec une armée, sous prétexte d'épouser sa querelle; mais la Reine a bien-tôt trouvé moyen de le faire reculer: aussi s'en retourne-t-il en *Flandre*, & par sa retraite il ouvre le passage à l'armée du Roi, commandée par le Maréchal de *Turenne*, qui étoit comme bloquée par les troupes du *Lorrain*.

Il y a quatre jours qu'il y eut un sanglant combat entre les troupes du Prince & celles du Maréchal de *Turenne*, dans un des Fauxbourgs de *Paris*. Personne ne peut se vanter d'avoir eu la victoire, quoique le combat ait duré cinq heures. Mais enfin les troupes de *Condé* se retirerent dans la Ville, craignant d'être chargées par le gros de l'Armée du Roi, qui parut sur les hauteurs voisines.

Illustre Janissaire, fortifie ton cœur de toute sorte de vertus héroïques, qui sont les véritables retranchemens d'un brave soldat; & plutôt que de te rendre aux tentations du vice à des conditions peu honorables, cours les risques d'un assaut.

LET-

1652.

LETTRE LXXXIV.

Au Juif *Nathan Ben Saddi*, à *Vienne*.

Duel des Ducs de Beaufort *&* de Nemours: *Divisions du Parlement de* Paris. *La Religion* Catholique-Romaine *rétablie à* Cologne.

Nous sommes ici tous bandez les uns contre les autres: on se tue, on se brûle & on se ruine mutuellement, pendant que vous avez en *Allemagne* l'abondance & la paix. Le sujet de nos querelles est le retour du Cardinal *Mazarin*, dont le Duc d'*Orleans* & le Prince de *Condé* sont ennemis jurez: Le premier a été declaré Lieutenant-Général du Royaume par le Parlement de *Paris*, qui publie que le Cardinal tient le Roi prisonnier. Il a aussi donné au Prince de *Condé* le Commandement de toutes les forces, sous l'autorité du même Duc.

Le principal & seül prétexte de ces troubles est, que le Cardinal est retourné auprès du Roi, qui le consulte comme auparavant. Le tems nous apprendra quel sera le denouëment de tout ceci.

Les Ducs de *Beaufort* & de *Nemours* se sont battus en duel depuis peu. Ils sont tous deux grands amis du Prince de *Condé*.

Le Roi s'est retiré dans une ville nommée *Pontoise*, peu éloignée de *Paris*, & y a attiré plusieurs Présidens & Conseillers du Parlement, gens fidèles & attachez à ses intérêts. Le Roi, encouragé par-là, a fait publier une Declaration, par laquelle il ordonne au Parlement de s'assembler à *Pontoise*. Le Parlement de son côté a rendu un Arrêt contre cette Declara-

claration. Ainſi les choſes s'aigriſſent de plus en plus. 1652.

Mais il eſt arrivé de *Cologne* des nouvelles qui ſurprennent beaucoup. Je ne ſçais point le véritable ſujet de cette ſurpriſe: mais il ſemble que les Eccléſiaſtiques en ſoient fous de joye. Tout ce que je puis en apprendre, eſt le rétabliſſement de la Religion *Catholique-Romaine* dans cette Province. On ne s'attendoit pas à cette nouvelle; & ſur-tout au rétabliſſement de la grandeur Eccléſiaſtique, qui avoit beaucoup ſouffert depuis plus de trois-cens ans. Je ne te dis que ce qu'on m'a dit. Il dépend de toi de me confirmer ces choſes.

On dit auſſi, que le fameux Général *Jean de Wert* eſt mort; comme auſſi l'Archevêque de *Tréves*. On ajoute, que *Frankendal* a été rendu à l'Electeur *Palatin*, conformément au Traité de *Munſter*, & qu'on a déja commencé la Diéte à *Ratisbonne*.

Je te prie de m'informer de tout cela en particulier, & de tout ce qui ſe paſſe à la Cour où tu reſides.

Ne ſois pas trop ſoigneux pour les affaires de Religion. La piété eſt renfermée dans peu de maximes: Cependant l'homme eſt naturellement curieux, & voudroit fort ſçavoir tout. Je te conſeille de jetter ſouvent les yeux ſur la terre qui eſt ſous tes pieds; de viſiter les bois & les campagnes, les montagnes & les vallées, les rochers & les rivieres. Regarde enſuite vers les cieux, & examine attentivement les étoiles: conſidere la beauté & l'ordre de toutes choſes; & me di après cela, ſi tu peux t'imaginer, que le grand & immenſe Créateur de cette admirable fabrique, a formé toutes les Nations de la terre pour les damner éternellement, à la reſerve de la vôtre.

Fils d'*Iſraël*, je te dis Adieu de tout mon cœur.

L E T-

1652.

LETTRE LXXXV.

Au Kaimakam.

Retour du Roi de France *à* Paris, *qui y répand une joye universelle. Rebellions de* Syrie *&* *d'*Egypte.

Il semble que les *Parisiens* songent, ou qu'ils soient tous en extase. Ils ne sçavent ce qu'ils disent ni ce qu'ils font, ou du moins ils ne se soucient gueres de le sçavoir. Telle est la joye immense que cause le retour du Roi en cette Ville. Les démarches qu'on a faites pour produire un changement si subit, a été d'éloigner le Cardinal *Mazarin* de la Cour. Cette démarche a été secondée d'une Declaration, portant Amnistie générale pour tout ce qui s'est fait durant ces troubles, à la reserve des sacriléges, incendies, & autres crimes de même nature. Cette Declaration a fait des effets surprenans sur les *Parisiens*. Le Prince de *Condé*, qui dans cette Amnistie ne trouve aucune satisfaction sur ses intérêts, appella à son secours l'armée du Duc de *Lorraine*. Les forces du Roi se virent par-là reduites à de si grandes extrêmitez, que le Parlement, sentant que la conjoncture étoit avantageuse, en a profité, & envoyé des Députez au Roi, pour le prier de persister dans la bonne résolution qu'il avoit prise avant ces malheurs.

Le Monarque se laissa vaincre par une douce violence, & se rendit à la priere du Parlement. Les Amis du Prince de *Condé* se refroidirent incontinent après, & commencerent à changer de sentiment. Ils résolurent, en un mot, d'abandonner leur nouveau maître, & allerent se jetter aux pieds de leur Souverain. Les Grands qui avoient été les plus attachez aux in-

térêts du Prince de *Condé*, se défirent de leurs charges. 1652.
Les Armées étrangeres d'*Espagnols* & de *Lorrains* sortirent du Royaume. Les *Parisiens* firent une députation, composée de soixante-six personnes d'honneur, pour inviter le Roi de venir à *Paris*, & pour l'assûrer de leur future fidélité. Tous les Officiers militaires firent la même chose. Le Roi, satisfait de la repentance de ses Sujets, & ayant fait faire quelque changement dans les charges de confiance, fit son entrée à *Paris* le vingt-unième de la précedente Lune, avec toute la joye & toutes les acclamations qui pouvoient exprimer l'amour de son peuple, & le regret qu'il avoit eu de son absence.

Tu vois, Illustre Ministre, qu'encore que, par les artifices d'une faction, un Roi devienne odieux à ses Sujets, soit chassé de son Palais, & que les portes de ses villes lui soient fermées, comme il est arrivé à ce Prince; les inconveniens qu'ils sentent à prendre les armes contre lui, les en font repentir tôt ou tard; ravis qu'ils sont de solliciter le retour de celui qu'ils avoient chassé depuis peu par leur désobéïssance, pour satisfaire l'ambition d'un jeune Prince du Sang, qui promettoit & hazardoit tout, dans l'espérance d'avoir une Couronne. On ne peut pas s'imaginer que le Prince de *Condé* songeât à moins lorsqu'il commença cette guerre, quoique les prétextes en fussent spécieux, qui étoient seulement d'éloigner du Roi le Cardinal *Mazarin*, & autres méchans Ministres, & de défendre les *François* des machinations & des conseils des *Espagnols* & des *Italiens*: pendant qu'il paroissoit visiblement, que le Roi d'*Espagne* avoit appuyé depuis un bout jusqu'à l'autre la rebellion du Prince & de ceux de son parti. Il y a de quoi s'étonner, qu'une Nation aussi fine & aussi spirituelle que la *Françoise* ait pû s'en laisser imposer de cette manière. Mais le proverbe *Arabe* dit: *Qu'il n'y a point de gens plus aveugles, que ceux qui ne veulent pas voir.*

Quoiqu'il ne me paroisse que stupidité parmi les *Francs*,

1652 *Francs*, il me semble qu'il ne doit y avoir que lumiere, que raison, dans ce que font les *Musulmans*; & je suis confus d'entendre parler de rebellions en *Syrie* & en *Egypte* Ne donnera-t-on jamais de repos à la banniere du Prophete? Le Ministre suprême doit-il être toûjours occupé à publier le *Nestraum*? Quel tort a-t-on fait au Bacha de *Damas*, ou à celui du *Grand-Caire*?

Sage Président de la Ville *Impériale*, je suis confus devant les Infidèles, quand j'entens parler de ces tragédies d'*Orient*.

Mais que peut-on espérer, lorsque les mœurs des Fidèles sont entierement différentes de celles de leurs Peres? Les *Musulmans* portent le vice & la debauche presque plus loin que les *François*.

En lisant cette lettre, tire ton cimeterre, & lui fai un fourreau du corps du premier homme qui dira un seul mot contre notre légitime Souverain.

LETTRE LXXXVI.

A *Dinct Golcu*, son Ami.

Du malheur des Rois. Refléxions particulieres sur la Déposition de Sultan Ibrahim, *& sur la Minorité de Sultan* Mahomet.

JE puis te dire que je ne suis à présent ni mélancolique ni joyeux, & que j'ai un peu de joye & un peu de tristesse. Je suis *Democrite* à demi, & *Héraclite* à demi, également disposé à rire & à pleurer de la vanité de toutes les choses humaines. Cette pensée me touche sensiblement; mais elle ne me touche pas assez pour me porter à l'extrêmité. Les miseres & les malheurs qui suivent la vie humaine depuis le commencement jusqu'à la fin, sont des sujets dignes de compassion. Quelque chose que noûs souffrions comme

me mal, ou que nous possedions comme bien, tout 165.
cela est de si peu de durée, que comme nous ne devons pas nous affliger du premier jusqu'à l'excès, nous ne devons pas non plus nous trop réjouïr de l'autre Un soupir ou une larme suffit pour le premier, & c'est trop d'un soûrire pour l'autre. Mon esprit est à présent dans l'équilibre.

Qu'est-ce que la naissance du plus grand Monarque, ou de quoi sert-il qu'il puisse se vanter d'être descendu d'une longue suite de Rois? Il est né pour le travail & pour la peine, aussi-bien que les autres hommes; & tous les charmans plaisirs qui accompagnent la Couronne, ne suffisent qu'à peine pour le recompenser des soucis & des fatigues, compagnes inseparables du Sceptre; des hazards, des embaras & des risques perpetuels qu'il court & dans la paix & dans la guerre

Si, sortant du berceau, il monte sur le Trône, ce n'est qu'un faux honneur, c'est être couronné d'une couronne d'épines, enfoncée dans sa tête tendre par les trompeuses mains de ses Tuteurs & de ses Ministres qui n'ont en vûë que de s'établir sur ses ruines, & ne songent qu'à profiter du tems de sa minorité. Pendant qu'ils ont l'autorité en main, ils font comme les Chymistes; ils tirent la quintessence de la substance des sujets, & la font passer dans leurs coffres, ne laissant que la matière terrèstre à leur maître lorsqu'il est venu en âge, & presque toûjours accompagnée du mécontentement de son peuple. Je souhaite que la même chose n'arrive pas à Sultan *Mahomet* à présent régnant, qui, comme tu sais, a été élevé avant le tems sur le Trône de son Pere, & par des moyens qui ne peuvent être justifiez. Ce fut un effet de la conjuration du *Moufti*, qui est l'Oracle de la Loi, & auquel les *Musulmans* aquiescerent. Mais je remarque, que ces sortes d'infidélitez demeurent rarement impunies. Quoique Sultan *Ibrahim* ait été déposé & mis en prison, pour ne rien dire d'une chose qui choque l'o-
reille

1652. reille de tous les fidèles *Ottomans*; quoique son fils aîné ait été mis sur son Trône pour servir aux desseins d'une faction: néanmoins il peut arriver qu'un plus jeune que lui survivra, pour venger le tort qui a été fait à son Pere, & pour retablir l'Empire des Fidèles dans sa première grandeur. Il y a aujourd'hui trois ans passez depuis le changement qui s'est fait dans les affaires du Sérail: mais ne remarques-tu point le mécontentement des peuples, & une froideur & une indifférence générale dans les discours de ceux qui furent les plus ardens approbateurs du procedé du *Moufti*? On commence de toutes parts à refléchir sur la révolution présente, & sur ses fatales suites. La guerre contre les *Venitiens* a, dit-on, entierement épuisé les richesses de l'Empire. La décadence du commerce, la disette d'argent, & mille autres choses, sont des plaintes qu'on entend faire tous les jours à *Constantinople*. Je sçais cela de bonne part, puisque je le tiens de Marchands de diverses Nations qui commercent dans cette Capitale, gens entierement désintéressez. La curiosité naturelle à tout le monde, & sur-tout aux Etrangers, les a obligez à étudier l'esprit des peuples pendant le sejour qu'il y ont fait, pour tâcher de découvrir ce que pensent les *Musulmans* de l'état présent des affaires. Quoique je n'approuve pas la présomption de ces infidèles, je ne laisse pas d'en profiter, pour m'instruire de divers évenemens importans que je n'apprendrois pas sans cela, dans l'éloignement où je suis de l'auguste *Porte*.

Ils me disent, que le Soldat n'est pas content qu'on ait sacrifié tant de monde en *Candie* & en *Dalmatie*, pendant qu'on perd dans le Continent autant qu'on gagne dans cette Isle. En effet, il semble que les *Venitiens* soient encore trop forts pour nous d'une manière ou d'autre. Il n'est pas moins mécontent, faute de payement, ce qui fait que les troupes n'ont pas assez de pain pour s'empêcher de mourir de

de faim. Un certain *Grec* m'a assuré, qu'il avoit 1652.
entendu jurer solemnellement plusieurs *Spahis*, qu'ils étoient convenus entr'eux de n'aller pas en *Dalmatie* la campagne prochaine. Mais j'ai regardé cela comme un trait naturel aux *Grecs*, qui, comme tu sçais, donnent fort dans le Roman. Quoi qu'il en soit, j'entens dire assez de choses, & à eux, & aux autres Voyageurs d'*Orient* & d'*Occident*, pour demeurer convaincu, que certains Grands de la Ville *Impériale* commencent à chanceler.

Tout cela sert à confirmer ce que j'ai dit d'abord, qu'il n'y a rien sur la terre qui mérite qu'on y pense, puisque tout est de si courte durée.

Le monde ressemble en un mot à un jardin, dans lequel croissent confusément des roses & des buissons. Les premières sont si fort entourées d'épines, qu'il est impossible de les cueillir sans se piquer: Si on le peut faire avec plus de facilité en coupant les buissons; toûjours est-il certain qu'elles sont mauvaises & de mauvaise odeur, & qu'elles obligent un homme à se purifier autant de fois qu'il les a touchées.

Ne passons, cher *Dinet*, toi & moi, que dans les allées de ce jardin; considerons-en les beaux & les vilains endroits avec un esprit toûjours égal, & ne nous donnons point la peine d'en cueillir les fleurs, ou ne nous laissons point tenter à ses doux plaisirs. Que tout ce que nous verrons & entendrons dans ce lieu enchanté, soit autant de sujets de contemplation pour nous, bien persuadez de cette vérité, que toutes ces choses, toutes belles & charmantes qu'elles paroissent, ne sont que de vaines idées, & de simples ombres des plaisirs réels & solides, qui ne se trouvent qu'en Paradis.

Tu peux dire au *Kaimakam*, notre ami, que le Roi de *France* commence à présent à faire le Monarque sur le fond de son propre esprit & de son propre courage, sans le secours ou le conseil de ses Tuteurs. Il a mis le Parlement sur un pied d'avoir pour lui une

1652. une obéïssance absolue. Il a purgé ce Sénat des membres mal intentionnez, & a exilé de la Cour le Duc d'*Orleans*, qui prétendoit être en droit de donner la Loi à son Souverain. Cependant le Prince de *Condé* a pris *Retbel* & *Sainte-Meneboult*, pendant que *Barcelone* est rentrée sous la domination des *Espagnols*. Ainsi l'on a perdu d'un côté, & gagné de l'autre. Certainement il n'y a rien de stable dans le monde.

LETTRE LXXXVII.

A *Melec Amet.*

D'un Seigneur François, *qui se voyant vivement poursuivi par ses Ennemis, s'étoit sauvé en traversant un bras de Mer, graces à la vigueur de son Cheval, qu'il tua incontinent après qu'il lui eut rendu ce service. De* Carabuluc, *cheval du Sultan* Selim. *Remarques sur la Naissance d'*Alexandre le Grand, *& sur l'Embrasement du Temple de* Diane *à* Ephese *Emprisonnement du Cardinal de* Rets. Dunkerque *&* Casal *repris par les* Espagnols.

TOn avanture & la manière merveilleuse dont tu t'ès sauvé à travers le *Danube*, me font souvenir de ce qui arriva à un certain Seigneur *François* du parti du Prince de *Condé*. Cet homme se voyant vivement poursuivi au Printems passé, par des Cavaliers de l'armée du Roi, & se sentant parfaitement bien monté, sauta des hayes & des fossez pour s'empêcher d'être pris, & fut enfin poussé dans un coin de terre, dont il lui étoit impossible de sortir

fortir, qu'en traverfant à la nage une petit bras de 1651.
mer. Que ne rifque t-on point pour l'amour de la liberté? Cet homme, comme un cerf échauffé qui voit les Chaffeurs à fes trouffes, fe jetta dans la mer tout à cheval ; aimant mieux périr dans les eaux, que de tomber entre les mains de fes ennemis.

Perfonne n'eut la hardieffe de le fuivre : & comme fon cheval étoit d'une vigueur incomparable, il le porta fain & fauf fur le rivage oppofé. Il ne fut pas plutôt arrivé à la ville prochaine, où il rencontra plufieurs de fes amis, qu'il leur raconta la merveille de fon paffage. Mais au lieu de chérir fon cheval qui lui avoit rendu un fi fidèle & ineftimable fervice, il tira fon épée, & tua fur le champ la bête qui lui avoit fauvé la vie; difant qu'il en ufoit ainfi pour l'amour de la renommée, & pour empêcher que ce cheval ne rendît jamais à perfonne le même fervice.

Ce fut un caprice plein d'ingratitude. Sultan *Selim*, fils de *Bajazet*, n'en ufa pas de même. *Carabuluc*, fon fidèle cheval, lui ayant un jour fauvé la vie par fa vîteffe extraordinaire, pour marque de reconnoiffance il lui fit bâtir une Ecurie dans l'enclos d'une vafte prairie, affigna une penfion à un Palfrenier pour avoir foin d'une bête qui l'avoit fi bien fervi; & voulut qu'il fe divertit durant tout le refte de fa vie, défendant qu'on ne le contraignît jamais à travailler. Pour rendre complet le bonheur de fon cheval, il choifit les plus belles jumens d'*Arabie* pour lui tenir compagnie ; commandant de plus, que les portes de l'Ecurie fûffent toûjours ouvertes, afin que le cheval pût entrer & fortir, & aller & venir quand & où il lui plairoit. Ce fut-là une générofité digne d'un Monarque d'*Orient*, que tu as imité en partie, comme ta lettre me le marque.

Il y a des gens fi ambitieux, & fi entêtez du vain défir de faire parler d'eux, qu'ils ne fe mettent gueres

1652. en peine que les moyens qu'ils employent soient barbares, pourvû qu'ils réussissent dans leur dessein. Ce fut un motif de cette nature qui porta *Erostrate* à brûler le fameux Temple d'*Ephése*, qu'on avoit été deux-cens ans à bâtir, & qu'on comptoit entre les sept merveilles du monde.

Cela arriva la nuit même qu'*Alexandre le Grand* nâquit. Le scélérat, interrogé pourquoi il avoit fait un tel sacrilège, répondit: *Pour s'immortaliser par un crime si horrible, n'espérant pas de le pouvoir faire par sa vertu.*

Plutarque fait mention d'une plaisanterie qu'on fit sur la ruine du Temple de *Diane*. Tout le monde disoit communément, que la Déesse ayant été appellée aux couches d'*Olympias*, mere d'*Alexandre*, avoit été si occupée cette nuit-là, qu'elle n'avoit pû être dans son Temple pour l'empêcher de brûler. Car les *Payens* croyoient que *Diane*, qu'ils appelloient aussi *Lucine*, assistoit d'une façon invisible à la naissance des enfans.

Les Prêtres ne plaisantoient point là-dessus; mais ils couroient par-ci par-là, hurlant, & se balafrant, pour présager que la destinée étoit occupée ce jour-là, à signer le décret de la ruine de l'*Asie*. Il est certain que cette même nuit-là nâquit celui qui devoit subjuger toute l'*Asie*, & élever la Monarchie des *Macédoniens* sur les ruines de l'Empire des *Perses*. Le scélérat qui avoit brûlé le Temple, n'eut pourtant pas ce qu'il souhaitoit; car il fut défendu par toute l'*Asie* de le nommer, ni dans l'Histoire, ni dans aucun Ecrit public.

On dit d'un certain Gouverneur d'une ville d'*Italie*, qu'étant sur le sommet d'une haute tour, sans autre compagnie que le *Pape*, l'Empereur d'*Allemagne* & l'Ambassadeur de *Venise*, il eut envie de jetter le premier par les crêneaux, dans le tems qu'ils étoient tous occupez à considerer la ville: ce qu'il auroit pû faire d'autant plus aisement, qu'ils

qu'ils étoient tous âgez, & incapables de resister 1652.
à sa force. Il confessa le fait à son saint Pere : Et interrogé, qui l'obligeoit à vouloir faire une si horrible trahison, il répondit; *Afin qu'on pût dire qu'il avoit fait une chose qui n'avoit jamais été faite, & qui, selon toutes les apparences, ne se feroit plus; puisqu'il n'y auroit point de Prince, qui ayant entendu parler d'un semblable évenement, voulût jamais s'exposer au même danger sans autre garde, que lui-même.* Cependant il n'eut pas assez de résolution pour exécuter son dessein.

J'apprens que tu vas acquérir de la reputation par des moyens bien différens de ceux-ci, & que tu ès en beau train de t'élever par tes vertus aux Charges considerables de l'Empire. De quoi je me rejouïs autant que toi.

En attendant, je te ferai peut-être plaisir, de t'apprendre quelques nouvelles de ces quartiers, qui te donnent accès auprès des Grands. Ils aiment la société de ceux qui peuvent les informer des affaires des Etrangers.

Ce qu'il y a ici de plus nouveau, & dont par consequent on parle le plus, est l'emprisonnement du Cardinal de *Rets*, qui fut arrêté par ordre du Roi le dix-neuvième de cette Lune. Je ne sçaurois te dire quel est son crime, à moins que ce ne soit de n'être pas aimé du Cardinal *Mazarin.* Il passe dans l'esprit du peuple pour un fort honnête homme. Mais tu sçais que l'honnêteté est reputée vice dans les Cours des Princes d'*Occident.* La fourbe & l'artifice tiennent lieu de vertu & de mérite parmi les Infidèles.

Tu peux dire aussi comme une vérité, que les *Espagnols* ont repris *Dunkerque* en *Flandre*, & *Cazal* dans le Duché de *Mantoue.* On dit que cette ville est la clef de toute l'*Italie.* Je ne sçaurois te dire, ni je crois les Infidèles non plus, qui est la serrure de cette clef: mais j'ai remarqué que, quand le Roi de *France* assiége une Place, il n'y a ni clef

1652. ni ferrure, ni verroux, entre les mains de qui ils puissent être, qui puissent long-tems l'empêcher d'y entrer ; & je gagerois dix contre un, qu'il trouvera bientôt moyen de rentrer dans cette Place, après que le Roi d'*Espagne* se sera fait quelque tems un plaisir de cette possession imaginaire.

Ma Lettre & l'année finissent précisément en même tems, à compter comme font les Chrétiens. Je te souhaite une scène de nouvelles félicitez.

LETTRE LXXXVIII.

Au même.

De la Comete qui parut alors sur la Sphère du Soleil.

1653. PUisque j'ai un jour ou deux avant le départ de la poste, j'en profite pour te demander, si l'on a remarqué en vos quartiers une Comete qui paroît nouvellement au dessus du cercle du Soleil ? Il n'y a que quelques nuits qu'on s'en est apperçu ici. Nonobstant le froid de la saison, qui est, je t'assure assez violent, les Astronomes sont fort occupez à examiner avec leurs Telescopes la figure de ce météore, & à observer ses mouvemens. Ils se donnent beaucoup de peine, & souffrent toutes les rigueurs de la gêlée & de la neige, dans l'espérance de faire quelque nouvelle découverte.

Le vulgaire regarde cela comme un grand prodige. Il y a mille sentimens sur les consequences de ce Phénomène. Chacun s'érige en Astrologue judiciaire. Les Sçavans mêmes, & ceux qui passent pour de grands Philosophes, en jugent aussi différemment. Les uns soutiennent, que la matière des cieux est sujette

sujette à la corruption & au changement, & que 1653.
c'est de cette corruption & de ce changement que cette Comete s'est formée. D'autres soutiennent le contraire : ainsi ils sont tous divisez, & disputent avec chaleur en termes aussi inintelligibles que le sont les langues de l'*Amerique* aux Habitans de ce Continent. Ils s'amusent les uns les autres, & s'amusent eux-mêmes par des mots inconnus & recherchez : cependant, autant que j'en puis juger, les plus sages d'entr'eux ne sont pas moins jusqu'ici dans l'erreur, que ceux qui n'ont jamais étudié ces matières. Pour venir au secours des yeux, on a étalé tous les instrumens d'Optique ; cependant on est autant dans les ténèbres que l'étoient ceux qui étoient dans la caverne de *Platon*. Je crois comme un article de foi, que les mortels ont très-peu de connoissance de ces Etres éloignez. Mais les *François* sont les gens du monde qui abondent le plus en leur sens : Pas un n'a la modestie de croire qu'un autre a autant de raison que lui. Chacun s'érige en Docteur, & veut que les autres soûmettent leur jugement au sien, quoiqu'il n'ait peut-être été formé que par les préceptes de ses parens, par les impressions de ses jeunes ans, par la force de l'éducation, par la mode de son païs, ou par quelque notable accident de sa vie, choses également sujettes à la fausseté & au mensonge. Combien y a-t-il de partisans des Philosophes anciens, qui soutiennent opiniâtrement leurs différens sentimens ? Les uns disent que les cieux sont de cuivre ; d'autres, qu'ils sont de fer ; & d'autres enfin, qu'ils sont de fumée. Les uns veulent qu'ils soient solides ; d'autres fluides : ainsi il n'y a point de fin à leurs disputes.

Personne cependant ne sçait de quoi les cieux sont composez, ou quelle est la figure du monde : s'il est rond, ou quarré, ou au dessus de toutes dimensions : si la matière du dernier atome est divisible ou indivisible. Qui peut m'assurer s'il y a un monde seulement, ou s'il ne peut pas y avoir aussi

1653. mille millions de mondes? Si les étoiles sont des corps opaques comme la terre, & s'ils sont habitez ou non? Je te dis encore une fois, qu'il n'y a rien de certain en cela. Les sens des hommes sont trop foibles, leur imagination est trop fragile, & toutes leurs facultez sont trop bornées, pour concevoir les ouvrages du Tout-puissant, qui est seul sage & parfaitement sçavant.

Veux-tu que je te dise ce que je pense de cette Comete? J'ai du penchant à croire, que c'est quelque globe composé de matière combustible, tel que paroît être notre terre, & peut-être chargé d'autant de pécheurs. Que le feu qui y étoit renfermé, est sorti de ses bornes, ou par le cours de la nature, ou par le décret de la destinée, & a répandu ses flames sur la surface. Ces flames s'étant reduites en corps dans la Pyramide de la fumée sortie d'un si grand embrasement, fait paroître le Phénomène que nous appellons *Queuë d'Étoile ardente*. Et autant que j'en puis juger, c'est de cette manière que notre globe paroîtra aux mortels de ce bas monde au jour du Jugement universel.

Je ne suis point décisif sur ces matières, ni ne veux point interdire à mon ame les lumieres qu'elle peut acquérir à l'avenir: mais laissant les choses comme je les ai trouvées, c'est-à-dire pleines de mistère, & ayant double face, je n'attendrai point une meilleure destinée que celle de *Socrate*: comme j'ai vécu dans le doute, aussi y mourrai-je, n'espérant de satisfaction entiere que dans l'autre monde.

LET-

1653.

LETTRE LXXXIX.

A *Pestelli Hali*, son frere, Directeur des Douanes du Grand-Seigneur.

Il le félicite de son nouvel Avancement, & lui conseille de ne pas se presser de s'enrichir. Retour du Cardinal Mazarin *après son second exil.*

TU commences à présent à recueillir le fruit de tes voyages. Puisses-tu vivre assez pour faire une moisson complette. Je me crois infiniment obligé à l'illustre Bacha, notre compatriote, qui t'a témoigné dans cette affaire une amitié particuliere. Ton mérite à la vérité te recommandoit assez; mais quelle lumiere peut donner une chandelle renfermée dans une sombre lanterne? Aussi épais étoit le voile que ta modestie avoit mis sur l'éclat de tes grandes vertus.

Fils de ma mere, fai ensorte, que ce que je viens de dire ne passe point pour les paroles d'un flateur. Tu sçais que la flaterie n'est pas mon vice, non plus que l'envie. C'est seulement l'affection que j'ai pour toi qui conduit ma plume, quand je te dis, que j'ai une véritable joye de la prospérité de mon frere, & que le Grand-Seigneur a un fidèle Serviteur. J'espére que le Souverain des Souverains trouvera sujet un jour de reconnoitre, que le noble *Kerker Hassan* lui a rendu un bon service en lui présentant un tel esclave. Que ta conduite ne trompe pas mon espérance.

Ce sera une gloire éternelle à la Tribu d'où nous sommes descendus, si tu t'acquittes bien de ton devoir, & que notre grand Maître te croye digne d'un emploi plus considerable. Ne regarde donc celui que

1653. tu as, que comme une épreuve de ta fidélité, & comme une marque que tu ès capable de servir le *Sultan* dans un poste beaucoup plus important. Sois habile, mais sans affectation à faire connoître ton habileté. Vas par degrez : Car les démarches les plus lentes vers la grandeur, sont toûjours les plus sûres. N'aye point en vûë de devenir riche & puissant tout d'un coup. Une élevation rapide est souvent suivie d'une chûte précipitée. S'il est louable dans les autres choses de menager le tems, & d'employer chaque minute à se perfectionner dans la vertu ; tu trouveras néanmoins qu'en matière de s'agrandir il est bon de suivre d'autres maximes: Et qu'être libéral dans l'état de patience, ne sera pas dans l'état d'abondance une frugalité inutile ; puisque ce qui s'acquiert le plus promptement, se perd presque toûjours le dernier : Et que celui qui acquiert des honneurs ou des richesses, est le plus souvent exposé à l'envie, & en est souvent la victime.

La nature même te convaincra de cette vérité, si tu consideres seulement ses ouvrages les plus ordinaires. Entre les autres plantes, jette les yeux sur le Chêne. Il n'y a point de végétable qui dure plus long-tems, ni qui soit plus utile à l'homme : cependant cet arbre d'une si vaste grandeur, dans le vieux & caverneux tronc duquel j'ai vû seize hommes autour d'une table ronde, sous les branches duquel est bâtie la maison d'*Arom Eb'niel Eben Sherophaim*, premier Emir d'*Arabie*, qu'on voit encore aujourd'hui ; cet arbre, dis-je, n'étoit dans son commencement pas plus gros que le pouce de ta main droite : & si les Naturalistes disent vrai, il lui a falu cent ans pour devenir aussi grand qu'il est ; il s'est maintenu autant de tems dans cet état fixe & florissant ; & il ne lui en faudra pas moins à se pourrir & à se ruiner entierement.

Ils disent aussi, qu'un Eléphant, le plus gros & le plus grand de tous les animaux brutes, vit deux-

cens

cens ans, & croît en stature durant la plus grande partie de ce tems-là. Ils disent la même chose des Crocodiles & des Dragons. 1653.

Mais pour ne pas t'ennuyer par des exemples de cette nature, contentons-nous de considerer, que tout ce qu'il y a de grand & de durable, d'illustre & d'excellent dans la nature, vient lentement, & mûrit tard. Considere toutes les Monarchies qui ont fait tant de bruit dans le monde, & tu trouveras, qu'elles n'ont duré qu'à proportion du tems qu'elles ont mis à s'agrandir. La naissance & la chûte de l'Empire des *Perses* ont été également rapides. Les *Macédoniens* ne furent pas plutôt parvenus au faîte de la grandeur, qu'ils commencerent à tomber. Il n'y a point d'Etat qui puisse se vanter d'une domination si durable & si universelle que la République *Romaine;* cependant c'est de *Rome* qu'on disoit communément, *qu'elle n'avoit pas été bâtie en un jour.*

Mais nous n'avons pas besoin des exemples des Etrangers, puisque nous en avons chez nous. Combien est durable & perpetuellement victorieux l'Empire sacré des *Musulmans ?* Cependant ses commencemens furent petits: il eut plusieurs traverses, & ce n'est que peu-à-peu qu'il est parvenu à la formidable grandeur où nous le voyons aujourd'hui. Car tu sçais que nous comptons la mille & soixante-troisiéme année depuis la sainte fuite de l'Envoyé de Dieu.

Ce que je viens de dire peut s'appliquer à proportion aux progrès personnels que les hommes font dans les dignitez & dans les richesses du monde. Contente-toi donc des saisons où la destinée trouvera à propos de t'avancer, & ne te mets point en tête de rien anticiper.

Tout ce que je puis te dire de nouveau est que le Cardinal *Mazarin* revint de son second exil le 13. de la Lune passée. Tu peux le dire aux Ministres d'État comme un fait averé.

1653. Nous sommes en ce monde autant d'exilez. Dieu nous rétablisse dans un païs plus agréable, & nous reçoive dans son Paradis, où nous puissions recevoir les caresses de nos amis.

LETTRE XC.

A *Kerker Hassan*, Bacha.

Il le remercie de la Faveur qu'il avoit faite à son Frere. Des honneurs faits par le Roi de France *au Cardinal* Antoine Barberin. *De certains Prodiges.*

LEs bénédictions de Dieu & de son Prophete descendent sur toi de mille côtez. Tu ès un véritable ami, & toute la famille t'est obligée des faveurs sans nombre qu'elle a reçuës de toi. Mais personne ne l'est plus que mon Frere & moi. Nous t'avons également obligation; puisque je regarde le bon office que tu lui as rendu, en le recommandant à la faveur du *Sultan*, pour lui faire obtenir une Charge honorable & lucrative, comme un service rendu à moi-même: car mon Frere & moi partageons mutuellement notre bonne & mauvaise fortune, comme font d'ordinaire les proches parens qui s'aiment autant que nous nous aimons. J'ai une raison particuliere de te remercier, puisque c'est à ma priere que tu as fait cette faveur à mon Frere. Quoiqu'il soit mon Frere, je n'aurois jamais parlé en sa faveur, si je ne l'avois pas connu homme de mérite. Les Charges importantes qui doivent être remplies par des gens de confiance, ne doivent pas être données par faveur, ou par affection. Nous sommes obligez de sacrifier tous nos intérêts particuliers à ceux du *Grand-Seigneur*: & il ne faut pas faire comme les *François*, qui parviennent

nent souvent aux Charges les plus importantes, parce 1653.
qu'ils sont d'un parti opposé à la faction de leur Roi.

Depuis que le Cardinal *Mazarin* est de retour en cette Cour, c'est-à dire depuis le mois passé, le Roi a reformé plusieurs abus de cette nature. Il commence tous les jours à sentir de plus en plus sa force & son autorité.

Le frere du Cardinal de *Richelieu*, qui étoit Evêque de *Lyon* & Grand-Aumônier de *France*, mourut au mois de Decembre. Le Roi a donné toutes ses Charges au Cardinal *Antoine Barberin*, qui se refugia en cette Cour, il y a près de dix ans, pour se mettre à couvert des persécutions du Pontife *Romain* qui régne à présent. Il a toûjours été à *Rome* de la faction *Françoise*; aussi le Roi l'a reçû par reconnoissance avec beaucoup d'affection; & pour lui faire encore plus d'honneur, il l'a fait Chevalier du Saint-Esprit. C'est le premier Ordre de Chevalerie de ce Royaume.

On vient de recevoir ici la nouvelle de la mort du Duc de *Neubourg*, qui est un grand Prince en *Allemagne*. On parle aussi de certains prodiges qui ont été vûs depuis peu en *Angleterre*, en *Irlande*, & en d'autres lieux de l'*Europe*; comme, par exemple, d'une pluye de sang chaud, d'étain & de cuivre. On dit encore, comme chose certaine, qu'on a vû trois Soleils tout de nouveau à *Dublin*, Capitale d'*Irlande*.

Il s'est donné un combat naval entre les *Anglois* & les *Hollandois*, sur les côtes d'*Italie*. On dit que les *Hollandois* ont remporté la victoire; qu'ils ont coulé à fond deux vaisseaux de leurs ennemis, & pris un, sans avoir fait aucune perte considerable.

Il n'y a pas à présent d'autres nouvelles qui méritent de t'être mandées. Les yeux de tous les *Nazaréens* d'*Occident* sont attachez sur l'azile du monde, où tu resides, & sur ce que fera notre invincible Vizir en *Candie*.

On parle de certaines ouvertures de paix que ce

1653. grand Général a fait aux *Venitiens*, s'ils vouloient rendre la ville de *Candie* aux victorieux *Osmans*.

Si cela est, on diroit qu'une si grande clémence devroit donner envie aux orgueilleux Infidèles d'accepter le parti, & de se soûmettre. Mais si la destinée en a autrement ordonné, je souhaite que nous puissions leur faire sentir la force de nos armes, qui paroissent plus rongeantes que le tems, qui devore toutes choses.

LETTRE XCI.

Au Juif *Nathan Ben Saddi*, à *Vienne*.

Il tâche de le ramener des Préjugez de l'éducation, & de le convaincre que les autres Peuples peuvent être aussi bien sauvez que les Juifs.

Je vois par ta derniere lettre que tu souhaites de nouvelles instructions, & qu'en même tems tu ès toûjours entêté de tes vieux préjugez. Je ne suis pas surpris des difficultez que tu trouves à te défaire des enseignemens de tes Rabins, vrais Comédiens en matière de Religion. Les influences de l'éducation ne sont pas moins puissantes que celles de la naissance; & les habitudes qui se sont enracinées en nous durant la jeunesse, moins difficiles à arracher que les affections naturelles de notre sang. C'est ce qu'a voulu faire entendre le proverbe *Arabe* qui dit, *Que les directeurs des jeunes gens dominent sur les Astres de leur naissance.*

Je sçais qu'on a regardé comme un honneur particulier à ta Nation, d'avoir été de rigides observateurs des traditions de vos Peres. Vous n'avez pas même manqué de gens, qui, plutôt que de se détour-

détourner de cette route, se sont exposez gayement, 1653.
& ont courageusement souffert les tortures, les fouets, les flames, & toutes sortes de tourmens, & même les plus cruelles morts que la malice des Tyrans ait pû inventer. Mais ne sçais-je pas aussi, que dans certains points les plus importans de votre loi, vous avez eu plus de zèle que de prudence? Je ne parle point de la bigoterie d'un petit nombre de particuliers; mais de la bigoterie de ceux qui représentent tout le corps de votre Nation. Combien vos Armées étoient-elles étourdies & superstitieuses du tems de *Matathias*, lorsqu'attaquées par leurs ennemis un jour de Sabath, elles ne voulurent jamais tirer l'épée pour leur défense, & aimerent mieux se laisser tailler en piéces par l'Armée d' *Antiochus*? Ce n'est point une remarque que l'envie ait fait faire aux ennemis de votre Religion, c'est une observation de *Joseph*, qui est de la même foi que toi, & *Israëlite* comme toi.

Di-moi un peu ce que tu penses sur cela: crois-tu que vos Peres firent bien de se sacrifier ainsi, & de sacrifier les intérêts de leur Nation, à un zèle indiscret d'obéïssance qu'ils devoient ou ne devoient pas à leur loi? Si tu dis qu'ils firent bien, il s'ensuit que *Matathias* fit mal d'ordonner, comme il fit, qu'il seroit désormais permis de se défendre le jour du Sabath; & que tous les *Juifs* qui obéïrent à ce commandement, & combattirent le jour du Sabath, furent autant de violateurs de la loi. Mais si tu dis qu'ils firent mal de ne pas combattre dans un tems où il étoit défendu de le faire; & défendu sous les plus sévères peines, il s'ensuit par conséquent, qu'il n'y a aucun point de votre loi dont on ne puisse être dispensé, & dont même on ne le doive, pour les intérêts de l'Etat & l'avantage de la République. Sur ce pied-là donc, la Religion à laquelle vous avez tant d'attachement, ne paroîtra qu'une forme de gouvernement divinement inventée pour des raisons purement

 humai-

1653. humaines. Je ne doute point que votre loi n'ait été miraculeuſement donnée ſur la montagne de *Sinai*; & je ne voudrois pas que tu me ſoupçonnaſſes de partialité. Mon deſſein n'eſt point d'invalider le Teſtament de *Moïſe* & des Prophetes. Sans contredit le Très-haut deſcendit du Ciel, accompagné de pluſieurs millions d'Anges, & de trente-deux mille chariots de feu. Il étoit ſur le ſommet de la montagne, que l'arriere-garde de ſon cortege n'avoit pas encore paſſé les portes argentées de la Lune. Le Soleil parut étonné dans ſon circuit. Il rougit, & ſe détourna de l'éclat de l'Eternel, incapable de ſoutenir la ſplendeur d'une gloire qui ſurpaſſoit la ſienne. Les étoiles furent éblouïes du brillant de l'immortel, elles s'égarerent dans leur courſe, & tout épouvantées ſe choquerent les unes les autres. Pour monument de cette glorieuſe deſcente, les Anges laiſſerent les brillantes impreſſions de leurs pieds dans ce chemin céleſte, qu'on diſtingue encore aujourd'hui par ſa blancheur de tout le reſte du firmament; ce qui fait que les Aſtronomes l'appellent *la Voye lactée*.

Les Nations de la terre eurent peur de ce ſpectacle & de l'horrible bruit qui ſe fit: la montagne fut toute en feu; la flamme alla juſques aux nuës, & la fumée juſqu'au Ciel. Le monde fut ébranlé par les épouvantables tonnerres & éclairs, qui penétrerent les abîmes de l'enfer. Les Eſprits infernaux furent ſurpris & effrayez de tant de feux extraordinaires; ils ſe demanderent les uns les autres, *Si le Jour du Jugement étoit venu?* Les eaux ſe cacherent dans les fontaines, & l'*Océan* fit un grand bruit. Il n'y eut rien dans la nature qui ne fût frappé d'admiration & de peur; & *Moïſe* même étoit tout brillant & rayonnant de lumiere quand il deſcendit de la montagne.

Tu vois, *Nathan*, que je ne ſuis pas Infidèle, & que je crois, comme toi, que la loi de *Moïſe* a été apportée du Ciel. Mais s'enſuit-il de-là, que cette

loi est universelle & éternelle? N'y a-t-il que les 1653.
enfans d'*Israël*, & ceux qui embrassent leur Religion, qui puissent être sauvez? C'est une erreur sans contredit; & tu en conviendras toi-même, après que tu auras bien examiné la chose. Change un peu de situation, ne fût-ce qu'en imagination; ôte-toi de devant les pieds de tes Docteurs, qui t'ont prévenu contre tous les enfans d'*Adam*, à la reserve de ceux de ta race. Tien-toi pour quelque tems à l'écart, & regarde les quatre vents: mais attache tes yeux sur l'*Orient*; car c'est de-là que la sagesse tire son origine. Le même Dieu qui a créé les *Juifs*, n'a-t-il pas créé aussi toutes les Nations de la terre? Est-il possible que tu sois assez aveugle & assez endurci pour croire, qu'un Dieu que tu conçois comme souverainement misericordieux, ait créé tant de millions d'ames pour les damner? Peux-tu te mettre dans l'esprit, que ce même Dieu leur fera un crime de n'être pas nées de la semence de *Jacob*? Dépendoit-il d'elles de recevoir la vie d'un pere plutôt que d'un autre, ou d'être conçûës d'une mere plûtôt que d'une autre? Combien sont absurdes les consequences qui se tirent d'une opinion si bornée? C'est un orgueil & une malice qui ne méritent point de pardon, de mépriser & de juger de cette manière des gens composez des mêmes ingrediens que les *Juifs*.

Il est certain que Dieu a envoyé des Prophetes à toutes les Nations, pour les conduire dans le bon chemin, & non dans le chemin des infidèles. Ceux qui croyent aux Prophetes, & qui vivent selon leurs préceptes, seront sauvez. Ces Prophetes prêchent l'unité de l'Essence divine, la Résurrection des morts, le jour du Jugement, les joyes du Paradis & les tourmens de l'Enfer. Ils enseignent la nécessité de la justice, de la sainteté & des bonnes œuvres, & exhortent tout le monde à pratiquer la régle d'or, sans s'embarasser le cerveau de subtilitez qui n'ont point de bout, & qu'on ne peut regar-
der

1653. der que comme des innovations dans la pieté, & comme des productions superflues, de la vie religieuse. Telles sont la plupart des pénibles & ridicules cérémonies observées par vos Devots, dont je sçais que les plus sages d'entre vous se moquent. Ces petites superstitions, semblables à des rejettons inutiles, consument les esprits de la Religion, & ne lui laissent qu'un tronc sans séve, dont on ne peut espérer aucun fruit. Si ces cérémonies étoient commandées dans la loi de Moïse, on pourroit dire quelque chose pour leur défense; mais comme ce ne sont que les visions de vos Rabins, un homme sage n'ira pas sans examen se mettre sous un joug inutile, pur stratagême de vos artificieux conducteurs, qui prétendent par-là vous tenir dans la dépendance, dans une crainte servile de leur autorité, & dans une timidité religieuse pour une chose que vous ne connoissez pas.

Ta lettre répond à cela par avance: car supposant que j'argumenterois ainsi, & que je vous accuserois d'avoir ajouté les Traditions de vos Peres aux Commandemens positifs de la loi; tu me dis, que ceux-là se trompent grandement, qui croyent que tout ce qui fut donné à *Moïse* sur la montagne, fut écrit dans les deux Tables, ou compris même dans le *Pentateuque*; comme si le Prophete n'avoit fait, durant quarante jours & autant de nuits, que demeurer les bras croisez. Car il est évident ajoutes-tu, que si Dieu n'avoit eu autre chose à donner que la Loi écrite, il ne lui auroit falu pour cela qu'une heure, ou un jour tout au plus. Par conséquent tu conclus, que le jour il donnoit à *Moïse* la Loi écrite, & que la nuit il lui en expliquoit les mistères, que vous appellez la Loi orale...; que *Moïse* l'enseigna à *Josué*, son successeur; *Josué* aux soixante-dix Anciens, qui la transmirent ainsi commentée à leurs descendans, & même au dernier des Prophetes, de qui le grand Sanedrin la reçut. Depuis ce tems-là les Peres l'ont fait passer à leurs

leurs enfans, comme ils l'avoient reçûë de leurs 1653. Ancêtres: & c'eſt ce qui ſe pratique encore aujourd'hui, & qui eſt la régle de votre conduite dans les cas où la Loi écrite eſt muette. A la vérité, *Nathan*, il paroît une grande apparence de raiſon dans ce que tu dis: & certes on ne ſçauroit ſuppoſer que *Moïſe* employa tout ce tems à ne recevoir que la Loi écrite. Mais je ne ſçaurois croire d'un autre côté, que l'Eſprit éternel ait été occupé durant tant de jours à preſcrire les rites & cérémonies ridicules qu'on trouve dans le *Talmud*, & dans les écrits de vos Rabins. Si tu peux me convaincre de cela, je ceſſerai de te ſolliciter à changer de Religion.

J'aurois beaucoup d'autres choſes à te dire; mais l'heure du depart du Courier m'oblige de finir. La première fois que je te récrirai, je répondrai à tous tes argumens. En attendant, n'abandonne pas ta raiſon à la coûtume & aux préceptes de la Sinagogue; mais ſouviens-toi que tu ès homme.

****

LETTRE XCII.

A *Abul Recowawn*, Grand-Aumônier du Sultan.

De la différence qu'on doit faire entre les Mendians effrontez & les véritables Pauvres. Exemple remarquable de la Charité d'un Cardinal. Il lui recommande en particulier un Timariot.

TU ès placé ſur un haut ſiége; tu ès éminent entre les Fidèles; & les affligez jettent les yeux ſur toi. Tu ès le protecteur de tous les miſerables. A toi,

1653. A toi, comme à un azile, ont recours ceux que la mauvaise fortune a dépouillez de toute autre espérance, & qui dans leur accablement ne peuvent trouver de consolation qu'en toi. Leur seul & dernier refuge est vers toi, qui ès le fidèle dispensateur des libéralitez du *Grand-Seigneur*. Ne permets pas qu'un excès de prudence interrompe ta charité. Tu ès également accessible au coupable & à l'innocent : & tu dois être tel; car personne ne peut d'abord distinguer à la vûë un homme d'avec un autre. Un peu d'examen & de conversation peut néanmoins en faire connoître la différence.

Il y a des gens qui amassent de grands biens sous le masque de la pauvreté. Il y a des Mendians effrontez, qui font profession d'en imposer à la compassion des hommes, & se font un plaisir de duper le monde avec humilité, & d'attraper de l'argent. On s'imagine qu'on donne à de vrais Pauvres, & c'est à des scélérats & à des infidèles masquez.

D'ailleurs j'ai vû de véritables objets de pitié; gens reduits aux dernieres extrêmitez, qui auroient mieux aimé périr, que de parler de leur pauvreté qu'aux Grands & aux Nobles. Ils regardent les gens de ce rang comme des gens sages, généreux, & considerant les accidens qui arrivent ordinairement aux mortels. Ils croyent pouvoir librement décharger leur cœur aux personnes d'un tel caractère, leur exposer leurs besoins, & leur demander du secours, sans s'exposer aux reproches, beaucoup plus sensibles qu'un prompt refus.

Tu peux connoître ces bons Pauvres-là à la modestie qui paroît sur leur visage, au moins c'est ce que dit notre saint Prophete: on les connoît encore en ce qu'ils ne sont pas importuns, & qu'ils se rebutent promptement. Donne gayement de grosses aumônes aux pauvres de ce caractère. Il en est des charitez qu'on fait de cette manière, com-

comme des marchandises qu'on envoye dans les 1653.
païs étrangers : elles courent plusieurs risques sur le plus incertain de tous les Elemens, & ne laissent pas enfin de rentrer dans leur tems, & de produire, par la spéciale bénédiction du Ciel, un très-gros intérêt.

Donne à tous ceux qui te demandent ; car il vaut mieux donner l'aumône à neuf personnes indignes, que de la refuser à un véritable pauvre. De plus, il n'est pas glorieux à un Monarque souverain, que quelque affligé que ce soit se retire de la Cour triste ou mécontent, faute de secours.

J'ai parlé dans quelques-unes de mes lettres des vices des *Nazaréens* d'*Occident* ; & je n'ai pas tout-a-fait gardé le silence au sujet de leurs vertus ; entre lesquelles la charité est très-éminente & très-remarquable.

Les *François* disent quelque chose d'assez beau d'un certain Cardinal, fort homme de bien, & qui, par le grand nombre de ses charitez, s'étoit fait appeller dans le monde, le Pere des Pauvres.

Ce Prince Ecclésiastique avoit pour coûtume constante, de donner audience publique une ou deux fois la semaine dans la Salle de son Palais, aux pauvres qui se présentoient ; & de donner à chacun plus ou moins, à proportion de ses besoins, selon les mouvemens de sa charité.

Une pauvre Veuve, encouragée par le bruit de la générosité du Prélat, vint un jour dans sa Salle, avec sa fille unique, qui étoit belle, & âgée d'environ quinze ans. Son tour étant venu pour avoir audience entre tant de demandans, le Cardinal reconnut une modestie extraordinaire sur le visage & dans la conduite de cette femme & de sa fille, & la pria de lui dire librement ses nécessitez. Elle, rougissant & pleurant, lui parla de cette manière :
„ Monseigneur, je dois cinq écus de rente pour
„ ma maison, & mon malheur est si grand, que
„ je

1653. ,, je n'ai pour les payer qu'un moyen qui me navreroit le cœur. Mon Hôte me force d'avoir ,, recours à ce moyen, c'est-à-dire de lui prostituer cette fille, qui est mon unique, que j'ai ,, élevée jusqu'ici à la vertu avec beaucoup de ,, soin, & à qui j'ai inspiré de l'horreur pour ,, un crime si odieux. Ce que je demande à Votre Eminence est, qu'elle interpose son autorité sacrée, & nous mette à couvert de la ,, violence de ce barbare, jusques à ce que nous ,, ayons gagné, par un honnête travail, de quoi ,, le satisfaire.

Le Cardinal, admirant la vertu & l'innocente modestie de cette femme, la pria de prendre courage. Puis il écrivit incontinent un billet, qu'il donna à la Veuve, & lui dit: ,, Portez ce papier à mon Maître d'*Hôtel*, qui vous donnera cinq écus pour ,, payer votre rente.

La pauvre Veuve, ravie de joye, fit mille remercîmens au Cardinal, & alla droit au Maître d'Hôtel, à qui elle rendit le billet. Il ne l'eut pas plutôt lû, qu'il lui compta cinquante écus. Elle en fut surprise, & croyant que c'étoit un artifice du Maître d'Hôtel qui vouloit éprouver son honnêteté, elle n'en voulut prendre que cinq, disant qu'elle n'en avoit pas demandé davantage à Son Eminence, & qu'elle étoit assûrée que c'étoit une équivoque.

Le Maître d'Hôtel, de son côté, ne doutant point de l'ordre de son Maître, vouloit absolument l'exécuter. Mais tout ce qu'il put faire fut inutile, & il n'y eut pas moyen de lui faire prendre au-delà des cinq écus. Pour finir la dispute, il lui offrit de retourner avec elle vers le Cardinal qui décideroit la chose. Etant donc venus au Prélat, & l'ayant pleinement instruit du fait: ,, Il est vrai, ,, dit-il, je me suis trompé en écrivant cinquante ,, écus: Donnez-moi le billet pour le reformer ,, Il en fit un autre, & dit à la femme en le lui don-

donnant : „ Tant de candeur & de vertu mérite 1653.
„ recompenſe. Je te donne cinq-cens écus. Si
„ tu peux en épargner quelque choſe, garde-le
„ pour marier ta fille.

Ce Cardinal, ſi je ne me trompe, s'appelloit *Farneſe*. Mais quel que fût ſon nom, il fit en cela une action vraîment héroïque; & d'autant plus héroïque, qu'il s'en fait peu de la même nature.

Il ſera fort glorieux & fort avantageux à la ſublime *Porte*, que tu éleves quelquefois les gens de mérite par des libéralitez extraordinaires, & les mettes en état par ce moyen de rendre ſervice au Grand-Seigneur. Un bienfait de cette nature les obligera du moins à ne pas le desſervir.

Permets-moi de te recommander entr'autres *Ebnol Berwana Kayemas*, ton compatriote. Il a eu autrefois un beau Timar *; mais il en fut dépoſſedé par Sultan *Ibrahim*, qui voulut favoriſer une créature de *Shechir Para*. Tu ſçais la vie de cette infame. Je ne t'en dis pas davantage.

* *C'eſt le revenu de certaines terres que le* Grand-Seigneur *donne à des particuliers, à condition de ſervir dans ſes Armées. Ceux qui poſſedent ces revenus portent le nom de* Timariots. *Vid. Mer.*

LET-

1653.

LETTRE CXIII.

Au Capitan Bacha.

Diverses Batailles Navales entre les Anglois *&* *les* Hollandois; *notamment celle où fut tué l'Amiral* Tromp.

COmme tu ès homme de guerre, tu prens sans doute plaisir d'entendre parler de combats & de batailles. Depuis que les *Anglois* & les *Hollandois* sont en guerre, il s'est donné des combats de mer plus sanglans que tous ceux dont on a entendu parler depuis que le monde est fait. Il semble que les derniers agissent par émulation, & qu'ils disputent aux *Anglois* un titre qui leur a été donné de tout tems, d'être les plus braves gens du monde sur cet Element.

Il se peut que leur querelle soit fondée sur d'autres raisons que je ne sçais pas. Ce qu'il y a de certain est, qu'ils sont fort animez de part & d'autre. Quel que soit le sujet de cette guerre, les *Hollandois* sont encore les perdans.

Je t'ai envoyé la relation du combat de l'année passée: ils se sont depuis battus plusieurs fois. On dit ici, que durant cette guerre les *Anglois* ont pris aux *Hollandois* près de deux-mille Vaisseaux Marchands, coulé à fond & brûlé autant de Navires de guerre, tué quelques-uns de leurs principaux Commandans, ruiné leur commerce, & reduit cette Nation à des extrêmitez presqu'aussi grandes, que lorsqu'elle fut obligée à demander la protection des *Anglois* contre le Roi d'*Espagne*, son Souverain, de l'obéïssance duquel elle s'étoit nouvellement soustraite.

Mais

Mais le plus terrible combat qu'il y ait eu entre 1653.
ces deux Nations, est celui qui s'est donné le second de ce mois. Les *Hollandois* y ont eu vingt-sept de leurs plus gros Vaisseaux brûlez ou coulez à fond. Ils y ont perdu deux-mille Matelots & Soldats; mille autres ont été, faits prisonniers avec plusieurs Capitaines. Le grand & fameux Amiral *Tromp*, dont j'ai parlé dans ma précedente, y a été tué, après avoir fait des prodiges de valeur.

Les *François* disent, que *Tromp* ayant une soif extrême durant la chaleur du combat, demanda un verre de vin; & que son valet ne le lui eût pas plutôt donné, que voulant retirer la main, un boulet la lui emporta. Ce brave Général, touché d'une héroïque compassion, répandit le vin sur le pont, & dit: *Il n'est pas juste que je me désaltére du sang d'un fidèle Domestique.* A peine avoit-il achevé, qu'un second boulet le tua.

Si le même accident t'arrive en combattant contre les Infidèles, sois assuré que tu seras incontinent transporté sur les verds & ombrageux rivages des fleuves de vin du Paradis, où tu pourras boire à souhait éternellement, à couvert de toutes sortes de disgraces. Car quiconque meurt en combattant pour la foi, est martyr.

LET.

1653.

LETTRE XCIV.

A *Sale Tircheni Emin*, Grand-Maître de l'Artillerie, à *Constantinople*.

D'un admirable Vaisseau bâti à Rotterdam *par un Ingenieur* François, *qui devoit faire des merveilles. Des Tourbillons marins qu'on appelle Cataractes.*

JE me souviens que la derniere fois que je t'écrivis, je te promis de te parler plus amplement de *Pachicour*, fameux Pirate de la mer Noire. Il me seroit aisé de te tenir parole; mais je suis tenté de t'entretenir d'autre chose

Je me souviens de t'avoir entendu parler, quand tu étois *Chiaoux* du Royaume de *Tunis*, où Sultan *Amurath* t'avoit envoyé pour ajuster les differens survenus entre le Dey & le Divan de cette ville. Tu parlas en même tems de je ne sçais quelle admirable machine, inventée pour retirer les Vaisseaux, ou toute autre chose, du fond de la mer; ajoutant à cela, que le Divan de *Tunis* avoit donné à l'Inventeur une recompense de cent-mille piastres.

J'ai lû un Auteur *François*, qui fait mention d'une semblable machine qu'il y a à *Venise*, inventée pour tirer la fameuse Carraque, qu'on appelloit le Château de la mer. Ce Vaisseau étoit d'une prodigieuse grandeur, & plus magnifique qu'utile. Etant à l'ancre, il se renversoit par son propre poids, & couloit à fond. Ni la machine dont je viens de parler, ni aucune autre adresse humaine ne pouvoit le retirer de-là. Cela n'empêcha pas qu'on ne louât beaucoup l'habileté de l'Inventeur, que le Sénat

Sénat ne l'honorât du titre de *Clarissimo*, & ne lui assignât une grosse pension pour toute sa vie. 1653.

La question est de sçavoir, si les Etats de *Hollande* feront la même libéralité à un Ingénieur *François*, qui a fait à *Rotterdam* un Vaisseau, qui fera, dit-on, plus de miracles que l'Arche de *Noé?*

On ne parle présentement à *Paris* que de ce Vaisseau. Nos Marchands reçoivent des *Païs-Bas* des lettres pleines de merveilles au sujet de ce Vaisseau, qui doit se mouvoir au son de la cloche, sans voiles, sans rames, sans gouvernail, & autres choses dont on se sert d'ordinaire dans la Marine; cependant il doit aller plus vîte que la Lune dans le Firmament, ou qu'un boulet sortant d'un canon. C'est ainsi que parlent ceux qui aiment à avancer tout ce qu'ils entendent dire, & le porter jusqu'au prodige & au Roman. Ce qu'il y a de certain, est, que l'Artiste a promis qu'il iroit aussi vîte que certains oiseaux peuvent voler, & qu'il feroit douze lieuës en une heure. Ni les vents, ni les marées ne pourront ni l'avancer, ni le retarder: Et comme la machine roule sur un principe interne du mouvement perpetuel, elle doit seulement être dirigée au gré de celui qui en gouverne les ressorts & les rouës. Ainsi le Maître du Vaisseau pourra d'un coup de main le tourner au point du Compas qu'il jugera à propos, malgré l'orage le plus violent.

Cet Ingenieur s'oblige de plus, que son Vaisseau fera le voyage des *Indes Orientales* dans la révolution d'une Lune; & qu'il ira en certains païs de l'*Amerique* dans la quatrième partie de cet espace de tems. S'il fait autant qu'il promet, il fera sur ce pied-là le tour du monde en trois mois.

Pour faire encore plus valoir cette machine, on dit, qu'avec le secours d'une nouvelle invention, elle ruinera imperceptiblement sous l'eau, quelque Vaisseau que ce soit, pourvû qu'il ne soit qu'à la portée du canon; & cela si subitement, que dans

1653. l'espace de six heures, elle coulera successivement à fond une flote de cent navires de guerre.

D'ailleurs cet Artiste, pour ne paroître pas moins habile à résister aux efforts du Ciel, qu'à surpasser toutes les inventions de la terre, promet que ce merveilleux Vaisseau coupera, à la distance d'une lieuë, toutes les Cataractes d'eau qui menacent d'ordinaire les Mariniers sur la *Méditerranée* & sur les autres mers.

Tu sçais peut-être ce que c'est que ces Cataractes, & les dangers où sont les Vaisseaux qui s'en trouvent proches. Permets-moi cependant de te dire ce que j'en ai appris d'un certain Corsaire qui en a souvent rencontré au *Levant*.

Ces Cataractes, dit le Corsaire, sont des especes d'aqueducs, situez entre les nuées & la mer. Par le moyen de ces nuées ces citernes suspenduës sont remplies de l'eau de l'*Ocean*, qu'elles tirent comme par un tuyau, qui semble descendre exprès à certaines saisons, & en certains lieux particuliers, où la surface de l'eau commence à bouillir, comme pour avertir ces vessies altérées de descendre & de se remplir.

Si cela est, qui sçait si la pluye qui rend la terre fertile, ne vient pas originairement de la mer? Car dès qu'elle a traversé l'air, ou après qu'elle a été reçûë par les nuées, ne peut-elle pas se décharger de son sel, & devenir fraîche, par une vertu secrete de cet Element, ou par la force naturelle de la moyenne région? Ou au moins par quelque vertu inconnue, qui n'est peut-être pas inférieure à celle qui, à la priere de notre saint Prophete, adoucit les eaux améres du désert, dans un tems où toute l'armée des premiers *Musulmans* étoit sur le point de mourir de soif?

Que feront après cela les Philosophes *Occidentaux* des vapeurs, qui s'exhalent, disent-ils, de la terre, & qui se condensent ensuite en nuées? Je soutiens que ce n'est qu'une idée mal liée des corps reten-

retentifs, s'il m'eſt permis de parler ainſi, tels qu'il ſemble que ſoient les nuées : & il me vient envie de demander à ces Philoſophes, de quoi ſont faits les vaiſſeaux qui contiennent ces exhalaiſons condenſées; & d'où vient qu'ils ne tombent pas ſur nos têtes, & ne nous accablent pas: mais qu'ils ſe contentent de diſtiller peu-à-peu, & goute à goute, autant qu'il eſt néceſſaire pour rafraîchir les parties ſtériles de la terre, & fournir aux beſoins des hommes? J'ai encore envie de leur demander, d'où vient qu'il pleut dans les *Indes* & autres païs de l'*Orient*, des mois entiers ſans interruption, le reſte de l'année étant ſec; au lieu qu'ailleurs les periodes des changemens de tems ſont incertains; & qu'en quelques endroits il pleut rarement ou jamais? 1653.

Les Ouvrages du Tout-puiſſant ſont impenétrables ſans contredit: Et quoique ce ſoit une marque de grand eſprit, de pouvoir rendre raiſon, ſinon ſolidement, au moins ingenieuſement, de pluſieurs choſes merveilleuſes que nous voyons dans la nature; c'eſt auſſi une preuve de peu de pieté ou de jugement, de décider de tout, ſi ce n'eſt du ſentiment de notre propre ignorance.

J'ai fait une digreſſion de la nature de celle que fit autrefois un homme, qui commença une oraiſon à la louange de l'Arche de *Noé*, & finit par un conte de la brouette d'un *Armenien*.

Mais je n'oublierai pas que je parlois de ce qu'a promis l'Ingenieur de *Rotterdam* au ſujet de ſa machine, qu'elle romproit toute la force des cataractes; ce qui feroit fort avantageux aux Négocians, & leur ſerviroit comme de convoi, pour les garantir de ces fantômes ſi redoutables aux Vaiſſeaux. Car le Corſaire m'a dit, que ces Cataractes cauſent très-ſouvent des naufrages, ſoit en embaraſſant les mâts du Vaiſſeau, & par ce moyen le renverſant, ſoit en le choquant rudement & l'empliſſant d'eau, & par conſequent le coulant à fond.

1653. Il dit aussi, que les Pirates Chrétiens ont coûtume de se servir de certains charmes contre les Cataractes. Ils ont un couteau, dont le manche est de l'os du bras droit d'un homme; & que chaque Vaisseau est obligé de se pourvoir en mettant à la voile d'un ou deux de ces couteaux, qu'ils achetent de gens qui passent pour Magiciens. Quand on voit ces Cataractes à certaine distance, le Maître du Vaisseau, ou quelqu'autre que ce soit, prend ce couteau enchanté de la main droite, & tenant de la gauche le Livre de l'Evangile, en lit quelques Chapitres; & venant à un certain verset, où il est parlé de l'Incarnation du Messie, il fait un mouvement de son couteau du côté de la Cataracte, comme s'il vouloit la couper en deux. Sur cela elle se partage incontinent par le milieu, & toute l'eau qui y étoit renfermée retombe dans la mer.

Je soutiens, que quiconque ajoute foi à tout ce qu'on dit des charmes, ou aux projets des gens qui prétendent exceller par dessus tout le monde, a plus de foi qu'il n'en faut à celui qui lit les fables d'*Esope;* puisque lisant ces ingenieuses fictions, on ne demande de nous, si-non que nous soyons persuadez du sens moral.

Quelques-uns croyent que cet Ingenieur sera beaucoup plus léger que son Vaisseau, quand il sera question de jouer des talons pour fuir les maux qui le suivront, si son visionnaire projet ne réussit pas. Je te parlerai de *Pachicour* à la prochaine.

LET-

1653.

LETTRE XCV.

A *Murat*, Bacha.

Remarques sur la nouvelle République d'Angleterre ; *sur le jeune Roi des* Ecossois, *& sur les Affaires de la* France.

IL n'y a point de Nation en *Occident* qui fasse plus de figure & plus de bruit que les *Anglois*. L'*Espagne*, le *Portugal*, & même la *France* font la cour à cette Isle, depuis que ses Habitans se sont érigez en République. Il semble que les *Anglois* soient revenus nouvellement d'un assoupissement, & qu'ils commencent à sentir leurs forces ; & qu'en s'éveillant ils ayent donné l'allarme à tous leurs voisins.

Quoi qu'il en soit, le Roi de *France* a envoyé un Ambassadeur à la Cour d'*Angleterre*, pour y traverser la négociation des *Espagnols*, & pour faire un Traité de paix, s'il est possible, entre la *France* & l'*Angleterre*.

On ne sçait que juger des maximes des Infidèles; car dans le même tems que tout cela se fait, l'Héritier de la Couronne d'*Angleterre* se refugie en *France*, où on lui fait accroire qu'on fera des merveilles pour son rétablissement. Mais tous les motifs d'affection & de consanguinité cedent à l'intérêt. Cette Cour a plus de soin de faire réussir la négociation de son Ambassadeur, que de soutenir les droits du pauvre Prince exilé. On l'appelle Roi d'*Ecosse*, parce qu'il y a été solemnellement couronné depuis la mort de son Pere. S'étant mis en devoir de revenir en *Angleterre* à la tête d'une Armée d'*E-*

1653. cossois, il fut mis en déroute; & ce ne fut qu'à peine qu'il évita les piéges qu'on avoit tendus à sa vie & à sa liberté. Cependant il arriva enfin dans ce Royaume, où il a été reçu en apparence avec beaucoup d'affection. Mais comme on craint les victorieuses armes de la nouvelle République d'*Angleterre*, on commence à dire qu'on le fera bientôt sortir de ce Royaume.

Le Prince de *Condé* a pris *Rocroi*; & ç'a été la première Place où il a signalé ses armes depuis environ dix ans que régne ce Roi enfant. Les superstitieux regardent cela comme une chose d'un mauvais présage pour le Roi. Ces sortes de gens se conduisent par des maximes destituées de raison; & partant il ne faut avoir aucun égard à leurs observations. Cependant ceux qui ont plus de discernement, croyent que la guerre sera longue.

Ce qui amuse le plus les gens, est le peu d'intérêt que le Prince de *Conty* & la Duchesse de *Longueville* prennent aux affaires de leur frere. Car pendant que le Roi étoit en marche contre le Prince de *Condé*, ils vinrent se soûmettre, & furent reçûs en grace. Les gens, naturellement soupçonneux, & qui veulent qu'il y ait de l'intrigue par-tout, disent que cette réconciliation n'est pas de bonne-foi de leur côté, & qu'ils ne l'ont faite que pour rendre service à leur frere persécuté avec moins de danger & plus de succès. D'autres croyent qu'elle est sincere, & sur-tout de la part du Prince de *Conty*; & disent pour raison, que son frere & lui n'ont jamais été de bonne intelligence.

Les *François* & les *Espagnols* se sont battus depuis peu en *Italie*. Les *Espagnols* ont perdu douzecens hommes, & les *François* la moitié moins, mais de leurs meilleures troupes. Ainsi le Roi de *France* peut dire, d'après un fameux Général: *Que les victoires suivies de si peu d'avantage, sont plus nuisibles que profitables.*

Au milieu de ta grandeur je te souhaite, Bacha, une

une parfaite santé, qui adoucisse les plus facheux évenemens. Pour moi, je suis comme un homme chancelant entre les deux mondes. 1653.

LETTRE XCVI.

A *Asis*, Bacha.

Divers Prodiges & Désastres arrivez dans les Païs-Bas. *De la* Baleine *& de son Guide. De l'accident qui pensa arriver au Roi de* France, *après avoir tiré une Perdrix.*

On diroit que le Dieu des *Nazaréens* s'étudie à inquiéter ses adorateurs. L'*Occident* abonde en prodiges & en évenemens surprenans. Les *Païs-Bas* sur-tout ont senti le coup d'une main, qui, en les frappant, semble leur représenter que leurs pensées sont trop hautes.

Il y a plusieurs semaines que nous ne recevons de ces païs-là que des nouvelles de naufrages, d'inondations, de tempêtes, de tonnerres & d'éclairs extraordinaires pour la saison. On voit sur les mers, sur les lacs & sur les rivieres, des Spectres monstrueux; & en l'air des Armées, des Cometes & autres apparitions miraculeuses.

Les Etats des *Provinces-Unies* ont perdu par naufrage seize Vaisseaux de guerre, & trente-sept Vaisseaux marchands. Il semble qu'*Eole* & *Neptune*, les principaux Dieux des *Hollandois*, se sont liguez pour les punir de vouloir forcer leur destinée; pendant qu'ils ont en mer une flote pour braver & piller les *Anglois*, sous l'ombre desquels ils ont commencé à monter à la puissance qu'ils possedent aujourd'hui.

Outre la perte de leurs Vaisseaux, les vents & les

1653. vagues ont conspiré de rompre leurs digues, les seuls boulevards qu'ils ayent pour se mettre à couvert de la violence des eaux. Tous les *Païs-Bas* sont inondez; & tellement inondez, qu'à cinq milles en terre on a trouvé du côté d'*Ostende* une *Baleine* que la mer y a nouvellement jetté, & qui est sept fois plus longue qu'un homme.

Les Infidèles regardent cela comme un grand prodige, & comme l'avant-coureur de quelque grande révolution; quoique cet évenement soit purement naturel, & qu'on en voye souvent de semblables sur ces mers, où il y a quantité de Baleines. Les Naturalistes disent, que ce Roi de la gent à écailles ne marche jamais sans son guide, qui est un certain petit poisson, qui nage toûjours devant pour l'avertir des sables & des goufres contre lesquels il donne souvent, & quelquefois contre les hautes terres, s'il arrive que son petit guide soit devoré par quelqu'autre poisson, ou qu'il lui survienne quelqu'autre accident. De-là vient peut-être qu'on trouve tant de Baleines échouées quand la mer descend. On dit aussi, que quand ce petit poisson veut se reposer, il se retire dans le ventre de la Baleine, où il se repose quelque tems, pendant lequel la Baleine se repose aussi, n'osant avancer jusques à ce que son guide sorte & la conduise. Ne semble-t-il pas, cela étant, que ces deux poissons ayent fait amitié ensemble, & qu'ils se rendent mutuellement tous les offices nécessaires d'amour & de reconnoissance? Je ne puis pas comprendre que cela se fasse sans quelque espece de raison.

Qu'on m'appelle à la Porte *Mynesib*, ou tout ce qu'on voudra, je ne sçaurois m'empêcher de rendre justice à ce poisson marin, aussi-bien qu'aux autres animaux de la terre, & de reconnoître, ou qu'ils sont douez d'une espece de raison, ou que cette faculté que nous appellons raison dans l'homme, n'est autre chose que le sens. Si les brutes font plusieurs choses sans aucune delibération ou conseil, les hom-

mes

mes n'en sont pas moins; personne ne peut 1653. prouver démonstrativement, que ces Etres muets ne délibérent & ne consultent point, avant que d'entreprendre quelque chose d'important pour leur propre conservation, ou pour l'avantage des autres. S'il y a des choses qu'ils fassent, ce semble, mal, on peut attribuer cela à la promptitude & à la vivacité de leurs sens, qui n'ont point besoin de la méthode des hommes lents & phlegmatiques dans leurs actions.

Pardonne-moi ces digressions, généreux Bacha; & puisque je t'ai mené si loin, fai encore un pas, & je te ferai voir un grand Monarque, qui commande à tant de millions d'hommes, emmené captif par une innocente bête.

Le Roi de *France* chassant l'autre jour, tira une Perdrix en volant. L'oiseau tomba, & le Monarque, courant ramasser son gibier, lâcha la bride à son cheval, qui courut demi-lieuë au travers d'une large plaine; si le Roi n'étoit pas tombé à six pas d'une profonde fosse, il auroit été tenir compagnie, autant que j'en puis juger, à *Horatius Curtius*, fameux *Romain*, de l'exploit duquel tu as entendu parler: Car le cheval fougueux ne s'étant point apperçu du danger où il couroit, n'eut pas plutôt jetté le Roi, qu'il alla se jetter à toutes jambes dans le précipice, sans qu'on ait depuis entendu parler de lui.

Les gens d'Eglise publient que c'est un miracle, & un présage que la Providence destine ce Prince à de grandes choses.

Le Roi de *Portugal* a ici un Ambassadeur, qui propose au nom de son Maître, de marier le Roi à l'Infante de *Portugal*, avec offre de quatre millions d'écus de dot. Mais la Cour n'y paroît pas fort échauffée; & le Cardinal a des raisons secretes de s'y opposer; car au reste, l'Infante passe pour une Illustre Princesse, & l'on sçait qu'elle est d'une vertu incomparable.

1653. Ce Ministre négocie un mariage auquel il a plus d'intérêt, qui est celui d'une de ses Niéces avec le Prince de *Conty*, frere du Prince de *Condé*. On dit que ce Prince a reçû la proposition du Cardinal avec moins de mépris, que ne fit autrefois le Comte de *Soissons* celle du Cardinal de *Richelieu* en semblable occasion.

Il se répand ici un bruit, comme si le Prince de *Condé* avoit été condamné par Arrêt du Parlement, & qu'il dût être exécuté en effigie.

Cette indignité est commune parmi les Infidèles, qui regardent l'honneur ou le déshonneur fait aux images; comme fait à la personne de ceux qu'elles représentent. Tout ce qu'ils disent pour excuser le service religieux qu'ils rendent aux choses faites par des hommes comme eux, est, que ce culte est purement rélatif, & se rapporte, comme à son centre, à la chose signifiée.

Cependant les amis du Prince de *Condé* se moquent de cette mort imaginaire; persuadez qu'ils sont, qu'à moins qu'un coup de la destinée ne l'enleve du monde, il sera au printems prochain à la tête d'une puissante Armée, pour ôter effectivement, à la pointe de son épée, la vie à plusieurs de ceux qui sont armez pour ses ennemis

Un homme s'est fait ici mettre en prison tout nouvellement par sa propre folie, c'est-à-dire pour avoir volontairement declaré, qu'il avoit reçû de l'argent du Prince de *Condé* pour assassiner le Cardinal *Mazarin*.

J'ai parlé autrefois du Comte de *Harcourt*, & de la disgrace où il étoit tombé, pour n'avoir pas continué le siége de *Lerida*, forte place de *Catalogne* apartenante aux *Espagnols*. Ce Général est un brave homme, & a rendu des services très-considerables à la Couronne de *France*. Il n'est pas surprenant sur ce pied là, qu'il ait senti vivement la froideur & le mépris de la reception qu'on lui fit au retour de cette malheureuse campagne. Les per-

personnes qui ont l'ame grande, doivent être caressées avec une affection extraordinaire lorsque la Fortune leur est contraire ; & on ne doit pas reprocher à des serviteurs fidèles le premier faux pas qu'ils font, ou le premier malheur qui leur arrive. Le Comte, piqué au vif de la manière dont le Roi l'avoit traité, a quitté la Cour, & ensuite le Royaume, résolu, à ce qu'on croit, d'aller servir l'Empereur d'*Allemagne*. 1653.

Ses deux fils, qu'on retenoit ici pour ôtages, se sauverent la semaine passée, sur la promesse que le Duc de *Lorraine* avoit fait, de donner sa fille en mariage à l'aîné.

Ce Duc, comme un Avanturier, rode par-ci par-là, à la tête d'une Armée de Bandits.

Célèbre *Asis*, je prens la liberté de t'assurer de mes respects & de mon affection, & je te souhaite autant d'années de vie, que tu peux en passer sans souhaiter la mort.

LETTRE XCVII.

A *Dgebe Nasir*, Bacha.

Il le félicite d'avoir succedé aux Dignitez de Chiurgi Muhammet *Bacha. Prise de* Sainte-Menehoult. *De* Cromwel, *Protecteur d'*Angleterre.

TU succedes à *Chiurgi Muhammet*, qui étoit un Ministre sage & droit. Je te souhaite surcroît de bonheur. Cela ne te manquera point, si tu hérites des vertus de ce Bacha, aussi-bien que de son office. Puisse son ame recueillir à présent le fruit de sa bonne vie: Je ne doute pas qu'il n'ait fait l'heureuse expérience de mes souhaits. Il se repose

1653. assis tranquillement sous les arbres d'*Eden*, la tête environnée d'une guirlande de fleurs qui ne se flétriront jamais: Vêtu de l'immarcessible pourpre du Paradis. Il repose sur son lit de délices, pendant que des Pages beaux & bien-faits le servent en vaisseaux d'or, enrichis de Saphirs & d'Emeraudes. Il boit du délectable vin qui n'enyvre jamais, & mange des fruits, dont chaque morceau prolonge la vie de mille Siécles. Il n'entend que la voix de ceux qui sont pleins de bénédiction & de joye. Les Vierges du Paradis le saluent avec une grace qu'on ne sçauroit exprimer. Elles chantent à l'esprit nouvellement venu, les chansons d'un amour immortel. Elles entretiennent cet Etranger de leur passion, d'une manière qui ravit son cœur. Il tombe en mille extases. C'est-là la recompense d'un pieux *Musulman*, d'un sage Ministre, d'un juste Juge des Fidèles. Sui son exemple, & tu seras transporté en sa compagnie: Car il est dans un lieu de délices, près du Chef & de la Source de la félicité parfaite.

Tu attens des nouvelles de moi, comme une preuve de mon respect. Je ne sçaurois dire pour excuse qu'il n'y en a point, dans un tems où toute cette partie du monde est en action, ou du moins en consultation.

On a fait ici depuis peu de grandes réjouïssances pour la prise de *Sainte-Menchoult*; place forte qu'on a enlevée au Prince de *Condé*. Tous les Généraux du Roi ont tâché de le détourner du siége de cette Place; mais le Cardinal *Mazarin* l'a emporté sur leurs raisons. Après leur avoir reproché leur vaine crainte, il fit investir & attaquer la Place le vingt-deuxième de la dixième Lune. Quelques-uns disent qu'il y avoit des Partisans. Cependant la Place a tenu jusqu'au vingt-septième du mois passé, qu'elle se rendit au Roi, qui étoit au siége en personne avec son frere, le jeune Duc d'*Anjou*, la Reine, le Cardinal & toute la Cour. On revint de ce siége en cette Ville le neuvième du présent mois.

La Cour a été reçüë avec de grandes acclamations &

& apparences de joye, de ceux même qui auroient triomphé du meilleur cœur, si elle avoit été battuë, & forcée à lever le si ge. Car les Bourgeois de *Paris* font de bons souhaits pour les armes du Prince de *Condé*; non pas tant parce qu'ils l'aiment, que parce qu'ils haïssent le Cardinal *Mazarin*, son ennemi. Ils sentent bien que, comme la Place a été investie par les seuls ordres du Cardinal, il aura aussi tout l'honneur de ce siége. 1653.

On parle comme si ce Ministre avoit un nouveau dessein pour la conquête du Royaume de *Naples*. Il est certain qu'on équipe une puissante Flote: Où elle va, c'est ce que personne ne sait, que ceux qui sont du cabinet, dont le Cardinal est le Chef.

Tout cela n'empêche pas que le vulgaire ne soit attentif à certains prodiges qui ont paru en l'air. On dit qu'on a vû depuis peu au ciel une épée, qui alloit du *Septentrion* au *Midi*. Les peuples font de là plusieurs prédictions, selon leurs passions ou leurs intérêts. Les uns croyent que c'est un présage que ce Roi fera la conquête de *Naples*. Les autres l'appliquent à la nouvelle République d'*Angleterre*, & à la victorieuse épée de *Cromwel*, qui, de Général de l'Armée des *Anglois*, vient de s'élever tout de nouveau au faîte de la souveraine grandeur, gouvernant l'*Angleterre*, l'*Ecosse* & l'*Irlande* sous le titre de *Protecteur*.

Il y a en cette Ville plusieurs de ses sujets, & autres *Anglois*, *Ecossois* & *Irlandois*, qui embrassent les intérêts de *Charles*, fils du Roi défunt, qui a été couronné depuis peu Roi des *Ecossois*. Ils parlent diversement de *Cromwel*. Cependant tous conviennent unanimement, qu'il est un sage Politique & un grand Général.

Les Partisans du Roi d'*Ecosse* parlent avec mépris de la naissance & de l'éducation de *Cromwel*: mais, comme tu sçais, cela n'empêche pas qu'il ne puisse être homme de courage & de vertu. Ils racontent plusieurs vilains endroits de sa jeunesse, qui sont, ce me semble, autant de preuves évidentes qu'il a un

1653 genie extraordinaire, & un jugement vaste & profond.

Il a mis dans ses intérêts diverses factions de Religion, en faisant le devot. Il s'est mis par ce moyen en reputation parmi les devots de sa Nation, qui le regardent comme un très-saint homme, que la Providence a destiné à de grandes choses.

Il eut incontinent un commandement considerable dans l'Armée des Rebelles, où il se signala par plusieurs actions de valeur, qui font voir qu'il avoit un courage invincible, & une prudence admirable. On crut enfin qu'il n'y avoit personne qui fût plus capable que lui d'être Général. Il le fut, & s'acquitta si bien de cette charge, & il a sçu si bien gagner l'affection des peuples, qu'on le regarde comme un Prophete, ou comme le Messie. Le Divan ou Parlement de cette Nation l'a revêtu de l'autorité souveraine.

Les *Anglois* de sa faction en parlent magnifiquement. Ils l'appellent un autre *Moïse*, ou *Josué*. Ils le mettent au dessus d'*Annibal*, & même d'*Alexandre le Grand*. Ils n'en peuvent parler sans hiperbole. On dit que le Roi de *France* demandera son amitié; & de vrai, les progrès de ce Héros le rendent redoutable aux Etats voisins. Les *Hollandois*, qui sont les seuls qui ayent osé s'engager à faire la guerre à la République d'*Angleterre*, demandent la paix depuis que *Cromwel* a été revêtu de l'autorité suprême.

Cependant le pauvre Roi des *Ecossois* s'est refugié en cette Cour, avec la Reine sa Mere, & son frere, qu'on appelle le Duc d'*York*. Le Roi de France leur donne à tous des pensions considerables: & le dernier a quelque commandement dans l'Armée de *Flandre*. Il y a aussi un autre frere, dont on parle encore peu, parce qu'il est le plus jeune de tous.

Ils sont généreusement entretenus ici; & la gloire particuliere de cette Cour est, d'être l'azile des

des Princes affligez. Les gens sages disent néanmoins, que le Roi se lassera avec le tems de ses Hôtes, parce qu'il lui en coûte beaucoup pour leur entretien & celui de leur suite. On ajoute, que la raison d'État l'obligera de les congédier, s'il fait alliance avec *Cromwel*, nouveau Souverain de l'*Angleterre*, qu'on recherche de toutes parts. 1653.

Le *Juif Eckimilia*, dont tu entendras parler au Divan, vient d'entrer tout pr sentement, & m'apprend qu'il vient d'arriver un Exprès, pour faire sçavoir à la Reine, que les *Espagnols* ont été défaits proche une ville qu'on nomme *Roses*, qu'ils avoient assiégée en *Catalogne*. Les *François* marchoient au secours de la place: les *Espagnols* les ont chargez dans leur marche, & ont été repoussez jusques dans leurs Tranchées, d'où ils se sont enfuis de nuit, après avoir laissé trois-cens des leurs sur la place, près de deux mille prisonniers, & tout leur canon & bagage.

Cette nouvelle a mis la Cour de bonne humeur: Elle ne s'occupe qu'aux danses & aux divertissemens. Le jeune Roi aime fort le Bal, la Masquerade, & autres semblables récréations. Il ne chasse plus depuis que son cheval s'échapa, après qu'il eût tiré une Perdrix. J'ai parlé de cette avanture dans quelqu'une de mes précedentes.

Dieu te préserve, de précipice, de poison, de sortilege, & fasse que tu ne sois jamais martir du Cordon. Quant aux autres morts, tu as assez de vertu pour t'en défendre en galant homme.

LET-

1654.

LETTRE XCVIII.

A *Brededin*, Supérieur du Couvent des Dervis à *Cogni* en *Natolie*.

Remarques sur la Naissance & sur la Vie du Messie. Caractère des Esseniens.

D'Abord que j'ai ouvert ta venérable lettre, mon cœur est tout à-coup devenu frais comme un jardin de Roses, ou comme un champ de Cinamome & de Mirrhe, dont l'odeur se répand à la faveur d'un vent d'*Occident*. Ce cœur est une source de joye, dont les eaux sont aussi belles que le cristal, & aussi rafraîchissantes que les eaux de l'*Euphrate*.

Je te regarde comme un Cedre entre les arbres de la forêt, ou comme le durable Chêne du Désert. Puisse le ciel prolonger ta vie jusqu'au son de la Trompette.

Les commandemens dont tu m'as honoré m'ont fait plaisir, & je les ai reçûs avec une joye que je ne sçaurois exprimer. J'ai regardé ta lettre avec tant d'attention, que j'ai été long-tems sans en pouvoir détourner mes yeux. Tu as donné dans le blanc de mon affection, en m'employant à écrire ce que les Historiens les plus désintéressez disent de *Jesus* fils de *Marie*, Messie des Chrétiens.

Ce saint Prophete a été honoré par ses propres ennemis. *Josephe*, sçavant *Juif*, qui vivoit de son tems, en a parlé avec éloge Autant en font divers Philosophes *Payens*, tout opposez qu'ils étoient à ses Disciples & Partisans. *Porphire*, que les Chrétiens regardent comme l'ennemi juré de leur Religion, donne néanmoins à *Jesus* les épithètes de *Sage*, de *Saint*, & de *Divin*. Ce Philosophe s'étoit déchaî-

déchaîné contre une certaine secte de *Nazaréens* qui 1654.
vivoient de son tems, & qu'on nommoit *Gnostiques*. Ces gens corrompoient la Philosophie de *Platon* & la Théologie des Anciens; mêlant bizarrement les fables humaines avec les véritez divines. *Porphire* écrivit contr'eux; & comme il confondit les autres Chrétiens avec les *Gnostiques*, il devint l'aversion des uns & des autres également. Il conserva néanmoins une profonde vénération pour le Messie.

Veux-tu sçavoir les circonstances de la naissance de ce saint Prophete? Elles furent glorieuses jusques dans l'obscurité même. Quoique son pere & sa mere fussent alors en chemin pour se rendre à *Jerusalem*; qu'ils fussent étrangers à *Bethlehem*, & que ne pouvant avoir de chambre à l'auberge, ils fussent contraints de loger avec un bœuf & un âne dans une écurie, où nâquit le Messie, qui fut mis dans une crêche; cependant, dans cet état contemptible, il vint des Mages de *Perse* & de *Chaldée*, qui apporterent des présens à ce saint enfant; & après avoir mis à ses pieds de l'or, de la mirrhe & l'encens, ils se prosternerent, & louerent Dieu, le très-haut & très-puissant Roi de tout le monde, de ce qu'il leur avoit fait l'honneur de voir le Messie.

Cela arriva l'an 43. du régne d'*Auguste César*, Empereur *Romain*. *Hérode* étoit alors Gouverneur ou Président de la *Judée*. Cet homme ayant eu avis que certains Etrangers de considération étoient venus d'*Orient* à *Jerusalem*, les envoya querir; leur ayant demandé le sujet d'un si pénible & si long voyage, ils lui répondirent.

„ Paix te soit, ô Sultan! Il y a eu autrefois dans
„ notre païs un Prophete célébre, qui entr'au-
„ tres prédictions, qui depuis ont été accomplies,
„ nous a laissé celle-ci; que dans la *Palestine* il
„ naîtroit un Enfant de céleste origine, qui domi-
„ neroit sur la plus grande partie du monde. Et que
„ par le moyen de ce signe nous sçaurions le tems &
„ le

1654. „ le lieu de sa naissance : Il paroîtra au firmament
„ une étoile surprenante, qui vous conduira au lieu
„ où vous pourrez le trouver. Quand donc vous
„ verrez cette étoile, prenez de l'or, de la mirrhe
„ & de l'encens, & suivant l'étoile, allez & offrez
„ ces présens à l'Enfant; & retournez incontinent
„ après dans votre païs, de peur qu'il ne vous arri-
„ ve quelque chose de fâcheux. Et comme nous avons
„ vû cette étoile; nous venons nous acquitter de ce
„ qui nous a été commandé.

Herode leur dit : „ Vous avez bien fait. Allez
„ donc, & cherchez l'Enfant avec soin; & après que
„ vous l'aurez trouvé, revenez m'en donner avis,
„ afin que j'aille aussi lui rendre mes hommages.

Herode, fâché que les Mages ne fûssent point revenus, & jaloux de ce qu'ils lui avoient dit de cet Enfant, fit étrangler tous les Enfans de Bethléhem qui n'étoient pas au dessus de deux ans. Mais le Pere & la Mere de ce saint Enfant s'enfuirent, & l'emporterent la même nuit qu'arriverent les Mages, dans le païs où il ne pleut jamais.

Je ne te dis rien ici, sage *Brededin*, qui ne soit tiré d'Historiens approuvez; car, outre les Auteurs Chrétiens, plusieurs *Payens* ont écrit les mêmes choses.

Il y avoit environ ce tems là un Philosophe *Romain*, fort estimé de *César*. Il écrivit à l'Empereur, & lui parla de la venuë des Mages, en ces termes:
„ Certains *Persans Orientaux*, dit-il, sont venus
„ dans ton Empire, & ont apporté des présens di-
„ gnes des Rois, à un certain Enfant nouvellement
„ né en *Judée*. Nous ne sçavons pas encore qui, &
„ de qui est cet Enfant.

Tu vois, sage *Dervis*, que le Messie parut avec éclat, même dans son berceau. Etant encore tout jeune, il entra au Temple, & disputa avec les Rabins *Hébreux*, les convainquit de s'être entierement détournez de la loi de *Moïse*, leur declara qu'il étoit le Messie, & leur dit avec une profonde humilité, qu'après lui il viendroit un Prophete qui seroit preféré à lui, & du-

quel

quel il n'étoit pas digne de baiser la poussiere des sou- 1654.
liers. Les Chrétiens donnent un autre sens à ce passage : Mais les vrais Fidèles sçavent, que ce la ne fut dit que de *Mahomet*, qui est le sceau des Prophetes.

Le tems me manqueroit, si je voulois raconter toutes les admirables circonstances de la vie de cet Homme. En l'appellant Homme je ne fais que suivre son exemple, puisque dans tout l'Evangile il ne s'est jamais appellé Dieu, ou le Fils de Dieu, comme les Chrétiens le qualifient; mais il s'est donné très-souvent le titre de Fils de l'Homme. Il convertit de l'eau en vin; nourrit cinq-mille hommes de cinq tourteaux & de deux petits poissons; guérit toutes sortes de maladies; redonna la vûë aux aveugles; ressuscita les morts; passa sans être vû au travers de la foule de ses ennemis; & fut enfin enlevé en paradis.

Si tu veux en sçavoir davantage de ce saint Prophete; je puis te dire encore, qu'il y a des Historiens qui disent, qu'il fut initié dans les mistères des *Essenìens*, secte célèbre entre les *Juifs*.

Il semble qu'alors cette Nation étoit divisée en sept Classes; entre lesquelles celle des *Esséniens* n'étoit pas la moins considerable, parce que les plus religieux observateurs de la loi étoient de cette secte. Ils étoient pleins d'humanité, & pour leurs freres, & pour les Etrangers : Ils fuyoient la volupté, comme étant ennemie de l'esprit, & regardoient la chasteté comme le ciment de toutes les vertus. Delà vient qu'ils méprisoient le mariage, comme un embaras aux hommes consacrez à la contemplation. Ils n'avoient pas moins de mépris pour les richesses, & vivoient dans une parfaite communauté de biens.

Entre leurs autres mistères, ils avoient coûtume de s'oindre souvent le corps d'huile, & de le laver aussi souvent d'eau courante. Ils n'achetoient, ni ne vendoient, ni n'alloient aux lieux publics : mais chacun faisoit volontiers part de ce qu'il avoit, à celui qui en avoit besoin. Ainsi l'on se faisoit du bien, &

l'on

1654. l'on se secouroit mutuellement, chacun selon ses facultez. Ils étoient extrêmement assidus au lavement, au jeûne & à la priere. Curieux à remarquer les divers noms des Anges, qu'ils repétoient souvent. ils invoquoient ces heureuses Intelligences, comme Ministres du Roi éternel. Et ceux qui s'exerçoient à ce genre de vie religieuse, acquéroient une grande constance & fermeté d'esprit, que ni les tortures, ni le feu, ni le fer, ni autres tourmens ne pouvoient les obliger à renoncer à leur loi, ou leur faire dire la moindre chose contre leur institution. Ils auroient même mieux aimé souffrir le martire, que de goûter d'aucune chose qui eût vie. Tant ils étoient rigides observateurs de la loi qui défend de jamais manger de la chair des animaux.

C'étoit un article de leur foi, qu'aussi-tôt que la mort avoit separé l'ame d'avec le corps, celle-là, suivant sa pente naturelle, montoit au ciel, de même que les étincelles dégagées de la matière terrestre & grossiere qui les tenoit emprisonnées.

Je t'ai fait un court & fidèle portrait des *Esseniens*. Tous les Chrétiens reconnoissent que le Messie favorisoit cette secte, si tant est qu'il n'en fût pas membre. En effet, il ne paroît nulle part qu'il l'ait censurée, comme il a fait celles des *Pharisiens*, des *Saduccéens*, des *Herodiens*, & autres.

Le tems ne me permet pas de t'en dire davantage à présent au sujet de ce véritable Prophete. Mais si tu veux avoir une parfaite idée de toutes ses vertus & de la sainteté de sa vie, jette les yeux sur toi-même, & considere bien ton cœur. Car tu ès une copie vivante de ce divin *Jesus*.

LET.

1654.

LETTRE XCIX.

Au venérable Moufti.

D'une Lettre écrite par les Jésuites *d'*Armenie *à des Religieux du même Ordre en* Espagne, *sur ce que la Terre s'étoit ouverte, & avoit englouti le Tombeau de* Mahomet.

TU as entendu parler des *Jésuites*, qui sont un Ordre de *Dervis* Chrétiens. Toute l'*Europe* est pleine de ces Moines : ils ont même tâché de s'établir à la sublime *Porte**, & en divers lieux de l'*Asie*. Ils sont actuellement établis dans les *Indes*, où ils sont nombreux & puissans. Ils passent pour les Moines les plus riches de l'Eglise *Romaine*, quoiqu'ils soient obligez à une perpetuelle pauvreté par les constitutions de leur Fondateur. Mais à quoi la sacrée faim des richesses ne porte-t-elle point les hommes ? En faveur du plus charmant de tous les métaux, ils sont capables de se dispenser des loix anciennes, & de violer les vœux les plus sacrez.

Ces Religieux ont répandu depuis peu une Lettre imprimée, qu'ils prétendent avoir été écrite par un Moine de leur Ordre en *Armenie*. Elle contient la Relation d'un accident surprenant, arrivé au Tombeau de notre saint Prophete, sur lequel reposent les faveurs de l'Eternel. On assure que la châsse qui contient le corps de l'Envoyé de Dieu, tomba dans la huitième Lune de l'année derniere de la voute de la sacrée Mosquée, où l'on prétend qu'elle étoit enlevée par une grosse pierre d'aimant; & que le pavé du Temple s'étoit en même tems ouvert, & avoit englouti le venérable cercueil, où reposoient les plus saintes Reliques du monde; qu'il en sortit

une

1654. une flame semblable à celle du souphre, avec tant de fumée, & une puanteur si insupportable, que tous les Pelerins qui se trouverent présens étoient tombez en défaillance, sur quoi plusieurs s'étoient faits Chrétiens.

Ceux qui gobent sans examen comme des véritez, tout ce que les Prêtres leur disent, croyent ici cette fourbe. Le commun Peuple se félicite d'être né Chrétien, & non Disciple de cet Imposteur. Ces Infidèles blasphèment ainsi l'homme en qui sont confirmées les promesses de leur Messie, quand il a dit, *qu'il prieroit Dieu d'envoyer un Prophete qui les conduiroit en toute vérité.*

Ils ne se donneront jamais la peine d'examiner, si le fondement de cette histoire est vrai ou faux. Tous les *Musulmans* qui ont été à ce Saint des saints, sçavent que le corps de notre Divin Législateur repose dans un tombeau, bâti comme ceux de nos augustes Empereurs, & autres Dortoirs des personnes éminentes: avec cette seule différence, qu'il surpasse tous les monumens du monde pour la magnificence, pour les richesses inestimables, & pour les dons des devots Princes *Musulmans.* Il paroît toûjours à chaque angle de ce mistérieux reduit un si insupportable éclat d'or & de pierres précieuses, que les yeux des mortels spectateurs peuvent en être éblouïs, puisque les Anges mêmes sont forcez de se voiler dans ce majestueux enclos.

Il n'est donc pas difficile de croire, que la reverberation du brillant de tant de joyaux, forme la figure d'un Tombeau suspendu en l'air, ou attaché à la voute de ce superbe édifice; & que cette ressemblance trompe les yeux des ignorans, quoique *Musulmans* devots; & c'est de-là que vient la fable de l'Aimant. Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'homme si crédule, & si peu sensé, qui puisse croire que Dieu, qui a protegé durant tant de siécles le Tombeau de son Apôtre & Favori, vérifiant en cela la Prophetie de *Mahomet* même, qui a prédit, com-

comme ont fait les autres Prophetes qui l'ont pré- 1654.
cedé, „ que le lieu de son repos seroit glorieux, „ & que les plus grands Monarques de la terre „ viendroient le visiter ": il n'y a, dis-je, point d'homme qui puisse croire, que Dieu ait enfin permis qu'il soit arrivé une telle disgrace au Tombeau de son Ambassadeur, l'azile & le refuge des pécheurs.

Mais les *Nazaréens* croyent tout, à la réserve de la vérité. Ils sont abandonnez à l'esprit d'illusion & d'erreur, & par consequent incapables de lumiere & d'instruction.

Je les laisse donc à eux-mêmes jusques au jour redoutable & à l'heure d'examen, que les Anges examinateurs entreront dans les Tombeaux, & qu'ayant fait recherche des actions & de la foi de chacun, ils donneront à la main droite des Justes le regître de leurs vertus, & aux méchans le noir catalogue de leurs péchez, qu'ils tiendront de la main gauche.

Je me prosterne néanmoins devant toi, te suppliant que quand tu tourneras ta face du côté de la maison d'*Abraham*, & du Tombeau du Prophete, tu fasses une priere ardente pour moi, & demandes à Dieu, qu'il me préserve des erreurs des Infidèles.

LET-

1654.

LETTRE C.

A *Cara Hali*, Médecin du Grand-Seigneur.

De l'estime & de la venération que les Hommes avoient pour les Bêtes. Divers exemples sur cela.

PUisque ce que j'ai écrit en dernier lieu en faveur des Brutes est si fort de ton goût, j'obéïrai à ta priere, & continuerai de parler sur ce sujet.

Il est certain que les Anciens ne jugeoient pas des Bêtes comme font les Philosophes *François*, qui leur refusent l'usage de la raison. *Socrate* avoit coûtume de jurer par la génération des Animaux, comme faisoit *Rhadamante* avant lui. Les *Egyptiens* représentoient leurs Dieux sous la forme des Bêtes, ou des Oiseaux, ou des Poissons. Les *Grecs* mettoient les cornes d'un Belier sur la tête de la statuë de *Jupiter*, & les cornes d'un Taureau sur celle de *Bacchus*. Ils composoient l'image d'un Homme & d'un Bouc, & peignoient les *Muses* & les *Graces* avec des aîles. Le Poëte *Pindare* représente tous les Dieux avec des aîles, & les déguise sous la forme de diverses Bêtes, lorsque dans ses Hymnes il les introduit chassez par *Triphon*. Tu sçais aussi que nos saints Docteurs soutiennent que l'Ange *Gabriël* a des aîles, & que ce fut d'une de ses aîles qu'il fit les marques qui paroissent dans la Lune.

Quand les Poëtes introduisent *Jupiter* faisant la cour à *Pasiphaé*, ils le représentent en forme de Taureau: & si nous les en croyons, il prenoit dans ses autres amours, tantôt la forme d'un Cigne, tantôt

tantôt celle d'un Aigle. Ils disent aussi, qu'il fut alaité par une Chévre. 1654.

C'est pour ces raisons, & pour d'autres, que les Anciens s'abstenoient non seulement de faire du mal aux Bêtes, mais qu'ils les traitoient même avec une affection particuliere. Un Pigeon étoit les délices de *Semiramis*. Un Chien faisoit la joye de *Cyrus*: un Cigne celle de *Philippe* de *Macédoine*: & notre saint Prophete avoit coûtume de se divertir d'un Chat. Il aimoit cet animal, parce qu'il étoit propre & actif: & c'est pour cela même que les *Musulmans* ont généralement beaucoup d'estime & de vénération pour cette Bête.

Ce Favori de Dieu entendoit le langage des Bêtes, & s'entretenoit aussi familierement avec elles qu'avec les hommes. C'est sur ce pied-là que la renommée a parlé de *Mélampe* & de *Tiresias*, comme aussi d'*Apollonius Tyaneus*, qui soutenoit à un de ses amis qu'il avoit auprès de lui, qu'un Moineau qu'il entendoit chanter, avertissoit ses Camarades qu'il avoit vû tomber un Ane sous sa charge à quelque distance de-là. Il est aussi parlé d'un jeune Garçon qui entendoit la voix de tous les Oiseaux, & prédisoit par ce moyen les choses à venir; que sa mere, en versant de l'urine dans ses oreilles comme il dormoit, l'avoit dépouillé de cet incomparable don, de peur qu'on ne le lui enlevât pour le présenter au Roi. Il ne faut pas douter que plusieurs Nations n'ayent une connoissance certaine du langage de certains Animaux. Mes compatriotes, par un don particulier fait à nos Peres & transmis pour jamais à leur posterité, entendent le jargon des Corneilles & des Aigles. Les Anciens étoient si habiles dans cette science, que quand ils conversoient avec les Oiseaux, ou qu'au moins ils les entendoient parler en leur langage des présages de ce qui devoit bien-tôt arriver, ils étoient fortement persuadez que ces Oiseaux étoient les Messagers des Dieux. Ainsi on croyoit que l'Aigle l'étoit de *Jupi-*

1654. *ter*, la Corneille & le Faucon d'*Apollon*, la Cicogne de *Junon*, la Chouette de *Minerve*, & ainsi des autres.

Il est évident que nos Chasseurs ordinaires connoissent les différentes voix de leurs Chiens. lorsque, bien éloignez, ils leur marquent par une espece de cri qu'ils cherchent le Liévre, & par un autre, qu'ils l'ont trouvé; par un troisième qu'ils l'ont pris, ou qu'il a pris à droite ou à gauche. De même ceux qui gardent le bêtail, connoissent par la voix du Taureau, lorsqu'il a faim, ou soif, ou qu'il est las, ou bien quand il est en rut. De même par le rugissement du Lion, par le hurlement du Loup, par le bêlement de la Brebis, on connoît leurs différens besoins, leurs inclinations & leurs passions différentes.

Ces animaux de leur côté entendent notre langage: ils connoissent à notre voix & à nos paroles, si nous sommes fâchez ou de bonne humeur; lorsque nous les appellons ou chassons. Nos Bêtes domestiques nous obéïssent avec autant de promptitude & de légereté, que nos valets & servantes. Tout cela ne pourroit se faire, si elles n'étoient pas douées de facultez semblables aux nôtres. Les Oiseaux apprennent à leurs petits à chanter avec art. Par le même art les Chasseurs connoissent les meilleurs Chiens d'une portée. Ils les ôtent à la Chienne, & les transportent dans un autre lieu; ils remarquent ensuite ceux qu'elle remporte les premiers, & ceux-là sont toûjours les meilleurs. D'où vient que cette Chienne distingue ainsi ses petits? Cela se fait par raison, ou par une faculté qui lui ressemble.

Nous voyons visiblement, que toutes les créatures vivantes connoissent leur fort ou leur foible, & sçavent se servir avec beaucoup d'adresse des armes que la Nature leur a donné pour leur défense. Elles connoissent aussi les lieux où elles peuvent demeurer plus ou moins commodément. Les plus foi-

foibles, comme les Chiens & les Chats, demeurent 1654.
avec les hommes dans les maisons & dans les villes. Pendant que les Lions, les Tigres & autres Bêtes feroces se tiennent dans les Déserts. Les Moineaux & les Hirondelles sont presque domestiques, pendant que les Aigles, les Faucons, les Vautours, & autres oiseaux de proye, font leurs nids dans les bois ou sur les rochers. Il y a des Oiseaux qui changent de demeure dans certains tems de l'année, parce qu'ils le jugent nécessaire pour leur commodité. Il y en a d'autres qui demeurent toûjours dans les mêmes lieux. On remarque la même chose des Poissons. Il est aisé de connoître que toutes les créatures vivantes sont sages & prévoyantes pour leur conservation. Que ce soit instinct de la Nature, ou raison, il est constamment vrai, qu'il y a une exacte conformité & ressemblance entre ces facultez des Bêtes, & ce que nous appellons raison, sagesse, ou prudence dans les hommes. Et nous n'avons pas plus de sujet de conclure qu'elles n'ont pas de raison, parce qu'elles ne l'ont pas dans la même perfection que nous, que nous en aurions de conclure, que nous sommes aveugles ou sourds, parce que nos yeux ne sont pas si perçans, ni nos oreilles si fines que les leurs: & que nous n'avons pas de jambes, parce que nous ne courons pas aussi vîte que les Liévres, les Cerfs, les Chevaux, &c.

Les Brutes ont sans contredit de la raison aussibien que nous; mais cette faculté est foible & imparfaite en elles, faute de discipline & d'art, qui polissent toutes choses. Cela paroît par les Bêtes qu'on apprend à danser, & à faire mille tours; à compter de l'argent, à tirer un fusil, à chercher des choses cachées, & à les apporter à leurs Maîtres après les avoir trouvées, comme font les *Epagneuls* bien dressez. Quelle plus grande preuve peut-il y avoir des progrès qu'ils ont fait dans la raison & dans la science qui leur

1654. a été enseignée ? N'apprend-on pas aux Eléphans l'art militaire, & ne les met-on pas à la tête d'une Armée ? Les Princes *Indiens* ne comptent-ils pas autant sur la conduite & sur la sagesse de ces Animaux, que sur les services de leurs plus braves & plus sages Généraux ? Cette Bête est aussi docile, & apprend aussi promptement, tant qu'elle est jeune, tout ce qu'on veut, qu'un enfant peut faire à l'Ecole : ce qui ne sçauroit se faire sans l'usage de la raison.

Pour finir, je passe sous silence plus de cinq-cens argumens, qui prouveroient tous, que les Brutes ont une ame aussi-bien que nous, & des facultez & des affections conformes aux nôtres. Ainsi il n'est gueres moins injuste de les tuer & de les manger, parce qu'elles ne peuvent nous parler & converser avec nous, qu'il le seroit à un *Canibale* de nous tuer tous deux, & de nous manger, parce que nous n'entendons non plus son langage, qu'il entend le nôtre.

Dieu, qui renferme les vents pendant que l'*Alcion* couve ses petits, pour faire connoître par-là qu'il aime cet Oiseau, nous donnera très-assûrément un repos perpètuel, si nous nous abstenons de faire du mal aux animaux, nos compagnons.

LET-

1654.

LETTRE CI.

A *Mustapha*, Barbier du Grand-Seigneur, au Sérail.

De l'Emprisonnement du Duc de Lorraine.

TU m'as autrefois entendu parler du Duc de *Lorraine*, & des diverses pertes qu'il faites. La plupart des gens avoient cru qu'elles finiroient par l'excommunication décernée contre lui par le *Moufti Romain*, de laquelle je t'ai donné avis. Mais l'expérience nous apprend, qu'un malheur n'arrive jamais seul; mais que les disgraces attaquent en foule ceux dont la destinée a résolu la perte.

On peut dire néanmoins, que l'inconstance de ce Prince est la cause de tous ses malheurs. Il n'a fait que courir de parti en parti entre les Rois de *France* & d'*Espagne*, prenant successivement les armes pour l'un, & cabalant secretement avec l'autre; toûjours infidèle à tous deux, & ne faisant jamais moins que ce qu'il étoit de son propre intérêt de faire.

C'est-là le vrai caractère de ce Prince. On peut ajouter, qu'il étoit d'un esprit intraitable, & d'une avarice insatiable: aussi amassa-t-il de grands trésors d'or, d'argent & de joyaux, & il n'épargna pour cela ni la rapine, ni la violence. De-là vint qu'il se brouilla avec divers Monarques: mais enfin s'étant rendu suspect au Roi d'*Espagne*, son dernier Maître, odieux à son propre frere, qu'on appelle le Duc *François*; & exécrable à tous les lieux où son Armée avoit été en quartier, l'Archiduc *Léopold* l'a fait arrêter, & conduire au Château

1654. d'*Anvers*. Cette nouvelle a été si agréable aux Habitans des *Païs-Bas*, qu'ils en ont fait par-tout des feux de joye. Il fut renfermé le vingt-cinquième de la derniere Lune. On fit bientôt après arrêter sa seconde femme, afin de sçavoir par son moyen où étoient les papiers & l'argent ; mais sur-tout l'argent, qu'on avoit principalement en vûë, le Duc passant pour un Prince prodigieusement riche, & les coffres d'*Espagne* ayant besoin de ce secours. Les *Espagnols* ont donné les mains à ses brigandages : il n'a rien laissé qu'il n'ait pillé, & ils l'ont laissé faire tant qu'ils ont vû qu'il accumuloit : mais à présent qu'il a fait son coup, ils le punissent pour des crimes qu'ils lui ont fait commettre, & s'emparent par ce moyen de toutes ses richesses.

On dit, qu'il a d'abord souffert sa prison avec beaucoup de patience ; mais voyant depuis, qu'on lui refusoit la liberté de voir les Remparts du Château, il est devenu furieux, a jetté à la tête du Gouverneur un chandelier, la seule arme qu'on lui avoit laissé, & cassé les fenêtres de son apartement. Après cette violence, on a été contraint de le confiner dans un cachot, où il n'a de lumiere que celle qui lui vient d'une grille qui est sur le toit.

François de Lorraine, son frere, lui a succedé au Commandement de l'Armée. Il se pique de grande fidélité pour la Maison d'*Autriche* ; mais au bout du compte, il peut être aussi chancelant que son frere. Le Roi de *France* a des appas capables de tenter la vertu d'un Ange ; cependant rien ne pourra jamais corrompre un *Musulman* comme moi, sur le front duquel la destinée a gravé cette devise : *Prêt à souffrir*.

Je rougis, Sérénissime Aga, quand je songe que je suis si denué de vertus, que je ne puis me vanter de rien que de fidélité, pendant que mille ames illustres, couronnées de mille & mille bonnes actions, montent tous les jours au Ciel. Quoiqu'el-

qu'elles n'ayent fait au monde qu'une fort petite figure, & pour tout dire en un mot, une figure aussi obscure & aussi méprisable que celle que je fais à *Paris*; elles ne laissent pas néanmoins d'être à présent assises avec les cent-vingt-quatre mille Prophetes, qui sont les Favoris de l'Eternel. 1654.

Puisses-tu grossir cet heureux nombre, après que tu seras rassasié de biens sur la terre, & que tous les plaisirs dont tu jouïs ici bas te seront devenus comme le parfum qui plaît pendant quelque tems, mais dont on se lasse à la fin.

LETTRE CII.

Au Juif *Nathan Ben-Saddi*, à *Vienne*.

Des Traditions non écrites de Moïse, *&* *de la Loi écrite. Eloge de l'*Alcoran.

NE me soupçonne point de partialité, ou d'être entêté de faire des Proselites, parce que je me donne beaucoup de peine à t'amener à la raison, & à te faire sentir que tu ès homme. Ce n'est point par intérêt que je veux te rendre ce bon office; & je ne suis pas d'humeur à m'empresser beaucoup à faire des convertis. L'amour de la vérité est le seul motif qui me fait prendre la plume. J'ai toûjours cru que le seul moyen de revenir des erreurs de Philosophie ou de Religion, est d'étudier ces matières volontairement & sans sollicitation. Peut-être suis-je dans le même cas que toi;

1654. car afin que tu le sçaches, je ne cherche pas plus à te détromper, qu'à me satisfaire moi-même, en te communiquant franchement ce que je pense ; car on remarque ordinairement qu'on apprend soi-même à mesure qu'on enseigne les autres. Notre mémoire est foible & infidèle, & nous pensons plusieurs excellentes choses qui nous échapent dans la suite, pour n'avoir pas fait en nous une profonde impression. C'est envain que nous courons après une idée confuse, & que nous fouillons tous les reduits de notre ame pour retrouver une pensée perdue, qui n'a laissé aucune trace. La rapide production de l'esprit s'est évanouie ; elle est morte aussi-tôt que née ; que dis-je morte aussi-tôt que née ? Elle avorte souvent dans le moment qu'elle a été conçûë. Le seul moyen donc de retenir nos pensées, c'est de les renfermer en des paroles, & de les enchaîner par des écrits. C'est pour cela que je t'importune de lettres de cette nature. En t'instruisant, je puis perfectionner ma raison, & me confirmer dans la méthode que j'ai prise, de vivre selon mon naturel ; c'est-à-dire, de ne pas laisser assoupir ma raison, pendant que mes passions sont actives & vigoureuses à travailler à ma perte. Je suis persuadé que le plus grand opprobre ou le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, est d'être privé de sa raison.

Ce que je viens de dire de l'infidélité de notre mémoire, peut servir d'une bonne introduction aux objections que j'ai à faire contre vos Traditions.

Si quelqu'un vous demande, pourquoi cette Loi ne fut pas écrite aussi-bien que l'autre, vous répondez, que Dieu en a usé ainsi, de peur que les *Gentils*, trouvant moyen d'en avoir des copies, ne les corrompîssent, & n'en renversassent le sens, comme ils ont fait de la Loi écrite. Mais d'où vient qu'il per-

permit qu'on en redigeât une par écrit ? Avoit-il 1654.
moins de soin de celle-ci que de l'autre ? Ou les *Gentils*, en altérant & corrompant les Traditions moins importantes, pouvoient-ils faire plus de mal, que de corrompre la Loi essentielle & fondamentale? Car vos Docteurs mêmes avouent, que ces Loix non écrites ne contenoient que des circonstances. Y a-t-il donc homme de bon-sens qui puisse se contenter d'une réponse si frivole ? Ou direz-vous, que Dieu a eu plus de soin d'empêcher que les *Gentils* ne corrompîssent ces Traditions, que de les conserver dans leur pureté parmi les *Juifs*? Le véritable moyen de conserver la pureté de leur origine, étoit de les rediger par écrit, ce qui paroît évidemment par la conservation de la Loi écrite, qu'on prit tant de soin de transcrire, que s'il y avoit une lettre ou un point d'ajouté, de diminué, ou de mal placé, on prenoit cela pour un fatal présage de calamité, & les Copistes en étoient sévèrement punis; même toute la Congrégation étoit obligée d'expier ce crime par jeûnes, par prieres & par aumônes. De sorte qu'il étoit en quelque manière impossible, qu'avec tant de circonspection il se fit la moindre corruption ou altération dans la Loi écrite.

J'en appelle à ta propre raison, s'il n'étoit pas beaucoup plus sûr de transcrire les Loix pour en conserver la pureté, que de les confier à la foible mémoire des hommes.

D'ailleurs, je voudrois fort sçavoir, ce que devinrent ces Traditions durant les diverses captivitez des *Juifs*, & les différens dépeuplemens de la *Terre-sainte*? Qui prit soin de faire passer à la posterité ces Traditions dans leur pureté, lorsque les *Juifs* se trouverent sans Sacrificateurs, sans Prophetes & sans Sinagogues? Lorsqu'ils furent dispersez dans les Provinces éloignées de la *Médie*, de la *Perse*, de l'*Egypte* & de *Babylone*? Vos Peres étoient alors esclaves des Rois *Payens* de l'*Asie*. Il n'y avoit point

1654. alors d'Anciens assis au Sanedrin, qui pûssent prendre ce soin-là. Je ne vois pas même qu'*Esdras* le Scribe prît aucun intérêt à ces Traditions, après que lui & les *Juifs* ses freres furent revenus de leur longue captivité de *Perse* & de *Babylone*. Leur plus grand soin fut, de récouvrer les Livres de la Loi écrite qui s'étoient perdus, sans se mettre en peine, & même sans faire aucune mention des Traditions non écrites. Je conclus de-là, que ces Traditions n'étoient pas de grande importance ; ou que, si elles l'étoient, elles avoient été entierement changées, ou s'étoient perdues pour la plupart plusieurs siécles avant que le *Talmud* eût été composé, Livre qui, selon toi, contient ces sacrées instructions. En disant cela, tu te contredis toi-même ; car si ces Traditions devoient être transmises aux enfans, de génération en génération, par la bouche de leurs Peres, comme tu le supposes, quel besoin étoit-il donc de les écrire dans le *Talmud*, ou dans quelqu'autre Livre? Cependant les Ecrits de vos Rabins en sont pleins. Ainsi tu te confonds toi-même, & tu te jettes aveuglement dans un cercle d'absurditez.

Rappelle donc ta raison, & ne te laisse pas éblouïr aux fables de tes Rabins, habiles Compilateurs de contes de vieille. Il est certain que ces Traditions, dont vous faites tant de bruit, ne sont autre chose que les visions de vos Cabalistes, qui prétendent voir plus de mistères dans l'ordre de deux ou trois lettres ou points Hébraïques, qu'ils n'en sçauroient démêler dans des volumes entiers. Ils se cassent la tête à tirer de loin des interprétations, prises de la manière particuliere de placer chaque trait de plume. Ils embarassent & amusent leurs Disciples, en leur enseignant, à la faveur de vingt quatre lettres, une Théologie plus enveloppée & plus Romanesque, que ne fit jamais *Pythagore* avec tous ses Nombres mystiques. L'Alphabet est pour eux l'Oracle de la Théologie. Ils ont fait de la Loi une énigme parfaite.

N'a-

N'ajoute donc point foi à ces pieux Charlatans, 1654.
à ces fourbes devots, qui, avec leurs sacrez tours de passe-passe, font de vous autant de singes, pour se moquer dans le particulier de votre folie, lorsqu'avec tant de devotion ils vous voyent ramper, sauter, danser, hurler, braire, & faire dans la Sinagogue toutes vos autres postures & actions antiques, à la pratique desquelles vous avez donné tant d'application & d'exactitude, que vous avez entierement negligé les points importans de la Loi.

Je crois que ce que je viens de dire suffit pour te convaincre, que les Traditions, qu'on veut vous faire accroire avoir été données à Moïse sur la montagne de Dieu, ne sont autre chose que les Songes creux de vos aveugles Conducteurs, qui ne s'appliquent à rien tant, qu'à vous embarasser dans un labyrinthe perpetuel de superstitions & d'erreurs.

Il n'y aura pas plus de peine à démontrer, que la Loi écrite même, toute divine qu'elle est de sa nature, n'est pas d'une obligation universelle pour tous les peuples ; mais qu'elle n'oblige que votre Nation en particulier, & les peuples voisins de la terre qui ont voulu se joindre à votre Communion.

Comme le tems me presse, je n'insisterai que sur un argument, dont je te laisserai la décision. Je te demande donc, s'il étoit possible à tout le genre humain d'aller une fois l'an à *Jerusalem*, pour y sacrifier dans le Temple de *Salomon*, comme votre Loi le requeroit? Qu'il n'étoit pas permis de sacrifier ailleurs, c'est ce qui paroît évidemment par la Loi même, qui le défend ; par l'exemple de vos Peres durant leurs diverses captivitez, & par la pratique que vous observez encore aujourd'hui ; vous, dis-je, qui n'avez fait aucun sacrifice depuis *Tite Vespasien*, Empereur *Romain*, qui ruina votre Ville, & brûla votre Temple.

1654. Ce peut servir à te convaincre encore, que la Loi de Moïse n'étoit pas d'obligation perpetuelle aux *Juifs* mêmes; puisqu'il est constamment vrai, que vous n'avez pas été en état de l'observer depuis seize-cens ans. Or il n'est pas moins constant, que Dieu ne voudroit pas exiger des hommes une chose qu'il leur seroit impossible de faire.

N'aye donc plus de si hautes idées de ta Nation, comme si elle étoit la seule qui fût élûë de Dieu, & la seule capable d'en recevoir des faveurs. Cesse d'insulter tout le reste du genre humain, & de maudire tes freres, enfans d'un même Pere, qui est *Noé*, homme juste, & Prophete de Dieu. Regarde le Soleil & la Lune, & toute la constellation du Ciel; leurs influences se répandent également sur tout le monde. Regarde les Elemens, ils servent également aux enfans d'*Adam*; ils sont sans partialité pour les mortels, & il n'y a point de faction qui puisse détourner les vents & la pluye. Tout cela arrive au tems & au lieu assignez: & les quatre Saisons de l'année reviennent successivement de la même manière, & se font sentir aux habitans des quatre coins du monde. Les plantes ne connoissent point de différence entre les Circoncis & les Incirconcis, mais elles donnent leurs fruits aux uns & aux autres avec une égale indifférence. Aussi les brutes reconnoissent également pour leurs Souverains les Circoncis & les Incirconcis. Les oiseaux de l'air sont aussi-tôt pris par un Oiseleur *Payen*, Chrétien, ou *Mahométan*, que par un *Juif*. Les poissons de la mer, lorsqu'ils avalent l'hameçon, ou se jettent dans le filet, ne regardent point de quelle Religion sont ceux qui les prennent. Tout arrive à chacun selon sa nature, & comme il plaît à la destinée. Il n'y a que l'homme qui transgresse la condition de son Etre. Mais ceux qui obéïssent au Légiflateur interne, je veux dire à la Loi de la con-

conſcience, vivront ſans doute heureuſement, & 1654.
mourront paiſiblement, de quelque Nation ou Religion qu'ils puiſſent être.

De peur que l'homme n'errât, faute de connoiſſance, une lumiere eſt ſortie d'*Orient*, je veux dire le Livre de gloire, qui confirme la Loi écrite, & inſtruit les hommes de la vérité. Ce Livre ſans contredit a été apporté du Ciel. Il porte ſa propre évidence, & les caractères de ſa divinité dans la majeſté de ſon ſtile. Il y a dans chaque parole un eſprit & une énergie qui ſubliment l'entendement du pieux Lecteur, & qui purifient ſes affections. Il eſt écrit en *Arabe*; langue ſi pure & ſi parfaite, que les plus rigides Critiques n'y ſçauroient trouver une faute depuis le commencement juſqu'à la fin. Une partie s'accorde exactement avec l'autre, & il eſt exempt de contradictions. Tous les Chapitres de ce glorieux Livre ſont d'une pièce: Beautez qu'on n'a pû trouver emſemble ſans miracle, dans un Livre publié par un homme qui ne ſçavoit ni lire, ni écrire.

Les progrès qu'il a faits dans le monde, prouvent qu'il eſt deſcendu du Ciel. La plus grande partie de l'*Aſie* & de l'*Afrique*, & pluſieurs Royaumes de l'*Europe*, ont obéi à l'*Alcoran* durant plus de mille ans. Pareille choſe pouvoit-elle arriver ſans le ſecret du Ciel? Quand le Prophete & Favori de Dieu reçût ſa première commiſſion, il étoit comme le Pelican dans le déſert, ſolitaire, & ſans compagnon. Il ne perdit point courage pour cela; mais obéït aux ordres du Ciel. Il ſe voyoit au milieu des rochers & des ſables, environné de tous côtez de redoutables bêtes. Cependant il ne déſeſpéra point de l'aſſiſtance du Ciel, mais ſe conſola ſur la promeſſe de l'Eternel. Il commença ſa miſſion par prêcher aux Lions & aux Tigres, qui, comme s'ils avoient entendu un nouvel *Orphée*, devinrent doux & ſociables à ſa parole puiſſante. Ces fiers habitans des forêts vinrent ſe

1654. prosterner devant l'Envoyé de Dieu: Ils lui lécherent les pieds, pour marquer leur soûmission; ils environnerent le lieu de son repos, comme s'ils avoient été ses Gardes, & lui apporterent à manger soir & matin. Le Prophete fut surpris qu'on fit tant de grace aux bêtes de la terre. Il loua le Créateur de toutes choses, & sa bouche fut pleine de bénédictions. Il bénit le jour & la nuit, & l'obscurité qui est entre deux. Il bénit la rosée qui tombe au lever de l'odoriférante étoile, & les vents frais qui font branler à minuit les feuilles des arbres. Au matin il pria que tous les hommes devînssent vrais Croyans. Dieu sans doute eût exaucé sa priere, si l'Ange qui la portoit au Ciel n'eût rencontré le Diable un peu endeçà de la Lune, qui lui deroba une partie des paroles de *Mahomet*; de sorte que sa priere monta toute imparfaite au trône du Tout-puissant. La plupart des hommes devinrent néanmoins Croyans; & beaucoup plus le deviendront encore.

En peu de tems le solitaire Prophete se vit à la tête d'une nombreuse Armée, toute composée de Volontaires, qui vinrent le trouver dans le désert, inspirez qu'ils furent par celui qui gouverne tout. Les Puissances d'*Arabie* s'opposérent au sacré Héros: elles menerent contre lui la fleur de l'Orient; mais elles ne firent que précipiter leur destinée, & irriter leurs astres courroucez. Les Elemens prirent les armes contre elles, & les Météores combattirent pour la défense de l'Ambassadeur de Dieu. La foudre, la grêle & des pierres de feu, ruinerent les troupes des Infidèles; & l'horrible vent de tempête qu'il fit, enterra toute leur Armée dans les sables. Ainsi celle des *Musulmans* vainquit sans tirer l'épée, & les Empires des méchans tomberent entre les mains des vrais Croyans. La *Perse*, *Babylone* & *Egypte* furent subjuguées, & em-

embrasserent la pure foi. L'*Alcoran* fut reçû depuis 1654.
l'*Inde* jusqu'en *Ethiopie* : depuis le Soleil levant, jusques au Soleil couchant, on fit unanimement cette sainte profession de foi: *Qu'il n'y a qu'un seul Dieu*, & Mahomet *son Prophete*.

Considere à présent, *Nathan*, si la Loi de *Moïse* a jamais eu un tel pied dans le monde, ou si les Enfans d'*Israël* peuvent se vanter de conquêtes si universelles. Il y a déja long tems que votre petit Royaume a pris fin ; & que lui, ainsi que tous les Empires de l'*Asie* & de l'*Afrique* ont été engloutis par la Monarchie des *Osmans*. Votre Tabernacle, votre Temple, votre Ville & vos Sacrifices ne subsistent plus. Votre Nation est dispersée par tout le monde, sans terres ou possessions qu'elle puisse appeller siennes; & vous n'avez ni Prince, ni Sacrificateur, ni Prophete à qui vous puissiez avoir recours pour vous délivrer des calamitez qui vous accablent.

Sors donc de la Sinagogue que le Ciel châtie: Secoue-toi de la malédiction; & après t'être purifié, viens te joindre aux vrais Croyans, qui sont bénis en ce monde, & qui seront heureux en Paradis. Ou au moins tiens-toi dans la reserve, & suis tes propres lumieres.

LET-

1654.

LETTRE CIII.

A *Dichen Hussein*, Bacha.

De la Politique du Cardinal Mazarin, *de marier ses Nièces aux Princes du Sang.*

La politique du Cardinal *Mazarin* n'est point un secret à la Cour *Impériale*. Il travaille à présent à son chef-d'œuvre. Il y a long-tems qu'il entretient des Pensionnaires au service des Grands de *France*. Il n'y a point d'homme de la première qualité, qui puisse compter qu'il n'a point à sa table une créature de ce Ministre. Toute sorte de déguisement, soit pour le corps, soit pour l'esprit, n'ont jamais manqué aux gens habiles à trahir, & officieux à faire du mal.

Il se sert à présent d'autres Espions auprès des Princes du Sang, & de la première Noblesse de *France*. Les femmes sont devenues ses Agens secrets; femmes du même sang que lui; véritables *Italiennes*, & élevées sous ses soins & sous sa direction particulière; en un mot, ses Sœurs & ses Nièces.

Cinq sont arrivées tout de nouveau en cette Ville. Le Secretaire du Cardinal les y a conduites, & elles ont été accompagnées par une longue suite de Courtisans, qui sont venus les recevoir à quelques lieuës de *Paris*. On dit qu'il y en a une d'une singuliere beauté; & que le jeune Roi de *France*, ayant vû son portrait, s'est rendu amoureux de l'original.

Il est vrai que le Prince de *Conty* en a épousé une, & que le Cardinal lui a donné son Palais, & deux-cens mille écus en mariage.

On dit que l'autre se mariera avec le Duc de *Candale*, & une troisième, avec le fils du Général de *Harcourt*.

Le

Le Cardinal *Mazarin*, comme s'il vouloit être à la Cour de *France* ce qu'étoit *Joseph* à la Cour de Pharaon, a mandé à son frere de venir le trouver, & d'amener en *France* toute la famille. Il est résolu de peupler ce Royaume de *Siciliens* de la race des *Mazarins*. Ces gens continueront, & par instinct & par régles, les desseins que le Cardinal a commencez, & éleveront cet Etat chancelant aussi haut que s'est proposé ce Ministre, ou le ruineront absolument: Car ce Prélat, dont l'esprit est toujours en mouvement, ne sçauroit suivre les voyes moyennes. 1654.

On dit que Duc d'*Orléans* est fort mal satisfait de l'ambition qu'a le Cardinal de vouloir marier ses Niéces aux Princes du Sang. Ce Prince ne se laissera jamais engager à s'approcher de la Cour. Il favorise au contraire le Prince de *Condé*, & les autres mécontens. Il y a des gens qui augurent de-là, qu'il y aura bientôt du changement dans les affaires: car la plupart des *François* penchent à prendre le parti du Prince.

Il y a de grandes cabales par tout le Royaume; & le Cardinal met en œuvre tous les rafinemens de la politique pour avancer ses affaires. Il connoît trop le Prince de *Condé*, pour songer à un raccommodement. Il a un double intérêt à ruiner cet infortuné Général; car il y va de sa propre conservation, & de la grandeur de la Princesse de *Conty*, sa Niéce, qui par la chute de son Beau-frere deviendroit la maîtresse de son bien.

Il tâche aussi de se raccommoder avec le Cardinal de *Rets*, son ennemi declaré, & à qui le Pape a donné la pourpre, pour balancer la puissance de *Mazarin* à cette Cour, où il est soupçonné d'animer le Roi contre la Cour de *Rome*.

Ce Cardinal de *Rets* est maintenant prisonnier d'Etat, & l'a été long-tems. Ce fut par les ordres de *Mazarin* qu'il fut d'abord arrêté. Mais le sage Ministre croit à présent, que le plus sûr est de composer avec un homme qu'il ne peut persécu-

1654. ter long-tems, sans s'exposer au ressentiment de tous les Ecclésiastiques, & sur-tout aux foudres de la Cour de *Rome*.

Pour pacifier donc les choses, & fortifier son parti, il a proposé le mariage de son Neveu avec la Niéce du Cardinal de *Rets*. La Cour n'est occupée qu'à faire des alliances de cette nature ; preuve évidente qu'elle sent que sa puissance diminue, & craint qu'elle ne diminue encore plus, si le Prince de *Condé* se met une fois en campagne.

Il n'importe gueres aux intérêts des *Musulmans* de quel côté soit l'avantage ; car les uns & les autres sont également ennemis de l'Envoyé de Dieu.

Si je puis, par quelque heureux artifice, fomenter les divisions de ces Infidèles, je ne desservirai point la sublime Porte. Quoi qu'il en soit, je prierai toûjours Dieu, que les Infidèles tournent les uns contre les autres des armes, qui réunies dans les mêmes intérêts, feroient pericliter l'Empire des vrais Croyans.

Que ta présence au Divan soit, illustre Ami, comme un fort bastion, sous le couvert duquel je puisse trouver un azile contre l'artillerie des langues malignes & flateuses.

LETTRE CIV.

A *Dinet Golou.*

Il lui apprend qu'il avoit perdu par accident l'usage de ses yeux durant deux jours. Digression sur la sagesse qu'on trouve dans les Brutes.

TU n'ignores pas, qu'aussi-tôt que j'eus reçû avis de l'exécution de la sentence de notre ami *Gery Boinou*, à qui le Créateur fasse grace, j'écrivis à *Ismaël*

Ismaël Monta Faraca, son Successeur, une lettre de 1654.
condoléance. Pour garder un juste milieu entre la tendresse que je devois à la perte que mon ami avoit faite de ses yeux, & la défiance que j'avois d'un Etranger, je remplis ma lettre des expressions consolantes dont je me serois servi si j'avois parlé à *Bornou* même; ne doutant pas qu'*Ismaël* ne lût ma lettre à son aveugle prédecesseur.

Je fis le *Stoïcien* outré, ou du moins je donnai je ne sçais combien de conseils Philosophiques presque impraticables. Rien ne sortit de ma plume qu'une Morale févère. Et tout cela pour couvrir la véritable part que je prenois aux souffrances de *Gery*, que toi & moi, comme tu sçais, n'étions pas les seuls à aimer. Je t'ai dit dans ma précedente, que je n'avois pas osé confier mes sentimens, tout déguisez qu'ils étoient, à un homme qui, sous prétexte de son nouvel avancement, pouvoit être plus clairvoyant qu'auparavant, & penétrer incontinent le foible voile des paroles, & voir quelque chose dans ma lettre qui m'auroit été désavantageux, si je m'étois hazardé d'exagérer la sévérité du *Sultan*, ou le mérite de *Gery*.

Je crus donc qu'il valoit mieux affecter de l'indifférence; personnage que je sçais aussi peu faire que personne, dans les occasions qui touchent les sens de trop près. Il est aisé de donner aux autres des conseils, que nous pratiquons fort mal quand nous nous trouvons dans le même cas. Quand il s'agit d'autrui, la Sagesse & la Morale ne nous coûtent rien; mais quand il s'agit de nous-mêmes, toute notre Philosophie s'évanouït. On ne voit plus en nous que l'humanité & la sensibilité, sans vertu & sans patience.

L'expérience que j'ai faite depuis deux jours m'arrache cette confession. J'ai perdu, par un malheureux accident, l'usage de mes yeux durant quarante-huit heures. Il est vrai que quand ils n'auroient pas été malades, je ne m'en serois pas beaucoup servi pendant le tiers de ce tems-là: A moins que tu ne dises qu'ils

1654. qu'ils nous servent à dormir, & qu'ils sont un secours à l'ame, pour appercevoir les sombres chimères de la nuit. Quoi qu'il en soit, je me souviens que ce n'étoit pas un médiocre chagrin, durant même cette absence du Soleil, de n'en sentir la privation que par l'oreille ; car tant que les fenêtres de mon ame ont été fermées, il étoit inutile d'ouvrir celles de ma chambre, qui, avant ce malheur, m'auroient convaincu par la reverberation de la lumiere de la lune ou des étoiles, que la nuit étoit venue, sans consulter les horloges & les cloches des couvens.

Cela fut cause que je me retractai de tout ce que j'avois écrit à l'Eunuque au sujet de l'aveuglement, & regardai comme un fou le Philosophe qui se crèva les yeux, pour penser avec moins de distraction. J'enviai le bonheur de ces fous bien plus heureux qui ne pensent point, & qui ont l'usage de la vûë, qui sert à former & à régler les conceptions des personnes les plus sages & les plus intelligentes.

Ma tristesse fut si grande durant cette petite éclipse de mes yeux, que je preférai à ma vie celle de ces animaux muets que les hommes ont appris à appeller irraisonnables, & qui expriment leur sentiment par des sons inarticulez; langage que nous n'entendons point. Je souhaitois presque d'être métamorphosé, ne fut-ce qu'en chien, pourvû que j'eusse l'usage des yeux, dont la privation rend la vie non seulement défectueuse, mais même incommode à elle-même. Si tu me condamnes d'avoir fait un tel souhait, je te répons pour une bonne fois, que je ne sçaurois m'empêcher de croire, qu'un chien que j'ai vû, menant un aveugle dans les ruës par une corde, étoit plus heureux que son maître. Ce fidèle chien faisoit sa charge avec beaucoup de prudence, & évitoit les obstacles qui traversoient son passage, comme, par exemple, chariots, carosses, ou foule de peuple. Il en étoit redevable à ses yeux, qui le rendoient plus sage que son maître, lequel,

lequel, autant que j'en puis juger, ne se seroit pas conduit plus sagement que la brute quand il auroit eu les yeux bons. 1654.

Puisque je suis tombé sur la sagesse des brutes, il ne faut pas que j'oublie un fait que j'ai lû dans *Plutarque*, & dans un certain Auteur *François*, d'un chien qu'avoit un des Courtisans de *Vespasien*, Empereur *Romain*. Cette bête faisoit au naturel toutes les agonies & tous les symptomes de la mort par l'ordre d'un Charlatan, qui lui avoit appris plusieurs tours facétieux pour divertir les Grands de *Rome*.

Le même Auteur *François*, où j'ai lû cette avanture, parle de certains bœufs, qui avoient, ce semble, appris l'Arithmétique. On s'en servoit cent fois par jour à tourner la rouë d'un puits : mais leur tâche étant achevée, il n'y avoit pas moyen de leur faire faire un pas de plus. Ils n'avoient pas plutôt repassé ce nombre dans leur tête, qu'ils quittoient d'eux-mêmes la rouë, sans qu'on pût les obliger par aucune violence à travailler davantage. Qui peut nier que ces bœufs n'entendissent les Mathématiques; ou que le chien de Vaisseau dont je vais te parler eût besoin d'étudier les Elemens d'*Euclide*? Ce chien ayant fort grande envie de goûter d'une huile qu'il voyoit dans un vaisseau de terre, où il ne pouvoit mettre la tête assez avant, parce que le cou du pot étoit long & étroit, & ayant essayé plusieurs fois inutilement, courut à fond de cale, où il y avoit du gravier qui servoit de lest. Il fit plusieurs tours, apportant à chacun sa pleine gueule de gravier, qu'il mettoit dans le pot. Il y revint si souvent, que le pot étant enfin à demi plein de gravier, l'huile monta jusqu'aux bords, & le chien en lapa autant qu'il en voulut. *Plutarque* donne ceci pour un fait dont il a été témoin oculaire, N'étoit-ce pas, à ton avis, l'*Archimede* des Chiens? Les Chévres de *Candie* ne sont-elles pas Médecins, absolument parlant? Ces animaux ayant été blessez, courent sans interruption toutes les plaines

1654. plaines de cette Isle fertile, jusques à ce qu'elles ayent trouvé une certaine herbe, qu'on appelle, si je ne me trompe, *Dictame*, avec laquelle elles se guérissent.

Si les *François* lisoient ceci, & ce que j'ai écrit sur ce sujet à *Cara Hali*, aussi-bien qu'au grand *Muhammed* du Désert, ils me condamneroient comme un hérétique, comme un fou, ou comme un extravagant; ou du moins ils concluroient, que je suis un trop importun Avocat des bêtes. Ils m'appelleroient brute moi-même, & diroient décisivement, que je suis descendu de quelque brute.

Mais toi, qui as été élevé en Orient dans des principes plus humains, & qui as eu l'honneur de verser de l'eau sur les mains de l'austère Hermite, tu auras une autre opinion de ce que je dis pour défendre les animaux, nos alliez.

Celui qui a donné la sagesse & le langage aux Fourmis, & qui leur a appris à se parler en langage muet; de sorte que l'allarme ne fut pas plutôt donnée dans leur petit territoire, qu'elles s'enfuirent toutes avec leur petit bagage, à l'approche de l'Armée de *Salomon*; celui, dis-je, qui a donné la sagesse aux Fourmis, nous fasse la grace d'entendre le langage des bêtes, ou du moins de ne pas nous croire plus sages qu'elles, qui entendent le nôtre.

LETTRE CV.

A *Asis*, Bacha.

Des Préparatifs, qui se faisoient pour le Couronnement du Roi de France. *Nouveaux Mécontentemens à* Paris *après la mort de l'Archevêque.*

CEtte Cour n'est occupée à présent, qu'à faire les apprêts nécessaires au Couronnement du jeune Roi,

Roi. *Rheims* eſt la ville où doit ſe faire cette cérémonie. On dit que le Duc d'*Orleans* ne s'y trouvera pas, quoique le Roi ait fait dire à tous les Princes & Grands de l'accompagner, ſuivant l'ancienne coûtume. Ce Duc n'eſt pas content de la grande autorité que le Cardinal *Mazarin* prend à la Cour. Outre que ſa fille, qui n'a pas peu de pouvoir ſur lui, eſt du parti des mécontens. C'eſt par ſes conſeils que le Duc ſon Pere s'abſente ainſi du Roi ſon Neveu. Il y a néanmoins des gens qui diſent, qu'il changera de ſentiment avant le tems marqué pour le Couronnement, & qu'il aimera mieux diſſimuler ſon mécontentement, pour voir plus d'avantage à ruiner le Cardinal, qui entretient le Roi dans un cercle de plaiſirs conformes à ſon âge, pour lui ôter par ce moyen le loiſir & l'envie d'entrer dans l'examen de ſon adminiſtration. 1654.

La Cour eſt à préſent à *Fontainebleau*, maiſon de plaiſance du Roi, où l'on ne ſonge qu'à ſe divertir. Cependant les Princes du Sang, qui ne dorment pas, ſongent à de nouveaux moyens de retirer la Cour de la léthargie où elle eſt tombée, & d'apprendre au jeune Monarque, que le ſon des trompettes & des tambours, ſera bientôt une muſique plus néceſſaire que le concert des ruelles.

Sur ces entrefaites, le Prince de *Condé* ayant été condamné, la Princeſſe ſon Epouſe a demandé au Parlement, que ſa dot lui fût aſſurée. Mais l'affaire a été renvoyée au Roi. Il ſemble que ſon Epoux ſoit perdu à tous égards, ſi ce n'eſt du côté de l'affection des peuples, qui favoriſent tous ceux qui ſont ennemis du Cardinal *Mazarin*.

Monſieur *Brouſſel*, l'un des Conſeillers du Parlement, l'empriſonnement duquel j'ai ci-devant dit avoir été la cauſe des premiers troubles de *Paris*, eſt nouvellement mort. Cependant le parti dont il étoit le défenſeur, n'eſt pas mort avec lui: au contraire,

1654. traire, il reprend de nouvelles forces à la faveur des sujets de mécontentement qu'on a tous les jours.

Il s'est ranimé d'une manière particulière depuis la mort de l'Archevêque de Paris. Le Clergé a choisi pour nouvel Archevêque le Cardinal de *Rets*, prisonnier d'Etat, & en disgrace à la Cour. Cette élection a été declarée nulle par une Declaration du Conseil: Cependant les Ecclésiastiques persistent dans leur premier choix. Le Cardinal *Mazarin* les menace des peines dûës à ceux qui méprisent l'autorité du Roi; mais ils ne font aucun cas de ses menaces, & comptent sur les armes du Prince de *Condé*, & espérent qu'avec le tems il les delivrera de l'oppression de ce grand Ministre.

Les gens habiles cabalent, & le vulgaire prend aisément parti selon son penchant. On n'entend ici que murmures & sourdes satyres contre le Gouvernement. Chacun tâche d'avoir des armes, qu'il amasse comme pour se garantir de quelque invasion publique. Les Bourgeois mêmes ne sortent point sans épée, qu'ils cachent sous leurs habits; comme s'ils avoient dessein de faire un massacre, ou qu'ils en craignîssent un. Tout présage, ce semble, que la fureur du peuple éclatera tout-à-coup, & en peu de tems; & les plus sages ne sçavent quel sera le denoüement d'un fracas si menaçant.

Il n'y a que moi, tout environné d'Infidèles, qui sois resigné à la destinée; sçachant, comme je fais, que toute la force humaine n'est pas capable d'avancer ou de reculer les décrets signez au Ciel.

LET-

1654.

LETTRE CVI.

A *Murat*, Bacha.

De certains Sorciers arrêtez en France: *d'un Magicien d'*Egypte, *& d'un autre* Allemand *nommé* Zyto.

IL ſemble que les Démons ayent été tirez depuis peu de leurs cachots, & qu'ils ſe ſoient répandus en *Occident*, ſi nous en croyons les dépoſitions de ceux qui ont accuſé certains prétendus Sorciers.

Plus de quarante vieilles femmes ont été arrêtées & empriſonnées en *Bretagne*, Province de ce Royaume, accuſées d'entretenir correſpondance avec les Puiſſances Infernales. La plupart ont été condamnées à la mort: Dieu ſçait avec quelle juſtice.

Les unes ſont accuſées d'avoir enſorcelé leurs voiſins; d'autres leur bêtail: & d'autres enfin d'avoir rompu le charme des premiers & des ſeconds. Toutes en général ſont accuſées de s'être aſſemblées la nuit, & d'avoir fait certaines cérémonies diaboliques, qui commencent & finiſſent, dit-on, par baiſer ſous la queuë un Bouc, ou un Diable qui en a pris la figure.

Je ne ſçais juſqu'où va le tort qu'on a fait à ces pauvres vieilles. Je ne ſçais pas non plus ſi leurs Juges ont toûjours raiſon. Un viſage maigre & ridé, un œil enfoncé, & une grande pauvreté, ſont ſouvent les principaux ſujets de leurs ſoupçons. Ces ſoupçons, groſſis par la ſuperſtition, par l'ignorance & par la malice, ont ſouvent emporté ceux qui doivent adminiſtrer la juſtice, à condamner de pauvres malheureux, plus innocens qu'eux, comme coupables de ſortilèges.

Cependant on ne ſçauroit diſconvenir, qu'il n'y ait eu des hommes & des femmes habiles dans l'art magi-

1654. que, comme on l'appelle ordinairement; art qui n'est autre chose, ce me semble, que ce qu'il y a de plus mistérieux dans la science de la nature. Tels étoient *Zoroastre*, arriere-petit-fils de Noé, & Roi de cette partie de l'*Asie* qui s'appelloit de ce tems la *Bactrie*; *Apollonius Tianeus*, *Philistides Syracusain*, & plusieurs autres de plus vieille date. Ces gens connoissoient la vertu cachée des Elemens, l'influence des astres, la spécifique operation des métaux, des minéraux, & autres corps soûterreins, aussi-bien que la vertu de tous les vegétables. Ils sçavoient faire parfaitement des figures astrales & Talismans, par le secours desquelles ils faisoient des merveilles. Et tout cela peut-être sans songer aux Esprits Infernaux, ou sans avoir le moindre commerce avec les Démons.

Je crois que *Lucien*, Auteur ancien qui n'a jamais parlé de rien sérieusement, se croyoit à peine soi-même, lorsqu'il racontoit l'avanture de *Pancrates*, fameux Magicien d'*Egypte*, qui, par le moyen de ces Talismans, pouvoit transformer les choses inanimées, & leur donner au moins l'apparence de créatures vivantes. Ainsi il auroit converti un bâton, ou un morceau de bois, en la ressemblance d'un homme, qui auroit marché, parlé & fait toutes les actions d'un Etre raisonnable.

Un certain Etranger, allant un jour avec lui à *Memphis*, & couchant ensemble dans le même Caravansera, ou Auberge, ils ne furent pas plutôt descendus de leurs Chameaux, que *Pancrates* prit une planche de chêne, qu'il toucha de son Talisman; & après avoir prononcé deux ou trois sillabes, le tronc se remua d'abord, se tint debout, marcha, & prenant les Chameaux par la bride, les mena à l'ecurie. Après cela cet homme de bois entra, fit leur lit, & alla par-tout où *Pancrates* voulut l'envoyer. Au départ, le Magicien ayant fait certaines cérémonies particulieres, cet officieux valet redevint planche. C'est ainsi qu'il en usa tout le long de la route.

Son

Son compagnon de voyage, résolu de voir s'il ne pourroit point faire la même chose, profita de l'absence du Magicien, qui étoit allé au Temple, & qui avoit laissé son Talisman. Le curieux Voyageur, qui avoit été souvent le témoin oculaire du miracle de *Pancrates*, prend une piéce de bois, & la touche du Talisman de *Pancrates*, repétant les sillabes qu'il lui avoit entendu prononcer. Incontinent la piéce de bois devint homme, & homme parlant. Le Voyageur, surpris de l'évenement, commanda à son nouveau valet de lui apporter un baquet d'eau. Le tronc enchanté obéït. Le Voyageur lui dit que cela suffisoit, & lui commanda de redevenir piéce de bois; mais au lieu de le faire, il continua d'apporter de l'eau jusques à ce que la maison fût pleine. Le Voyageur, craignant la colere de *Pancrates*, crut rompre le charme en fendant le bois en deux; mais cela ne fit qu'augmenter son embaras. Chaque morceau prenant un baquet, se mit à puiser de l'eau, de sorte qu'au lieu d'un valet il en eut deux. Cela dura jusques à ce que le Magicien vint à son secours, qui ayant fait à son Compagnon une rude censure, fit retourner d'un seul mot les deux valets à leur premier état d'immobilité. 1654.

Je ne te fais pas ce conte pour te le faire croire: ou pour le croire moi-même. Imitons *Lucien*, qui en est l'auteur, & moquons-nous, comme lui, de ceux qui prennent plaisir à de pareilles fables. Mais excusons les Chrétiens, si, comptant sur les fictions des Poëtes & des Orateurs, ils croyent qu'un morceau de pain se convertit en chair & en sang, après que les Prêtres ont prononcé quatre paroles.

J'ai le Journal de *Racoa*, autrefois resident à *Vienne*, en qualité d'Agent secret de l'heureuse *Porte*. Quelques-unes de ses lettres parlent de la superstition & de la crédulité des *Allemans* dans les choses de cette nature. Cependant dans une lettre qu'il addresse au *Moufti*, il se confesse vaincu par

S 2 les

1654. les dépositions inconteſtables de ceux qui ont été témoins oculaires de la vie & de la mort d'un certain *Fauſtus*, qui faiſoit mille tours diaboliques, comme on parle, devant l'Empereur même.

Il parle auſſi d'un autre Magicien, qui vivoit du tems de l'Empereur *Charles Quint*, & qui s'appelloit *Zyto*. Le fils de l'Empereur, à qui étoit *Zyto*, devant ſe marier à la fille du Duc de *Baviere*, ce Duc, pour obliger ſon Gendre, qui étoit fort attaché à la Magie, comme l'étoient tous les *Allemans*, fit venir aux nôces quantité de fameux Sorciers. Pendant qu'un de ces Magiciens travailloit à faire quelque choſe de rare, *Zyto* entr'autres, qui, comme j'ai dit, étoit le Magicien du Prince, vint à ſon confrere avec une gueule auſſi grande en apparence que celle d'un vieux Crocodile, & l'avala tout d'un morceau. Cela étant fait, il ſe retira & le vuida dans le bain, puis le produiſit ainſi mouillé à la compagnie, défiant tous les autres Magiciens de faire la même choſe: mais tout le monde fut muet.

Je n'apprens pas que les Sorciers *François*, dont on parle tant à préſent, ayent fait aucuns tours de cette nature. L'accuſation la plus atroce qu'on leur fait, eſt d'avoir enforcelé les cochons de leurs voiſins qui ont enragé; ce qui peut être, comme tu ſçais, une maladie naturelle.

Je prie le Ciel de nous préſerver des enchantemens d'une imagination abuſée, afin que nous, & l'Incube de chaque mortel, n'ayons ſujet de craindre, ni les Sorciers, ni les Magiciens.

LET-

1654.

LETTRE CVII.

A *Cornezan Mustapha*, Bacha.

Propositions de Mariage entre la Reine Christine *& le Prince* Charles Palatin, *son Successeur.*

TU as sans doute entendu parler de *Christine* Reine de *Suede*. J'ai fait mention de cette Princesse dans plusieurs de mes Lettres. Cette fille Reine est sur le point de resigner sa Couronne à son Cousin, qu'on appelle le Prince *Charles Palatin*. C'est une resignation volontaire: & l'on dit qu'elle la fait par le grand penchant qu'elle a pour la solitude & pour la vie privée. Elle passe pour la Princesse du siécle la plus accomplie & la plus sçavante. Ceux qui prétendent être plus éclairez que les autres, disent, que la véritable raison qui lui fait abandonner le Royaume est, la résolution qu'elle a fait de changer de Religion, & d'embrasser la foi du Moufti *Romain*, qui est défendue par les Loix de *Suede*.

Tu riras de la proposition qu'elle a fait faire à celui qui doit lui succeder, & de la réponse qu'elle en a reçû.

„ Elle veut, premiérement, se reserver la plus „ grande partie du Royaume avec les revenus.

„ En second lieu, elle ne veut point être sujette; „ mais elle prétend être entierement indépendante „ & libre.

„ En troisième lieu, elle veut avoir la liberté de „ voyager dans les païs étrangers, ou en quelque „ endroit de la *Suede* qu'il lui plaira.

„ Enfin elle ne veut pas que son Successeur fasse au- „ cun changement dans les Charges importantes

1654. „ qu'elle aura données à ses favoris; ni qu'il revoque „ aucuns des dons qu'elle leur aura fait.

Le Prince *Charles* a répondu :

„ Premièrement, qu'il ne veut pas être un Roi „ titulaire, sans Royaume, & sans revenu qui puisse „ fournir tant en paix qu'en guerre aux dépenses né„ cessaires.

„ Secondement, qu'il ne veut souffrir aucun com„ pétiteur, égal, ou souverain dans son Royau„ me.

„ En troisième lieu, qu'il ne veut point s'exposer „ à ses intrigues dans les Cours étrangeres.

„ Et qu'enfin s'il est Roi, il prétend disposer de „ toutes les Charges comme il le jugera à propos; „ qu'il ne veut point être l'ombre d'un Roi, & „ n'avoir point les privileges essentiels à la Souve„ raineté.

On dit que quand la Reine apprit sa réponse, elle dit tout haut: „ Je n'ai fait ces propositions-la „ que pour sonder son esprit. Je crois à présent qu'il „ mérite de régner, puisqu'il connoît si bien les „ incommunicables droits de la Royauté.

Cette nouvelle vient d'un Secretaire envoyé à l'Ambassadeur d'*Espagne*, & nouvellement arrivé en cette Cour, pour y négocier une tréve de dix ans entre la *France* & l'*Espagne*.

Il y a encore ici un Ambassadeur de *Portugal*, qui a donné avis à la Cour, que les *Portugais* ont chassé les *Hollandois* des places qu'ils tenoient dans les *Indes Orientales*. Mais si nos Marchands disent vrai, les *Tartares* vont exterminer tous les *Francs* qui sont à la *Chine*.

Le jeune Roi de *France* passe toûjours le tems à danser, à voir des jeux, & autres recréations que le Cardinal *Mazarin* lui fournit à grands frais, pour l'empêcher d'entrer dans les affaires publiques, & de penser trop sérieusement à l'Arrêt que le Parlement a rendu contre le Prince de *Condé*.

On

On ne ſçait comment s'y prendre pour blâmer le procedé du Prince de *Condé*, ou pour accuſer le Roi d'injuſtice. Il ſiéroit mal à ùn *Muſulman* de décider la queſtion. Nos principes & nos Loix ne ſont pas comme les leurs; & celui qui paſſe ici pour un bon compatriote, ſeroit condamné ſans héſiter comme un rebelle dans tout l'*Orient*, où l'on ne reconnoît qu'un Dieu au Ciel, & un Souverain ſur la terre dans chaque Etat ou Empire. 1654.

Mais en *France* les Princes du Sang ont une autorité ſi grande, qu'ils ſont autant de Monarques ſouverains dans leurs gouvernemens. Cependant il n'y en a point qui en ayent un pareil à celui du Bacha d'*Egypte*, ou ſupérieur à celui d'*Alep*.

J'ai parlé autrefois de ces Princes aux heureux Miniſtres de celui qui peut, quand il veut, ſe faire tenir l'étrier par les plus grands Souverains.

Il ſeroit donc inutile d'inſiſter davantage ſur ce ſujet. Il ſuffira de te dire, que la Cour de *France*, quoiqu'elle n'ait pas ſujet de ſe repentir de la ſévérité avec laquelle elle a traité le Prince de *Condé*, ſemble néanmoins diſpoſée à entrer en traité avec le jeune Duc d'*Anguien*, ſon fils, pour frapper en même tems deux coups en faveur de l'Etat par ce ſubtil ſtratagême. Un grand Duc de ce Royaume a été envoyé tout de nouveau au Duc d'*Orleans*, pour propoſer de marier Mademoiſelle avec l'héritier du Prince de *Condé*. Par ce moyen les biens du Prince de *Condé* ſeront adminiſtrez par le Duc d'*Orleans* durant la minorité des jeunez mariez. C'eſt un artifice pour raccommoder le Roi & ſon Oncle, qui ſont brouillez depuis ſi long-tems. Mais on croit que le mécontentement du dernier eſt ſi vif & ſi profond, qu'il faut pour l'effacer quelque choſe de plus que de l'eau bénite de Cour.

Voilà tout ce que j'ai de nouveau à te dire, ſi ce n'eſt la mort d'un certain Prince qu'on appelle le Duc d'*Elbœuf*. Qu'importe au Divan que cent de ces Princes Infidèles meurent tous les jours, ou ne

1654. meurent pas, tant que le *Grand-Seigneur* eſt plein de vie, & qu'il a toûjours de bons & de fidèles Miniſtres.

C'eſt pour ſa ſanté que je prie, avant que le Soleil commence à poindre ſur le ſommet des montagnes d'*Orient*, & après qu'il s'eſt caché dans les valées d'*Occident*. Et à genoux que je ſuis une fois, je ne me leve jamais ſans prier pour *Cornezan*, & pour les autres Bachas de la *Porte*.

LETTRE CVIII.

A *Sale Tircheni Emin*, Grand-Maître de l'Artillerie à *Conſtantinople*.

De l'Embraſement de Gravelines, *cauſé par un Magazin à poudre qui avoit ſauté; d'un Moulin qui avoit brûlé.*

COmme tu ès chargé des munitions deſtinées à la conquête du monde, je dois t'apprendre preférablement à tout autre, le terrible coup qui a été frappé depuis peu ſur une Ville des Infidèles en *Flandre*.

La place s'appelle *Gravelines*, & j'en ai déja parlé dans quelques-unes de mes précedentes. Le vingt-neuvième de la derniere Lune le feu prit aux poudres du Magazin. Si ce fut par accident ou par deſſein, c'eſt ce qu'on ne ſçait pas au juſte. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le mal eſt très-grand. On dit que le tiers de la ville a ſauté; auſſi-bien que les principales Fortifications, & les dehors de la Citadelle. Trois-mille hommes ont été étouffez par la violente convulſion de l'air, & envoyez en l'autre monde bien & dûëment aſſaiſonnez de ſalpêtre. Pluſieurs autres ont été enſevelis ſous les ruines des maiſons.

Les

Les uns disent, qu'une certaine personne étant venu pour acheter de la poudre, comme on travailloit à ouvrir un baril, le marteau a fait feu. D'autres disent, que celui qui faisoit semblant de vouloir acheter de la poudre, étoit un Espion, ou un Emissaire secret du Cardinal *Mazarin*. Que par ordre de son Maître, il avoit préparé un certain feu d'artifice, qu'il avoit renfermé dans une boëte: & qu'à une certaine heure l'artifice devoit prendre feu, mettre la boëte en piéces, & répandre des flames aussi subtiles & aussi penétrantes que celles de la foudre 1654.

L'Espion ayant donc ce petit instrument de malheur tout prêt, bien instruit qu'il étoit de toutes choses, est entré avec le Directeur du Magazin dans les Caves où étoit la poudre, sous prétexte de vouloir en acheter pour le Gouverneur de *Bruxelles*. Après avoir ouvert un baril, il mit la main dans la poudre, comme s'il en eût voulu examiner la qualité, & en même tems il trouva moyen de glisser adroitement sa petite boëte dans le baril, bien persuadé qu'elle ne tarderoit pas long-tems à faire son effet. Faisant ensuite semblant que ce baril ne l'accommodoit pas, on en ouvrit un autre, qu'il acheta, & puis il s'en alla. Une heure après, tous les lieux circonvoisins furent surpris du terrible coup qui fit trembler la terre. On dit que le bruit en fut entendu jusques en *Angleterre*.

On accuse *Mazarin* d'avoir été l'Auteur de cette Tragédie. On haït si fort ce Ministre, que si la terre venoit à trembler en ces quartiers, on l'accuseroit, je crois, d'en avoir été la cause.

On diroit que tous les Elemens sont en guerre contre les *Païs-Bas*. J'ai déja informé les Ministres de la toûjours heureuse *Porte* des désordres que les tempêtes & les inondations ont

1654. faits dans le plat païs. L'eau n'eut pas plutôt châtié ces peuples, que le feu voulut les châtier à son tour. Un certain Moulin, poussé par une furieuse tempête, tournoit avec tant de violence, que les pierres s'étant extraordinairement échauffées, y mirent le feu. La violence du vent porta les flames sur les maisons voisines, & mit toute la ville en feu.

La colere du Ciel s'est encore rallumée depuis peu pour ruiner ces Infidèles. Heureux encore si ceux qui restent profitoient de ce châtiment pour se convertir. Peut-être seront-ils détruits peu-à-peu jusqu'à une entiere consommation, comme l'ont été les habitans d'*Aad* & de *Thamod*, dont il ne reste aujourd'hui aucunes traces.

Je prie Dieu de préserver la Ville Impériale & l'Arsenal de tout embrasement, d'inondation, & de tremblement de terre, & que ta vigilance, tes soins & ta prudence mettent à couvert les Magazins qui te sont commis, de tous les attentats des perfides & des scélérats.

LETTRE CIX.

A *Mehemet*, Eunuque au Sérail.

*Antipathie de l'Espion pour les Araignées. Discours sur l'antipathie. D'un certain peuple d'*Afrique *qui ne se nourit que de Sauterelles.*

JE t'ai ci-devant informé de la première nécessité où je me trouvai de boire du vin, pour empêcher qu'on ne me reconnût pour *Musulman*, après que

que j'eus été mis à la *Bastille* par ordre du Cardinal *Mazarin*. Je t'apprens à présent que je me suis fait une habitude de cette liqueur, qui est la boisson ordinaire du païs où je suis. Les *François* le tempérent avec de l'eau, pour mieux se désaltérer, & pour prévenir la fiévre : Mais cette coûtume n'accommode pas l'estomac d'un *Musulman*, qui, quand il boit de l'eau ou du vin, aime à les boire sans mêlange. J'use de vin pour ma santé & pour me mettre en appétit, & j'en use avec modération Mais j'en ai bû ce soir un verre, qui, selon toutes les apparences, me le fera haïr pour toûjours. Je vais être vraisemblablement aussi austère & aussi rigide qu'un Prédicateur du Sérail. J'avois bû la moitié de mon verre, lorsque je me suis apperçû, que j'avois presque avalé une grosse Araignée qui s'étoit noyée dans le vin. La petite bête étoit déja dans ma bouche, mais j'ai incontinent jetté un si désagréable morceau. Je souhaiterois de pouvoir aussi aisement nettoyer mon imagination de l'horrible idée que cette fatale liqueur y a laissé. Non que je croye être empoisonné, ou que je sois persuadé que cette Araignée m'ait fait aucun mal réel. Le plus grand mal est mon imagination blessée. Toute l'eau de *France* ne sçauroit me purger des préjugez que j'ai conçus contre ce petit Insecte. J'ai pour lui une parfaite antipathie. La vûë d'une Araignée me fait toûjours suer & trembler. Si jamais il m'arrive de boire encore du vin, je m'imaginerai que j'avale une Araignée à chaque gorgée. La raison me dit que je n'aurois rien à craindre, quand j'aurois avalé une de ces petites bêtes; & j'ai vû un Médecin, qui, sans se servir d'aucun antidote, avaloit deux ou trois grosses Araignées dans un verre de vin. Ce qu'il faisoit sans y manquer tous les matins. La plupart des gens de cette profession soutiennent, que les Araignées ainsi avalées ne peuvent faire aucun mal. Cependant

1654.

1654. l'antipathie l'emporte ici sur la raison. Si *Galien* ou *Hipocrate* étoient vivans, ils ne sçauroient, avec toutes leurs sçavantes démonstrations, me faire revenir de l'invincible horreur que j'ai pour cet Insecte. J'aimerois mieux avoir à faire avec un Lion ou un Tigre dans les déserts de l'*Arabie*, n'ayant pour toutes armes qu'une épée en ma main, que d'avoir une Araignée se traînant autour de moi dans l'obscurité. De-là vient que j'ai toûjours envié le bonheur des *Irlandois* : car on dit qu'il n'y a point de bêtes venimeuses qui puissent vivre dans cette Isle. On dit la même chose de celle de *Malthe*. Ces deux Isles attribuent ce merveilleux privilege aux prieres de certains Saints.

On ne peut point donner de raison des secretes antipathies qu'on découvre en plusieurs personnes. Il y a des gens qui sueroient & s'évanouiroient, s'il y avoit un Chat dans leur chambre, n'en sçachant néanmoins rien, que ce qu'ils en apprennent des inspirations de cet admirable sens que la Nature a ajouté aux cinq autres. J'ai vû un homme qui tomboit évanouï, d'abord qu'il entroit dans une chambre où il y avoit un Ecureuil en cage; & ceux qui le connoissent disoient, que c'étoit une foiblesse dont il n'avoit jamais pû se guérir.

S'il y a quelque vérité dans la transmigration des ames, je crois que les meilleures raisons qu'il y auroit à donner de ces antipathies secretes, seroient celles qui se tireroient de l'état précedent de l'ame. Suivant cette supposition je conclurois, que j'étois Mouche avant que d'être homme; & qu'ayant été souvent persécuté par les Araignées étant Mouche, je ne me suis pas encore défait de la peur que j'avois de mon ancien ennemi, que toutes les circonstances du changement qui s'est depuis fait en moi, n'ont pas été capables de me faire oublier. Mais si cela est, je suis sur-

surpris qu'il ne me reste aucune idée distincte d'avoir volé autrefois ; puisque *Pythagore*, grand partisan de la *Métempsicose*, dit, qu'il se souvenoit de divers changemens par lesquels il avoit passé : & il dit notamment, qu'il vécut plus gayement tant qu'il fut Grenouille, qu'il n'avoit fait depuis qu'il étoit devenu philosophe. 1654.

Cela me fournit un nouveau sujet de méditation, & ce n'est pas un médiocre plaisir, de considerer la contrarieté qu'il y a dans la nouriture des hommes. L'un n'a jamais mangé de poisson ; l'autre abhorre la viande ; l'un tombe en defaillance si son pain a été coupé d'un couteau qui avoit touché du fromage ; l'autre s'évanouit de sentir du mouton. Les goûts des gens sont aussi différens que leurs visages. Les uns sont délicats, & haïssent presque tout ce dont d'autres mangeront volontiers. Il y en a d'autres encore qui s'accommodent de tout. Pour moi, j'ai plusieurs aversions en matière de nouriture : Je ne puis sur-tout me résoudre à manger des Insectes, des Serpens, & autres reptiles. Cependant il y a ici des gens qui vivent de Grenouilles, de Vipéres, de Sauterelles, & autres animaux dégoûtans. J'ai lû qu'un certain peuple qui habite les parties *Méridionales* de l'*Afrique* n'avoit d'autre nouriture que des Sauterelles salées, qu'on y prenoit au Printems, que certains vents en amenent une si prodigieuse quantité, que la terre en est couverte. Ces peuples, toûjours en action, sont fort maigres & fort basanez. Ils courent comme des Cerfs, grimpent sur les arbres, & sautent d'une branche & d'un arbre sur l'autre, aussi légerement que des Singes ou des Ecureuils. Mais leur vie est courte, n'allant jamais au-delà de quarante ans. Vers ce tems-là ils sentent une violente demangeaison par tout le corps ; cette demangeaison les oblige à se gratter ;

1654. ce qu'ils font jusques à ce qu'ils se soient écorchez & ayent fait des trous sur leur chair ; où il s'engendre certains Insectes aîlez, qui multiplient si fort en peu de tems, qu'ils dévorent ces malheureux. On croit que c'est l'effet de leur mauvaise nourriture.

Que ce que je viens de dire ne te cause point de délicatesse ; mais mange ton oreiller de bon appetit : car cette nourriture a la bénédiction de Dieu & de son Prophete.

LETTRE CX.

Au Kaimakam.

Du Couronnement du Roi de France. *Le Duc de* Lorraine *transféré en* Espagne. *Affaires de* Suede *&* de Moscovie.

Le Roi de *France* a été solemnellement couronné à *Rheims*. Sa Mere, son frere, le Cardinal *Mazarin*, divers Princes & Seigneurs, & les Ministres étrangers ont assisté à la cérémonie. Mais il n'y a pas eu moyen de persuader au Duc d'Orleans, Oncle du Roi, d'honorer cette solemnité de sa présence. Il a declaré, qu'il ne viendroit jamais à la Cour tant que le Cardinal *Mazarin* y seroit.

Le Maréchal de *Turenne* a reçû secretement ordre de se rendre à son Armée de *Flandre* au plutôt. On ne sçait point quel est le dessein de la Cour. Il y a des gens qui disent, que ce Maréchal est parti avec précipitation, dans le dessein de surprendre *Gravelines*, Place de *Flandre* qui a été tellement ruinée depuis peu par le Magazin à poudre qui a sauté, qu'elle n'est pas en état de resister à une atta-

attaque un peu vigoureuse des *François*. 1654.

D'autres disent, qu'on a dessein d'assiéger *Stenai*, place qui apartient au Prince de *Condé*, place importante & admirablement bien fortifiée.

On dit que le Cardinal *Mazarin* est en correspondance avec le Gouverneur de cette forteresse; & que c'est sur ce fondement qu'il a promis au Roi, sur l'honneur de sa pourpre, de lui livrer *Stenai* un tel jour, s'il vouloit en faire faire le siége.

Le Duc de *Lorraine*, qui, comme je l'ai mandé à *Mustapha*, Barbier de Sa Hautesse, avoit été amené prisonnier à *Anvers* vient d'être transféré en *Espagne*; d'où l'on croit qu'il ne reviendra jamais.

Les nouvelles du *Nord* sont, que *Christine*, Reine de *Suede*, a resigné sa Couronne au Prince *Charles*, son Cousin. On dit qu'elle a fait faire une Couronne, avec cette Inscription: PAR DIEU, ET PAR CHRISTINE; & qu'elle a mis cette Couronne de sa propre main sur la tête du Prince, après avoir absous ses sujets du serment de fidélité qu'ils lui avoient prêté.

Les mêmes nouvelles portent, que les *Moscovites* sont entrez en *Pologne* avec une puissante Armée; qu'ils ruinent & ravagent tous les lieux par où ils passent. Le prétexte de cette invasion est, dit-on, un Historien & Poëte *Polonois* qui a mécontenté le *Czar*, parce qu'en parlant des guerres entre ces deux Nations, il s'est équivoqué sur la Généalogie des Empereurs de *Moscovie*, & a pris le Pere pour le Fils. Le *Czar*, informé de cette bevûë, a demandé pour reparation la tête de l'Historien; & sur le refus qui lui en a été fait, il s'est jetté sur les terres de *Pologne*, pour s'en venger par le fer & par le feu.

C'est ainsi qu'agissent ceux qui se piquent de suivre l'exemple de *Jesus* le Messie, qui a commandé aux hommes de pardonner les injures, comme a fait

1654. fait auſſi notre ſaint Prophete. Cependant ces mêmes gens ne font point ſcrupule de nous accuſer des crimes qu'ils font eux-mêmes. Ainſi, pendant qu'ils ne ſont Chrétiens que de nom, nous faiſons voir par nos actions, que nous ſommes véritablement les Diſciples du venérable *Jeſus*.

Les hommes ſont ſans contredit bons ou mauvais de leur nature. Chacun porte ſa deſtinée écrite ſur le front. Ni les préceptes, ni les exemples, de *Jeſus* ou de *Mahomet*, ne ſçauroient changer les inclinations de ceux que leur étoile a marquez dès leur naiſſance des caractères indélébiles du vice.

LETTRE CXI.

A *Dinet Gulou.*

De l'Incertitude de l'Hiſtoire. De la Contrariété qui ſe trouve entre la Chronologie des Orientaux, *& celle des* Occidentaux.

J'Ai été juſqu'ici dans un déſert, ou du moins j'ai cru y être, errant par-ci par-là, perdu & confondu dans l'obſcurité, ſans ſoleil, ſans étoiles, ſans ſignal, ou autre fidèle guide pour me conduire. Que ferai-je dans cette extrêmité? Je ſuis las de courir perpetuellement, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Je n'oſe me repoſer, & même je ne le puis, tant je ſuis mal à mon aiſe, même dans les ſeules circonſtances où les autres trouvent du repos.

C'eſt ainſi que je parle à moi-même, quand je ſuis ſeul, & que je conſidere mon état préſent comme mortel. Les miſeres de cette vie ſont les ſujets de ma premiére contemplation: Et il eſt juſte qu'elles le ſoient, parce que nous les ſentons à tout moment.

ment. Elles touchent nos sens de plus près, & nous causent de violens chagrins. Cependant ces peines & ces chagrins ressemblent à la piquûre d'une guêpe La douleur en est violente; mais elle n'est pas de durée. 1654.

Cette pensée me mene plus loin, & me jette dans une méditation qui n'a point de fin, c'est de sçavoir ce que je deviendrai après ma mort. Après avoir promené mon imagination aussi loin qu'elle peut aller; après avoir suivi les traces des Sages, ou qui étoient en reputation de l'être; je me retrouve encore dans un désert, plus embarassé qu'un Voyageur égaré dans la forêt d'*Hercinie* *, qui s'étend depuis les parties les plus septentrionales de la *Moscovie*, jusques à certaines Provinces de l'Empire d'*Allemagne*, & qui a, dit-on, cinq-cens lieuës de longueur.

Dans ce triste état, je rencontre plusieurs prétendus guides. L'un me dit, Il faut prendre tel chemin; & l'autre me conseille d'en suivre un autre. Comme chacun me donne un avis différent, je ne sçais à quoi me déterminer. Je suis tenté de croire que les uns sont des trompeurs, & les autres des fous, aussi embarassez que moi, pour ne pas dire plus.

Permets moi, cher *Dinet*, de te parler avec liberté, & de démasquer de semblables amis. Que signifie tout ce que les *Emaums* & les *Mollahs* disent du Paradis & de l'Enfer, puisque personne n'y a été pour apprendre par expérience ce qui en est? A quoi bon nous laisser amuser à des choses, qui, autant que j'en puis juger, n'existent que dans les harangues des Prédicateurs, & dans l'imagination des crédules?

Ne crois pas que je veuille te persuader l'hérésie des *Muserins*, qui nient la Divinité. Je puis t'assurer que je ne suis point *Athée*. Je vois que de tous côtez mon esprit vole d'abord à la Cause première: Et c'est-là où je me fais mille questions. Je pose pour

* *C'est celle qu'on appelle aujourd'hui la Forêt* Noire.

1654. pour fondement assuré, *Que toutes choses n'ont pas toûjours été dans le même état où elles sont à présent:* ma propre expérience me convainc du contraire. Mais combien de tems elles ont été autrement que depuis que je me souviens de les avoir vûës, c'est ce que je ne puis sçavoir au vrai, que par la confiance que j'ai en ceux qui sont plus âgez que moi, ou par la foi que j'ajoute aux Livres. Les uns & les autres conviennent en ceci, qu'il y a de part & d'autre des contradictions infinies.

Les gens plus âgez que moi, & qui vivoient du tems de Sultan *Mahomet III*, me disent plusieurs particularitez de son régne, toutes différentes des rélations d'autres personnes contemporaines qui ont remarqué les évenemens de leur siécle.

Je trouve la même contrarieté chez les Auteurs qui ont écrit l'Histoire des siécles précedens. Il est difficile de trouver deux hommes de même opinion, même dans les matières de fait. Les uns font vanité de déguiser la vérité, & les autres ne sont pas assez habiles pour la démêler, & pour lever le masque. Il y a certaines personnes dans le monde, gens paresseux & faciles, crédules, & qui n'osent pas revoquer en doute ce qui a été avancé par tel & tel Ecrivain autorisé. Ils revérent superstitieusement comme autant d'Oracles, les Manuscrits d'un homme mortel aussi-bien qu'eux, & sujet aux mêmes foiblesses & aux mêmes erreurs. Et tout cela par la seule raison, qu'on leur a enseigné cela dès leur enfance: tant sont forts les préjugez de l'éducation. C'est pour cela que les *Hébreux* croyent que les Archives de leur Nation sont divines, quoique les contradictions n'y manquent pas, & qu'elles soient pleines de raisonnemens & de principes contradictoires.

Mais ce qu'il y a de plus capital est, que ni les leurs, ni celles d'aucune autre Nation, ni même celles des *Assyriens*, ou des *Egyptiens*, n'approchent pas de la Chronologie des *Chinois* & *Indiens*. Au

milieu

milieu d'une si grande varieté de relations à laquelle doit-on se fixer? Que le monde n'ait que cinq ou six-mille ans, ou qu'il soit indéfiniment plus aucien, il est toûjours certain qu'il y a quelque chose qui est éternel. Les *Juifs*, & les Chrétiens mêmes, qui nient l'éternité de la matière, & soutiennent que le monde a été créé de rien dans un certain periode de tems, sont contraints de reconnoître qu'il y avoit un vuide éternel & infini, qui est cela même que *Moïse* appelle le néant. Ce qui n'est pas moins ridicule en Philosophie, que l'est en Théologie l'éternité de la matière. Il est, si je ne me trompe, plus dangereux de dire en matière de Religion, qu'il n'y a rien qui existe coéternellement avec Dieu, qui est Tout-puissant, vivant, & fort, que de dire que la matière même est coéternelle avec lui. Celle-ci est actuellement une substance; & on peut raisonnablement supposer qu'elle émane nécessairement de sa puissance & de sa bonté: Au lieu que le néant n'est purement & simplement qu'un rien, pour parler comme les Philosophes *Occidentaux*; & partant on ne peut pas concevoir, que ce rien émane de la nature divine, qui est essentiellement vie & être. Dans ces délicates & abstraites spéculations je ne suis pas sans appréhension, & je n'ose décider de rien, de peur de profaner la gloire de l'Etre souverainement bon, qui est le souffle de nos narines. Pour dire la vérité, je suis chancelant sur tout, si ce n'est sur cette maxime, qu'il y a un Esprit éternel, qui est partout la base & l'origine de toutes choses visibles & invisibles, & que nous appellons *Allah*, le Soutien d'une infinité de siécles, le Roc & l'Appui de l'Univers. 1654.

Continuons, toi & moi, cher Ami, à adorer cette Essence des essences avec une dévotion profonde & véritable. Que nos pensées soient pures, nos paroles en petit nombre; mais pleines de flames innocentes & agréables. Car il est certain que Dieu ne

1654. ne prend point plaisir au babil de notre langue.

Pour le reste, vivons selon la nature & selon la raison, entant qu'hommes; & soyons persuadez que nous plairons au bon Pere de toutes choses, si nous vivons conformément à cette régle, sans prétendre à la perfection des Anges.

En un mot, aimons tous les hommes, & soyons équitables & tendres à l'égard des brutes. Car en ce faisant nous ne serons point cruels à nous-mêmes.

Fin du Tome Troisième.



TABLE



TABLE DES LETTRES ET MATIERES

Contenues dans ce Troisième Volume.

XLII.

LVII.

Duel

XCIX.

Fin de la Table.







